Hubert Auschitzky
de la Société des Gens de Lettres

NOS RACINES

TOME II

LOINTAIN ET MYSTÉRIEUX DUCHÉ DE COURLANDE

1. NOTES POUR SERVIR A SON HISTOIRE

PRÉSENTATION DU DUCHÉ

La Courlande, pour certains, n'était qu'un duché imaginaire, pour d'autres un état quasi irréel dont le nom figurait dans un vieil atlas ou sur les timbres de collection d'un grand-père. Le mystère qui l'entoure la rend d'autant plus fascinante. Voici un pays qui avait sa propre langue, ses coutumes, ses costumes folkloriques au charme désuet, ses forêts et lacs de contes de fées où les mythes et légendes sont toujours bien vivants, et dont l'histoire est ignorée de la plupart.

Pourtant la Courlande moyenâgeuse était depuis des temps reculés connue comme terre d'oracles et de sorciers. Ainsi le recteur principal de Brême affirme que des gens « du monde entier » et surtout, paraît-il, les Espagnols et les Grecs, venaient s'y instruire aux sciences occultes païennes.

Au XVI^{e} siècle encore, les voyageurs de retour de Courlande raconteront l'adoration des arbres et des forêts saintes appartenant aux villages, forêts dans lesquelles on ne peut chasser qu'une fois l'an. Après la chasse ont lieu les offrandes rituelles aux âmes défuntes, mentionnant que n'importe quelle Lettone peut se transformer en loup (ou tout autre animal).

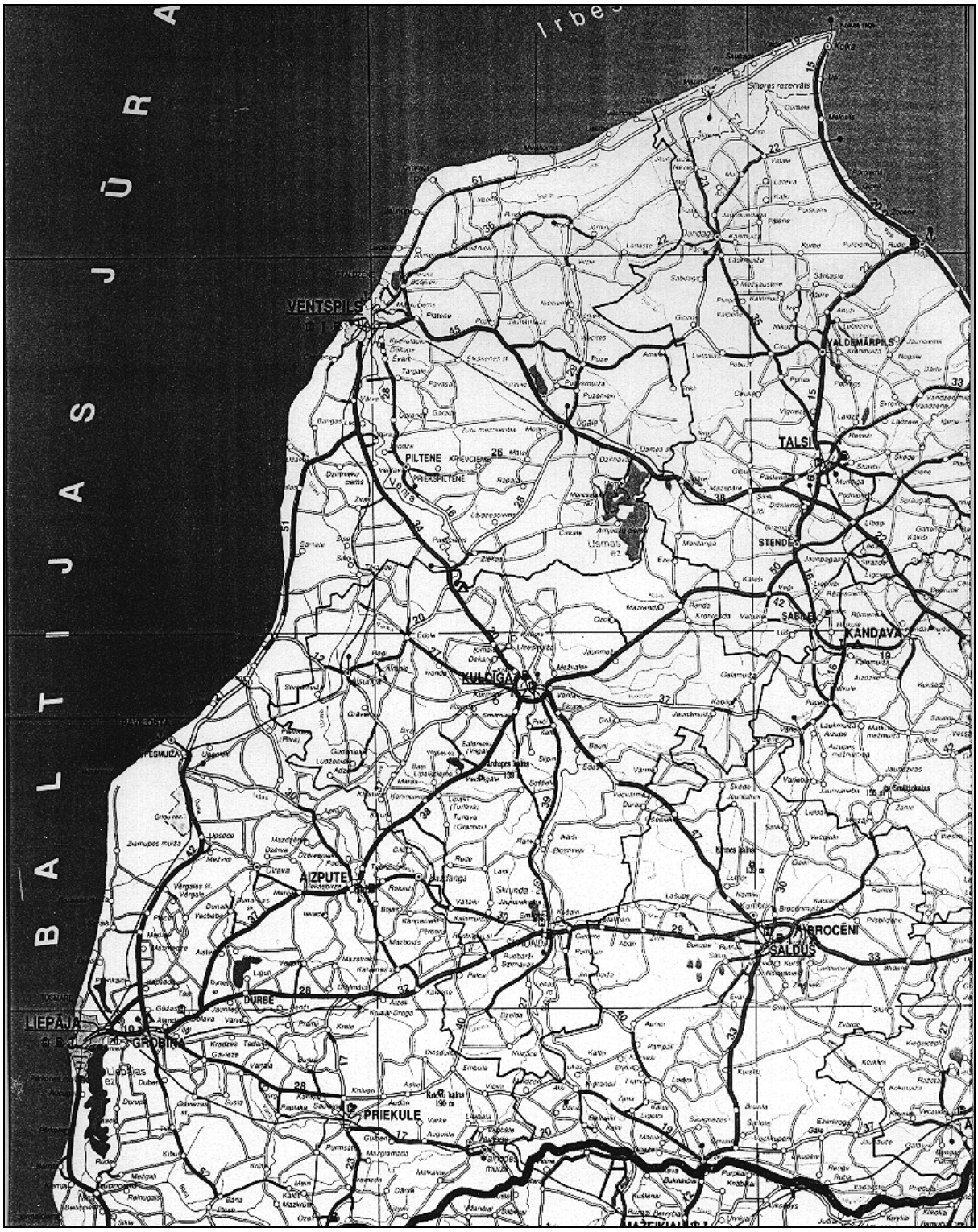
Chacun de nous garde au cœur les images éclatantes de l'enfance. Mais les drames qui de tout temps ont endeuillé la Courlande nous ramènent à ce moment crucial de la vie, au temps ou l'aventure cesse d'être rêvée pour être vécue.

Nous allons dans les pages qui vont suivre tenter de vous raconter l'histoire de la Courlande, la vraie, celle qu'aimaient nos parents. J'y suis allé, je l'aime aussi.

Aujourd'hui, les paysages de Courlande ont gardé le charme mélancolique qui se retrouve à Saint-Pétersbourg ou à Stockholm. La géographie demeure, même si les noms ont changé. Le Popen de nos ancêtres est devenu Pope ; Hasenpoth se nomme Aizpute, Windau a été transformée en Ventspils, mais sa proche voisine Kaliningrad à toutes les chances de redevenir Königsberg.

L'emprunte germanique est demeurée profonde. Elle marque l'architecture des villes où se dressent des églises et des châteaux en brique rouge, inspirés de la « Marienkirche » de Lübeck. Mais il est difficile d'ignorer les dégâts infligés à la région toute entière par l'architecture soviétique - blocs de bâtiments gris, usines polluantes...

MITAU
BAVIERE
PASSEPOT
PILTEN
LIEBAU
WINDAU
GOLDINGE
GROBIN
Notes
pour
servir
à son
Histoire



Ambassade de Lettonie en France. Paris

le duché de Courlande

le 5 janvier 1994

Monsieur Pētris Brūders, professeur de Français à Riga, écrit :

Cher Monsieur,

Votre aimable lettre avec tout ce qui y était joint m'a fait une grande joie. Je vous l'avoue que c'était tout à fait inattendu pour moi ; une raison de plus encore que je l'ai lue avec une grande émotion et beaucoup d'intérêt. C'est une chose magnifique que d'apprendre qu'une histoire de Courlande est en train de paraître. Je considère que c'est mon devoir ici de vous remercier ensemble avec tous ceux qui ont contribué à ce travail précieux d'autant plus qu'une telle histoire n'existe pratiquement pas parce qu'il était défendu et impossible d'écrire quelque chose sur la vraie histoire de la Lettonie pendant ces cinquante ans d'occupation que mon peuple vient de vivre. C'est pourquoi je vous remercie, sans exagération, au nom de tout mon peuple, pour le travail impressionnant que vous faites. Qu'il soit apprécié à sa juste valeur et qu'il soit compté devant Dieu comme une bonne œuvre !

Peut-être que je m'exprime très pathétiquement, mais je suis un homme émotionnel et je ne pourrais pas faire autrement. C'est pourquoi, tout naturellement, je brûle de désir de vous voir un jour, j'espère bien que cela arrivera.

Dieu et sa famille

INTRODUCTION

Apprendre que votre ancêtre polonais n'était pas Polonais mais Courlandais, ce fut un choc !

Certes j'avais entendu parler de la Courlande, mais j'en savais si peu !

Le passage des Varègues, les Chevaliers teutoniques, la puissance de la Hanse, les Biron, la négociation par le dernier duc de sa couronne avec la Grande Catherine, la duchesse de Courlande et ses superbes filles à travers les cours d'Europe, Dorothée partageant les éclats du prince de Talleyrand, son oncle, à Vienne, à Londres, et l'assistant dans son dernier marchandage pour quitter en évêque ce bas monde.

Bildarchiv

La Courlande ? Une nébuleuse où s'entremêlaient les Teutoniques et les Biron, la dernière duchesse de Courlande, Dorothée et Talleyrand... Un mélange aussi des parterres de Mittau, de Valençay... c'était déjà appréciable... mais dérisoire. Comment supporter plus longtemps d'en savoir si peu ? Pour briser cette ignorance, il fallait se mettre au travail.

Avant la fin de 1990 j'avais parcouru cinquante ouvrages et plus. Des notes précises se multipliaient. En janvier 1991 je mettais au propre, je complétais... et je groupais en chapitres.

Voilà l'histoire de cette petite étude, tout à fait inattendue pour moi.

Le lecteur doit savoir deux choses :

1- Ces notes n'ont pas été rédigées pour être publiées[1]*. Il n'en sera donc fait qu'une lecture familiale.*

2- Si l'un de vous voulait connaître l'histoire de la Courlande... qu'il cherche des ouvrages spécialisés en langue allemande, ou lettone, ou polonaise... qu'il sache qu'il ne va pas vraiment découvrir dans ces notes l'histoire de la Courlande !

Mes sources sont très limitées... je ne suis pas certain qu'il eut été possible de trouver d'autres ouvrages spécialisés traduits en français. La documentation de la Bibliothèque polonaise à Paris (quai d'Orléans) en contient peut-être, mais évidemment écrits en polonais.

P

Alors que trouvera-t-on dans ces notes ? Quelques indications sur l'histoire de la Courlande... peu. De quoi donner l'envie de connaître cette histoire.

Ce très petit pays, né de la chute d'un Empire teutonique, a subi les hauts et les bas des Empires au milieu desquels il a vécu, et du plus grand d'entre eux qui l'annexa à deux reprises.

Ces notes permettront de situer la Courlande dans le temps, par rapport à la Pologne, à la Suède, à la Prusse et à la Russie. Selon les événements qui agitent ces pays ; les guerres où ils s'affrontent ; selon les compétitions dont elle est l'objet ; selon la valeur de la monnaie d'échange qu'elle représente pour certains princes. Et selon l'ambition de ces princes, la Courlande est ballottée, d'un bord à l'autre ou change même de maître.

Ce sont de modestes observations sur les vagues qui agitent le petit bateau "Courlande", sur les vents qui soufflent. On parle parfois du "patron" de ce petit bateau, mais guère de l'histoire de l'équipage et de la vie à bord, ce qui est le fond et l'intérêt de l'histoire.

On ne peut dissocier l'histoire de la Courlande de celle des pays qui l'entourent, de la même façon, la vie à bord sur un petit navire dépend d'abord de la météo.

J'espère que ces notes pourront vous servir à connaître un peu la Courlande, elles sont une approche. Elles aideront, peut-être, à comprendre l'histoire propre de ce pays et de son peuple à celui qui aurait, un jour, la possibilité d'étudier cette histoire.

P

1 - Pourtant, sans nous en demander l'autorisation, il a été traduit en letton.

Mes enfants, ne perdez jamais de vue que ce pays dépend de la germanité dont votre ancêtre Charles Auschitzky fut un représentant à Bordeaux. Ce Courlandais n'a aucune trace de culture française par sa mère Marianne Fort venue d'une famille d'huguenots. Il avait six ans quand elle est morte. Il est marqué par la culture balte qui procède, certes, de la culture allemande, mais s'en distingue aussi par plus de gentillesse, de souplesse, un esprit libéral et d'ouverture. Le chapitre sur "Les Barons Baltes" vous semblera, presque jusqu'à sa fin, étranger au propos de ces notes, mais il pourra, après lecture, vous fournir un éclairage sur l'identité balte, la culture balte.

Cet ouvrage contient de nombreuses interrogations. A chaque instant... on ne sait pas, on s'interroge. Dans sa recherche du fait historique, pour comprendre, l'historien fait des hypothèses... L'auteur émet des suppositions. Ce sont là autant de réflexions pour aider à pénétrer cette histoire touffue, étrange, inconnue, de la Courlande.

Bildarchiv

Un ami commun nous a introduit auprès d'Imants Lancmanis, directeur du Musée d'art letton, aménagé en Courlande dans le superbe palais de Rundale (construit pour Biron, duc de Courlande, par l'architecte Rastrelli). Ce savant jouit dans son pays d'un grand prestige, d'autant qu'il est difficile de savoir si sa gentillesse est plus grande que son érudition, ou si ce n'est pas le contraire.

Nous lui avions demandé de nous mettre en rapport avec des chercheurs et historiens lettons. Et il nous a répondu que lui-même et l'équipe scientifique qui l'entoure étaient à notre disposition, en joignant à sa réponse des documents émouvants sur nos ancêtres.

Nous serons heureux d'exprimer toute notre reconnaissance à Lancmanis et à ses collaborateurs en allant les voir à Rundale.

P

Pour mener à bien un travail aussi difficile pour un Français que cette approche de l'histoire de la Courlande, il aurait fallu un professionnel doué. Nous l'avions dans notre famille : Jean-Paul Trabut-Cussac[2]*, notre cher Polo, authentique savant et possédant une belle plume. Il nous aurait laissé un ouvrage étincelant. Son érudition me manque. Il est très difficile pour moi d'avoir tenu la plume à sa place, mais je devais le faire pour lui.*

Jean-Paul, Polo, ton souvenir nous a soutenu à travers nos recherches, et c'est à toi que je pense en reposant ma plume, inquiet de savoir ce que tu en aurais pensé.

Si je n'ai pas été trop défaillant, ces notes resteront en souvenir de toi.

Les personnages représentés en pages XIII et XV sont des Grands-Maîtres des Chevaliers teutoniques.
En page XIII - Ulrich von Jungingen, 24ème Grand-Maître. Elu en 1407. Tué à la bataille de Tannenberg. 15 juillet 1410.
En page XV - Herman von Salza, 4ème Grand-Maître (1210-1239) et véritable fondateur de l'Ordre des chevaliers teutoniques.

[2] - Jean-Paul, brillant élève de l'Ecole des Chartes, était le Conservateur de la Casa Velasquez nouvellement reconstruite à Madrid, Magnifique centre de recherche qui a été organisé par lui. Sauvageusement frappé à la tête le 30 mai 1966 en rentrant chez lui, il luttera contre la mort pendant près de trente-deux mois pour finalement s'éteindre à Bordeaux le 12 janvier 1969.

1

ANTIQUITÉ
HAUT MOYEN ÂGE

Au IVe siècle vivaient sur les bords de la Baltique les Lithuaniens établis dans ce pays depuis un temps immémorial et, plus au nord, les Finnois venus d'Asie qui, après avoir remonté la Volga, ont débouché sur le golfe de Riga et s'y sont installés d'abord, puis en ont été chassé et refoulé vers le lac Lagoda et le golfe de Botnie, poussant devant eux, et plus au nord, les Lapons.[1]

Les Lettes sont les habitants de la Livonie et de la Courlande (*qui ont formé, une fois regroupées, la Lettonie lors de l'indépendance en 1920*). Ces lettes sont des aryens de langage, frères de race des Lithuaniens, mais aussi des borusses (*le peuple qui habitait primitivement le pays appelé, avant 1940, la Prusse-orientale, et que les prussiens avaient nommé la "Vieille-Prusse" après la création du royaume de Prusse*).[2]

Dès le début du IVe siècle des colonies de Lettes ont pénétré dans l'Empire Romain et se sont installées en Gaule. Le gouvernement impérial leur concéda des terres à défricher. Ces Lettes soldats et laboureurs subordonnés au pouvoir central (*représenté au milieu d'eux par un préfet impérial*) jouissaient d'une certaine autonomie, conservaient leur droit particulier et leurs usages traditionnels. Ainsi entrent-ils dans l'Histoire.[3]

Dans l'armée réunie par Ætius pour contraindre Attila à quitter la Gaule, au milieu du Ve siècle, le gros des troupes était fourni par les Bourguignons venus de Savoie (*où ils habitaient alors*), des Alains (*de l'Orléanais*), des Francs, des Saxons du Bessin, des Sarmates et des Lettes cantonnés en Gaule. En somme l'armée des nations contre le premier des Attila, avec une partie des Lettes[4]. Kurth, l'historien moderne de Clovis, a noté, dans son "*Clovis*", que les garnisons du Nord de la Gaule, à la fin du Ve siècle, comptaient beaucoup de Sarmates et de Lettes.[5]

Quoi qu'il en soit, ces Lettes de la Livonie et de la Courlande, si éloignés de l'Empire Romain, sont et restent des sauvages vraiment coupés de la civilisation.

Il faut attendre le VIIIe siècle pour que l'on s'intéresse au pays des Lettes... Ce sont les Suédois qui viennent en Courlande. Ils y fondent des établissements qui n'ont qu'un caractère précaire pendant longtemps. Mais de Courlande et du golfe de Riga ces Suédois, si remarquablement organisés, se dirigent à travers la Russie, vers le sud, en descendant les fleuves qui se jettent dans la mer Noire. On les appelle « Varègues » (*déformation de "Viking"*). Très belliqueux, ils n'hésiteront pas à attaquer à deux reprises Constantinople au IXe siècle.

Ces guerriers ont le sens des affaires comme on dirait aujourd'hui. Maîtres du commerce de la Russie-Occidentale et des Pays Baltes, ils ont installé le long du Dniepr des comptoirs doublés de postes militaires. Ils contrôlent la route de la Baltique vers la Mer Noire. Mais ils se fixent aussi sur les côtes de Finlande et sur les rives du lac Ladoga au IXe siècle.

---

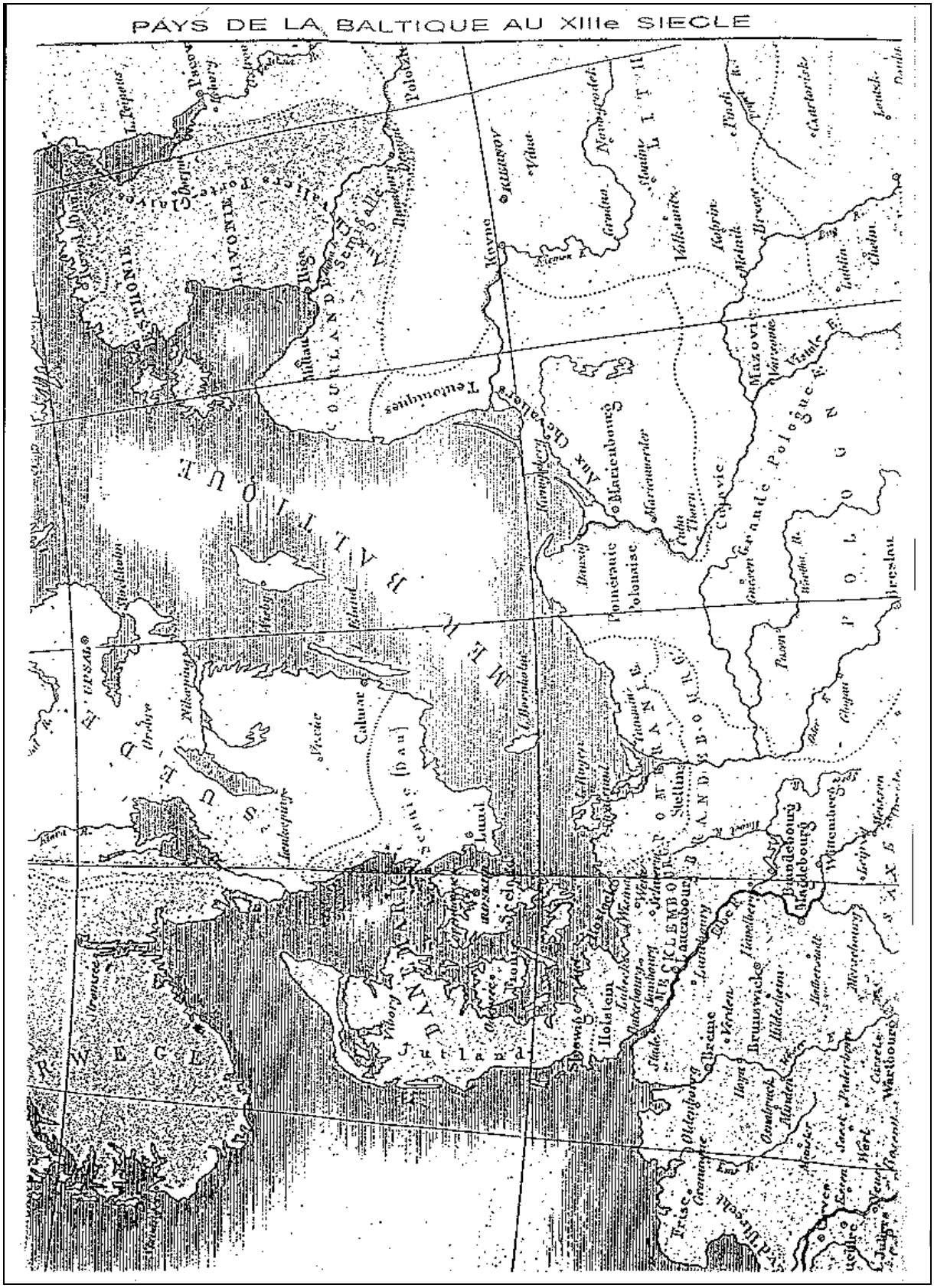
1 - "*Les Barbares*" de Louis Halphen. Collection "Peuples et civilisations". p 10.

2 - "*Nouvelle Géographie Universelle*". Elisée Reclus. Ed. 1880. tome V. p 371.

3 - Louis Halphen. *op. cit.* p 25.

4 - Dans la collection Glotz. Tome 1 "*Les destinées de l'Empire en occident*", par Ferdinand Lot et autres. p 68.

5 - Kurth. "*Clovis*" (tome 1 p 257 à 259), rapporté par Lot. *op. cit.* p 186. note 16.


PAYS DE LA BALTIQUE AU XIIIe SIECLE
MER BALTIQUE
COURLANDE
LIVONIE
Teutoniques
Prusse
Pologne
Poméranie
Danemark
Suède
Norvège
Lithuanie
Russie
Mazovie
Silésie
Brandebourg
Holstein
Jutland
Riga
Dantzig
Lubeck
Breslau
Cracovie
Varsovie
Magdebourg
Brunswick
Hambourg
Amsterdam
Bruges
Gand
Anvers
Bruxelles
Cologne
Francfort
Leipsick
Dresde
Prague
Ratisbonne
Vienne
Augsbourg
Nuremberg
Strasbourg
Metz
Paris
Londres
Calmar
Stockholm
Upsal
Abo
Wisby
Copenhague
Elseneur
Ripen
Aalborg
Aarhus
Odense
Flensbourg
Kiel
Lubeck
Stettin
Colberg
Dantzig
Thorn
Posen
Gnesen
Kalisch
Cracovie
Sandomir
Lublin
Varsovie
Plock
Masovie
Kiovie
Volhynie
Podolie
Moravie
Bohême
Prague
Ratisbonne
Augsbourg
Nuremberg
Francfort
Cologne
Aix-la-Chapelle
Liège
Namur
Gand
Bruges
Anvers
Bruxelles
Amsterdam
Utrecht
Leyde
Harlem
Haye
Delft
Rotterdam
Dordrecht
Middelbourg
Zierickzee
Flessingue
Calais
Boulogne
Abbeville
Amiens
Paris
Rouen
Caen
Bayeux
Cherbourg
Londres
Douvres
Cantorbery
Winchester
Southampton
Portsmouth
Exeter
Bristol
Oxford
Cambridge
Lincoln
York
Durham
Newcastle
Berwick
Edimbourg
Stirling
Perth
Dundee
Aberdeen
Inverness
Glasgow
Dumbarton
Ayr
Dublin
Cork
Limerick
Galway
Waterford
Kilkenny
Wexford
Drogheda
Armagh
Londonderry
Belfast
Carrickfergus
Islande
Groenland
Mer du Nord
Mer d'Irlande
Manche
Océan Atlantique
Mer Noire
Mer Caspienne
Mer Rouge
Méditerranée
Mer Adriatique
Mer Tyrrhénienne
Mer Ionienne
Mer Egée
Mer de Marmara
Mer d'Azof
Mer Blanche
Mer Glaciale
Mer Caspienne
Mer Rouge
Méditerranée
Mer Adriatique
Mer Tyrrhénienne
Mer Ionienne
Mer Egée
Mer de Marmara
Mer d'Azof
Mer Blanche
Mer Glaciale

Ils vont tenir cour à Kiev, et là, défier le basileus de Constantinople. Ils vont dominer la Norvège, l'Écosse, l'Irlande, le Danemark, la Hollande, les bouches du Rhin et de l'Escaut, les rivages de la Manche, tant en Normandie qu'en Angleterre.[1] La civilisation issue des Romains, ou plus exactement ce qui en restait, a failli disparaître. Les Vikings ont remonté la Seine, mais aussi la Loire et la Garonne, détruisant les villes baignées par ces fleuves.

Charlemagne a pleuré sur son impuissance en apercevant du rivage normand, les voiles des Vikings.

Devant ces redoutables Suédois, ou Varègues, ou Vikings, ou Normands, que pouvaient faire les Lettes ? Rien, si ce n'est sauver leur existence. Pour survivre ils s'enfoncèrent dans l'intérieur de la Livonie et de la Courlande.

Et au X^e^ siècle apparaît le nom de « Russe ». Les contemporains appelèrent alors ainsi ceux qui étaient pour eux au siècle précédent les « Varègues ». Les Russes se sont alors les Varègues. Les Suédois, fixés à Kiev qui commercent avec Constantinople, échangent des ambassadeurs avec le Basileus.

P

Contraints par les Suédois à rester à l'écart, les Lettes attendaient le christianisme pour venir à la civilisation, et ce fut, pour eux, un long cheminement.

La Germanie-Occidentale avait été pacifiée par des méthodes plus ou moins pacifiques. Ce n'est pas une très belle page de l'église romaine.

Tout le monde sait, par exemple, que Charlemagne a pratiqué, avant le IX^e^ siècle qui s'ouvrait, une christianisation des saxons faisant plus appel à l'épée qu'à la prière. La prédication échoue presque partout, le césaro-papisme de Charlemagne n'a ni patience, ni miséricorde. Il lui faut des résultats (*traduire des baptêmes*) et c'est tout.

Ces peuples sauvages vont côtoyer ce qui est alors la civilisation, et ils voient la puissance des chefs issus de Rome. Ainsi chez tous les peuples barbares, peu à peu ou rapidement, il va arriver un moment où entrer dans l'Église, se convertir, est le moyen d'accéder à la civilisation et par conséquent de s'assurer une promotion. Cela a été très sensible pour les chefs des barbares et les classes dirigeantes.

Le premier à l'avoir compris a été le remarquable politique que fut, dès le VI^e^ siècle, Clovis. En 911 le Normand Rollon fit de même, puis le Polonais Mesco (966), le Hongrois Vaïk (985) converti par Saint Etienne, le Danois Harold (986), le Norvégien Olaf (997).

Toute une nouvelle chrétienté ! mais chrétienté convertie par les chefs et par la contrainte qu'ils exerçaient sur leurs peuples. « Dans ce monde de violence, la première violence fut la conversion ».[2]

Vers l'est, la poussée pour la conversion sera naturellement allemande. Elle va utiliser « la méthode de Charles Martel et de Charlemagne : une évangélisation allant de pair avec une conquête. Une colonisation germanique intense par voie militaire et agricole tend à modifier au profit de l'allemand, l'ethnographie des régions convoitées ».[3]

Cette double poussée (*militaire et agricole*) va s'exercer sur des peuples restés très primitifs, à peu près sauvages, réfugiés à l'intérieur de la Livonie et de la Courlande.

---

1 - Lot. *op. cit.* p 186. Louis Halphen *op. cit.* p 301, 316 et 319.

2 - "*La civilisation de l'Occident Médiéval*" de Jacques Le Goff. Collection "Les Grandes Civilisations". p 193.

3 - "*L'Élaboration du Monde Moderne*" de Joseph Calmette. Collection Clio. p 230.

la Pologne

C'est un prince polonais qui va se dresser à la fin du Xe siècle. A l'ouest il tient l'expansion germanique en échec. A l'est il bat les Russes qui voudraient bien descendre sur la Vistule[1]. C'est Boleslas-le-Grand, qui va exercer sa puissance de 992 à 1025. Il se fait roi de Pologne, le premier roi de Pologne. Poznan est sa capitale. Il se fait baptiser et fonde l'Église de Pologne. Installe le premier évêque polonais à Gniezno. Dans cette ville siège bientôt le premier archevêque de Pologne, avec pour évêchés suffragants Kolberg (*Poméranie*), Breslau (*Silésie*) et Cracovie. Ces Polonais vont-ils devenir catholiques et convertir leurs voisins Lettes et Livoniens ? L'entrée de Boleslas dans l'Église avait suivi de peu la première implantation chrétienne en Pologne. Ce sont en effet des moines de Cluny qui, au milieu du Xe siècle seulement, commencèrent l'évangélisation des Polonais.[2]

Mais la conversion des Polonais se faisait difficilement. Le roi, les classes dirigeantes étaient devenus chrétiens, mais le peuple se convertissait mal ou pas du tout. Des vagues de réactions païennes très profondes secouèrent les masses populaires en 1033. La violence explosa bientôt, suivie de massacres et de chasse aux chrétiens.[3]

La Pologne au XIe siècle est un bastion avancé du christianisme. Au-delà vivent des peuples païens restés sauvages ou peut s'en faut : Wendes, Obotrites, Poméraniens, Borusses, Livoniens, Lettes, Lithuaniens, Finlandais. A l'intérieur de ce bastion avancé ce n'est pas l'harmonie. Les zones de résistance à l'Église sont nombreuses, vivaces, dans de nombreuses régions de Pologne.

les Allemands

Il faut attendre 1125 pour que l'extension du christianisme à toute la Pologne soit entreprise. Ce sera l'œuvre des Allemands. La Pologne avait su s'imposer face à la poussée germanique, la contenir, gagner sa place au soleil sans les Germains, s'interposer entre eux et les barbares du nord de l'Europe. Un Allemand, l'évêque Otton, de Bamberg, va montrer un zèle apostolique tourné vers le grand spectacle. Le développement, la croissance du christianisme va devenir bientôt synonyme en Pologne d'abus germanique. Ce sont les Allemands qui sont littéralement le fer de lance de l'expansion chrétienne, car pour eux l'évangélisation va de pair avec l'extension territoriale[4]. C'est ainsi qu'Henri, duc de Saxe, bat les Polonais à Varchen en 1167. Les prémontrés s'implantent et créent l'évêché de Danzig. Le duc crée un important marché dans l'île de Gotland. C'est une politique à la fois religieuse, militaire, colonisatrice, économique, parfaitement organisée et structurée. L'influence allemande rayonnant autour et au départ de Lübeck devenu évêché (*par transfert du siège épiscopal d'Oldenburg*).[1]

Dans ce rapide raccourci de l'évolution des marches chrétiennes du Nord intervient Albert l'Ours. En 1133 il a reçu de l'empereur Lothaire II ce que l'on appelait la « Marche Septentrionale » de l'Empire Germanique ces pays au delà de l'Elbe, aux confins de cette Pologne mal définie et encore peu civilisée. A la suite de longues et incessantes luttes il pacifie tout le pays de Brandebourg (1157). Il en devient le premier margrave. Il bâtit des villes. Il fonde une maigre bourgade dans le diocèse de Havel, c'est Berlin.[2]

---

1 - "*L'Église des Temps Barbares*". Tome III de l'Histoire de l'Église. Daniel Rops. p 361, 468 et 469. Joseph Calmette. *op. cit.* p 230 et 231.

2 - "*La Cathédrale et la Croisade*" de Daniel Rops. Tome IV de l'Histoire de l'Église. p 440, 441 et 442.

3 - "*La Cathédrale et la Croisade*". *op. cit.* p 440, 441 et 442.

4 - Joseph Calmette. *op. cit.* p 231.

Le Hofmeister *(ci-dessus à gauche)****, littéralement préfet du palais, était le premier conseiller du grand maître et son représentant auprès de l'empereur d'Allemagne. A ses côtés, un Chevalier porte-glaive.***

Albert l'Ours entreprend, dans ce pays de Brandebourg resté païen et sauvage, une œuvre colonisatrice. Le pays est peu peuplé et les autochtones peu qualifiés pour employer un terme de nos jours. Il fait venir des colons hollandais, allemands, flamands. Ses successeurs continueront cette politique pour peupler ce qui va devenir la Prusse. C'est lui qui installe dans ce pays le premier évêché à Havelberg en 1150. La marche de Brandebourg devenue chrétienne, a devant elle un superbe avenir dès avant la fin du XIIe siècle. La dynastie d'Albert l'Ours y régnera jusqu'en 1320.[1&2]

P

C'est ainsi qu'il a existé une longue période entre le monde slave (*païen*) et le monde germanique (*catholique*). Les motifs religieux sont vites devenus secondaires en toile de fond. Les Allemands n'hésitent pas à attaquer les Polonais même après leur conversion. C'est la première page de l'expansion germanique, expansion qui se fait vers le Nord.

Il est nécessaire de bien comprendre que jusqu'à la fin du XIe siècle la totalité de ce qui n'est pas encore le duché de Prusse (*la Prusse-orientale des années 1919-1940, la Vieille-Prusse des Hohenzollern*) est païenne, sauvage ou à peu près, bien qu'en contact avec les noyaux chrétiens de la marche du Nord de l'Église. Et au delà de la Prusse, la Lithuanie, la Livonie, la Courlande restent totalement en dehors du monde chrétien : entièrement païennes.

Le Brandebourg n'est christianisé qu'au milieu du XIe siècle. Ce décalage entre la naissance de ces pays au christianisme et à la civilisation, et l'histoire de la Gaule est mal perçu par nous.

Nous avons déjà une longue histoire à la fin du XIe siècle alors que celle de la Courlande n'a pratiquement pas commencé.

1- Mirabeau. "*De la Monarchie sous Frédéric-le-Grand*". Tome. p 15.

2 - Le Goff. (*op. cit.*). p 92.

2

ÉPOQUE CATHOLIQUE

La « dynamique » Viking a fait place, dans la Baltique, à celle des Allemands. L'implantation du marché créé dans l'île de Gotland par Henri de Saxe en est la preuve.

Les patrons du commerce allemand sont à Lübeck. Ils installent à Danzig un port et un entrepôt au débouché de la Vistule. C'est intéressant pour contrôler la Pologne. Après la moitié du XIe siècle, les Allemands s'intéressent au golfe de Riga et au débouché du fleuve qui s'y jette, la Dvina... Il y a quelque chose à faire chez ses païens : après l'estuaire de la Vistule celui de la Dvina... (*on dit et on écrit aussi Duna*).

Le moment est venu pour implanter le christianisme en Livonie. Les pionniers du christianisme et de l'expansion germanique sont les missionnaires allemands du chanoine Augustin Meinhard. Ces premiers évangélisateurs ont peu de succès. Les populations profondément attachées à leurs coutumes païennes réagissent et se font menaçantes. Le pape Innocent III pour appuyer cette évangélisation, sous la pression des Allemands, aura recours aux moyens guerriers de l'époque. La croisade fut entreprise en Livonie et en Courlande de 1199 à 1204.

L'événement de cette percée nouvelle en Baltique fut, en 1202, la création de Riga, base de départ des futures expansions[1]. La mer Baltique avait été un lac scandinave au IXe siècle. Les Scandinaves y sont supplantés par la hanse germanique qui annexe les ports scandinaves et crée des villes portuaires nouvelles : Rostock, Danzig, et maintenant Riga.[2]

P

Les premiers marchands allemands étaient arrivés sur l'estuaire de la Dvina en 1158. Ils y installèrent un modeste poste (*On aurait dit un "comptoir" quelques siècles plus tard*). Ce sont eux qui ont débarqué les premiers missionnaires. Et au début du XIIIe siècle les Allemands installent le premier évêque. Mais le développement de Riga tardait. Il est difficile d'être une ville sans le soutien d'une force militaire quand l'environnement est hostile.

Livonie et Courlande résistaient à l'évangélisation. La croisade n'avait eu que de très maigres résultats. Elle surexcita la haine anti-chrétienne. Les baptêmes furent peu nombreux, les conversions peu solides. L'évêque de Riga va créer un ordre religieux militaire pour pacifier germaniquement le pays. Ainsi naissent en 1208 les Chevaliers porte-glaive. Eux vont pénétrer dans l'intérieur du pays, et en Courlande, le glaive d'une main la croix de l'autre, pour implanter la civilisation et le Christ.

Et bientôt l'ambition et le zèle apostolique des chevaliers les entraînent en Lithuanie d'un côté, en Estonie de l'autre (*dont les ports sont alors aux mains des danois depuis deux siècles devenus chrétiens*). L'évêque allemand de Riga était trop ambitieux, et les Chevaliers trop belliqueux. Les tributs païennes se soulevèrent. Elles finirent par organiser une ligue, et dans une action concertée rencontrèrent les Chevaliers et les battirent en 1237. Alors le Pape intervint : il donna ordre aux Chevaliers rescapés de la défaite de se fondre dans le très puissant et terrifiant Ordre teutonique.[3]

---

1 - Daniel Rops. *op. cit.* Tome IV. p 442.

2 - Joseph Calmette. *op. cit.* p 250 et 257.

3 - "*Les Ordres Militaires*". N° spécial d'Historia. 2ème trimestre 1980. Laurent Daillez. p 30. Daniel Rops *op. cit.* Tome IV p 444.

SOUS LES TEUTONIQUES AU XII^e SIÈCLE

C'est une très dure période pour la chrétienté dans l'est et le nord de l'Europe. Une violente et profonde réaction païenne s'élevait devant les envahisseurs allemands porteurs du Christ dans toutes les contrées d'Europe. Ce furent vingt cinq terribles années de massacres.

Pendant ce temps, les Mongols ravageaient l'Europe Centrale, écrasaient Polonais et Allemands (*coalisés devant ce danger*) à Liegnitz. Balayaient les Hongrois. Aussi en 1230 le pape ordonna la prédication d'une grande croisade nordique et la confia aux Franciscains, mais aussi aux Prémontrés et aux Cisterciens (*ces derniers avaient créé à Oliva une abbaye qui devint très importante et très célèbre, dans une île de la Vistule, aux portes de Danzig*). Ce sera une terrible épreuve de force. Les Porte-Glaive y disparurent rapidement, comme nous l'avons vu.

Ce sont les Cisterciens qui entreprirent à la fin du XII^e siècle l'évangélisation de la Vieille-Prusse dont les habitants étaient les Borussiens (*ou Borusses*), frères des Lettes, peuple non germanique (*ces malheureux furent peu à peu détruits et remplacés par les Allemands*). Les Borussiens étaient les plus farouches des peuples païens de la région. Ils firent périr en 997 Saint Aldebert de Prague. La révolte violente armée des païens éclata en 1216 en Prusse. La chrétienté apprenait le massacre de 20 000 baptisés, la mise en esclavage de 5 000 autres, et l'immolation aux divinités sataniques de centaines de vierges couronnées de fleurs. L'horreur ![1]

Le duc de Mazovie, effrayé, appela l'aide les Chevaliers de l'ordre teutonique pour combattre les borusses. Pour bien les fixer à la garde de ses frontières, le duc en 1230 leur donna la ville et le château de Kulm. Ainsi entrent en action, en Prusse, ces terribles Chevaliers.[2]

Les Chevaliers teutoniques, un ordre religieux militaire créé pour défendre la Palestine.

Après la chute de Saint-Jean-d'Acre, ils quittèrent la Terre Sainte. Le pape Célestin III, par une bulle de 1192, avait soustrait les Chevaliers à toute autorité étrangère pour celle du Saint-Siège. Innocent III (1198-1216) ne s'occupa pas d'eux. Honorius III (1216-1227) va asseoir la puissance temporelle et spirituelle de l'ordre. Grégoire IX, qui lui succéda, consolida l'édifice, renforça les privilèges de l'ordre. Les Chevaliers doivent être issus de la noblesse et de langue allemande ou relever de toute suzeraineté impériale. Or celle-ci débordait les pays de langue allemande. Tout noble du Saint-Empire pouvait entrer dans l'ordre teutonique. Une partie de la France actuelle était terre d'Empire, comme la Lorraine, et même une partie de la Champagne.[3]

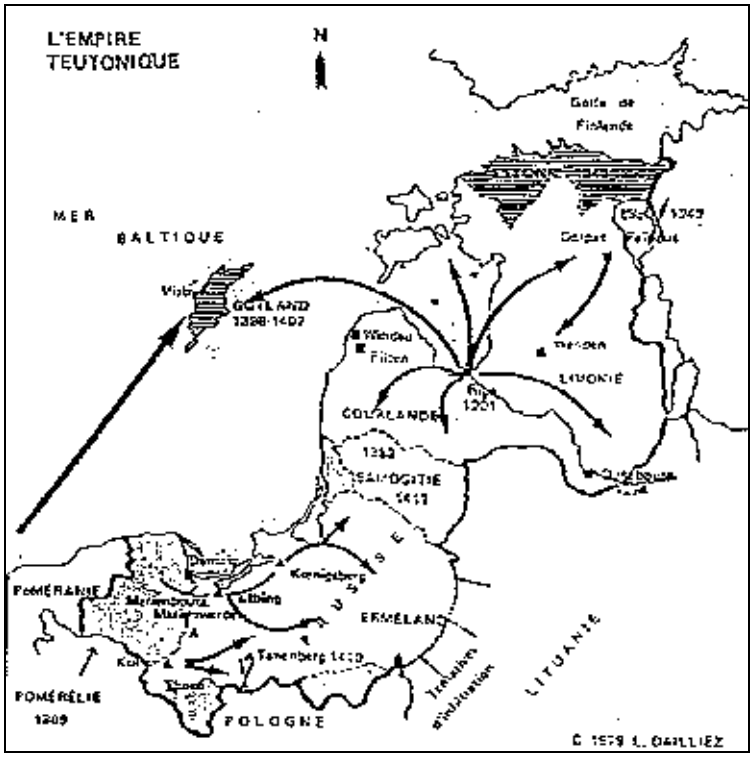
La croisade contre les Borusses fut longue et cruelle. « *Les croisés allemands s'en venaient à ces expéditions de Prusse un peu comme ils seraient allés à la chasse. Il leur plaisait de venir chasser l'homme, et au prix d'une absence de quelques semaines et de risques beaucoup moindres, de conquérir les mêmes privilèges spirituels que les combattants de terre sainte. Il était facile de venir à bout des infidèles de Prusse, courageux mais mal armés. Ainsi, après quelques semaines d'expédition les croisés en Prusse rentraient chez eux, ayant assuré, à assez bon compte, leur salut dans l'autre monde, et acquis réputation et butin pour celui-ci, tout en ayant satisfait leur goût de la vie aventureuse* ».[4] Mais l'arrivée au combat des Teutoniques changeait tout. A chaque point conquis les Chevaliers faisaient édifier, par les vaincus immédiatement réduits en servage, d'impressionnants châteaux, voir

1 - Daniel Rops. *op. cit.* Tome IV. p 442.

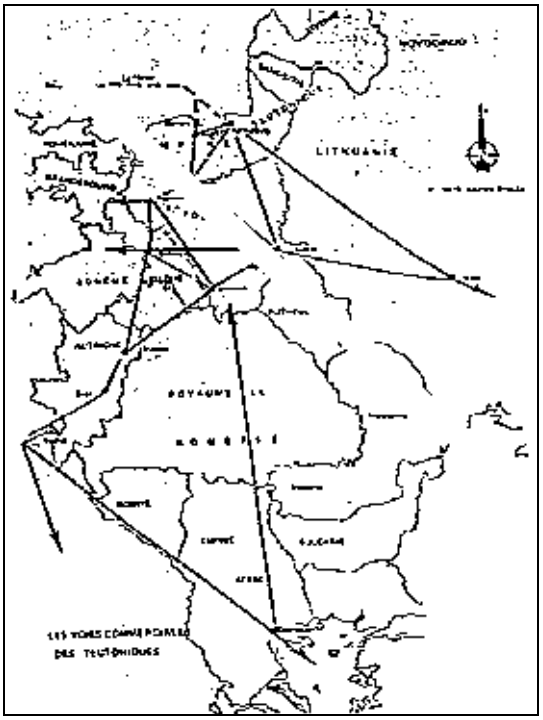
2 - Laurent Dailliez. *op. cit.* p 28.

3 - Laurent Dailliez. *op. cit*. p 11.

4 - Henri de Montfort, "*La Prusse aux temps des prussiens*". Cité par Daniel Rops. *op. cit.* tome IV. p 444.



Pendant deux siècles, les Chevaliers teutoniques, au nom de l'évangélisation, ne cessèrent de se battre pour conquérir et pour défendre un empire contesté par la Pologne et la Lithuanie. En grisé, les territoires dont l'Ordre ne parvint pas longtemps à garder la maîtrise. L'importance stratégique de Dantzig (aujourd'hui la ville polonaise de Gdsank) n'avait pas échappé aux grands maîtres de l'Ordre. Elle appartint à la hanse teutonique et jouit du monopole commercial dans la mer Baltique.



Carte des voies commerciales de l'Ordre. Les chevaliers faisaient des échanges entre leurs commanderies mais aussi avec l'extérieur, l'Orient, l'Angleterre et la Flandre grâce à Dantzig et aux divers ports appartenant à la hanse comme Toräm sur la Vistule.

des forteresses imprenables. A cette guerre méthodique d'extermination des Borusses les Teutoniques appelèrent tous les Allemands et les Tchèques. Et cela dura cinquante sept ans. Toutes les révoltes étaient aussitôt châtiées sans merci. Les Borusses conquis, réduits au servage, étaient placés dans un gantelet d'acier qui pouvait se refermer sur eux et les broyer au moindre mouvement.

L'héroïsme des Chevaliers pouvait être admirable. Appelés par les rois de Hongrie ils firent reculer les Mongols en Transylvanie. Mais leur férocité ne fait pas de doute. Un peuple entier disparut sous leurs coups, les Borussiens (*dont il est resté peu de survivants*), remplacés par des colons allemands « on ne clôt pas cette page de l'histoire chrétienne sans angoisse », conclut Daniel Rops[1] . Ceux que nous appelons les Prussiens sont ceux qui conquirent puis colonisèrent ce pays... et exterminèrent les Borusses.

De ce bain de sang est née la Prusse. Le pape Grégoire IX crée des diocèses : Thorn (1231), Kulm (1232), Marienwerder (1233). « La Prusse des Teutoniques double le Brandebourg des Margraves, ce seront les deux racines de la Prusse moderne ».[2]

L'action des Teutoniques en Prusse c'est, après une cruauté absolue et la mise d'une contrée à feu et à sang, de coloniser et germaniser à outrance. La conquête méthodique des Teutoniques en Prusse a laissé dans nos mémoires la construction ou la création des villes de la basse Vistule : Marienwerder, Elbing, Marienbourg et plus tard, au nord sur la côte, Königsberg.[3]

Cette digression est un peu longue mais avant de voir les Teutoniques prendre possession de Riga en 1237, après la défaite des Chevaliers porte-glaive, il fallait savoir qui ils étaient, dans quel contexte ils évoluaient, et comment ils opéraient.

P

Ainsi, en 1237 les Teutoniques sont à Riga. Et systématiquement ils occupent la Livonie et la Courlande. Lettes et Courlandais semblent se soumettre au joug de leurs nouveaux maîtres. Le changement ne leur apporte rien. L'évêque Albert, évêque de Riga, en créant les Porte-Glaive en 1208, avait décalqué les règles de ces derniers sur les Teutoniques. Rapidement ces derniers se trouvèrent à l'étroit entre la Courlande, la vallée de la Dvina et les pays environnants. Ils se mirent à grignoter les territoires vers le nord puis s'installèrent sur la côte de l'Estonie à Revel (*aujourd'hui Tallin*). Jusqu'alors, et sauf incursion des Porte-Glaive, les danois avaient fait de la côte estoniennes leur dépendance. Le roi du Danemark, Waldemar, entreprit de s'opposer à l'extension des Teutoniques, et il les battit par les armes. Alors les Chevaliers remirent Revel et les territoires conquis aux Danois. Vaincus et vainqueurs se mirent d'accord sur le dos des Russes. Ils signèrent un traité et se partagèrent la région. Puis, en 1238, ils attaquèrent ensemble les Russes et leur prirent la ville de Pskow proche des limites sud-est de l'Estonie, en 1238.

Il ne faut pas taquiner l'ours russe. Le grand-duc de Novgorod battit d'abord, en 1240, les Suédois sur les bords de la Néva, dans une contrée désolée. De sa victoire il reçut le surnom de Nevski. Et en 1242 il marcha sur les Teutoniques et les écrasa sur les glaces du lac Peï-pous.

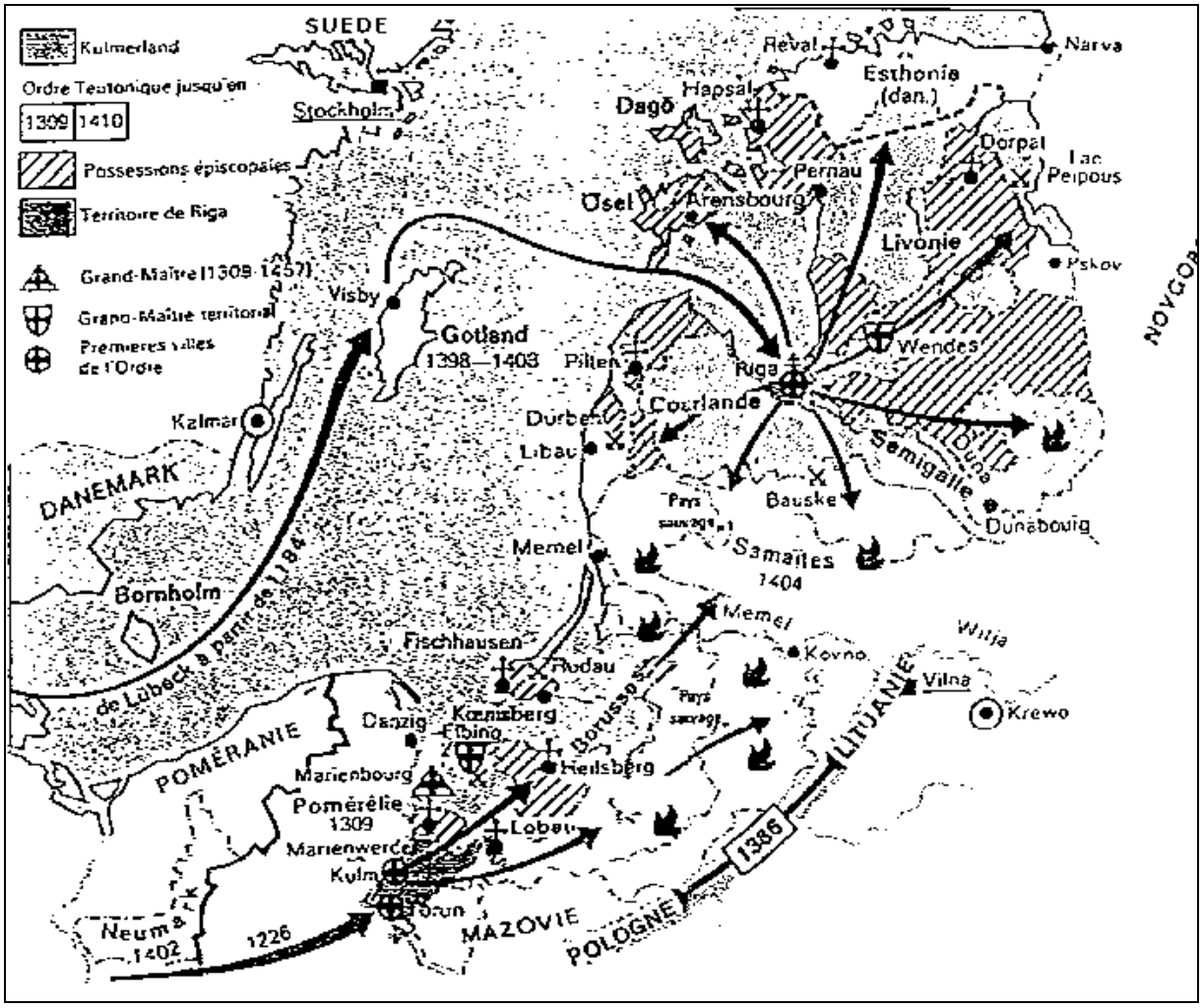
Les Teutoniques sortant de leurs nouveaux domaines connaissaient leurs premières défaites devant les Suédois, puis devant les Russes. L'extension de l'empire teutonique vers le nord n'était pas possible décidément, même si c'était dur, mieux valait continuer à pacifier par les méthodes teutoniques les sauvages de Prusse, les Borusses.

1 - Daniel Rops. *op. cit.* p 445 et 446.

2 - Joseph Calmette. *op. cit.* p 232.

3 - Joseph Calmette. *op. cit.* p 250.

LES PAYS BALTES DE LA BALTIQUE VERS 1400



l'essor de l'Ordre teutonique 1226-1410

A remarquer, en hachuré, l'évêché de Pilten avec, au sud, les enclaves de Durben et Hazenpoth.

LE XIII^e SIÈCLE. UN EMPIRE

Ce XIII^e siècle voit la fantastique implantation des Teutoniques et la construction de leur empire.

Après quelques soubresauts, les peuples de Livonie et de Courlande ont basculé sous la protection du Christ et des boucliers des Teutoniques.

Du côté de la Prusse, les Chevaliers ont été chargés de liquider les Borusses païens, récalcitrants au Christ et insoumis à la Germanie. En soixante ans de guerre, d'extermination et de férocités, un peuple entier a disparu, un authentique génocide, l'emploi du terme étant ici indiscutable.[1]

Un instant la Lithuanie a basculé dans le camp chrétien, le duc Mindaugas s'étant fait baptiser en 1251. Mais après sa mort, survenue en 1263, le peuple retourna rapidement à ses idoles. Tant il est vrai qu'à ces époques les peuples se convertissaient ou devenaient renégats selon la volonté de leurs chefs.[2]

La Paix et le Christ, en 1300, régnaient à Riga (*Livonie*) comme à Mittau (*Courlande*), devenues catholiques et pénétrées quelque peu, mais germaniquement, par la civilisation judéo-chrétienne et des traces de celles de la Grèce et de Rome. Riga et aussi la Courlande apprennent l'histoire et entrent dans l'Histoire.

Livonie et Courlande sont à l'abri au nord des Russes encore païens, et aussi des slaves chrétiens (*Polonais*). L'Ordre teutonique avait fondé un nouvel état germanique, barrant l'accès de la Baltique à la Pologne et menaçant tous ses voisins.[3]

LE XIV^e SIÈCLE

L'histoire de la Courlande, dès 1237, passe par celle de l'Ordre teutonique, et cela va continuer tout au long du XIV^e siècle.

Les Polonais sont privés de la Basse-Vistule et coupés du libre accès à la mer. Ils en prennent leur parti et savent ne pouvoir rien entreprendre contre les Teutoniques en direction de la Livonie. Barrés à l'ouest et au nord, ils se retournent à l'est.

En 1368 Jagellons, fils du roi de Lithuanie, épouse Edwige reine de Pologne. Ce mariage est précédé de son baptême, car au milieu du XIV^e siècle son pays n'est pas encore évangélisé. Après lui, il fait christianiser son peuple, selon le scénario répété depuis Clovis.

En 1386 Jagellons est élu roi de Pologne. Le nouveau roi, et ses descendants, vont donner un essor à la Pologne. Et en 1401, par le pacte de Vilno il réunit en un seul royaume la Pologne et la Lithuanie. Il en est le premier roi sous le nom de Ladislas-II-Jagellons.[4]

---

1 - Daniel Rops. *op. cit.* Tome IV. p 442, 444 et 445. Laurent Dailliez. *op. cit.* p 31 et 32.

2 - Le Goff. *op. cit.* p 93.

3 - "*L'Essor de l'Europe*", de Louis Halphen. Collection Peuples et Civilisations. p 395.

4 - Joseph Calmette. *op. cit.* p 233.

LE XV^e SIÈCLE

L'empire des Chevaliers teutoniques est solidement assis, semble prêt pour durer, un état théocratique au XIV^e siècle n'est pas anachronique, tout au contraire. Cet empire s'étendait d'un seul tenant des frontières du Mecklembourg à la Livonie, avec pour capitale Marienburg, au sud de Danzig. Pendant cinquante ans, au XIV^e, il a connu la paix sur toutes ses frontières, sauf du côté de la Lithuanie. On place l'apogée temporelle de l'Ordre au décès du grand maître Winrich-von-Kniprode (24 juin 1382). Mais à la fin du XIV^e siècle les Teutoniques ont perdu le prétexte d'intervenir en Lithuanie pour en convertir les habitants. Jagellons en convertissant son peuple et en créant un royaume de Grande Pologne a réduit les Teutoniques à la paix. La tâche militaire devenue de moins en moins importante permet de mieux voir l'œuvre colonisatrice. Les Chevaliers ont donné un essor économique remarquable à toutes les régions qu'ils administrent. Les émigrants allemands peuplent les villes et les villages. 1 400 nouveaux villages sont fondés au XIV^e siècle. Partout s'élèvent des commanderies teutoniques. Le Grand-Maître est un souverain absolu. Tout passe par lui et dépend de lui. Le pape lui-même ne pouvait correspondre avec les évêques de l'empire teutonique qu'en passant par le Grand-Maître. Le commandement militaire était strictement teutonique, mais le service militaire était obligatoire pour tous. Les nobles servaient à cheval... mais devaient apporter leurs chevaux.

Pendant tout le début du XIV^e siècle les Teutoniques mènent des campagnes féroces pour soumettre les peuples de leur empire. Malheur aux Borusses qui résistent, encore plus hostiles aux Chevaliers et à leur empire qu'au christianisme ! Malheur aux Lettes et aux Esthes insoumis, cachés dans les profondeurs des forêts. Le mythe de la croisade est entretenu par les Chevaliers, par toute la chrétienté, encore au milieu du XIV^e siècle, afin de drainer Chevaliers et hommes d'arme prêts à combattre.

Nous en avons une preuve par un personnage, haut en couleurs, aimé dans ces pays du Piémont pyrénéen: Gaston III, troisième comte de Foix, né en 1331, qui voulut créer un état souverain aux pieds des Pyrénées.

Débarrassé de l'emprise du roi de France, Jean le Bon fait prisonnier par les anglais à Poitiers, en 1356, Gaston de Foix, pour soigner son image, voulut se croiser. Il choisit la croisade en Prusse et partit se battre avec les Chevaliers teutoniques. A son retour de Prusse, il se signala en 1358 en mâtant, à Meaux, une révolte de paysans. Ceci permet de situer, en 1357, son service sous les bannières teutoniques. C'est à son retour des rives de la Baltique, et de la chasse aux Borusses, que Gaston prit le nom qu'il a gardé pour l'histoire : Gaston Fébus, le Prince-soleil[1]. Parti de Bruges, avec ses compagnons (*dont le captal de Buch, favori du Prince Noir*), après être passé par la Norvège et la Suède (*où ils chassèrent le renne*) il arriva le 9 février 1358 à Königsberg. Son séjour fut une alternance de chasses qui duraient huit jours et où l'on se mesurait à des fauves redoutables, d'espèces inconnues, et d'expéditions contre des pauvres êtres mal armés. Le tout s'acheva en fêtes somptueuses au château de Marienburg, au printemps... où Fébus fut invité à s'asseoir à la table ronde qui réunissait les douze plus valeureux Chevaliers. C'était, à peu près, des « parties » organisées pour la « gentry » et qui ressemblaient, un peu à des safaris.

Les Teutoniques font appel aux compétences. Pour assécher les marais ils font venir des Allemands. Ils développent l'élevage, les domaines des Chevaliers, font appel à tous les progrès techniques de l'agriculture et disposent de trois cents moulins. L'Ordre a organisé des corporations pour l'édification et l'entretien des bâtiments et des armes. Les Teutoniques utilisent la Baltique pour développer la pêche. Danzig fait fortune. Tout autour des rives de la Baltique, du golfe de Riga et même du golfe de Finlande, l'Ordre a installé des comptoirs qui développent le commerce et l'exportation des produits locaux : bois, résine, grains, chevaux,

1 - Pierre Tocoo-Chala, "*Gaston Fébus, le Prince Soleil*", dans Historia, mai 1991. p 23 et 24. Du même, "Gaston Fébus, un Grand Prince d'Occident au XIVe siècle". Pau 1963.

draps, toiles de lin. Les Teutoniques ont un réseau de commanderies à travers l'Europe, leur ancien siège était Venise, et sur la Méditerranée orientale leur commanderie orientale commerce activement. Ainsi les échanges commerciaux des Teutoniques dépassent-ils largement les contrées allemandes qui leur sont proches. Leur réseau commercial englobe toute l'Europe, et même les pays soumis à l'étourdissant empire Mongol qui, au XIII^{e} siècle, manqua de peu de submerger l'Europe.

La monnaie que frappe les Chevaliers circule sans risque dans l'empire, mais elle est reconnue dans tous les pays de grand commerce, de Riga à Bruges et de Thorn à Salonique. Le fait d'avoir une monnaie reconnue par toute l'Europe donnait une grande force aux Teutoniques, qui surpassaient en cela les Templiers qui eux n'avaient pas une monnaie à eux. L'œuvre des Teutoniques sur le plan du développement économique a donc été remarquable, d'autant plus qu'ils sont arrivés dans des pays encore restés à peu près sauvages. En 150 ans, tout est transformé. Les contrées qui ont subi leur férule, jetés brutalement et même férocement dans la civilisation, ont réellement pris une avance très certaine sur leurs voisins Russes et Polonais. Cette avance, les Pays Baltes devaient la conserver au long des siècles suivants.

Si les Borusses ont été exterminés et remplacés par des Allemands, il n'en est pas de même dans les Pays Baltes, la Livonie et la Courlande. Mais nous dirons que les Allemands peuplent les villes et que Courlandais et Livoniens sont les paysans et la main d'œuvre. Commencent à s'édifier les puissantes familles des barons baltes, tous allemands, maîtres d'immenses domaines, contrôlant la finance et le commerce. Tout cela est déjà profondément en mouvement en 1400.[1]

fin des Teutoniques

Et pourtant, la fin des puissants Teutoniques est proche. Ils venaient d'acheter au duc d'Opplen l'ensemble du district de Dobrzin, moyennant beaucoup d'or. Un affront au roi de Pologne. Mais Jagellons n'osa pas les affronter seul, il ne pouvait appeler à son aide les princes alliés de son royaume partis pour la croisade. En 1404 une diète fut convoquée et le Grand-Maître de l'Ordre y participa. Une entente fut arrêtée : La Samogitie, province au sud de la Courlande, fut reconnue terre teutonique et les Chevaliers reçurent en sus une somme énorme. A ce traité ils étaient preneurs. En contre partie ils se contentaient de promettre : ils renonçaient à toute prétention sur la Lithuanie, ils refuseraient le passage de leur propre territoire à toute armée étrangère et ils abandonneraient à la Pologne le district de Dobrzin. Après ce marché, peu à peu la discorde revint, le ton monta. Jagellons finit par lever une armée, au côté des Polonais, Samogétiens et Lithuaniens, mais aussi Russes, Hongrois, et même Tartares. Le 10 juillet 1410 le roi entra en Prusse et marcha sur Marienburg. La ville de Girgenburg tombe aux mains des Slaves, et brûle. Le lendemain les Teutoniques sont vainqueurs sur un autre front, théâtre d'opérations secondaires, aux frontières de la Poméranie. et le 15 juillet c'est le grand choc historique de Tannenberg. Alors que la bataille était gagnée pratiquement pour lui, le Grand-Maître Ulrich-de-Jungingen fit une faute : 860 cavaliers venus de Bohême se trouvaient dans l'armée des teutoniques. Ils assistaient à la bataille qui se déroulait sans eux, car le Grand-Maître ne les avait pas utilisés. Le dénouement étant proche les Bohémiens voulaient au moins participer à la dernière charge qui allait sceller la victoire. Ils sollicitèrent le Grand-Maître pour en recevoir l'ordre de charger. Mais celui-ci leur refusa cette grâce et persista à ne pas les engager contre les Slaves. Les chevaliers de Bohême furent pris d'une grande colère. Ils se trouvaient sur le flanc des Chevaliers teutoniques... Alors brusquement, baissant leurs lances, ils se ruèrent sur eux et en quelques instants la victoire changea de camp. Slaves et Tartares se rallient. Rapidement les Teutoniques sont submergés à leur tour puis écrasés. Le Grand-Maître est tué, 600 Chevaliers avec lui, et (dit-on) 40 000 hommes d'armes. Cet affront reçu des Slaves, hantera des siècles durant les Prussiens puis les Allemands dans leur ensemble, car pour les Germains le Slave est d'une race inférieure... et

1 - Laurent Dailliez. *op. cit.* p 35 à 38.

cela dura jusqu'aux jours d'août 1914 où von Hindenburg écrasera les Russes de Samsonoff au même Tannenberg.[1]

A Tannenberg, les Lettes, Livoniens ou Courlandais, peuples non slaves, ne pouvaient compter de soldats aux côtés de Jagellons. Par contre il est certain que de nombreux soldats lettes périrent dans l'armée des teutoniques. Le service militaire était obligatoire pour les peuples de l'empire teutonique. Les ancêtres des barons baltes ont amené leurs gens, serviteurs et surtout paysans, à la commanderie teutonique proche de leur domaine... Et tout le monde est parti se poster à Tannenberg pour arrêter les barbares de Jagellons.

Lors de leur campagne de 1332 contre les Lithuaniens les armées teutoniques étaient composées d'Allemands, de Livoniens, et de sujets de l'Ordre. Courlandais et Livoniens ont servi sous les bannières teutoniques.[2]

On ne peut oublier ces pages d'histoire qui rapprochèrent les Lettes des Allemands et agrandirent le fossé qui les séparait des Slaves. Les Baltes et les Slaves, deux races et deux peuples mutuellement hostiles. Opprimés, bien sûr, par les Allemands, mais ayant gagné grâce à eux, un niveau de vie supérieur à celui de leurs voisins slaves. C'est la leçon de Tannenberg.

Suit une période très troublée. C'est ainsi qu'un Grand-Maître, Michel d'Ottenberg se signale par la terreur qu'il répand à profusion : incendies, pillages, meurtres. Les voisins, Danemark et Pologne, s'arment et se liguent pour exterminer les Chevaliers teutoniques et en finir avec eux.

Puis vint un Grand-Maître très profondément pacifique, l'espoir renaît, mais son successeur et frère, Louis von Erlischshawsen, fut un horrible despote et les populations se soulevèrent, même celles de la Prusse qui ne comptait guère que des Allemands. Le roi Casimir de Pologne intervint. Il s'empare de Marienburg à deux reprises (1457 et 1460). Après efforts et misères ce fut enfin la paix de Thorn en 1466.

L'Ordre teutonique ne conservait que ce qui fut la Vieille-Prusse des Hohenzollern (*un peu plus que la Prusse-orientale de 1919 à 1940*). En sus, il devenait le vassal du roi de Pologne. Enfin l'Ordre conservait la Livonie et la Courlande, pas la Samogitie.

Les Chevaliers constituent un véritable état religieux, de Danzig à l'Estonie, le long de la Baltique, mais coupé en deux par la Samogitie, à l'ouest de la Lituanie actuelle devenue polonaise. Il a perdu ses marches polonaises, sa capitale, Königsberg, n'est plus sur la Vistule mais sur la Baltique. Une profonde tradition anti-polonaise est conservée par les Chevaliers et très certainement par les barons baltes, comme nous l'avons dit plus haut, vraisemblablement par les Courlandais et les Livoniens.

Le siècle s'achevait. En 1498 fut élu un nouveau Grand-Maître : le duc Frédéric de Saxe. Il régnait sur la Prusse, sur Königsberg et Friedrischsburg, sa puissante citadelle, mais aussi sur les citadelles de Riga et de Mittau.

Le duc refusa de prêter hommage au roi de Pologne, son suzerain... très nominal, et cela au motif que ce dernier refusait lui-même de prêter le même serment au Saint Empire Germanique. Mais cette position hautaine du prince allemand ne rendait pas aux Chevaliers leur grandeur passée.

---

1 - Historia, n° spécial, *op. cit*. "*Tannenberg*" de J.S. Mourot. p 3 à 6.

2 - Laurent Dailliez. *op. cit.* p 34.

l'essor polonais

La deuxième partie du XV^e siècle voit l'essor de la Pologne. La Pologne des Jagellons devient un puissant facteur de civilisation aux confins d'une latinité élargie par elle. le roi Casimir place ses fils. l'un est roi de Bohême, un autre roi de Hongrie. Sous les Jagellons c'est le développement de l'agriculture, l'essor de Danzig, ville libre polonaise. Un mouvement intellectuel et national profond modifie, transforme le pays.[1]

la hanse

Mais cette influence polonaise ne déborde pas sur l'état teutonique, pas plus en Courlande et Livonie, qu'en Prusse.

C'est la hanse qui est la maîtresse de Riga, du commerce livonien et courlandais. Ces pays baltes ne vivent que par elle et que pour elle. Ils ne s'enrichissent que dans la mesure des gains et de l'activité de la hanse. Le développement de la hanse est un des traits essentiels de la période. Le mot hanse parait signifier à l'origine : troupe, compagnie. Ceci indique bien que l'institution n'a été, à son point de départ, qu'une des formes de cet esprit d'association qui a eu tant d'intensité à l'époque féodale. La hanse est une association qui, par voie de privilèges, obtient de puissants moyens d'action. Ces privilèges sont des franchises commerciales vers l'Angleterre et la Russie. De proche en proche les villes hanséatiques, solidement groupées, s'adjugent le monopole du trafic du nord. Leurs flottes dominent le commerce maritime des mers septentrionales. Par leur dépôt de Bergen elles s'annexent la Norvège.

Les villes hanséatiques c'est principalement Hambourg, Lübeck et Brême. C'est aussi Rostock, Stettin, Danzig, Königsberg, Riga, Revel, mais encore Amsterdam. Tout le commerce maritime de l'Allemagne, de la Pologne, des Pays Baltes est contrôlé par la hanse qui régule, en quelque sorte, les échanges maritimes entre mers du Nord et Baltique.

Au milieu du XV^e siècle la prospérité hanséatique est à son point culminant. La hanse équivaut pratiquement à une puissance de l'Europe, elle signe des traités de paix, des traités de commerce. Elle pèse dans les conflits entre les princes grâce à ses flottes. Elle comptera 77 villes.[2] A quoi peut-on comparer la puissance hanséatique dans les mers septentrionales, si ce n'est à celle de Venise en Méditerranée ?[3]

La force militaire des Teutoniques, à l'aube du XVI^e siècle, a préservé Courlande et Livonie de toute influence polonaise, mais la Samogitie, province peu peuplée, par le traité de Thorn (1466), est devenue polonaise. A la fin du XV^e siècle s'exerce une poussée polonaise alors que le colosse russe se constitue, son centre n'étant plus Kiev mais Moscou. Courlandais et Livoniens considèrent ces slaves comme leurs ennemis. C'est d'eux d'abord dont ils doivent se garder.

Leurs maîtres, ce sont les Chevaliers qui ont apporté la civilisation et ils les servent fidèlement sur leurs terres, et même dans leurs armées. Leurs maîtres, ce sont aussi ces bourgeois, ces commerçants et financiers allemands qui commandent dans les villes et déjà dans les campagnes. Les Allemands sont de gros propriétaires fonciers. Finalement ces Allemands leur ont apporté la prospérité, et Courlandais et Livoniens vivent très bien avec eux.

---

1 - Joseph Calmette. *op. cit.* p 233 et 234. Laurent Dailliez. *op. cit.* p 4.

2 - Jean Delumeau, "*Civilisation de la Renaissance*". p 28.

3 - Joseph Calmette, *op. cit.* p 249 et 250.

le Brandebourg

Pour comprendre ce qui va se passer, il faut revenir sur le Brandebourg. Les descendants d'Albert l'Ours y ont régné jusqu'en 1320. Après cette première dynastie, se succèdent une série de princes : Louis, fils de l'empereur Louis de Bavière, Venceslas, fils de l'empereur Charles IV de Luxembourg. Enfin Sigismond roi de Hongrie, devenu empereur, confia les destinées de la Marche de Brandebourg à Frédéric, burgrave de Nuremberg et comte de Hohenzollern. En 1470, à ce dernier succéda Albert, margrave d'Anspach et Bayreuth. La continuité, dans la famille Hohenzollern, ne cessera qu'en 1919. A ces princes venus des hauteurs qui dominent la vallée du Danube, revenait de garder la frontière occidentale du Saint Empire Romain Germanique.

Après Albert, ce fut Cicéron (en 1486), puis le fils de ce dernier, Joachim Nestor en 1499. Ce prince sage fonda en 1506 l'université de Francfort sur l'Oder. L'Oder, le fleuve qui arrosait le Brandebourg. Le problème du début de son règne fut la confrontation avec la Réforme. Il sut en repousser toutes les tentations qu'elle offrait à un prince souverain et la repoussa.

C'est la Réforme qui va transformer la vie des provinces gouvernées par les Chevaliers teutoniques.

3

LE DUCHÉ DE COURLANDE

I - LE XVI^{e} SIÈCLE

Les événements qui vont secouer l'Ordre des chevaliers teutoniques amenèrent, au XVI^{e} siècle, et pour la première fois, la création en Livonie et en Courlande de deux états indépendants.

Si le margrave de Brandebourg a résisté à la Réforme, deux de ses fils l'appuient, l'introduisent dans les provinces dont leur père leur a confié le gouvernement. Ils sécularisent les Chapitres.

En 1511, un prince de la famille de Saxe, Albert, est élu Grand-Maître de l'Ordre des chevaliers teutoniques. D'humeur très belliqueuse, il voulait en découdre avec les Polonais. D'abord il loucha sur la Samogitie, petite province (*au sud de la Courlande, à l'ouest de la Lituanie actuelle*) qui coupait en deux l'état teutonique et que le traité de Thorn (1466) avait donné à la Pologne. Celle-ci l'avait laissé sans défense, c'est un pays de landes et de bois. Mais à sa tête, Varsovie avait mis un gouverneur très valeureux, le prince Radziwill (*prince de l'Empire*). Ce dernier réagit promptement à l'attaque teutonne : il réussit à faire venir à lui des troupes, arma autour de lui tous ceux qui pouvaient combattre, et il attendit l'armée des Chevaliers, leur barrant la route. Cette redoutable armée refusa le combat ! Échec pour Albert, et première fois que les Teutoniques avaient un tel comportement !

En 1520 le roi de Pologne demanda à Albert de lui prêter serment, étant suzerain de la Prusse, comme l'avait stipulé le traité de Thorn. Albert refusa et fit ses préparatifs pour attaquer la Pologne elle même. Et lorsqu'il attaqua, les Polonais le refoulèrent, envahirent ses états, les redoutables murailles de Königsberg les arrêtèrent et sauvèrent Albert. Celui-ci était le neveu de Sigismond, roi de Pologne. Il implora sa clémence. Le roi ne rêvait pas de guerre et n'avait pas envie de régner sur les colons allemands qui avaient conquis et peuplé la Prusse.

La Réforme s'était introduite, bien appuyée par les villes hanséatiques. La ville libre de Danzig s'était convertie, avait déposé ses magistrats, pillé églises et couvents. Le vent était à la Réforme chez les allemands et le Grand-Maître des teutoniques l'embrassa, trahissant ses serments, son Ordre. Il demanda à Sigismond que la Prusse devint un duché séculier, héréditaire, dont lui, Albert, serait le premier duc, avec Königsberg pour capitale. Sigismond accorda.

Le 8 avril 1525 le Traité de Cracovie mettait fin à la guerre, reconnaissait le duché, le nouveau duc, l'hérédité de la couronne ducale. Mais ce nouveau duché demeurait un fief de la mouvance du roi de Pologne et le duc devrait prêter serment au roi de Pologne son suzerain. Albert accepta cette exigence du serment et ce lien de vassalité, cela ne pourrait rien lui coûter pratiquement, et un serment à ne pas tenir ne lui faisait pas peur.

C'était la fin de l'état teutonique. Les commanderies s'échangèrent contre terres et fiefs. La grande majorité des chevaliers abjura, devint luthérienne à la suite du Grand-Maître. Celui-ci avait épousé en 1516 la fille du roi de Danemark.[1]

---

1 - "*L'Empire Teutonique*" de Laurent Dailliez. *op. cit.* p 41 à 44. Mirabeau. *op. cit.* p 12 à 15.

Les chevaliers restés catholiques trouvèrent un refuge au cœur de l'Allemagne et en Autriche.

Courlande et Livonie

Ces bouleversements en Prusse allaient-ils laisser Courlande et Livonie privées de leurs maîtres ?

Ces provinces avaient toujours joui d'une certaine autonomie au sein de l'Ordre, et vis-à-vis de son Grand-Maître. L'éloignement avait obligé le dignitaire qui commandait à Riga à prendre des responsabilités très étendues. C'est ainsi que Plettemberg, le maître des Chevaliers livoniens mena la guerre aux Russes et remporta sur Ivan II, le premier tsar, la victoire à Pleskov, en 1501, qui ferma aux Russes le chemin de la Baltique.[1]

Le dignitaire de l'Ordre qui commandait à Riga n'abjura pas. Les Chevaliers soumis à ses ordres directs suivirent son exemple. Tous restent catholiques mais fallait-il rester attaché à un Ordre exilé en Allemagne ? Les Chevaliers du golfe de Riga ne se sentaient plus rien de commun avec ces exilés. Alors ils se souvinrent des Chevaliers porte-glaive, ses conquérants de leurs provinces disparus en 1237 après moins de trente ans d'existence. Et ils eurent l'idée de se regrouper dans un Ordre nouveau, à l'image des Porte-Glaive, sous le nom de « Frères de la Milice du Christ ». Ils se donnèrent pour premier Grand-Maître, un prince venu des sources du Danube : Guillaume de Furstenberg.

Livonie et Courlande sont réunies en un petit état ayant pour souverain un ordre militaire religieux, curieux état qui va avoir quarante ans d'existence, de 1516 à 1558.[2]

en Russie

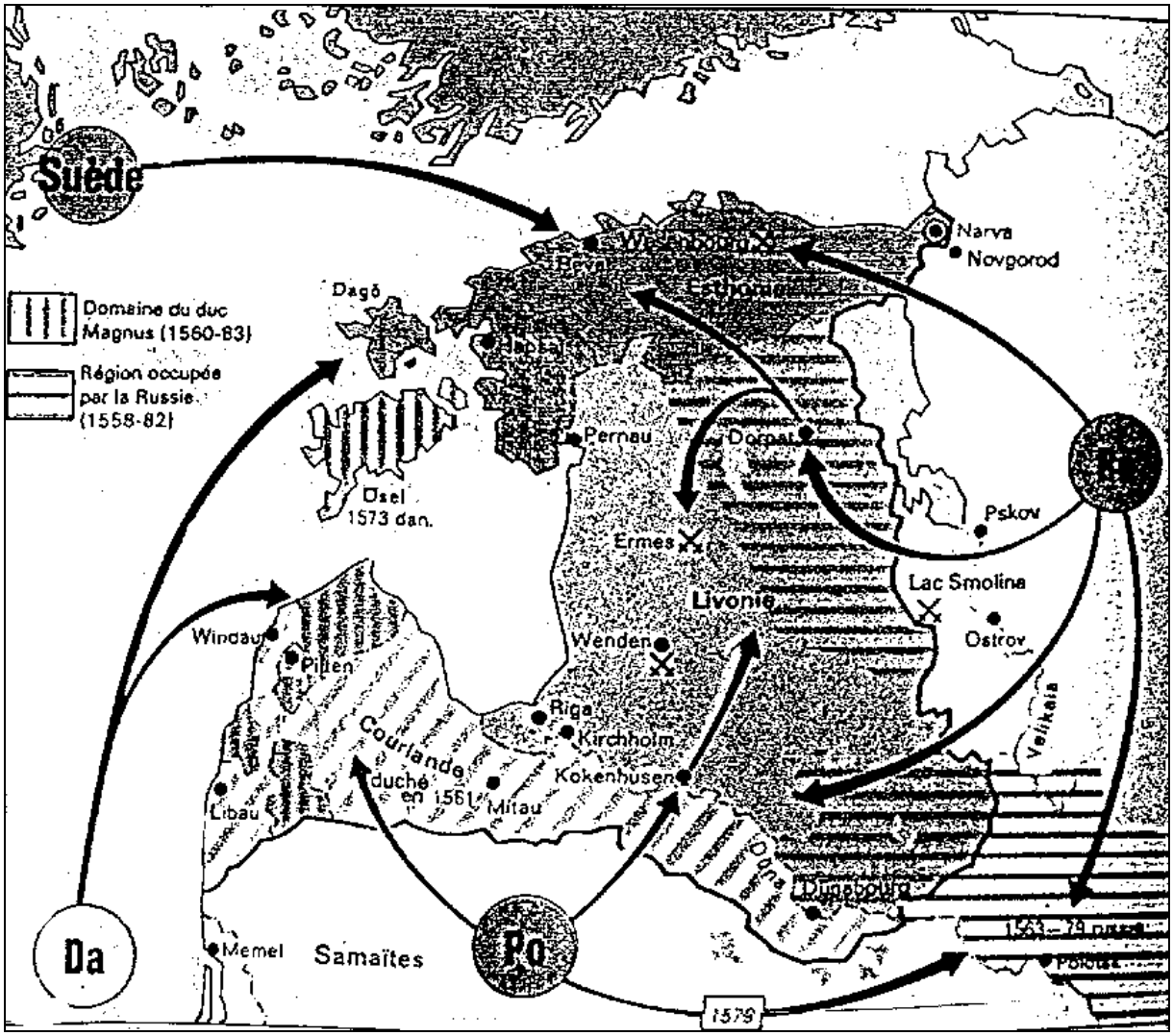
Au XV^{e} siècle la Russie avait commencé à décoller d'une civilisation à demie barbare. Les Mongols avaient occupé le sud de la Russie, incendié Kiev au XIII^{e} siècle. La hanse avait porté Novgorod à un très beau degré de prospérité. C'est là que le puissant commerce hanséatique du XV^{e} siècle drainait tout le commerce du nord de la Russie. On parlait peu en termes politiques et militaires de Russes, mais de Moscovites. Après la ruine de Kiev, c'était Moscou le centre de cet empire en voie de constitution. Son patriarche orthodoxe était indépendant de celui de Constantinople. Le tsar y régnait, mais la Moscovie payait un tribut aux Mongols au XV^{e} siècle. Il fallut Ivan III (1462-1505), le tsar rassembleur des terres russes, pour que la Moscovie se libère définitivement de la tutelle mongole.[3]

Ivan IV le Terrible va systématiquement, de longues années durant, faire des démonstrations aux frontières de la Lettonie, y entretenir une petite guerre incessante. les Russes louchent vers Riga. Certes Ivan IV s'est emparé de Narva, enlevée aux Suédois, qui lui donne une petite fenêtre sur le golfe de Finlande. Il a immédiatement constitué une flotte. Mais il a besoin d'une grande ouverture sur la Baltique, telle que Riga. Les Suédois, les Polonais, les hanséatiques vont se coaliser pour arrêter cette poussée russe sur la Baltique. Ce sont les Chevaliers frères de la milice du Christ qui sont en première ligne. Et en 1558, Ivan IV infligea aux Chevaliers une lourde défaite : ils ne pouvaient plus arrêter les Russes. Fallait-il abandonner Courlande et Livonie aux Russes ? Entre deux maux on choisit le moindre, et les Polonais étaient catholiques comme eux. Alors les Chevaliers appelèrent la Pologne à leur aide, préférèrent les polonais à Riga pour ne pas y voir les Russes. Le roi de Pologne

1 - "*Précis d'Histoire Moderne*", de Michelet. Edition 1842. p 69.

2 - Laurent Dailliez. *op. cit.* p 41 à 44.

3 - Laurent Dailliez. *op. cit.* p 43.


Suède
Domaine du duc Magnus (1560-83)
Région occupée par la Russie (1558-82)
Dagö
Pernau
Dorpat
Oesel 1573 dan.
Ermes
Livonie
Lac Smolina
Pskov
Narva
Novgorod
Ostrov
Wenden
Riga
Kirchholm
Kokenhusen
Windau
Pilten
Courlande duché en 1561
Mitau
Libau
Memel
Samaïtes
Da
Po
Dunebourg
1563 – 79 prise
Polotsk
1579
Velikaia

consentit à l'envoi de ses troupes mais il posa une condition : l'Ordre devrait renoncer de façon totale, complète et définitive, à sa souveraineté sur la Livonie en faveur de la Pologne. Tous les frères à la fois signèrent l'acte de renonciation à leurs droits.

Alors le roi de Pologne prit possession de Riga et de la Livonie en 1558. Une date à retenir dans l'histoire de la Pologne.

P

La Livonie devenue polonaise les Chevaliers restaient maîtres de la Courlande proprement dite et de la Sémigalle (*ou Sémigalie*). Cette dernière couvre la contrée comprise entre l'Aa courlandais (*qui rejoint la Dvina à son embouchure*) et la Dvina, à l'ouest de Mittau (*rive gauche de l'Aa*) et à l'est de la Dvina (*rive droite de la Dvina*). Ces deux provinces vont rester groupées et indépendantes pour former le duché de Courlande et Sémigalle.

Le premier duc, tout naturellement, était le Grand-Maître des chevaliers Frères de la Milice du Christ : Gotthard Kettler. Aussitôt en place il sécularisa le duché, se proclama duc héréditaire et se convertit au protestantisme. Tout se passa donc, comme quarante ans plus tôt, en Prusse. Et comme alors, les Chevaliers suivirent leur duc dans l'hérésie.

Les Courlandais étaient tous catholiques avant la fin du XIII^{e} siècle. A la suite du duc, ce petit état, en naissant, bascule d'un coup dans le camp des luthériens. Il va se passer ici ce qui s'est passé en Prusse. Les Courlandais, à la suite des Chevaliers vont très rapidement devenir protestants. Ce sont les dignitaires, ou plutôt les ex-dignitaires de l'ordre défunt, qui s'emploient à *protestantiser* les populations qui elles ne sont pas Allemandes. C'est le peuple du nouveau duché qui va être luthérien. Ce zèle des Chevaliers s'étend à la Livonie devenue polonaise. mais qu'ils vont aussi convertir, marquant par là que la Livonie demeurait soumise à l'influence allemande, en particulier à celle de la hanse si puissante à Riga[1], et peu influencée par l'occupation polonaise.

Tout est fait pour que la Livonie et Riga ne puissent rester polonaises.

Les commerçants allemands, les barons allemands, l'influence omniprésente de la hanse protestante, la culture germanique propagée par eux et les élites de souche lette, mais germanisées, l'implantation du luthéranisme venu d'Allemagne, la langue allemande des classes dirigeantes, la langue lette du peuple... Ce sont autant de barrières infranchissables pour les Polonais. Polonais catholiques, slaves, et peu enclins à adopter les mœurs allemandes. La Livonie sera-t-elle bientôt soumise, à nouveau, aux Allemands ? ou tombera-t-elle aux mains des Russes en expansion ? ou arrivera-t-il un troisième larron pour en chasser l'occupant polonais? Pendant combien de temps le sort du nouveau duché de Courlande et Sémigalle pourra-t-il rester séparé de celui de Riga et de la Livonie ?

Pilten et Hasenpoth

L'extrait du dictionnaire de géographie que nous rapportons dans cette étude est très surprenant. Nous voyons qu'au cœur du pays des Coures (*Coures ou Kurren*),[2] cœur de la Courlande où subsistent les derniers descendants des premiers habitants de ce pays, à Hasenpoth il existait un statut juridique et politique particulier. Nous lisons que l'évêché « kuron » disparut peu après la création du duché ; que le dernier évêque, Münch Haussen, vendit Pilten *(en letton Piltene)* et Hasenpoth *(en letton Aizpute)* au roi Frédéric de Danemark qui le légua à son frère Magnus, duc de Holstein ; et qu'il fut enfin acheté en 1585, à la mort de Magnus, par Georges Frédéric électeur de Brandebourg.

1 - "*Histoire de l'Eglise*", de Daniel Rops. Tome V "*La Réforme Protestante*". p 374 et 375.

2 - Désormais, nous retiendrons « Coures », qui ont donné leur nom à la Courlande.

Les transmissions successives de la souveraineté de cette contrée se passent entre Allemands. La Courlande la plus profonde, pays des coures, Pilten et Hasenpoth ont pour maîtres les aristocrates allemands qui l'habitent.

Nous avons pensé que le duché de Courlande devait être soumis à un lien très théorique de vassalité vis-à-vis de la Pologne, que cette contrée était un fief vassal du duché de Courlande, et qu'ainsi l'électeur de Brandebourg était devenu vassal direct du duc de Courlande, et vassal indirect du roi de Pologne ! Ne se trouvait-il pas déjà vassal de ce roi comme duc de Prusse ?... C'était faux.

la hanse

La hanse, au XVI^{e} siècle va connaître une redoutable concurrence et perdre la prééminence qu'elle exerçait au milieu du XV^{e} siècle.

En 1497, 795 passages dans les deux sens sont décomptés dans les détroits danois (*le Sund*). Entre 1557 et 1569, la moyenne annuelle passe à 3 280, pour atteindre 6 673 de 1581 à 1590. En moins d'un siècle la densité du trafic a été multipliée par un peu plus de huit ! A la fin du XVI^{e} siècle les exportations de seigle au départ de Danzig, par an, sont de 10 000 last (*un last = 2 tonnes*). De 1617 à 1621, elles vont monter à 65 000 last. Une progression continue du trafic se constate de la fin du XV^{e} au milieu du XVII^{e} siècle.

Est-ce à dire que l'activité de la hanse diminue ? Non, cette activité augmente mais le trafic a pris de telles proportions que la hanse ne pouvait plus suivre. Entre 1557 et 1585 plus de la moitié des navires en provenance de Danzig, qui passèrent le Sund, était hollandaise. Cette substitution de navires hollandais à ceux de la hanse coïncide avec le développement des échanges entre les pays de la Baltique et ceux de l'occident. Un accroissement considérable de la production des céréales dans les plaines germano-polonaises a engendré de très fortes exportations vers l'ouest de l'Europe, et même de l'Europe méditerranéenne.

Lorsque le XVI^{e} siècle s'achève, la hanse disposait d'un millier de navires, d'une capacité de 45 000 last (*soit 90 000 tonnes*). Mais celle des navires hollandais était de 120 000 last. Les navires de Danzig fréquentaient l'Adriatique, la Crête, Gênes, Livourne et Civita Vecchia. Mais aussi Lisbonne, Cadix, Séville, Barcelone. Les Hollandais y étaient plus nombreux qu'eux. Encore faut-il tenir compte que souvent les Hollandais pour commercer avec le Portugal et l'Espagne camouflaient leurs navires en vaisseaux hanséatiques, mieux admis que les leurs à la fin du XVI^{e} siècle et au XVII^{e} siècle, en raison des conflits dans lesquels étaient engagés les Pays-Bas[1]. L'essor de la prospérité de la Pologne pèse très lourd dans l'explosion de ce trafic maritime. La puissance commerciale et la richesse de Danzig en font foi. Nous n'avons rien de précis sur le développement économique et l'enrichissement de Riga au XVI^{e} siècle. La hanse aidant, il est certain que Riga prospéra.

Ivan-le-Terrible prit Narva, en Estonie (*pour être précis en Ingrie*), ville et région tenues par les Suédois. Nous l'avons dit plus haut, Ivan constitua une flotte, la lança sur la Baltique. Il manœuvra pour placer à la tête de la Livonie le duc de Holstein, seigneur de la région de Pilten et d'Hasenpoth, bref il ligua contre lui Hanséates, Suédois et Polonais. Il voulait contrôler Riga. C'est ce qui amena la Livonie sous la dépendance de la Pologne et la création du duché de Courlande.

A l'issue de l'arrêt de l'expansion moscovite, les Suédois essaient de s'emparer du contrôle maritime de la Baltique et de son trafic. Ce seront sept ans de guerres, de pirateries, qui aboutirent en 1570 à un congrès international réuni à Stettin. La Suède y perdit la souveraineté de la mer mais obtint le droit, pour ses vaisseaux, de franchir le Sund sans acquitter le péage perçu par les Danois. A ce congrès le tsar ne fut pas invité, il en ressentit un immense désir de

1 - Jean Delumeau. *op. cit.* p 276 à 278 (avec carte).

revanche. Le congrès de Stettin est le résultat d'une évolution économique normale. La liberté de la navigation sur la Baltique est indispensable pour assurer l'écoulement des récoltes polonaises (*souvent sur des navires hollandais*) par le port hanséatique de Danzig.[1]

A la fin du XVI^e^ siècle l'association de la hanse a perdu, en tant que telle, beaucoup de sa vigueur et de sa cohésion. Il a manqué à la hanse le soutien d'un état fort, mais ceci ne signifie pas du tout que les villes hanséatiques soient sur leur déclin.

1588, c'est la création de la bourse de Hambourg. La vitalité de Danzig est surprenante. Cette ville fondée par des Allemands, de population essentiellement germanique, est la clef du commerce de la Pologne. Mais cette ville n'est pas prussienne, n'appartient pas au duc de Prusse. C'est une ville libre, comme il y en a tant en Allemagne, comme les deux autres grands centres de la hanse que sont Hambourg et Lübeck. Danzig, comme ces dernières, est un petit état républicain gouverné par un sénat. Ce sont toutes des Venise du nord, sur le plan des institutions.

Il faut insister sur un aspect particulier : la Réforme a pénétré très facilement dans les villes de la hanse. A Danzig, nous l'avons vu, ce fut une explosion avec révolution à la clef, déposition du sénat catholique et mise en place d'un sénat luthérien. Les villes hanséatiques sont des foyers très actifs de la Réforme. Nul doute qu'il en fut ainsi à Riga, une ville et un port en plein essor au XVI^e^ siècle.

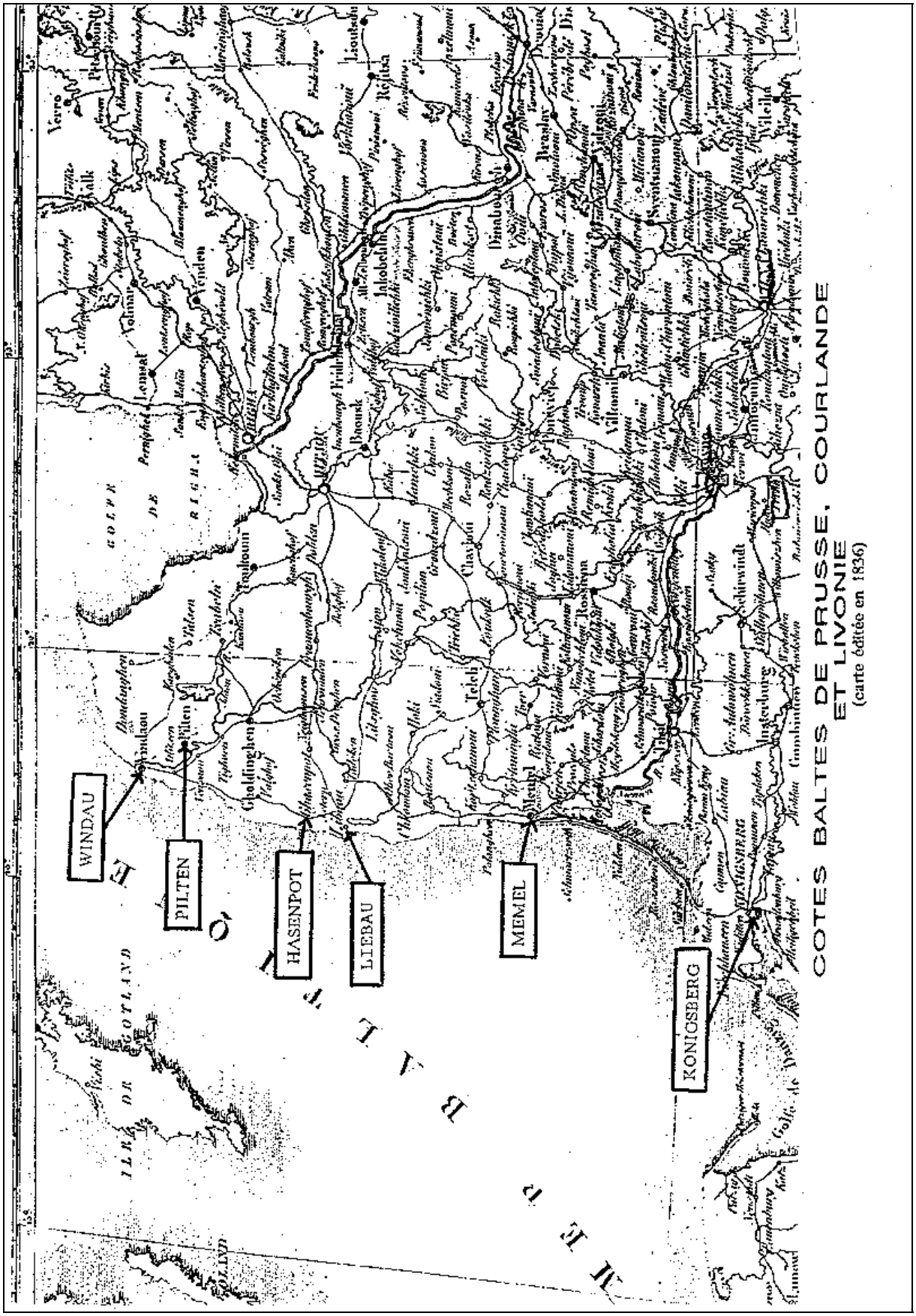
Le rôle économique et politique de la hanse a été capital, plus de deux siècles durant, à Riga, en Livonie et en Courlande. Mais la hanse aussi introduit la Réforme, la développe dans les villes de son association. C'est elle qui amène la conversion au luthéranisme des nobles et bourgeois allemands et de l'élite autochtone qui vit en quelque sorte dans sa mouvance. L'élite devenue luthérienne, le peuple livonien et courlandais suivra, comme il s'est laissé convertir au christianisme catholique et romain au XII^e^ siècle par les vigoureux Chevaliers qui ont conquis le pays et les colons allemands venus avec eux et après eux.

histoire particulière de la hanse

Le roi de Danemark imposa une augmentation des droits de péage. Les Hollandais s'y soumirent. Enrichis, les danois se constituèrent une flotte au début du XVI^e^ siècle. Mais les Lübeckois résistaient pour acquitter ces droits accrus. Le Danemark attaqua Lübeck. Hambourg s'abstint de la secourir. En 1512 la paix de Malmö consacra la soumission des hanséates. Ainsi fut scellée l'alliance des Danois et des Hollandais. L'enjeu est l'autorité des souverains et le monopole de la navigation en mer baltique. C'est le gros échec de la hanse.

Christian II, roi de Danemark, joue à fond la carte hollandaise. Il épouse la sœur de Charles-Quint et le poids de son impérial beau-frère lui permet de rétablir l'autorité danoise sur la Suède en proie à une révolution sanglante en 1520. Lübeck soutient Gustave Vasa venu se mettre à la tête des insurgés en Suède. Christian II essaye d'arracher les duchés de Schleswig et d'Holstein, dont le duc était Frédéric, son oncle. Révolution à Copenhague et
les nobles danois, après avoir chassé Christian II, qui trouve refuge chez ses amis hollandais, mettent sur le trône danois le duc Frédéric, et sur le trône suédois Gustave Vasa. Les vaisseaux de Lübeck prennent leur revanche en s'emparant, en 1525, de Visby, port et capitale de l'île de Gotland, créée et développée par la hanse, et confisquée à cette dernière par la Suède.

1 - "*Précis d'Histoire Moderne*", de Michelet. Edition 1842. p 59 à 61.


WINDAU
PILTEN
HASENPOT
LIEBAU
MEMEL
KONIGSBERG
COTES BALTES DE PRUSSE, COURLANDE
ET LIVONIE
(carte éditée en 1836)

Le roi Frédéric interdit le passage du Sund aux Hollandais. Mais les Hollandais négocient et un traité de réconciliation est signé en 1533 à Gand. Les Hollandais retrouvent la liberté du passage de la Sund. Alors, c'est la grande fureur de Lübeck qui essaye de provoquer des soulèvements de paysans danois contre leur roi. Les souverains scandinaves s'entendent, et ensemble, Danois et Suédois détruisent la flotte de Lübeck (1535).

Christian III essaie d'intimider les Hollandais qui ont toujours chez eux le roi Christian II détrôné. La flotte danoise croise devant la Zélande. Charles-Quint est là... et le Danois signe avec l'Empereur le traité de Spire (1544). Ce traité règle, une nouvelle fois, ce ne sera pas la dernière, le statut du Sund. Les Danois en seront toujours les portiers, mais ils devront laisser le libre passage à tous navires, de toutes nationalités, moyennant un paiement adéquat. Les Hollandais protestent, pour le principe, contre le montant des tarifs, et ils s'engouffrent dans la Baltique où leur présence est rapidement prépondérante dans les échanges du commerce et du trafic maritime.

La Réforme arrange les souverains scandinaves : ils sécularisent les biens de l'Église romaine et y trouvent de grandes ressources, tant en Suède qu'en Danemark, pour le développement de leur puissance maritime et de leur commerce.

C'est une période très troublée, de quarante ans, qui entraîne l'essor danois, l'essor suédois, et met la hanse en état d'infériorité avant la fin du demi-siècle. Et apparaissent aussi dans le trafic maritime balte les navires de sa Très Gracieuse Majesté. La mer Baltique, malgré une grosse prépondérance hollandaise, dès 1550, est livrée à un trafic international. Des conflits surgissent. Des flottes de guerre s'arment, et interviennent. Mais aussi des conférences et des congrès réunissent les diplomates pour que les manifestations guerrières ne freinent pas trop longtemps l'expansion économique. Le moindre conflit s'internationalise. A la table des négociations, dressée en plein pays rhénan, le gantelet de velours du puissant empereur du Saint Empire Romain et Germanique fait incliner la balance vers la liberté de navigation et dicte sa loi aux portiers de la Baltique et aux commerçants de la hanse.[1]

un pays convoité

Le roi Frédéric de Danemark, dont il a été parlé ci-dessus, acheta donc le pays de Pilten dans un but peu innocent. S'installer en maître, ainsi au cœur de la Courlande, à Pilten et Hasenpoth, c'était une possibilité d'aller plus loin vers le siège ducal de Courlande. Ceci se passe deux ans après la création du duché. Frédéric mort, Christian III lui succéda au Danemark mais pas pour le fief courlandais. C'est à son frère Magnus, duc de Holstein que revint, par voie testamentaire, ce fief et Hasenpoth. Ce fief n'intéresse plus les Danois. Il trouve preneur en la personne de l'électeur de Brandebourg.

Le texte que rapporte la Généalogie Auschitzky est très riche de réflexions.

Le Hohenzollern, électeur de Brandebourg en 1558, Georges-Frédéric, n'est pas encore duc de Prusse mais il devient seigneur de Pilten et Hasenpoth. Une visée sur la Courlande ? Mais pourquoi donc des souverains comme le roi de Danemark, ou l'électeur de Brandebourg HOHANZOLLERN Georges-Frédéric s'intéresseraient à ce fief courlandais ? Il faudrait évidemment en savoir plus que ce que nous en dit l'extrait du Dictionnaire géographique du royaume de Pologne. Le traducteur emploi le terme de dominion en parlant de ce pays de Pilten. Le dominion sent la reine Victoria et les grandes colonies de la Couronne britannique. Ce mot anglais est spécifique aux anciennes colonies britanniques devenues autonomes d'abord, puis de véritables états indépendants, mais ayant conservé un lien personnel avec la Couronne en la personne du souverain lui-même. Nous préférons parler de fief car le XV^{e} siècle n'est pas du tout dégagé des notions féodales. Le duc de Prusse, nous l'avons vu, reste le féal du roi de Pologne, doit lui rendre hommage. Le duc de Bourgogne était féal d'un roi

1 - Encyclopédie Larousse. *op. cit.* p 32lclc 324.

auquel il faisait la guerre. Et le roi d'Angleterre était, pour les domaines Plantagenet, féal lui aussi du roi de France. Le duc de Courlande est vassal du roi de Pologne. La féodalité, c'est l'ensemble des liens personnels qui unissent entre eux, dans une hiérarchie, les couches dominantes de la société. Ces liens ont une base réelle : le bénéfice octroyé par le seigneur suzerain à son vassal en échange de certains services et d'un serment de fidélité. Suzerain et vassal sont unis par le contrat vassalique. Le vassal prête l'hommage. Tout tourne autour du fief apparu au XI^{e} en Allemagne. Le terme est surtout employé par les juristes et historiens modernes, peu par les contemporains de l'époque médiévale[1]. A l'origine le suzerain a concédé un fief en contrepartie de l'engagement pris par son vassal envers lui. C'est le prix des services dont le vassal a accepté la charge. Chacune des parties s'engage implicitement à apporter à l'autre, aide matérielle et conseils, protection personnelle, défense de ses biens et de son honneur. Le fief devient héréditaire, il constitue un enjeu. mais la situation personnelle de l'occupant d'un domaine diffère selon le statut de la terre. Celle-ci peut être tenue en « allen », en libre propriété et sans charge, ou en « censive », à charge d'un « cens » en espèces ou en nature. Entre les rapports féodaux et la nature des terres les rapports féodaux présentent une complication qui, avec les siècles, va en croissant. Les liens féodaux s'enchevêtrent. Dans ce système la place ménagée aux rois est restreinte à l'extrême. La souveraineté s'est fractionnée à l'infini mais le principe même en subsiste.

Et nous approchons du XVIII^{e} siècle où la volonté royale va être assez forte pour ressaisir cette souveraineté, reconstituer le puzzle, avec les morceaux épars sur le territoire féodal, mais soigneusement conservés de l'autorité publique.[2]

Le texte de ce dictionnaire géographique est explicite : en devenant propriétaire, maître et seigneur de cette région de Pilten et Hasenpoth, en 1585, l'électeur de Brandebourg devenait vassal du roi de Pologne (*on ne pouvait être que vassal du roi et pas du royaume. La vassalité est un lien personnel*) et c'est pourquoi le serment devait être renouvelé après le décès du suzerain ou du vassal par son héritier ou remplaçant. Ce texte ignorait :

- L'absence de lien féodal entre le duc de Courlande et le roi de Pologne. En 1562, à Mittau ils passèrent un pacte stipulant seulement qu'en cas de disparition de la dynastie courlandaise par manque de mâles le duché reviendrait à la Pologne. Le premier duc, Gotthard Kettler, avait réussi à faire reconnaître le duché, à se faire reconnaître comme duc héréditaire, et à se dégager du lien féodal.

- L'existence d'un petit état composé de territoires morcelés (*dont dépendait Hasenpoth, Pilten et Popen*) sous l'autorité de l'évêque de Courlande, prince souverain. Cet état épiscopal - d'un type si courant en Allemagne - restait lié au roi de Pologne par un lien de vassalité qui subsista après la disparition de l'évêque de Courlande

Le même texte fait valoir un particularisme de cette région, plus une autonomie certaine qui en faisait une sorte de principauté, avec sa noblesse qui jouait un grand rôle pour diriger les affaires du pays, avec son assemblée, sa diète. Les rois de France les plus forts, Louis XIV et ses descendants, gouvernaient un pays disparate, avec des provinces puissantes (*Bretagne, Languedoc*), qui étaient dites pays d'état, parce que les affaires publiques y étaient soumises à des assemblées très indépendantes et que les coutumes de l'état avaient force de loi. Cette « principauté » de Pilten et Hasenpoth, c'est cela au sein de la Courlande. La subsistance d'un fief féodal remontant sans doute à la conquête de la Courlande par les Teutoniques. Écarté des grands courants de communication, qui passaient de Memel à Mittau et de là à Riga, retiré par rapport à ces trois villes. Pilten, au fil des siècles, a gardé une autonomie réelle. Le lien de vassalité, peu à peu, a pu devenir ténu et se réduire à un symbole, pratiquement devenir presque nul. Nous pensions ainsi.

C'est cette autonomie de la principauté des coures qui a dû attirer le roi de Danemark et l'électeur de Brandebourg. Les privilèges de ce fief sont certains. C'est dans cette contrée que se

1 - Jacques Le Goff. *op. cit.* p 125.

2 - Louis Halphen. *op. cit.* p 9 à 14 ; 24.

sont retirés les Coures, les premiers habitants des contrées du golfe de Riga, chassés par les envahisseurs successifs. Trois siècles plus tard le grand géographe français, Elisée Reclus, dans sa monumentale Géographie universelle, nous rapporte (*en 1880*) comment se sont perpétués les rois coures.

Restait à obtenir d'un historien letton, spécialiste de la Courlande, d'en savoir davantage sur les rois coures, et ce qu'était exactement le fief de Pilten[1]. Nous renvoyons à la note géographique sur la Courlande tirée de Reclus. En 1880 ces Coures se rencontraient encore entre Goldingen et Hasenpoth, et gardèrent leurs privilèges jusqu'en 1854 ! (*Il s'agit ici des privilèges des habitants, pas de privilèges du fief en tant que tel. Privilèges individuels et non pas attachés à la collectivité coure elle-même*).

Il resterait un mystère à éclaircir : qu'allaient chercher à Pilten et Hasenpoth le roi du Danemark ? L'électeur de Brandebourg ?

A ceux qui réaliseraient mal les liens du suzerain et du vassal, et ce qu'est le fief, qu'ils jettent leurs regards en pleine Europe sur les îles anglo-normandes qui ont gardé leurs privilèges depuis le XI^{e} siècle ! Le seigneur de l'île de Sirk en est vraiment le seigneur. Les habitants sont ses sujets. Mais qui dirait que l'île de Sirk n'est pas britannique, et que son seigneur n'est pas soumis à sa Très Gracieuse Majesté, son suzerain ?

Ceci permettrait, peut-être, de mieux comprendre la situation probable de ce fief des Coures vis-à-vis du duché de la Courlande, et en sus après 1558, vis-à-vis de la Pologne.

Parmi les causes de l'intérêt que présentait ce pays des Coures, à retenir qu'il avait un port, Libau, communiquant avec la haute mer, bien à l'abri à l'intérieur des terres, comme l'époque aimait en avoir. Et ce port jouissait d'un statut comparable aux ports de la hanse (*dit le Dictionnaire Géographique*). C'est cela qui intéressait aussi, sans doute, Danois et Brandebourgeois. Hasenpoth a dû être plus ou moins liée à la ligue hanséatique, maîtresse du trafic maritime de la Baltique, au XV^{e} siècle.

la République des Aristocrates

Note de l'auteur : *Cette étude achevée, mise en mémoire et en page, j'eus alors connaissance de la traduction que venait de faire l'Institut Gœthe à Paris d'un texte communiqué par Imants Lancmanis sur la République de Pilten, écrit par un historien letton du siècle dernier*[2]*. C'est une étude précieuse, écrite dans un vieux dialecte en usage en Courlande au XIX^{e} siècle, mais très difficilement compréhensible par un Allemand en 1992. Beaucoup d'efforts ont été nécessaires pour parvenir à le traduire. Nous nous sommes trouvés en présence d'un texte très rébarbatif, souvent obscur. Aussi l'ai-je réécrit pour vous, et c'est sous cette présentation qu'il est reproduit dans le tome I (chapitre 40, page 133 et la suite) de notre saga familiale qui porte le titre "La destinée des Fort de Saint-Auban" et ici, en appendice.*

Voici quelques précisions sur la République de Pilten :

- 1200 : Création d'un évêché couvrant la Lettonie actuelle. Siège à Riga.
- 1234 : Détachement de la Courlande pour créer un deuxième évêché. Siège à Pilten, mais cathédrale et chapitre collégial à Hasenpoth, où se trouvait avant l'arrivée des croisés germaniques une citadelle des coures.
- 1253 : Partage du pouvoir temporel à exercer en Courlande entre l'évêque de Pilten et l'Ordre des chevaliers teutoniques par un découpage des territoires. L'évêque exercera

1 - ... Nous l'avons enfin su ! Voir immédiatement après : « LA REPUBLIQUE DES ARISTOCRATES ».

2 - Le titre de l'ouvrage de l'historien letton est : « *Kurland und Seine Rittenschaft-Kunlandchen Rittenschaft* ».

souverainement le pouvoir temporel sur les domaines, villes et villages de certains territoires, et les Teutoniques sur les autres. L'évêque se trouve ainsi souverain d'un petit état, commettant de princes-évêques en Allemagne. Cet état, loin d'être d'un seul tenant, est composé de trois territoires distincts, séparés par ceux qui relèvent de l'Ordre, enclavés dans l'Empire teutonique, savoir : Le nord de la Courlande, avec Pilten et une façade sur la Baltique, et le golfe de Riga. La partie sud-ouest, autour d'Hasenpoth, privée d'accès à la mer. Entre les deux (*mais ne les touchant en aucun point*) une petite bande sur la Baltique, avec Sackenhausen.

L'évêque va déléguer le pouvoir temporel, par l'exercice des tâches gouvernementales administratives et judiciaires, à des aristocrates allemands qu'il fixe dans ses états - selon la coutume féodale de l'époque - en leur abandonnant, à titre de fiefs, des domaines parfois immenses. L'état épiscopal s'agrandira au XV^{e} siècle avec la région de Popen et la région côtière de Windau et son petit port.

A la Réforme, après l'écroulement de l'Empire teutonique, les Chevaliers restés en Courlande sécularisèrent les domaines de l'Ordre, se les partagèrent, créèrent un nouvel état, le duché souverain de Courlande, et se donnèrent pour duc héréditaire leur dernier Grand Maître. Nous sommes en 1526.

L'état épiscopal de Pilten existe depuis 273 ans. Le dernier évêque souverain vendit les biens d'Église, sécularisés par lui, au roi du Danemark, monarque réformé. Les quelques dizaines de familles allemandes qui dominaient le pays voulurent conserver le pouvoir qu'en fait elles détenaient. Ces aristocrates constituèrent - entre eux, club très fermé - une République d'Aristocrates, avec un Conseil, un président à la tête du Conseil, une diète. Ils exercèrent à la fois les trois pouvoirs (*exécutif, législatif et judiciaire*). Les aristocrates de chaque paroisse (*il y en avait sept*) élisaient un des leurs pour siéger au Conseil, dont le huitième membre était un notaire (*aristocrate allemand lui aussi*). Avec une habileté sans égale, ils vont réussir une étonnante politique de bascule entre leurs voisins et surnager à toutes les vagues : Le duc de Courlande les convoite ? Ils proclament le roi de Pologne leur suzerain. Leur république est vassale de ce roi... mais ils ne laissent à ce dernier qu'un vain titre, ils ne reconnaissent à la Pologne ni droit, ni pouvoir, ce qui leur donne le soutien de leurs autres voisins. Ils jouent, ensuite, des rivalités entre Suède et Pologne, Russie et Suède, Pologne et Russie et réussissent à préserver durant 235 ans leur curieuse identité nationale (1561-1795).

Aucun lien féodal n'existe entre le duché de Courlande et la République des Aristocrates de Pilten, contrairement à ce que j'avais pu supposer.

II - LE XVII^{e} SIÈCLE

Le XVII^{e} siècle fit de la Baltique, politiquement, un lac suédois car certes les Hollandais tenaient une grande place dans le trafic maritime, même si les navires anglais y devenaient de plus en plus nombreux. Ce n'est pas encore l'heure des Russes. Il faut parler des principales puissances :

Suède

Au XII^e^ siècle, les Suédois ont conquis la Finlande. Ils y sont restés. En 1561, trois ans après la naissance du duché de Courlande, ils s'emparent de l'Estonie et de Narva (*en Ingrie*). Nous les avons vu mêlés aux querelles de la Baltique au long du XVI^e^ siècle, à ces luttes pour obtenir la liberté du trafic maritime. Pour faire cesser les prétentions de la hanse d'une part, et les exigences des portiers de la Baltique, ces Danois qui ne se contentaient plus d'un maigre pourboire pour laisser le passage du Sund.

En 1611 les Suédois vont avoir un grand roi, grand homme d'état, grand homme de guerre. C'est Gustave-Adolphe. Il va réformer l'art militaire. Entre ses mains l'armée suédoise entre la première dans l'ère moderne et va surclasser toutes les forces militaires qu'elle va rencontrer. Ce roi a un but précis : faire de la Baltique un lac suédois. Cela va le conduire à faire la conquête des régions côtières de cette mer. Pour cela il va devoir combattre les Allemands qui en contrôlent la partie la plus intéressante, peut-être, du Danemark à la Pologne et à la Prusse.

Brandebourg

En ce début du XVII^e^ siècle va se produire la réunion sur la même tête de la couronne de l'électeur de Brandebourg et de la couronne ducale de Prusse. Le deuxième duc de Prusse (*Albert, comme son père*) épousa Marie-Eléonore, fille du duc de Clèves. Ils eurent trois filles. Pas de fils. L'aînée fut mariée au prince-électoral, Jean Sigismond, fils de l'électeur de Brandebourg, Jean-Frédéric.

En 1568 ce dernier avait obtenu la co-investiture du duché de Prusse qu'il gouvernait en fait seul car le duc Albert, son beau-père, était tombé en démence. Au décès de Jean-Frédéric, en 1608, son fils lui succéda à l'électorat de Brandebourg et prit en main l'administration de la Prusse ducale.

En 1609, les Hohenzollern s'agrandirent à la mort du duc de Clèves, oncle de Jean Sigismond l'électeur. Ses états furent partagés entre ce dernier, qui reçut les duchés de Clèves, les comtés de La Mark et de Ravensberg, et le Palatin de Neubourg qui reçut Berg et Juliers. Ainsi le chef de la maison de Hohenzollern devenait un prince au cœur des Pays rhénans et de Westphalie. C'est un événement considérable pour l'avenir de cette Maison dont l'intérêt n'est plus limité à la marche Septentrionale de L'Empire germanique.

Le duc Albert de Prusse, toujours dément et parvenu à un âge extrêmement avancé, mourut en 1618. L'électeur Jean Sigismond, duc de Clèves, devint en fait duc de Prusse, mais s'il en exerçait la fonction il restait à faire reconnaître ce titre ducal par les puissances de l'Europe, ce que devait faire son petit-fils.

Jean Sigismond mourut en 1619 laissant pour lui succéder son fils Georges-Guillaume, électeur de Brandebourg, duc de Clèves, et enfant, duc de Prusse.

Il ne fut donc électeur que trente quatre ans après cette acquisition, ce qui permet de dire que ce prince (*mort en 1640*) était fort jeune au moment de l'achat de ce fief en Courlande. Ce fut son grand-père, Jean-Frédéric, qui fit cet achat, au nom de son petit-fils, et dans un but politique que nous ne pouvons, hélas, pas préciser.[1]

1 - Mirabeau. *op. cit.* p 16 à 19.

Russie

La famille d'Ivan s'était éteinte en 1598. Et jusqu'en 1613 ce fut en Moscovie une période extrêmement troublée, révolutions de palais, agitations populaires. Les Polonais, un temps, furent amenés à occuper Moscou pour rétablir l'ordre...

Et en 1613 les Boïars élisent pour tsar Michel Romanov. Alors se met en route la transformation de cet immense pays semi asiatique, encore assez barbare, en un état européen.

Bloquée à l'Ouest par les Suédois et les Polonais, une expansion russe s'est développée en Sibérie à la fin du XVI^{e}, après la fondation de Tobolsk (*en 1587*). A noter que c'est en 1610 que le roi Sigismond de Pologne intervient dans les affaires moscovites. En juin 1610 il écrasait l'armée moscovite et occupait Moscou, et peu après les Suédois occupaient Novgorod. La guerre se poursuivait pour aboutir à la paix en 1618 signée à Déovlino. Seulement, en 1628, la Pologne conservait ses conquêtes de Lithuanie, mais aussi Smolensk, Tchernigov, et les contrées entre ces villes. Ce que nous appelons aujourd'hui Biélorussie (*Russie Blanche*) est polonaise.

La remontée des Romanov va être dure, et lente...

Pologne

Immense royaume de Pologne au début du XVII^{e} siècle. En sus de la Pologne, il englobait le grand duché de Lithuanie (*apporté par les Jagellons*), la Petite Russie et les deux rives du Dniepr, avec la plaine d'Ukraine et Kiev, les deux rives de la Duna et la Russie blanche, avec Smolensk, et depuis 1558 la Livonie et Riga. Le roi de Pologne comme suzerain (*au sens féodal du terme*) du duc de Prusse (*très théoriquement il est vrai*) et du duc de Courlande. Cet état était complètement disparate, composé de nationalités et peuples très divers : première source de faiblesse. Sa deuxième source de faiblesse était et sera dans l'attitude assez anarchique de sa noblesse, classe très nombreuse en Pologne. A la mort de Bathory, en 1586, le roi de Pologne avait su doter son pays d'une puissance militaire étonnante. L'hostilité des magnats, les plus influents aux Hasbourg, fit attribuer la couronne au fils du roi de Suède, Sigismond Vasa, en 1587. Après les Vasa fut rétablie l'hérédité monarchique jusqu'en 1668. Ainsi fut arrêté, un temps, la dégradation de la Pologne, tellement était néfaste la monarchie électorale, système qui avait amené un prince français, Henri III, à Varsovie.

Pilten

L'extrait du Dictionnaire de géographie nous apprend qu'en 1611, le fief de Pilten était devenu directement polonais. Le terme directement qui a été utilisé dans ce texte veut dire qu'il n'y a pas de lien de vassalité de Pilten envers le duc de Courlande. En 1611 le duché est dégagé de tout lien féodal avec le roi de Pologne. Il est indépendant. Le duché n'est pas devenu polonais, mais le roi de Pologne s'en est institué le protecteur.

Ainsi Pilten serait devenu polonais. Nous renvoyons au texte de l'historien letton, en annexe IV.

Quoi qu'il en soit, dans ce dictionnaire polonais, il est précisé que le fief avait alors un préfet polonais installé à Hasenpoth. Hasenpoth où siégeait le tribunal qui relevait en appel directement du roi de Pologne. Ce préfet gouvernait avec l'assistance d'une diète rassemblant les nobles du pays. Cette assemblée, qui siégeait en permanence pour administrer, pouvait se

réunir pour constituer le Tribunal. Ici ce n'est pas encore la séparation des pouvoirs. Il est expliqué que les nobles de cet étrange fief préféraient jouir, en fait, d'une totale indépendance car le rattachement à la Pologne était peu contraignant et préférable à un rattachement au duché de Courlande que les princes de la famille Kettler réclamaient en vain. Il est possible que le roi de Pologne put, en 1610, faire trancher - ou trancher lui-même - le lien de vassalité de ce fief envers le duc de Courlande. Le roi de Pologne en 1611 est un Vasa, il a écrasé les Russes, occupé Moscou. Il règne à Riga. Le faible duc de Courlande n'a de frontières qu'avec la Pologne à l'est, et au midi avec la Livonie et la Samogitie. Quelle pression a-t-il exercé sur Pilten pour briser le lien de vassalité avec la Courlande ?

La lecture de cet ouvrage polonais nous avait plongé dans la confusion.

Sur la cession du fief, en 1612, au duc Wilhem Kettler, le deuxième duc de Courlande, il n'est pas possible qu'elle ait été le fait de la veuve de Georges-Frédéric, le prince électoral de Brandebourg mourut en 1640.

En 1608 mourut le grand-père de Georges-Frédéric, l'acheteur réel du fief en 1585. Est-ce ce décès qui amena la cession ? Il est possible aussi que le roi de Pologne ait obtenu cette cession contre un avantage à l'électeur de Brandebourg, duc de Prusse, soit pour le Brandebourg, soit pour la Prusse. On ne comprend pas, dans le Dictionnaire géographique, cette cession au duc de Courlande par la maison de Brandebourg.

Si ce pays devait être soumis directement à une souveraineté polonaise, en 1611, les Hohenzollern n'ont pas voulu devenir, par ce fief, vassaux du roi de Pologne. Ils essayaient d'oublier la vassalité du duc de Prusse envers ce roi. Un seul lien de vassalité suffisait, inutile de conserver ce lien par le fief de Pilten et Hasenpoth. Cela est évidemment une hypothèse. La cession au duc de Courlande, déjà vassal du roi de Pologne pour le duché, ne s'accroissait pas du fait que le fief de Pilten lui était cédé. On comprend que le duc en acquérant des droits sur Pilten avait l'espoir de le détacher, les années aidant, de la Pologne et de le rattacher à son duché. Mais le même dictionnaire relate une longue lutte. Ce pays, mené par sa noblesse, ne veut pas du pouvoir ducal. Alors Pilten, en tant que fief, a-t-il été cédé au duc de Courlande ? Il y a là une nouvelle preuve d'une situation qui nous échappe. Il est à souhaiter qu'un historien, spécialiste de l'histoire courlandaise, puisse un jour nous éclairer (*Il existe quelque part, si ce n'est à Riga, peut-être à Jelgava, ou Liepaja*). Le dictionnaire nous le dit, cette situation confuse, oh ! Combien ! faisait que Pilten n'était vraiment ni polonais, ni courlandais, ce qui faisait les affaires de la noblesse du pays :

"Grâce à ces tendances contradictoires les nobles de Pilten jouissaient d'une totale indépendance au moment où en Pologne, régnait une anarchie de magnats".

Nous refermons la page sur ce mystère.

... Mais l'ouvrage de l'historien letton, en appendice, le dévoile.

Courlande

A l'écart des terribles guerres qui vont ravager les pays des puissances de la Baltique du XVII^{e} siècle, le duché va bénéficier de son statut privilégié, et Pilten encore plus. Son deuxième duc, Wilhem Kettler, mourut avant le traité de Westphalie (1643). alors le duché revint à son fils Jacques. le duc Jacques lui, se jettera dans les combats.

la Guerre de Trente Ans

De 1611 à 1613 Gustave-Adolphe va combattre, pour débuter son règne, contre les entreprises de Christian IV, roi du Danemark (1588-1648). Il dût finalement faire la paix au prix de lourds versements de fonds. Ayant les mains libres du côté danois, il put défendre les possessions suédoises en Estonie et prit aux Russes l'Ingrie et une partie de la Carélie qu'il conserva au traité de Stolbovo en 1617. L'embouchure de la Néva était devenue suédoise. Après les Russes, il va s'en prendre aux Polonais.

En 1621, ses troupes débarquent sur les rivages du golfe de Riga. Et en 1625 la totalité de la Livonie et Riga devenaient possession suédoise. Les Polonais ne pouvaient tenir tête à la fantastique armée suédoise, en guerre sans cesse avec les Turcs et les Moscovites d'une part, et d'autre part le déclin de leur puissance était en marche, malgré les efforts de la dynastie Vasa en Pologne. En 1629 les hostilités cessèrent entre Pologne et Suède. On ne signa pas un traité de paix, mais on convint seulement d'une simple trêve, ceci à l'initiative de Gustave-Adolphe : il avait besoin d'avoir les mains libres du côté des Polonais, qu'il avait suffisamment affaiblis, pour se tourner maintenant vers l'Allemagne.

Riga, la Livonie, la rive droite de la Dvina sont suédoises. En face, la rive gauche reste courlandaise. On comprend bien qu'à partir de 1625 la pression du suzerain polonais sur le duc de Courlande, sur le fief de Pilten est devenue à peu près nulle. Les Suédois avaient besoin de Riga, pas d'Hasenpoth, et les Courlandais ne font l'objet d'aucune convoitise.

1630. Gustave-Adolphe débarque à Stralsund et en fait la base de la puissance suédoise sur les rives allemandes de la Baltique. C'est le maréchal Bernadotte qui mettra un terme à la présence suédoise à Stralsund. Les impériaux (*catholiques*) vont en vain essayer d'arrêter les Suédois renforcés par les princes allemands luthériens. L'armée des Impériaux se nomme la Sainte-Ligue. Les Suédois assiègent Magdebourg et la prennent, puis en Saxe remportent une éclatante victoire à Liepzig (*septembre 1631*). Le roi de Suède descend sur le Rhin, passe l'hiver à Mayence qu'il a assiégée et prise. Puis il marche sur la Bavière par Nuremberg et occupe Munich (*17 mai 1632*). Les Impériaux s'étant jetés sur la Saxe (*alliée des suédois*) Gustave-Adolphe vola à son secours, et le 16 novembre 1632 il remporta une grande victoire à Lützen. Mais fut relevé mort sur le champ de bataille.

Un enfant de six ans monta sur le trône de Suède, la reine Christine. Ses armées sévèrement battues à Nordlingen (*25 février 1634*), les protestants allemands alliés lâchèrent la Suède. Ils négocièrent la paix avec l'empereur à Prague. A ce traité, les droits de la Suède sur Riga et la Livonie furent reconnus.

La guerre terminée avec les Allemands se ralluma avec les Danois. La Suède y gagna les îles de Gottland, de Dago et d'Œsel, cette dernière barrant l'entrée du golfe de Riga, au large de la Courlande septentrionale. Puis la guerre reprit en Allemagne, les Pays-Bas étaient en pleine révolte contre l'occupant espagnol. Les plénipotentiaires des puissances engagées dans le conflit (*France, Suède, Danemark, Espagne, Provinces unies, Princes allemands*) et les Représentants du Pape et de Venise se réunirent en Westphalie en 1642. Ils discutèrent longtemps. La paix fut signée le 24 octobre 1648 à Münster et Osnabrück. La Suède en sortit avec de magnifiques satisfactions : les embouchures de l'Oder, la Poméranie occidentale, Stettin et Starlsund. Le tiers de la côte allemande sur la Baltique et sur la mer du Nord : les embouchures du Weser avec l'archevêché de Brême et Verden.

La Suède n'était pas seulement une puissance baltique, elle était aussi une des puissances de l'Allemagne.

mouvements et guerres entre puissances baltiques

Christine de Suède, personnage au moins fantasque, abdiqua en 1654 en faveur d'un cousin germain : Charles X Gustave.

Un autre Vasa, d'une branche demeurée catholique, régnait en Pologne (*nous l'avons vu*), avec le roi Jean-Casimir. Le Vasa suédois était belliqueux, il déclara la guerre au Vasa polonais - qui avait fort à faire aux limites septentrionales et orientales de son trop vaste royaume -. Le Suédois rêvait d'un partage de la Pologne où l'embouchure de la Vistule et les plaines de la Basse-Vistule seraient suédoises. C'était le premier essai de démembrement de la Pologne entre la Suède et deux autres compères : le Tsar de Moscou, et l'Electeur de Brandebourg. Une bataille de trois jours fut livrée sous les murs de Varsovie (*fin juillet 1654*). Le roi Casimir dut s'enfuir jusqu'en Silésie. La Pologne était anéantie. La puissance suédoise apparut tellement démesurée que le tsar, l'électeur et le roi de Danemark se coalisèrent contre la Suède. Mais celle-ci sut faire front. Charles X, Gustave Vasa, en février 1658, parvint sous les murs de Copenhague en franchissant les détroits sur la glace. L'année suivante il réédita cet exploit. L'amiral Ruyter et la flotte hollandaise vinrent au secours des Danois. Alors l'empereur fit ses préparatifs pour venir renforcer les coalisés et en finir avec cet indomptable suédois. C'est alors que Charles X, Gustave Vasa mourut (*1660*), laissant pour roi son fils, six ans, Charles XI.

Mazarin venait de rendre à la France la liberté d'agir en Allemagne grâce au traité des Pyrénées (*novembre 1659*). Il employa toute la force d'une diplomatie d'autant plus persuasive qu'elle pouvait s'appuyer sur une intervention militaire. La médiation française auprès de l'empereur fut d'un tel poids que le 3 mai 1660 la paix fut signée à Oliva (*célèbre par son abbaye, aux portes de Danzig*) avec la Pologne et le Brandebourg, et à la fin du mois, à Copenhague avec les Danois. La Suède s'agrandissait de la Livonie lithuanienne, face à la Pologne, de la Scanie (*extrémité méridionale de la Scandinavie*) et de la rive orientale des détroits. En outre étaient confirmés ses droits sur la Poméranie occidentale et les îles conquises.

Le rêve de Gustave-Adolphe se réalisait.

- Le traité des Pyrénées avait sanctionné la prééminence de la France en Europe occidentale.
- Le traité d'Oliva sanctionnait la prééminence de la Suède en Europe septentrionale.

L'électeur de Brandebourg ne se fit pas oublier au traité de Westphalie. Frédéric-Guillaume (*devenu électeur, à vingt ans, en 1641*) se montra un homme d'Etat, dès son avènement, en concluant une trêve avec les Suédois. La paix de Westphalie lui valut, grâce à ses habiles négociations, la Poméranie-ultérieure. Le dernier duc de Poméranie était mort en 1635 et les Hohenzollern revendiquaient cette nouvelle couronne ducale. La Poméranie fut partagée entre la Suède et le Brandebourg. Mais il revint encore à ce dernier l'archevêché de Magdebourg dont on fit un duché, et les trois évêchés d'Halberstadt, Minden et Camin érigés en principautés. D'une part les Hohenzollern contrôlaient l'Elbe, d'autre part ils s'installaient un peu plus en Westphalie et dans les pays rhénans. Avec les Suédois, les Brandebourgeois étaient les grands vainqueurs.

A Oliva la satisfaction de l'électeur fut d'un ordre moral. Les ducs de Prusse, depuis le premier duc Albert, refusaient de prêter serment au roi de Pologne. De plus, l'électeur de Brandebourg, depuis trois générations, administrait le duché de Prusse mais sans que ses droits à la couronne ducale de Prusse aient été reconnus par les puissances. C'est ce qu'obtint à Oliva l'électeur Frédéric-Guillaume. Il était, par ce traité, reconnu par la Pologne et la Suède, puis par le Danemark, ses voisins, comme duc souverain de Prusse et affranchi de tout lieu de vassalité envers le roi de Pologne. A Oliva, les Hohenzollern ont imposé la reconnaissance de leurs droits au duché de Prusse, mais à titre de duc souverain et non de duc vassal d'un autre roi. C'est la consécration de leur accession au rang des plus puissants États allemands. Les contemporains ne s'y sont pas trompés, ils ont dénommé Frédéric-Guillaume

le Grand-Electeur et c'est sous ce qualificatif qu'il est passé dans l'histoire. Homme de guerre habile, il démontre ses qualités de grand général dans les campagnes de 1672 et 1675 contre la Suède. Homme d'Etat, il sut repeupler ses états dévastés par la guerre de trente ans en y attirant des colons étrangers, en particulier en 1652, des hollandais et en 1685, des français. Mais nous reviendrons sur ce dernier sujet.[1]

la Courlande dans la guerre polono-suédoise

Le duc Wilhem, décédé en 1643, laissa le trône ducal à son fils Jacques.

Lorsque Charles X, Gustave Vasa, roi de Suède, ouvrit la guerre contre son cousin Jean-Casimir, roi de Pologne, ex-cardinal, ex-jésuite, en 1654, qu'allait faire le duc Jacques ? Les Suédois occupaient, depuis 1625, la Livonie et Riga, séparées de la Sémigalle par la Dvina. Mittau, capitale du duché, est à quelques dizaines de kilomètres de la Dvina. Le roi de Pologne était le suzerain du duc. Ce dernier selon les règles féodales, lui devait aide et assistance. Qu'allait-il faire ? Toute tentative courlandaise contre le puissant voisin suédois eut été vaine. Que fit-il ? Nous n'en savons rien. Mais les Suédois le firent prisonnier en 1656, précise le dictionnaire géographique. Vraisemblablement et de façon préventive les Suédois durent contrôler le duché. Ce dictionnaire, cité dans l'étude généalogique, dit bien qu'en 1658 les Suédois occupaient le pays d'Hasenpoth. Cette occupation eut lieu, vraisemblablement à l'été 1654, quand Varsovie fut occupée et que la Pologne s'effondra d'un coup. L'occupation de la Courlande par les Suédois fut-elle dure ? Un lien unissait Courlandais occupés et Suédois occupants : tous étaient luthériens. Il n'y avait pas entre eux ce relent de guerre de religion qui opposait Polonais et Suédois. Pas de contentieux entre eux, mais l'époque n'était pas tendre. L'État de Pilten, lui, était devenu directement polonais. Il était inévitable qu'il fut occupé par les Suédois (*ce qui obligeait les Suédois à passer par la Courlande*) Pilten et Hasenpoth furent occupés depuis 1654 sans nul doute.

Le dictionnaire géographique nous renseigne : la diète de Pilten, les nobles n'avaient pas du tout envie de devenir Suédois. Ils s'étaient très bien accommodés, ou au moins pas mal accommodés, des Polonais. Varsovie était loin. L'administration polonaise, fort lâche, peut-être limitée à la présence d'un résident représentant assez symboliquement la république de Pologne. La petite république de Pilten avait, somme toute, continué à fonctionner comme par le passé, avec indépendance. De deux maux toujours choisir le moindre. Les nobles de Pilten demandèrent ce contre quoi ils avaient lutté : le rattachement à la Courlande et cette demande fut satisfaite. L'occupation du fief n'intéressait pas les Suédois, ils furent d'accord. La Pologne, de son côté, donna son accord. Le duc Jacques Kettler accepta, et le dictionnaire donne une intéressante précision : « Les nobles se soumirent au pouvoir du prince Jacques Kettler pour jouir de sa neutralité », et ce, en 1685. Or il n'était plus prisonnier des Suédois sans doute. C'est là une intéressante précision. Après plus de trois ans d'occupation suédoise, sans doute bienveillante, le duc de Courlande, voisin du roi de Pologne, était resté neutre dans le conflit polono-suédois. Nous ne sommes guère étonnés de constater que, s'il en a été ainsi, le duc n'a pas secouru son voisin. Le duc allemand, de race, de formation, de tradition, n'était pas d'humeur à se sacrifier pour un Polonais, dont il n'est pas le vassal - la religion les sépare - . Sur un plan purement politique mieux valait certainement épargner à son petit état les horreurs de la guerre, et d'une guerre inutile en sus. Nous constaterons aussi que cette incorporation de Pilten dans la Courlande fut l'objet de longues tractations. Cela dura plus de trois ans. Et le dictionnaire parle du Traité de Pilten dont le sort (*momentané*) de cet état fit l'objet en 1685 d'un traité entre Suédois, Polonais, Courlandais et la diète de Pilten (*et Hasenpoth*).

Tout cela est plein d'intérêt et, une fois de plus, donne envie d'en savoir davantage sur la Courlande et sur cette singulière république de Pilten.

---

1 - Michelet. *op. cit.* p 189 et 193. Jean Delumeau. *op. cit.* p 40. "*Histoire Moderne*" d'Albert Malet. p 484, 496 à 498, 504, 688 à 693.

Jacques de Courlande eut deux fils, Frédéric-Casimir et Ferdinand-Frédéric-Casimir. Celui-ci épousa, en secondes noces, en 1691, Elisabeth-Sophie, fille de l'électeur de Brandebourg, Frédéric Ier (1657-1713). La Courlande, dont le souverain et la noblesse sont allemands, va-t-elle graviter politiquement, dans la mouvance prussienne ? En tous cas son duc va voir son beau-père se proclamer, et se faire reconnaître, roi de Prusse en 1700. Alors, la Courlande prussienne au XVIII^{e} siècle ? Les Hohenzollern étaient-ils l'avenir de la Courlande ? Mémel n'est pas loin de la Courlande.

puissance hollandaise

Au traité d'Oliva, la Suède avait dû reconnaître que la mer Baltique était librement ouverte aux navires de toutes nations et qu'aucune ne pouvait prétendre à la domination de cette mer. Les Hollandais sont alliés de la Suède contre le Danemark en 1645. Aux côtés du Danemark contre les Suédois, en 1640. Ils sont profondément présents dans la vie économique des deux royaumes. Des Hollandais sont présents dans les ports importants où commerce la Suède. Ils s'imposent à la bourgeoisie allemande de Riga et à celle des villes hanséatiques. La Hollande solde des troupes au Brandebourg, à Brunswick, au Hesse. Présente en Russie, elle dirige la fonderie de canons de Toula[1]. Le rôle des Hollandais est prépondérant en Baltique au XVII^{e} siècle.

événements de la fin du siècle

Les Romanov continuent à conforter leur puissance.

En 1661, au traité de Kardis, le tsar rend à la Suède quelques villes livoniennes qu'il avait occupées. La trêve avec les Suédois, pour pousser mieux les Polonais à la lutte contre ces derniers s'intensifie. Et en 1667 le roi Jean-Casimir de Pologne s'incline devant les Russes à la paix d'Andrussovo. Il leur cède Smolensk, Kiev et toute l'Ukraine à l'est du Dniepr. Le tsar Alexis (1645-1676) réalise des réformes profondes et amène l'église russe à affirmer sa soumission au tsar. La Pologne avait sérieusement continué sa descente. Après avoir succédé à son frère Ladislas-Sigismond, à la mort de ce dernier en 1645, Jean-Casimir continua son parcours singulier en épousant la veuve de son père. Le nouveau roi avait été jésuite. Il était devenu cardinal. Vaincu, il abdiqua. Il s'installa à Paris en 1670, devint abbé de Saint-Germain-des-Prés, fut ami de Ninon et mourut en 1672. Quel parcours !

En 1667, Louis XIV déclencha la guerre de Hollande. La Suède est son alliée. Les Suédois sont vaincus à Fehabellin par le Grand Electeur Frédéric-Guillaume (28 juin 1675). Un mois après, Turenne était étendu mort sur le champ de bataille de Salzbach.

En 1688 : la très dure guerre menée par Louis XIV contre la Ligue d'Ausbourg. Se sont coalisés : l'Empire, l'Espagne, la Savoie, le Pape et, secoués par l'édit de Nantes, les états protestants : Suède, Brandebourg et Hollande. La Paix de Ryswick (*1697*) y met fin. Une guerre pour rien.

Et déjà Louis XIV prépare la succession d'Espagne. La guerre repartira en 1700.

De nouvelles et terribles secousses attendent les pays de la Baltique au XVIII^{e} siècle. La Livonie et Riga ont changé de mains, connu l'attaque suédoise. Quelques années de guerre. La Courlande a subi les secousses de la lutte entre Suédois et Polonais.

1 - Encyclopédie Larrousse. *op. cit.* p 359.

l'Edit de Postdam

Pour la généalogie des Auschitzky, il convient de parler d'un événement capital dans l'histoire de cette famille.

Les auteurs de l'étude généalogique, avec raison, ont insisté sur l'immense faute politique que fut, à Fontainebleau, le 16 octobre 1685, la signature par le roi, d'un édit préparé par Le Tellier, révoquant l'édit de Nantes, édit enregistré par le Parlement le 22 du même mois. Les circonstances ne rendaient pas facile l'attitude du pape Innocent XI : on était en pleine querelle gallicane, les rapports de Rome et de Versailles étaient franchement mauvais. L'évêque de Grenoble avait blâmé les persécutions des huguenots. Il tomba en disgrâce vis-à-vis du pouvoir royal. Aussitôt le pape fit de ce prélat, Monseigneur Le Camus, un cardinal (*8 septembre 1686*). La nomination d'un cardinal ne relevant que de la seule volonté papale.

Combien d'huguenots français ont alors émigré, quitté leur maison, leur sol, leur patrie pour fuir à l'étranger et sauver leur âme ? Pour Philippe Erlanger : 300 000[1]. Pour Pierre Gaxotte : 500 000 en trois quarts de siècle. Pour Daniel Rops : entre 300 000 et 500 000.[2] Pour Mirabeau, 200 000 à 400 000[3]. C'est vrai : la France fut alors le théâtre d'une persécution telle que n'en avait pas connu le Moyen Âge. « Il n'en reste pas moins que Louis XIV venait d'accomplir l'acte le plus populaire de son règne ». La plus élégante plume de l'époque écrivait, parlant des dragonnades : « Jamais aucun roi n'a fait et ne fera rien de si mémorable », c'était la marquise de Sévigné. Seul des grands écrivains, Saint-Simon a flétri cette monstruosité : « Ce complot affreux qui dépeupla un quart du royaume ». Des troupes françaises, sur ordre de Catinat, entrèrent dans le pays de Vaud, avec la permission du duc de Savoie. Ils y procédèrent à un abominable massacre, digne d'une tribu de cannibales.[4]

La sanction politique : L'Europe se leva contre Louis XIV, la Ligue d'Augsbourg, où au nombre des coalisés on trouve des états qui se faisaient la guerre la veille, des états catholiques et des états protestants. Peut-être faut-il voir la sanction de Dieu dans la longue succession des décès dans la descendance du « grand » roi.

Sur le plan économique, la fuite des huguenots entraîne une grande perte pour le royaume. Il s'avéra que les huguenots émigrés représentaient une admirable et étonnante élite. Par leur courage physique et moral, leur aptitude et leur ardeur au travail, ensuite par des qualités techniques remarquables, les huguenots français apportèrent la prospérité dans tous les états protestants qui les accueillirent alors. La colonie hollandaise du Cap connut, grâce à eux, l'olivier des huguenots de Provence, la vigne d'autres huguenots de l'ouest et du sud-ouest. Denis Papin, réfugié à Marbourg, y inventa le premier bateau à roues mû par une machine à vapeur. Ils créèrent et développèrent des industries de toile et de soierie. Le numéro Un de la R.D.A. et le numéro Un du Parti socialiste allemand portent deux noms français bien caractérisés. En 1914, dans la seule armée prussienne, il y aura plus de 500 officiers portant des noms français. Le général qui, par une manœuvre géniale, en août 1914, écrasa les Russes qui déferlaient en masse par la vallée de la Pregel sur Königsberg s'appelait : François... non, pardon : Hermann von FRANÇOIS, dont le père, général prussien, fut tué à la guerre de 1870.[5]

Ceux qui veulent en savoir davantage sur les méthodes policières de Louis XIV contre la R.P.R. (Religion Prétendue Réformée) peuvent lire Daniel Rops *(Tome VII, Cité, p. 182-189).*

Il ne faut pas croire que cette immense émigration se produisit en une semaine, un trimestre ou une année. Elle se fit, tout au contraire, lentement. Au début, les protestants ne croyaient

---

1 - "*La Monarchie Française 1515-1715*", de Philippe Erlanger. Tome X "*Louis XIV, 1680-1715*". p 64, 65, 67 et 74.

2 - "*Apogée et Chute de la Royauté*" de Pierre Gaxotte. Tome II. p 75 et 76.

3 - "*Histoire de l'Eglise*", de Daniel Rops. "*Le Grand Siècle des Armes*". Tome VII. p 185.

4 - Mirabeau. *op. cit.* p 31.

5 - Alexandre Soljénitsyne, "*La Roue Rouge*". p 203 à 210, 244, 245, 427 à 329, 331, 334, 350 à 352, 417 à 419, 464 à 470.

pas à la persécution. Ils se cachèrent, crurent qu'elle allait passer, attendirent des jours meilleurs.

L'un des derniers actes de Louis XIV fut de signer peu avant sa mort, un nouvel édit pour reprendre les méthodes policières et la répression contre la R.P.R.[6]

P

A l'édit de Révocation de l'édit de Nantes du 16 Octobre 1685, répliqua aussitôt un autre édit d'un souverain remarquable, Frédéric-Guillaume, le Grand Electeur, vingt et un jours seulement après la publication de l'édit de Fontainebleau, le 8 novembre à Potsdam. Ce fin politique suivait de près l'événement que l'on attendait depuis quelques temps. Non seulement il ouvrait ses états aux huguenots français mais par l'édit de Potsdam il leur donnait de grands avantages. Aucun souverain allemand n'accueillit autant d'émigrés que lui. Ils arrivaient par petites troupes, comme ils avaient pu s'enfuir, et au fil des années, de dizaines d'années. En 1697, douze ans après, un recensement des huguenots établis pour le seul Brandebourg (*donc pour un isolé des états des Hohenzollern*) on en dénombre 12 297. Mais ce nombre ne tient compte que de ceux qui s'établirent dans des lieux où de vraies colonies françaises furent fondées. Or de nombreux huguenots s'installèrent dans des villes et des villages où il n'y avait pas de véritable colonie organisée avec leur pasteur. Ceux qui entrèrent dans l'armée brandebourgeoise sont de même exclus de ce recensement, avec femmes et enfants, or ils formèrent trois compagnies à cheval et la plus grande partie de cinq régiments d'infanterie ! Frédéric-Guillaume se dotait d'une armée en fin du XVII^{e}. Un auteur brandebourgeois contemporain, dans ses mémoires, a chiffré à 20 000 les huguenots français établis en son pays avant la fin du XVII^{e} siècle[1]. Berlin qui avait 5 ou 6 000 habitants reçut en quelques années 4 000 huguenots français ! Le deuxième grand centre fut Magdebourg (*incorporé à l'état des Hohenzollern depuis 1648. Traité de Westphalie*). A Magdebourg il s'installa en 1685, 18 émigrés ; en 1686, 84 ; en 1687, 118 ; en 1688, 109 ; en 1692, 119 ; en 1699, 155. A Francfort-sur-le-Main, il passa 125 798 réfugiés et 150 000 par la Suisse.

« Ainsi se constitue hors des frontières une France exilée, ennemie de Louis XIV, mais pour longtemps encore fidèle à sa langue, à ses souvenirs et à ses habitudes ».[2]

La première « saignée », dès l'édit signé à Fontainebleau, fut l'objet d'un bilan de Vauban sur le plan militaire de 1689 : « Les flottes ennemies grossies de huit à neuf mille matelots ; leurs armées de cinq à six cents officiers et de dix à douze mille soldats beaucoup plus aguerris que les leurs ».[3]

Mirabeau écrivit son importante étude sur la monarchie prussienne en 1788. Un siècle après l'édit de Fontainebleau. Les premiers émigrés en Brandebourg étaient là depuis cent ans déjà, mais les derniers arrivés n'avaient que 50 ans, 40 ans d'exil. En effet la fuite des hu*guenots reprit avec le renouveau des persécutions et s'accentua en 1720. Elle ne se termina réellement qu'en 1750.

Mirabeau a dressé un bilan moins catastrophique que celui généralement établi. Il émet ensuite deux opinions :

- C'était une démence frénétique de chasser des centaines de milliers d'individus de son pays pour enrichir celui des autres « mais la nature, qui veut conserver son ouvrage ne cesse de réparer par des compensations insensibles un principe sûr en commerce : plus vos acheteurs seront riches et plus vous leur vendrez. Ainsi les causes qui enrichissent un peuple, augmentent toujours l'industrie de ceux qui ont des affaires à négocier avec lui ». L'enri-

6 - Daniel Rops. *op. cit.* p 186 et 189.

1 - Mirabeau. *op. cit.* p 26 à 28. "*Mémoire sur les Réfugiés*", d'Hermann et Reclam. Tome II. p 36 et la suite. "*Mémoire de Brandebourg*". Tome I. p 147.

2 - Pierre Gaxotte. *op. cit.* p 75 à 77.

3 - Ph. Erlanger. *op. cit.* p 66.

chissement des pays qui ont accueilli les huguenots français a provoqué un retour au profit de la France.

- Le prompt accroissement de revenus que la création des entreprises des huguenots apporta aux souverains allemands les a fasciné et cela a détourné leur attention de l'agriculture. Dès lors celle-ci ne fut pour eux qu'une activité secondaire, « subordonnée aux enchantements des manufactures et du commerce ».

Mirabeau raisonne comme les économistes et financiers de son temps, Turgot, Dupont de Nemours, Talleyrand. On retrouve là la théorie des physiocrates. Il n'y a qu'une seule vraie richesse : la terre. La terre est source de la vraie richesse. A ceux qui misent sur les activités du commerce et de l'industrie, Mirabeau écrit : « Ils se sont trouvés à peu près dans le cas de ceux qui, faisant soudainement un grand gain au jeu, à la loterie, quittent un travail utile pour se livrer aux bienfaits du hasard ».[1]

Voltaire a connu lui aussi, et avant Mirabeau, les effets de l'exil des huguenots français. Pour lui plus de 50 000 familles s'exilèrent en trois ans : « presque tout le nord de l'Allemagne, pays encore agreste et dénué d'industrie, reçut une nouvelle force de ces multitudes transplantées. Elles peuplèrent des villes entières. Ainsi la France perdit environ 500 000 habitants, une quantité prodigieuse d'espèces, et surtout des arts dont ses ennemis s'enrichirent ».[2]

Frédéric-Guillaume prit l'édit de Potsdam, sur le plan politique, pour répliquer immédiatement à celui de Fontainebleau. Le réflexe du joueur de tennis intervint très certainement. Mais le mobile profond du Grand Electeur ne fut pas la cupidité. Il voulut d'abord porter secours à ses frères en religion. C'était plus qu'un homme pieux. Mirabeau le qualifie de dévot et avec cela plein de tolérance en matière de religion[3]. Il ne se contenta pas d'accueillir et de faire accueillir, dans ses états, les huguenots français avec chaleur, il mit à la disposition des exilés des terres et aussi des subsides. Le Grand Electeur fut généreux envers ses coreligionnaires français. Un lien très fort, en sus, unissait les huguenots français et le souverain de Brandebourg : une inimitié profonde envers Louis XIV. Entre eux, bientôt, fut scellé un pacte que les siècles n'ont pas brisé. Les huguenots français sont devenus les plus prussiens des prussiens dès le XIXe siècle. C'est ainsi, par exemple, qu'en Angleterre les réfugiés français portèrent au paroxysme la haine des Anglais pour le roi catholique, Jacques II, qui les persécutait. Et le pape Innocent XI détestait tant Louis XIV qu'il en arrivait à préférer l'hérésie des Anglais à l'alliance de l'Angleterre à Louis XIV.[4]

La diaspora des huguenots français chassés par la révocation de l'édit de Nantes est une histoire exemplaire, un haut fait de l'histoire. Ces familles huguenotes sont habitées par leur foi. Une foi indestructible d'abord. Elles professent une religion austère qu'elles pratiquent avec une très stricte observance. Elles gardent leur langue, se sont elles qui vont la propager dans tous les pays allemands où elle était jusque là inconnue. Les élites allemandes connaissaient l'italien, pas le français. La connaissance du français pénètre surtout dans toutes les classes. Ce fut là un apport culturel très enrichissant pour les Allemands[5] . Ces huguenots vivent dans des liens de solidarité très étroits. Leurs communautés sont très structurées et ardentes. Ils sont encadrés par leurs pasteurs. Ils ne perdent pas leur identité. Les petits huguenots de Berlin, de Magdebourg, de Francfort-sur-l'Oder, gardent en plein XVIIIe siècle la tradition de la province française de leurs aïeux. Ces huguenots restent français, mais ils sont avant tout et par dessus tout les enfants du Seigneur, l'essentiel pour eux, c'est Dieu. Et ils rejoignent tout à fait Massillon, évêque d'Agen, prononçant l'éloge funèbre de ce grand roi qui fit trembler l'Europe. Après avoir observé un long silence, les yeux baissés, le prélat montra d'un doigt tendu le catafalque, et il dit : « Dieu seul est grand ».

---

1 - Mirabeau. *op. cit.* p 52 à 55.

2 - "*Le Siècle de Louis XIV*", de Voltaire. Ch XXXVI. In "Œ*uvres Historiques*". Collection La Pléiade. p 1055.

3 - Mirabeau. *op. cit.* p 52 à 55.

4 - Ph. Erlanger. *op. cit.* p 82 et 83.

5 - Mirabeau. *op. cit.* p 39 à 45.

C'est sur ce mot qu'il faut se recueillir, en pensant à la diaspora des huguenots français, habités véritablement par l'esprit de Dieu. Louis XIV mort, c'est ce qu'ils surent dire, répétant la parole de Massillon.

P

Et tous les descendants de Charles Auschitzky observeront une minute de prières à la mémoire de cette valeureuse et exemplaire famille Fort dont est issue Marianne Fort, la mère de leur aïeul courlandais.

℘

4

LE XVIII^{e} SIÈCLE

I - LE DUCHÉ DE COURLANDE

Représentation contemporaine des armoiries ducales de la Courlande et de Zemgalle (XVIII^{e} siècle).

Tout le monde veut donner le coup d'envoi en 1700 et au début du XVIII^{e} siècle pour marquer son époque.

Louis XIV

A Versailles, Louis XIV donne le coup d'envoi de la guerre de succession d'Espagne : l'acceptation du testament de Charles II. Le roi d'Espagne sera un Bourbon, son petit-fils. Les Anglais entrent dans la coalition qui va se former entre elle, la Prusse, la Hollande et l'Empereur, en 1701, à La Haye. Pour la première fois les armées du roi de France combattent en Espagne. L'Angleterre prend Gibraltar et Minorque. On se bat en Allemagne et au Canada. La Savoie rejoint les coalisés. On se bat aux Antilles. La France frise le désastre, et se sauve au détriment de l'Espagne qui cède territoires, places fortes, et avantages commerciaux à l'Autriche et à l'Angleterre. L'ascension de l'Angleterre est consacrée aux traités d'Utrecht et de Rastatt (*1713-1714*). On verra de plus en plus de voiles anglaises en mer Baltique, surtout dans les ports que les Russes vont créer ou développer.

en Prusse

Le Grand Electeur était mort à Potsdam en 1688 (*il était né à Berlin en 1620*). Son fils Frédéric (*né à Königsberg en 1657*) a fait partie de la ligue d'Ausbourg contre Louis XIV et il s'en fait récompenser en se faisant reconnaître, en 1700, comme premier roi de Prusse. Il est passé à l'histoire sous le nom de Frédéric Ier, roi de Prusse. Il se couronna à Königsberg, sa capitale, le 18 janvier 1701. Ce souverain était petit par le caractère mais il avait l'appétit des Hohenzollern pour grignoter l'Allemagne, comme avait si bien su le faire son père qui avait fait du Brandebourg la première puissance protestante d'Allemagne.

- 1697. Achat par l'électeur de Saxe du bailliage de Petersberg, près de Hall.
- 1699. Mise en possession des seigneuries de Lora et Klettenberg, fief d'Halberstadt dont il est le prince.
- 1713, à la paix d'Utrecht, les principautés de Lingen et Mœrs et les districts du duché de Gueldre, dont la ville de Gueldre. Et il achète, aux princes de Solms-Braunfels, le comté de Tecklembourg.

Le roi Frédéric avait épousé Charlotte, princesse de Hanovre.[1]

Le nouveau royaume de Prusse va connaître, au XVIII^{e} siècle, une ascension remarquable. Et à la mort de Frédéric Ier, en 1713, son fils le roi Frédéric-Guillaume Ier, né à Berlin en 1688, lui succéda. C'est à lui que l'on doit l'armée prussienne. Le roi à l'âme militaire est passé à l'histoire sous le nom de Roi-Sergent. Il parvint à se faire céder par les Suédois, en 1720, le port de Stettin, avec un bout de Poméranie-Orientale, bien entendu. Frédéric, en tant que roi de Prusse, est le seul des chefs d'état allemands qui ne soit pas le vassal de l'Empereur (*mais il reste son vassal pour le Brandebourg et le reste de ses états, théoriquement du moins*).

en Suède

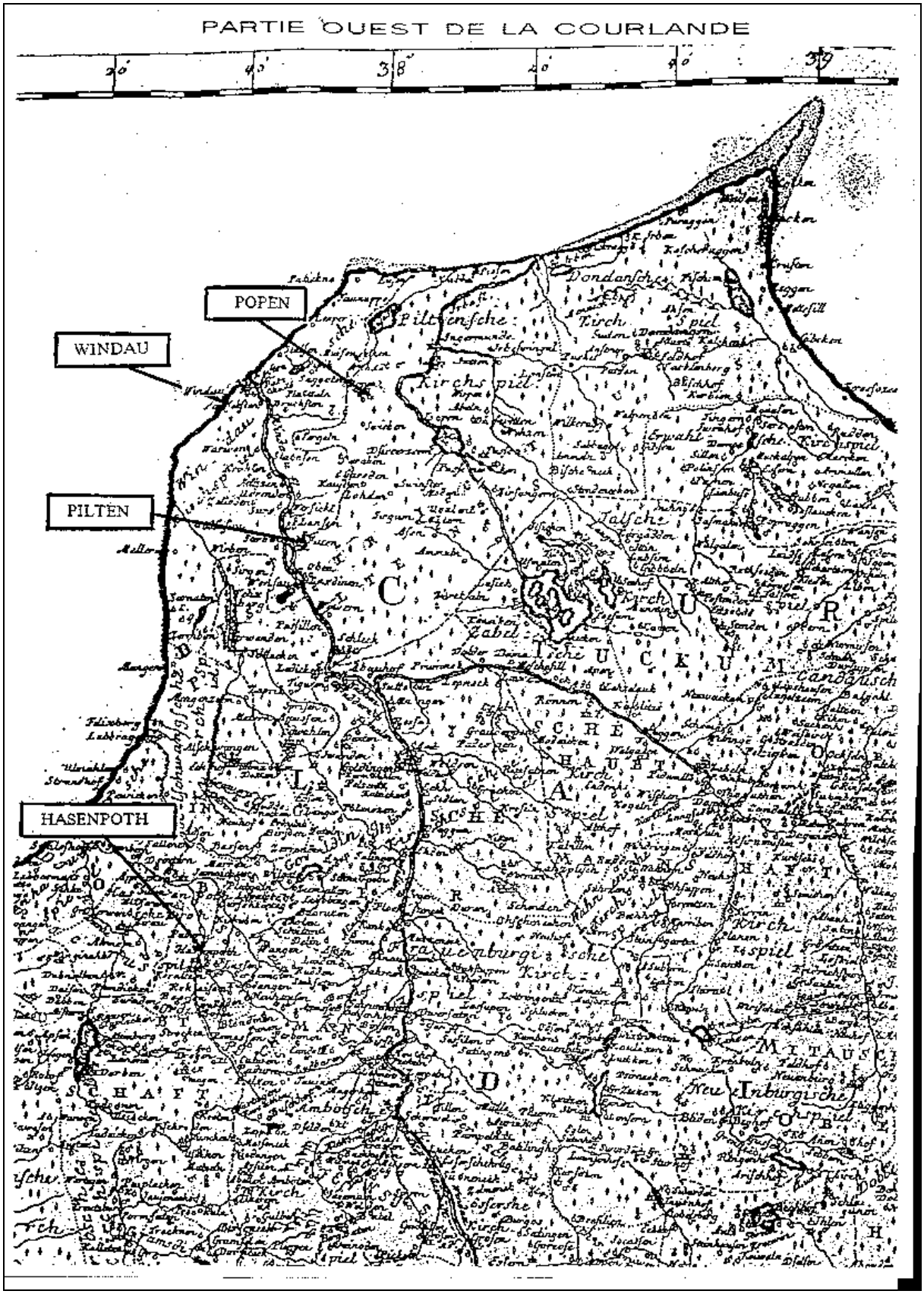
A la fin du XVII^{e} siècle on craint l'effondrement de la Suède, assortiment d'éléments disparates, œuvre contre nature de Gustave Vasa : des bandes littorales, des embouchures de fleuves, guère d'arrière pays (*sauf en Suède*). En 1699 on peut craindre le pire. Les Suédois ont un nouveau roi. Charles XI est mort. Son fils, Charles XII, monte sur le trône : un jeune homme de 17 ans ! Ce n'est pas lui qui peut donner un coup d'envoi en 1700...

en Russie

... mais ce sera le nouveau tsar, Pierre Ier, Pierre le Grand, qui le donne.

Ce dernier avait visité la Livonie en 1697, lors d'un de ses voyages d'étude qui lui permirent d'acquérir maturité politique et connaissance de l'Europe. La Livonie et Riga lui avaient plu, autrement que pour le tourisme. La fertilité de la Livonie, la situation de Riga, sa capitale, pouvaient tenter le tsar. Il eut du moins la curiosité de voir les fortifications de la citadelle. Le comte Dahlberg, gouverneur de Riga, en prit ombrage ; il lui refusa cette satisfaction. Le tsar venait d'Estonie et quitta la Livonie pour aller en Prusse. On peut en conclure qu'il passa par Mittau car la voie qui reliait Riga à la Prusse traversait cette ville

1 - Mirabeau. *op. cit.* p 66.


PARTIE OUEST DE LA COURLANDE
POPEN
WINDAU
PILTEN
HASENPOTH

pour atteindre Memel. Le tsar ne s'arrêta-t-il pas à Mittau pour saluer le duc de Courlande, Ferdinand-Frédéric-Casimir, beau-frère de l'électeur de Brandebourg ?[1]

Septembre 1700. Le tsar, avec 60 000 hommes, entre en Ingrie, dépendance suédoise sur la Baltique, à l'est de l'Estonie. Il traîne avec lui 145 canons et met le siège devant Narva, ce port qu'avait conquis Ivan le Terrible, et qui avait permis de lancer sur la Baltique, pour la première fois, une flotte russe.[2]

les coalisés

Oubliant leurs longues luttes, les Russes, les Polonais et les Danois se sont coalisés : il faut profiter de l'état d'infériorité de la Suède, où règne un si jeune homme, pour briser cette puissance et se partager ses conquêtes sur les rives orientales et méridionales de la Baltique. Il y aura de bons morceaux pour chacun. Le nouveau roi de Pologne est Auguste II, électeur de Saxe, d'une maison qui fut l'alliée de Gustave Vasa.

Les coalisés avaient tout prévu, tout, sauf qu'ils auraient en face d'eux un génie.

Charles XII

Le très jeune roi de Suède riposta à l'attaque de Pierre Ier en débarquant à proximité de Copenhague. Après une guerre de six semaines il dicta sa paix au roi de Danemark[3]. Les danois étaient vaincus.

Pendant ce temps là, les Polonais avaient attaqué Riga avec une armée commandée par le comte Flemming et un général livonien, Patkul. Le roi Auguste II assistait au siège qui s'était organisé et attendait son entrée dans Riga. Mais le comte Dahlberg repoussa si bien tous les assauts que le roi ordonna la levée du siège, au grand désespoir de Patkul qui remplissait les fonctions de général-major[4]. Cette guerre va très vite. Charles XII, ayant mis à genoux les Danois, débarquait à Pernaw, sur le golfe de Riga, 16 000 fantassins, 4 000 cavaliers. Et en octobre 1700, il marche sur Revel (*Tallin*), en Estonie. Une armée russe de 30 000 à 40 000 hommes, commandée par un Flamand, le duc de Croï (*ou Croy*), lui barre la route. Charles XII a 9 000 hommes seulement. Il est vainqueur et il entre dans Narva, le 15 novembre, suivi du duc de Croï et des autres généraux russes qu'il a fait prisonniers.[5]

Les deux premiers mois de guerre sont étonnants...

le duc de Courlande

... Le gros de l'hiver, Charles XII le passe à Narva. Et brusquement, le voilà en Livonie, près de Riga, sur la Dvina. la rivière est très large en cet endroit. Là, campe l'armée polonaise, de l'autre côté de l'eau, commandée par le maréchal de Stenau, le duc Ferdinand de Courlande et le général livonien Patkul. Ainsi ce duc n'est pas resté neutre, comme son père, le duc Jacques. Est-ce le lien de vassalité qui a fait entrer le duc dans la guerre ? Puisqu'il s'agissait de dépouiller les Suédois dans cette guerre, Frédéric Ier, premier roi de Prusse maintenant,

1 - "*La Russie sous Pierre le Grand*", de Voltaire. *op. cit.* p 418.

2 - "*La Russie sous Pierre le Grand*", de Voltaire. *op. cit.* p 434.

3 - "*Histoire de Charles XII*", de Voltaire. *op. cit.* p 85.

4 - "*Histoire de Charles XII*", de Voltaire. *op. cit.* p 84 et "*La Russie sous Pierre le Grand*". *op. cit.* p 434.

5 - "*Histoire de Charles XII*", de Voltaire. *op. cit.* p 89.

devait guetter, tel le vautour qui attend un festin, et il s'arrangerait pour avoir de bons morceaux. Or ce roi de Prusse est le beau-frère du duc Ferdinand. L'entrée du duc dans la guerre n'est pas due au lien de vassalité avec le roi de Pologne. Le duc fait partie des coalisés. Soutenu par le roi de Prusse, il s'entend bien, lui Allemand, avec ce roi allemand. Mais il peut se comprendre avec le nouveau roi de Pologne, puisque ce dernier est allemand. Les trois princes sont Allemands. Enfin, peut-être. Pierre Ier et le duc Ferdinand ont-ils convenu de certaines positions communes d'appuis lors de l'entrevue qu'ils ont dû avoir à Mittau en 1697 ?

Le duc de Courlande est-il entré dans la guerre à titre personnel ? On voit mal un chef d'État, fut-il vassal d'un autre, prendre une telle position. Les grands féodaux, selon la tradition, rejoignaient l'armée de leur suzerain avec leurs gens, les compagnies de mercenaires à leur solde, et avec leurs chevaliers à la tête des valets et gens d'armes. Quelle fut la participation de la Courlande dans cette guerre ? Certainement minime. Du temps des Chevaliers les Livoniens et les Courlandais devaient à leurs maîtres le service militaire. Avec les Chevaliers, ils combattirent trois siècles durant contre les Borusses, les Lithuaniens et les Polonais. C'étaient des conflits locaux, au plus régionaux. Ici nous sommes dans un conflit international, des ennemis de longue date se sont momentanément alliés. Un pacte de brigands pour détrousser un tiers. Nous ne savons rien de la participation de la Courlande à ce conflit international, mais le seul fait d'y trouver mêlé le duc de Courlande, beau-frère du roi de Prusse, est en soi un événement tout à fait considérable car la Courlande est restée en dehors des conflits du XVI^{e} siècle, même si elle en a subi les conséquences (*une occupation momentanée des Suédois*). Que devait gagner le duc de Courlande à son entrée dans ce conflit ? Même pas d'accroître Pilten et Hasenpoth, puisque depuis quarante ans ce fief s'était mis sous la protection ducale pour obtenir le départ des Suédois.

Charles XII avait fait construire des péniches de débarquement, « de grands bateaux d'une invention nouvelle, dont les bords beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire, pouvaient se baisser et se lever comme des ponts-levis ». Il fit mettre le feu à quantité de pailles mouillées, dont on avait rempli des barques, et fit avancer ces dernières vers l'autre rive. Le vent soufflait du nord, les Polonais campaient au sud. Le nuage de fumée chassé par le vent dans les yeux ennemis, les mettait dans l'impossibilité. En un quart d'heure Charles XII avait passé la Dvina, traversé de Livonie en Sémigalle courlandaise. Le maréchal Stenau, dès qu'il vit les Suédois, fondit sur eux avec sa meilleure cavalerie et les rompit. Rejetés dans le fleuve, ils furent regroupés par Charles XII, se ruèrent et culbutèrent l'armée polonaise, armée dont tous les gros bataillons étaient saxons et autres allemands. Alors Stenau fit retirer ses troupes et les plaça dans une position avantageuse appuyée par son artillerie. Les suédois avaient l'avantage du nombre (*15 000 contre 12 000*). Le combat fût très rude. « Le duc eut deux chevaux tués sous lui : il pénétra trois fois au milieu de la garde du roi ; mais enfin, ayant été renversé de son cheval d'un coup de crosse de mousquet, le désordre se mit dans son armée qui ne disputa plus la victoire ! ses cuirassiers le retirèrent avec peine, tout froissé, et à demi mort, du milieu de la mêlée, et de dessous les chevaux qui le foulaient aux pieds ».[1]

Ainsi combattit avec une grande valeur et pour la première fois, un duc de Courlande. S'il fut vaincu, ce fut, il est vrai, par Charles XII lui-même. Si les cuirassiers (*des Saxons, car il s'agit là d'un corps de cavalerie d'une espèce nouvelle*) le retirèrent à demi mort... c'est qu'en définitive il restait à demi vif.

Ce fut le dernier combat, tout aussi bien, auquel participa un duc de Courlande.

Cette bataille sur la Dvina livra la Courlande aux Suédois. Victorieux, Charles XII court à Mittau et occupe cette capitale de la Courlande. « Toutes les villes de ce duché se rendent à lui avec discrétion : c'était un voyage plutôt qu'une conquête », ajoute Voltaire à son récit.

Et c'est, pour la deuxième fois, la conquête... ou plutôt l'occupation sans résistance de la Courlande et du comté de Pilten. Nous sommes en juillet 1701.

---

1 - "*Histoire de Charles XII*", de Voltaire. *op. cit.* p 92 et 93.

Après cette page de tourisme en Courlande, Charles XII repart aux confins de la Livonie, de la Lithuanie et de la Russie, à Birzen, et c'est là qu'il conçut le dessein de renverser le roi de Pologne pour mettre sur le trône de Varsovie le roi de son choix. Une petite précision sur le roi à renverser : Électeur de Saxe, il est à Dresde Auguste II de Saxe et à Varsovie le roi Auguste Ier de Pologne. En général on lui laisse le titre qu'il a porté le premier parce que titre héréditaire : Auguste II. C'est l'homme à abattre pour Charles XII.

Charles XII en Pologne. Et ce furent cinq ans de combat. Charles XII remportant victoires sur victoires. Installant sur le trône de Varsovie un nouveau roi, Stanislas Leszczynski (*juillet 1704*). Poursuivant l'infortuné Auguste II jusqu'au cœur de la Saxe et le contraignant à reconnaître Stanislas comme roi de Pologne (*Septembre 1706*).

Pierre Ier

La patience et l'habileté étaient au service du génie de cet homme rude qu'était le grand (*2m04*) tsar.

Les Polonais faisaient les frais de la guerre (*et les Saxons avec eux et pour eux*). Le tsar s'employait pour augmenter ses forces, pour s'organiser.

Le général livonien Patkul était passé à son service, toujours mû par sa haine des Suédois. Il fournissait aux armées russes des officiers allemands. Le tsar disciplinait les corps des troupes russes. Il faisait venir à Moscou des bergers et des brebis de Pologne et de Saxe pour avoir de bonnes laines et fabriquer de bons draps. Il établissait des manufactures de draps, de linge. Il faisait venir des ouvriers en fer, en laiton, des armuriers, des fondeurs. Il crée une imprimerie. On commence à imprimer des livres sur la morale et les arts traduits en russe. On crée des écoles de navigation, de géométrie, d'astronomie. L'activité de cet homme immense était comme lui: démesurée.

Il ne lance pas contre les Suédois de grandes campagnes, mais les frappe à l'occasion. Le 11 janvier 1702, pour la première fois, en Livonie, les Russes remportèrent un succès sur les Suédois et prirent quatre drapeaux. On se bat en Ingrie et en Estonie aussi. Le 19 juillet de la même année, en Livonie, près de la petite rivière d'Embac, on prend seize drapeaux et vingt canons. En août, les Russes prennent la petite ville de Marienbourg, aux confins de la Livonie et de l'Ingrie. Nous y reviendrons. Après avoir chassé avec leurs demies galères les Suédois du lac Lagoda, le 16 octobre 1702, la place très forte de Notebourg, sur une île du lac, contrôlant la Néva, se rendait. Pierre Ier la rebaptisa : Schlusselbourg, ville de la clef. C'était la clef à la fois de l'Ingrie et de la Finlande.

L'hiver 1702-1703, après avoir mis en chantier deux vaisseaux de quatre-vingt canons destinés à la mer d'Azov, il est, début avril, sur les chantiers qui construisaient des navires sur le Ladoga. Fait fortifier Schlusselbourg et fait enlever la dernière forteresse des Suédois sur la Néva, Viantz (*ou Nya*), le 12 mai 1703.

Alors il décida de fonder sur le terrain désert et marécageux, à l'embouchure de la Néva sur la Baltique, sa nouvelle capitale. Décision insensée. Exécution immédiate ! Des ouvriers de tous corps de métier accouraient en ce lieu hostile : de Moscou, d'Astrakan, de Kazan, d'Ukraine. En cinq mois la ville commençait à sortir (*des cabanes, deux maisons en briques et une protection de remparts*). En 1704, les Suédois eurent la surprise d'assister à l'édification, sur la petite île de Cronslot, d'une imprenable forteresse capable de protéger les plus vastes flottes. Le premier vaisseau qui débarqua des marchandises en novembre 1703 était hollandais.

Tout n'était pas parfait, battu à Derpt, en Estonie, il mène le siège de Narva toujours aux mains des Suédois. Une attaque fut menée par les Russes jusqu'en Courlande, en juillet 1704.

Ils étaient renforcés de Lithuaniens partisans du roi Auguste. Le 31 juillet, le général suédois Lévenhaupt les rossait en Courlande. Qu'importe, Pierre Ier emporte lui-même, l'épée à la main, trois bastions fameux, clefs des défenses de Narva, et le 20 août 1704 Narva est prise.

Pierre Ier en Courlande

Dès août 1704, il avait fait partir sur la Lithuanie le général Repnin avec 12 000 hommes et en mai 1705, il alla y rejoindre son armée.

La flotte suédoise (*22 vaisseaux, 6 frégates*) s'avança pour détruire Saint Pétersbourg et Cronslot. Les Suédois débarquent leurs troupes. Les Russes les repoussent. L'attaque menée par les Suédois, au départ de Vibourg sur Schlusselbourg, fut repoussée également (*25 juin*).

Ce qui intéressait Pierre Ier, l'été 1705, c'était la Courlande. Son armée avait pour objectif Riga, qu'il convoitait depuis 1697, où il l'avait découverte. Alors qu'il était encore à Vilna, son maréchal Sheremetoff, s'approchait de Mittau. Le général suédois Lévenhaupt occupait la capitale courlandaise. La bataille se livra - une bataille rangée - à Gemavers, et le 28 juillet, les Russes en nombre, connurent une totale défaite. L'indomptable tsar fonce sur Mittau. S'empare de la ville, assiège la citadelle. Y entre par capitulation (*14 septembre 1705*)

Que fût cette première occupation de Mittau par les Russes ?

Pierre Ier avait réprimé sévèrement les habitudes de pillage et d'horreur de ses troupes barbares. Il veillera à ce que l'occupation de Mittau fut exemplaire... Et aussi, il n'avait aucune raison d'indisposer le puissant beau-frère du duc de Courlande, le roi de Prusse.

Voltaire raconte une anecdote : les soldats russes chargés de garder, dans le château de Mittau, les caveaux où étaient inhumés les ducs de Courlande, virent que les corps avaient été tirés des tombeaux, dépouillés de leurs ornements. Ils exigèrent avant d'y pénétrer, la présence d'un colonel suédois pour reconnaître les lieux. il en vint un qui témoigna que les Suédois étaient les auteurs de cette violation.

Pierre Ier n'eut guère le loisir de faire du tourisme en Courlande. Les Suédois restaient menaçants, tenaient Riga, le général Levenhaupt était l'un de leurs meilleurs généraux. Il se mit en route et traversa la Samogitie pour rencontrer en Lithuanie le roi déchu Auguste. Et tous deux se rendirent à Grodno, sur le Niémen, où ils restèrent du 14 au 30 décembre 1705, puis Pierre Ier regagna Moscou.[1]

Pierre Ier et la Livonienne

En août 1702 fut prise la petite ville de Marienbourg aux confins de la Livonie.

Les Suédois ayant mis le feu aux magasins, les Russes irrités détruisirent la ville, et emmenèrent les habitants en captivité. Parmi eux, une jeune Livonienne élevée chez le ministre luthérien, Gluck. Les Russes la nommèrent Catherine.

« Elle se rendit si agréable par son caractère que le tsar voulut l'avoir auprès de lui ; elle l'accompagna dans ses courses et dans ses travaux pénibles, partageant ses fatigues, adoucissant ses peines par la gaieté de son esprit et par sa complaisance... ce qui rendit la faveur plus singulière c'est qu'elle ne fut ni enviée ni traversée, et que personne n'en fut la victime. Elle calma souvent la colère du tsar et le rendit plus grand encore en le rendant plus clément.

1 - Sur Pierre Ier : "*La Russie sous Pierre le Grand*", de Voltaire. *op. cit.* p 439 à 443, 445, 446, 448, 449, 450 à 484.

Enfin, elle lui devint si nécessaire qu'il l'épousa secrètement en 1707. Il en avait déjà deux filles, et il en eut l'année suivante une princesse qui épousa depuis le duc de Holstein. Le mariage secret de Pierre et de Catherine fut déclaré le jour même que le tsar partit avec elle pour aller éprouver sa fortune contre l'Empire ottoman (*17 mars 1711*). »[1]

Ainsi le tsar se trouva attaché par un lien sentimental très profond à la Livonie.

Charles XII et Pierre le Grand

Les Suédois continuaient une guerre implacable en Pologne. Le 12 février 1706, à Frauenstadt, une armée de moins de 10 000 Suédois mettait en déroute complète 20 000 Russes. Les Suédois ramassèrent 7 000 fusils jetés à terre par les Russes en fuite[2] . Charles XII s'installe au cœur de la Saxe, plantant un camp royal à Lutzen. Mais Pierre Ier est inlassable, il reconstitue armée après armée. Presque toujours vaincus, les Russes renvoyaient de nouvelles armées remplacer celles détruites... Après Frauenstadt, Pierre Ier paraît à la tête de 60 000 Russes en Pologne. 24 batailles sont perdues par eux en 1706. Et le 19 octobre 1706, à Kalish, ils en gagnent enfin une.[3]

En 1708 le Suédois veut en terminer. En janvier, il se met en route vers Grodno, passe le Niémen et s'avance lentement sur Minsk, faisant tracer une route dans la forêt pour ses communications et passer les bagages de son armée et ses approvisionnements. Le 25 juin, Charles XII campe sur les bords de la Berezina. Là, Pierre Ier l'attendait en force. Le Suédois jette un pont, passe la rivière et chasse les Russes jusqu'au Borysthène, ce grand fleuve ne l'arrête pas. Et le 22 septembre 1708, il enfonce la cavalerie russe et 6 000 Calmoucks qui barrent l'accès de Smolensk. Là, Charles XII, son cheval tué, combattit à pied et il allait périr ou être pris quand une compagnie suédoise le dégagea. La route de Moscou est ouverte, et en sus, il reçoit un renfort de 15 000 soldats. Alors tournant le dos à Moscou, il se dirigea vers l'Ukraine[4]· Pierre Ier l'y attendait, déployant une activité toujours plus efficace. Fortifications à Taganrog et Azov dont on cure le port. C'est ainsi qu'après une préparation intense, le 15 juin 1709, il arrivait devant Pultava avec 60 000 soldats et 72 canons, et prenait position devant 18 000 Suédois et 4 canons. Et ce fût un désastre. Charles XII ne parvint à se sauver que grâce à un fait d'arme du général Poniatowski, colonel de la garde suédoise du roi Stanislas, au soir du 27 juin. Le Suédois sauva sa peau en demandant asile aux Turcs.[5]

Été 1709. les dispositions ont été prises par le tsar pour agir en Pologne. Le maréchal Smeremetoff conduit une armée en Livonie et le prince Menzikoff, avec une nombreuse cavalerie, renforce l'armée russe en Pologne.

En septembre 1709, le tsar rencontre le roi Auguste (*le Saxon*) à Lublin, inspecte les troupes polonaises avec lui. Réception à Varsovie, rencontre triomphale des deux souverains à Thorn. C'est là qu'un traité fut signé entre les rois de Danemark, de Pologne, le Tsar et l'Ambassadeur du roi de Prusse. Lors des entretiens, le tsar reprit toutes les prétentions des tsars sur la Livonie et Riga, l'Ingrie, mais aussi en présenta de nouvelles sur la Carélie et une partie de la Finlande, car il était nécessaire d'éloigner les Suédois de Pétersbourg. Le roi de Prusse étant absent des rencontres de Thorn, le tsar voulut le rencontrer. Cette rencontre eut lieu à Marienverder, à la lisière de la Vieille-Prusse, ville et forteresse bâties par les Teutoniques. Le 20 octobre 1709, ils signaient un traité défensif. Pierre rejoignit son armée qui campait toujours aux abords de Riga.

---

1 - "*La Russie sous Pierre le Grand*". *op. cit.* p 442 et 484.

2 - "*Histoire de Charles XII*", de Voltaire. *op. cit.* p 128, 129 et 138.

3 - "*La Russie sous Pierre le Grand*", de Voltaire. *op. cit.* p 454 à 456.

4 - "*Histoire de Charles XII*", de Voltaire. *op. cit.* p 148 à 152, 163 et la suite.

5 - "*La Russie sous Pierre le Grand*", de Voltaire. *op. cit.* p 468 et 50.

les Russes à Riga

De Marienwerder aux abords de Riga difficile d'éviter Mittau. Le tsar s'y arrêta très certainement. Ayant ordonné les dispositions du siège, ce colossal tsar déclencha le bombardement de la place (*le 21 novembre 1709*) en mettant lui-même le feu aux trois premières bombes. Cela fait, il court à Pétersbourg surveiller les constructions des maisons et celle de trois nouveaux vaisseaux (*3 décembre*). Et il était à Moscou pour la Noël, comme chaque année !

En avril 1710, il inspecte Pétersbourg. En mai, il assiège Vibourg, la capitale de la Carélie (*alors dépendance de la Finlande suédoise*) et la place capitule le 23 juin. Depuis le début de l'hiver 1709-1710, se poursuivait le long siège de Riga. La contagion se mit dans l'armée russe et fit périr 9 000 soldats. Siège long et dur. Riga capitula, enfin, le 15 juillet 1710. De nombreux Livoniens servaient dans l'armée suédoise, dont un certain nombre comme officiers. Pierre Ier leur offrit de servir dans son armée, les sous-officiers et officiers conservant leurs grades. Aux Livoniens il rendit les privilèges que le roi de Suède leur avait enlevé au cours de l'occupation de la Livonie.

Pierre Ier avait gagné le nord pour dégager Pétersbourg. Il pouvait y installer la capitale de la Russie, une capitale disposant d'un port (*malheureusement pris par la glace durant plusieurs mois*). Pierre Ier avait vécu le rêve entrevu en 1697 en visitant Riga. La Russie allait disposer d'un beau port au fond d'un golfe magnifique, libre de glaces trois semaines avant Pétersbourg, une place de commerce très active avec les ports allemands de la hanse, ceux des Pays-Bas et de l'Angleterre.[1]

Mais il serait grand temps de s'interroger sur le sort de la Courlande durant les années de guerre, et sur la façon dont se présente son avenir à l'été 1710.

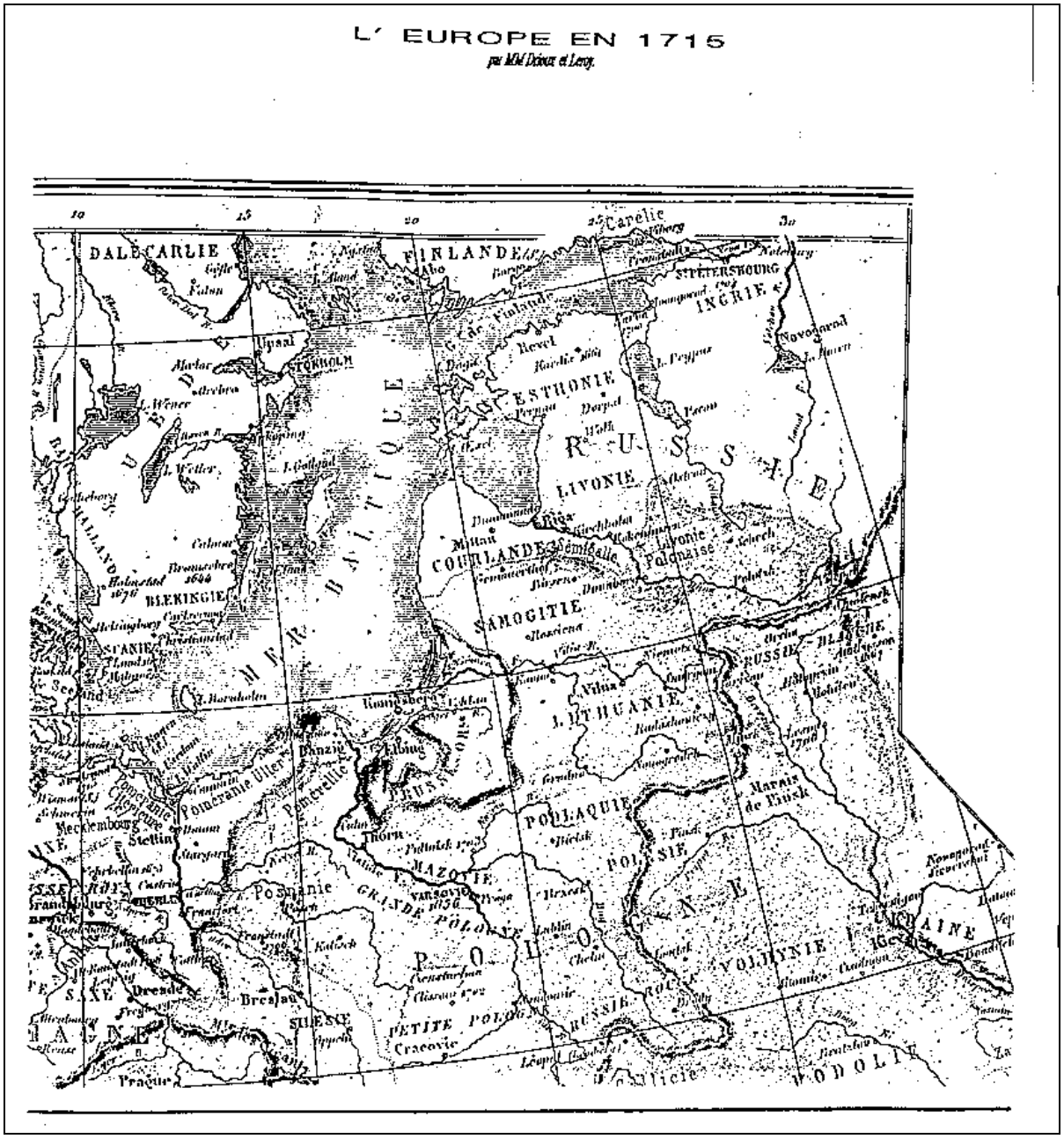
le jeu de la Courlande

Le duché a joui, semble-t-il, des plus hautes protections pour assurer son avenir dans cette période troublée.

P

1697. Le tsar découvre Riga et la veut à lui. De là, il part pour Königsberg. La route pour y aller passe par Mittau, nous l'avons déjà signalé. Le tsar se rendait en Prusse. Pouvait-il ignorer le beau-frère de l'électeur et passer à Mittau sans prendre le soin de s'arrêter au moins le temps de saluer le duc Ferdinand de Courlande ? c'est d'autant moins vraisemblable qu'à Königsberg le tsar était attendu avec magnificence, l'Electeur ayant voulu le recevoir dans la capitale de son duché de Prusse, dont il était duc souverain. En Prusse deux souverains se rencontraient. En Brandebourg, le tsar n'aurait eu en face de lui qu'un vassal de l'empereur d'Allemagne. L'Electeur, pour le tsar, déploya un faste royal. Entouré d'une

1 - "*La Russie sous Pierre le Grand*", de Voltaire. *op. cit.* p 474 à 479.


L' EUROPE EN 1715
par Mdl Dézaux et Leroy.
DALECARLIE
FINLANDE
Abo
Capelie
STETTERSKOURG
INGRIE
Novogarod
Upsal
STOKHOLM
Revel
ESTHONIE
R. U. S. S. I. E.
LIVONIE
COURLANDE
Semigalle
Polonaise
Mitau
Riga
SAMOGITIE
BLEKINGIE
SCANIE
MER BALTIQUE
LITHUANIE
Dantzig
Elbing
Thorn
PRUSSE
POMERANIE
Pomerellie
Mecklembourg
Stettin
POLAQUIE
Marais de Pinsk
MAZOVIE
Varsovie
GRANDE POLOGNE
Posnanie
POLOGNE
VOLHYNIE
UKRAINE
Dresde
Breslau
SILESIE
PETITE POLOGNE
Cracovie
Prague
Galicie
PODOLIE

cour parée à la française contrastant avec les longues robes asiatiques des Russes coiffés de longs bonnets. Seul le tsar était vêtu de façon différente, mais à l'allemande.[1]

Il reste à trouver, dans des études précises et complètes sur Pierre le Grand, la preuve de ce premier arrêt du tsar en Courlande et de sa rencontre avec le duc Ferdinand. Mais l'examen de la succession des faits permet d'en avoir une intime conviction.

A Königsberg, le tsar prit le pouls de cette force montante de l'Allemagne. On pressentait déjà que le duc de Prusse n'allait pas attendre longtemps pour se proclamer roi de Prusse. Il était évident que la Prusse, comme la Russie, haïssaient les polonais et voulaient se débarrasser de la Suède. Quand au duc de Courlande, il était à traiter par le tsar avec les égards dus au beau-frère du futur et prochain roi de Prusse.

La guerre s'engage, le duc Ferdinand va rejoindre l'armée du roi de Pologne dont les bataillons de choc sont, comme lui, Saxons. Il va se battre apparemment pour la Pologne, mais pour un roi de race allemande, avec des soldats allemands. Ces détails ont une importance extrême. Peut-être n'aurait-il pas pu s'imposer un combat pour un roi polonais, avec des soldats polonais. S'il choisit son camp, rompant la neutralité du duc Jacques, ce n'est pas par devoir de vassal (*le lien féodal a été rompu*), mais pour sauver son trône et son duché.

En effet :

- Ou les Suédois sont vainqueurs, et la Courlande disparaîtra,

- Ou ils sont vaincus et le duc en profitera pour recevoir, en échange des services rendus, des avantages. Il affirmera sa puissance, consolidera son trône et s'affranchira du ridicule lien de vassalité envers la Pologne. Pour mener cette politique, le duc a d'abord le soutien de la Prusse et les accords de ce dernier avec le roi de Pologne et le tsar. Roi de Prusse et roi de Pologne sont tous deux des Allemands, comme lui duc de Courlande. Car quelle est l'origine des Kettler, si ce n'est une famille de la noblesse allemande ? Ces trois Allemands se comprennent et le tsar s'appuie sur eux.

On peut avoir l'intime conviction qu'en 1697 s'est noué une certaine entente entre le tsar et l'Electeur ; entre ces derniers et le duc Ferdinand.

P

Septembre 1705. Le tsar prend Mittau, la ville et la citadelle. Il y séjourne donc cette fois-ci. Mais ses forces ne sont pas suffisantes pour prendre Riga et libérer la Livonie des Suédois. Le duc, après avoir combattu sur la Dvina, n'était évidemment pas à Mittau, aux mains des Suédois. Où était-il ? Aucune idée. Etait-il resté avec Auguste, roi de Pologne ? Sa famille était-elle restée à Mittau en attendant des jours meilleurs ? hypothèse dangereuse. Alors s'était-elle réfugiée en Prusse ? ... La Courlande envahie, la femme du duc a bien pu chercher la protection, pour elle et ses enfants, de son frère. Hypothèse acceptable. Il reste à savoir ce qui s'est passé, et pour le duc, et pour sa famille. Mais les Suédois partis, les Russes en place, il y a tout lieu de penser que le duc Ferdinand a choisi le bon camp et a réintégré sa capitale. Cela est logique au moins. Il est mort dans les années 1706-1708, vraisemblablement. Point aussi à préciser.

P

Le destin de la Courlande va se nouer différemment.

Fin octobre 1709, après avoir signé un traité avec le roi de Prusse le tsar se rend de Marienwerder à Riga, en passant obligatoirement par Mittau. Il est invraisemblable qu'il ne s'y soit pas arrêté une troisième fois. Ce qui se passa ensuite rend certain cet arrêt. A quelle date

1 - "*La Russie sous Pierre le Grand*", de Voltaire. *op. cit.* p 419.

mourut Ferdinand, nous ne le savons pas exactement, mais fin octobre 1709, il était mort. Le tsar ne pouvait faire autrement que de s'arrêter pour saluer la duchesse douairière, sœur du roi de Prusse, et le neveu de ce roi, le nouveau et jeune duc Frédéric-Guillaume (*aux deux prénoms toujours magnifiquement allemands, chers aux Hohenzollern*). Ce qui entraîne l'intime conviction que cet arrêt du tsar à Mittau eut alors lieu, c'est qu'en 1710 le jeune duc épousa Anna, fille du tsar Ivan V, la propre nièce de Pierre le Grand. Née en 1693 à Moscou, elle avait dix sept ans à son mariage, bien évidemment décidé par le tsar. Pierre Ier pouvait marier sa nièce au neveu du roi de Prusse. Ainsi s'affirmait la politique d'ouverture du Grand Tsar vers la vieille Europe. Les Romanof épouseront des allemandes dorénavant.

P

Le tableau généalogique ci-contre présente la descendance du tsar Alexis, avec les dates des règnes de ceux qui lui succédèrent.

Les successeurs de Pierre Ier portent un numéro,÷ par exemple, qui donne l'ordre de succession pas toujours évident. Pierre Le Grand a succédé à son frère Ivan V. Son premier successeur, sa femme, la Livonienne Catherine Ière, puis le petit-fils de Pierre Ier, Pierre II, 1727-1730. La couronne passe à la nièce du grand tsar, Anna, duchesse de Courlande, qui régna 10 ans. Et d'elle à son petit neveu, Ivan VII, prince qui a beaucoup de sang allemand (*son grand-père est le duc de Mecklembourg. Son père, un prince de Brunswick*). Après cet enfant, on revient à la descendance de Pierre Ier avec Elisabeth, qui laisse la couronne à Pierre III, fils de la duchesse de Holstein, triste sire, qui laisse sa couronne à son épouse, une princesse allemande, Catherine II la Grande.[1]

Décidément ces Kettler évoluent dans la cour des grands. Le mariage dura peu, fort peu. Le duc Frédéric-Guillaume mourut en 1711, sans postérité. Ce fut le dernier duc issu des Chevaliers porte-glaive qui put réellement régner sur la Courlande.

La veuve du duc Frédéric-Guillaume avait 18 ans. Bien jeune âge pour être duchesse douairière ! Et pourtant c'est ce qu'elle fut. Le trône ducal revenait à Ferdinand, oncle paternel du défunt. Vieux garçon, catholique bigot, il ne s'entendit pas avec ses sujets et alla vivre à Danzig. Anna était une régente de fait, et l'exercice du pouvoir était entre les mains du ministre résident de Russie à Mittau (*dont Anna fit son amant*).

Notons : le 25 octobre 1711, le tsar maria son fils et héritier, le grand-duc Alexis, à Torgau (*sur l'Elbe*) à une princesse de Volfenbuttel, une allemande, sœur de l'impératrice d'Allemagne, épouse de Charles VI. Puis il célébra son mariage à Pétersbourg, le 19 février 1712, avec sa deuxième épouse, la Livonienne. Sa première épouse, mère d'Alexis, vivait dans un couvent, à Susdal, sous bonne garde.[2]

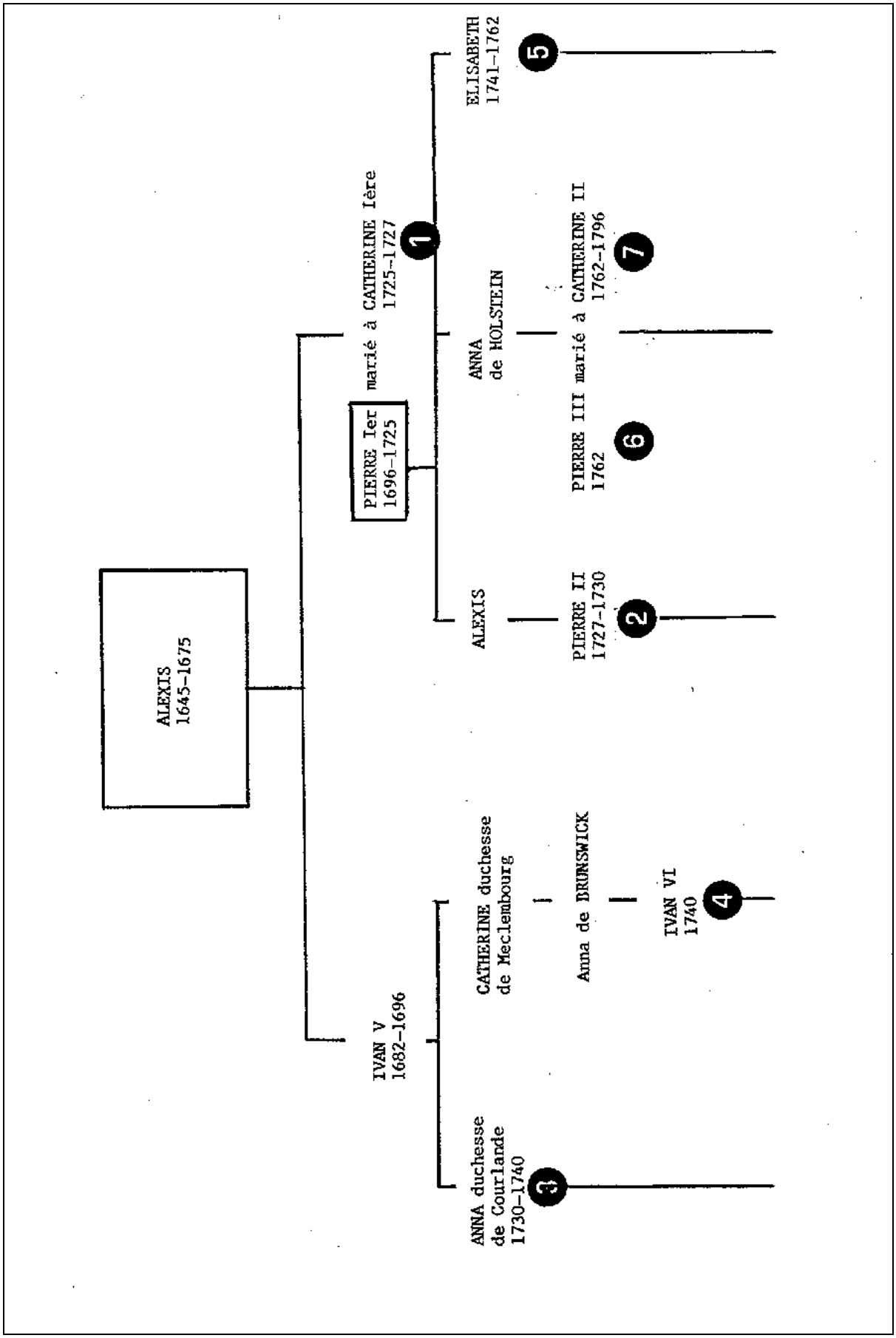
fin de cette période de guerre

La guerre n'était pas achevée. On se battait partout.

A signaler la bataille livrée en Mecklembourg, près de Gadeberg, le 20 décembre 1712. Les Danois et les Saxons (*alliés*) furent mis en déroute par les Suédois. Dans les rangs des Saxons se signale un jeune colonel appelé comte de Saxe. Soldat depuis l'âge de douze ans, Maurice de Saxe (*1696-1750*) était un fils naturel de l'électeur de Saxe, Auguste II, roi de Pologne, et d'une ravissante et éclatante comtesse suédoise, la comtesse de Königsmarck.

1 - Tableau : Albert Malet XVIII[e]. Révolution-Empire. p 78.

2 - "*La Russie sous Pierre le Grand*", de Voltaire. *op. cit.* p 502


ALEXIS
1645–1675
PIERRE Ier
1696–1725
marié à CATHERINE Ière
1725–1727
1
ELISABETH
1741–1762
5
ANNA
de HOLSTEIN
ALEXIS
PIERRE III marié à CATHERINE II
1762–1796
7
6
PIERRE II
1727–1730
2
IVAN V
1682–1696
CATHERINE duchesse
de Mecklembourg
Anna de BRUNSWICK
IVAN VI
1740
4
ANNA duchesse
de Courlande
1730–1740
3

De cette rencontre (*où il eut son cheval tué sous lui*) le célèbre homme de guerre garda une profonde admiration sur la cohésion et la force des troupes suédoises. Nous le retrouverons, un instant mêlé à l'histoire de Courlande.[1]

1713. Signature du traité d'Utrecht entre toutes les grandes puissances. Le premier roi de Prusse est mort. Son fils, le roi Frédéric-Guillaume, est essentiellement un soldat. L'Europe, nous l'avons déjà dit, l'appelle le Roi-Sergent. Patiemment, il forme une armée prussienne qu'il veut indestructible. Rapidement il porte à 50 000 soldats cette première armée d'Allemagne. Il profite de cette grande réunion internationale pour faire reconnaître par toutes les puissances son titre de roi souverain de Prusse, seul souverain d'Allemagne non soumis à un lien de vassalité avec l'Empereur du Saint-Empire Romain Germanique (*13 juillet 1713, traité entre France, Angleterre, Hollande, Portugal, Savoie et Prusse*). L'empereur Léopold avait, dès 1700, reconnu à l'électeur de Brandebourg le titre de roi de Prusse. Frédéric Ier était mort pendant les travaux préparatoires du traité. La Prusse gagna la principauté de Neuchâtel, en Suisse. L'électeur de Hanovre avait pris des positions communes avec Danois et Brandebourgeois, contre les Suédois et avait acheté aux Danois Brême et Verden. Anne Stuart, reine d'Angleterre, étant morte le 10 août 1714, l'électeur de Hanovre, bien que d'un âge avancé, et ne sachant pas un mot d'anglais, devint George Ier roi d'Angleterre. Et ce pays, dès lors, suivra de près la politique en Allemagne tout en y développant tout au long du XVIII^{e} siècle, et de façon incroyable, le poids de son commerce. George Ier avait marié sa fille au Roi-Sergent. Louis XIV comprit que le XVIII^{e} siècle serait dominé par cette alliance des deux Allemands, des Anglais et des Prussiens. Le nouveau roi de Prusse s'emparait de Stettin en septembre 1713. Les Prussiens, les Danois et les Saxons assiégeaient Stralsund, la grande place suédoise, puissamment fortifiée. Charles XII (*qui s'était miraculeusement échappé de Bender et des Turcs, avait traversé Pologne et Allemagne, déguisé*) dirigeait la défense. Charles XII se battit comme un lion. Une fois encore le fidèle Poniatowski lui sauva la vie lors de la prise de l'île de Rugen. La défense s'achevait. La mer était couverte de navires russes et danois. Un Charles XII ne se rend pas. Dans la nuit du 20 décembre il prend place avec dix personnes sur une barque. Il fallut plusieurs heures pour casser la glace du port. Le 21, Stralsund se rendait et Charles XII abordait chez lui, en Scanie[2] · Pendant ce temps, le tsar enlevait la Finlande aux Suédois. Le golfe de Finlande était un lac russe qu'il occupait de bout en bout. Il avait pris pied à Elsingford le 22 mai 1713. La dernière armée suédoise y fut battue le 13 mars 1714. La ville de Vasa et toute la Bothnie étaient occupées.[3]

Il reste au tsar à prouver la puissance de la Russie sur mer. Et le 15 juillet 1715 il est devant les îles d'Aland avec une flotte de trente vaisseaux de ligne, quatre-vingt galères, cent demies galères, vingt mille soldats embarqués. Le tsar voit sa flotte battre la flotte suédoise, beaucoup plus faible, et il débarque à Aland, les Russes occupent les îles.

Peu après, rentré à Pétersbourg, il savourait sa dernière, mais décisive victoire. Il surveillait la construction de sa résidence impériale à la campagne, Petershoff.[4]

En avril 1715, il avait marié la deuxième fille de son frère Ivan, Catherine, au duc de Mecklembourg, Charles-Léopold.

---

1 - "*Histoire de Charles XII*".de Voltaire *op. cit.* p 232.

2 - "*Histoire de Charles XII*", de Voltaire. *op. cit.* p 249 à 254.

3 - "*La Russie sous Pierre le Grand*", de Voltaire. *op. cit.* p 519.

4 - "*Histoire de Charles XII*", de Voltaire. *op. cit.* p 244 et "*La Russie sous Pierre le Grand*". *op. cit.* p 525 et 526.

embrouilles des diplomates. La Courlande

Le tsar voulut se rendre en France, apprendre en quels termes était le Régent avec l'Angleterre. La France fut tellement surprise par Pierre Le Grand, que l'on parle encore de son séjour en France.

S'arrêta-t-il à l'aller à Mittau voir la duchesse Anna sa nièce ?

Au retour, après la traversée de la Westphalie, un séjour à Berlin où le reçoit le Roi-sergent, qui ne s'asseyait que sur un fauteuil en bois, s'habillait en simple soldat et menait une vie spartiate, ce qui plut au tsar. De là, ce dernier, qui était avec l'impératrice Catherine, va à Danzig et ensuite à Mittau où, dit Voltaire, « il protège la duchesse, sa nièce, devenue veuve ».[1] Cette phrase nécessite un développement :

Une conférence diplomatique venait de se réunir à Aland, orchestrée par le cardinal Alberoni, premier ministre d'Espagne, et le baron de Görtz, conseiller et collaborateur de Christophe II qui dirigeait les affaires de Suède. Des ambassadeurs de très nombreux pays étaient présents. Pour faire plaisir au tsar, cette assemblée envisagea de lui donner le duché de Mecklembourg, belle position qui le mêlait en Allemagne Baltique, aux Danois, aux Prussiens et aux Hanovriens. Le roi d'Angleterre à Hanovre, l'empereur de Russie à Mecklembourg, c'est assez fabuleux.

Le duc Charles de Mecklembourg, qui avait épousé la nièce du tsar, perdait un duché, dans la famille depuis des générations, mais en compensation il recevait le duché de Courlande, où régnait sa belle-sœur, et on agrandissait ce duché de territoires arrachés à la Pologne. C'était donner une grande position à la Russie en Allemagne et consacrer l'état de dépendance de fait de la Courlande vis-à-vis de la Russie. Cela pouvait être tentant pour le tsar[2] . Mais Pierre le Grand ne voulait pas s'implanter en Allemagne, d'une part. Et d'autre part la couronne ducale sur la tête de sa nièce Anna lui convenait : elle n'avait pas d'enfant. On avait le temps de voir comment on ferait passer cette couronne sur le front d'un prince mâle de la famille Romanov. Le duc de Mecklembourg, à Mittau, ferait souche d'une nouvelle dynastie de ducs allemands. La première avait suffi il n'y en aurait pas de seconde. C'est ainsi qu'à cinquante kilomètres de Riga, grand port russe sur la Baltique, régnait une très jeune souveraine sans enfant. Mieux valait les choses en l'état. Le duché de Courlande tomberait tout naturellement entre les mains d'un Romanov et cela était mieux encore.

Il serait intéressant de savoir comment vivait cette duchesse à Mittau, au milieu d'une petite cour de courlandais, fidèles à la mémoire de leurs princes. Ce furent de longues années où, sans doute, trompant le temps, la jeune femme meubla sa solitude et prit des habitudes d'amours peu romanesques.

Mais ce séjour du tsar à Mittau fut un événement important de la Courlande.

la fin des géants

Au printemps 1716, un grand événement : une flotte de guerre anglaise avait, pour la première fois, paru dans la Baltique. On s'attendait à un débarquement de Russes et de Danois en Suède. L'incorrigible Charles XII se jeta sur la Norvège et attaqua Christiana, sa capitale. Puis assiégea Fredericksal, place forte importante et clef du royaume. Le siège commença en décembre 1718. Le 11 décembre, le roi fut tué par un tir de canons (*qui tiraient des cartouches*).

---

1 - "*La Russie sous Pierre le Grand*" de Voltaire. *op. cit.* p 539.

2 - "*La Russie sous Pierre le Grand*". *op. cit.* p 579.

Une balle d'une demie livre lui avait fait un trou dans la tête. L'instant de sa blessure avait été celui de sa mort.[1]

Trois ans après, et un débarquement près de Stockholm ayant permis aux Russes de se montrer persuasifs, la sœur de Charles XII (*roi sans enfant*), qui lui avait succédé, le 30 août 1721, signait à Nystadt (*sous la médiation de la France, médiatrice traditionnelle de la Suède*), un traité avec la Russie reconnaissant à cette puissance ses conquêtes : Livonie et Riga, Estonie, Ingrie, Carélie, Vibourg et une bonne partie de la Finlande et les îles voisines.

La Suède avait traité déjà avec les Danois, Prussiens et Polonais.

La Suède était à genoux et ne retrouva jamais le rang de grande puissance.

Alors, l'infatigable Pierre le Grand partit pour la Perse le 15 mai 1722. Il rêvait de dominer la Caspienne par une puissante marine. Il commença par ordonner la construction de plusieurs villes. Établi à Debent, il fit réparer et fortifier cette ville, ce que, avant lui, avait fait Alexandre. Il avait étendu son empire de la Baltique aux bornes méridionales de la Caspienne, ayant imposé sa paix, c'est-à-dire sa présence, aux Persans, aux Tartares, aux Turcs.

Le 18 mai 1724, à Moscou, il fit couronner et sacrer son épouse livonienne, Impératrice de Russie, en présence de la duchesse de Courlande sa nièce, et du duc de Holstein qu'il mariait peu après à sa propre fille Anne (*24 novembre*) bien qu'il ait été le neveu de Charles XII. Depuis longtemps ce géant de la politique et de l'histoire souffrait d'un abcès et d'une rétention d'urine. Il s'affaiblit dès le début de 1724 sans se relâcher dans ses travaux malgré l'aggravation constante de ses maux et de sa faiblesse. L'impératrice passa trois nuits de suite à son chevet. Il mourut dans ses bras, à quatre heures du matin, le 28 janvier. Catherine succéda à son époux le jour même de sa mort[2]. Les femmes qui vont régner sur la Russie, directement ou pour des enfants en bas âge, ont su augmenter la splendeur de cet empire. Triomphe sur les Turcs avec Catherine Ière. Victoire sur les Suédois avec Anna, fille du tsar. Conquêtes, avec Elisabeth, de territoires pris sur la Prusse et la Poméranie. Épanouissement sous Catherine II.

Combien de temps va se maintenir à Mittau la duchesse russe qui règne en Courlande ?

particularisme d'un curieux pays

Le dictionnaire géographique du Royaume de Pologne, souvent cité, donne des précisions très brèves (*voir le Tome Un*).

Lors de l'occupation suédoise (*1658*) nous avons vu les notables de l'état de Pilten, et Hasenpoth, vouloir que celui-ci soit une dépendance directe de la Courlande, pour ne pas devenir suédois.

En 1717, dit ce texte, Hasenpoth et Pilten passèrent au roi de Pologne, mais à l'exception de quelques domaines princiers. Le système convenait au peuple de cette curieuse contrée. Cette situation était désirée par la noblesse de Pilten de plus en plus puissante, qui ne voulait pas de médiateur entre elle et le roi de Pologne. C'est la volonté renouvelée, puisque exprimée une première fois en 1658, d'éliminer tout lien de dépendance avec le duc de Courlande. C'est une nouvelle preuve que dans ce comté vit un peuple à part, jaloux de son identité et de son indépendance, mais aussi en mauvais termes avec le duc. C'est le maintien d'un fossé creusé par des siècles de domination des Teutoniques et de leurs successeurs. On n'a pas oublié la main de fer des terribles Chevaliers et leurs procédés. Ici, on est chez les Coures, un peuple

1 - "*XVIII^e Siècle*", d'Albert Malet. *op. cit.* p 68. "*L'Histoire de Charles XII*", de Voltaire. *op. cit.* p 271.

2 - "*La Russie sous Pierre le Grand*", de Voltaire. *op. cit.* p 586 à 591.

qui est resté libre, c'est-à-dire qui n'a pas été réduit en servage. On ne s'est pas incliné à Hasenpot et on a eu la protection d'importants souverains de la Baltique pour faire triompher son droit, asseoir les privilèges conservés depuis le XIII^{e} siècle.

Certes, le roi Auguste II avait très ouvertement, à l'ouverture de ce conflit, exprimé son ambition de récupérer la Livonie et Riga, mais celles-ci sont devenues russes. L'Empire du tsar a accru sa puissance, la Pologne sort de ces guerres couverte de ruines en pleine décadence. La Livonie et Riga sont russes et le resteront. La Pologne ne peut que s'incliner.

De la Courlande il ne fut jamais question, sauf à ces conférences d'Aland. Le problème réglé rapidement, par le tsar, à son retour de France (*son arrêt à Mittau auprès de la duchesse*), qui donc a voulu remettre le comté dans la situation où il se trouvait en 1658, avant la conquête de la Livonie par les suédois ?

Il y a une raison pour qu'une - ou plusieurs puissances - aient appuyé ce retour du comté à la Pologne amoindrie et moins susceptible que jamais d'imposer quoi que ce soit à ces fiers habitants. On nous dira : la noblesse, les notables du pays voulaient. A cette époque de règnes de grands monarques absolus le poids de la volonté populaire pesait très peu, même présentée par une diète aristocratique. Le droit d'un peuple à disposer de son destin, cela fait sourire à cette époque, c'est incongruité. Il faut trouver ailleurs la vraie raison.

Faute de savoir, il n'est possible que d'avancer une hypothèse - Pilten relève à nouveau du roi de Pologne, « à l'exception de quelques domaines princiers », dit le dictionnaire. Si les habitants de ce pays obtenaient d'échapper au duc de Courlande pour garder leur petit gouvernement de république aristocratique et autonome, les princes aussi avaient obtenu que leurs domaines échappent à la souveraineté courlandaise et à toute tutelle polonaise en sus. Les princes qui avaient pu conserver des domaines dans le pays préféraient les soustraire à toute dépendance des états voisins, Pologne ou Courlande. Pour obtenir ce résultat ils devaient appuyer les revendications de la diète du comté. Poursuivant, en fait, le même but, la diète aristocratique du comté et les princes s'allièrent. Mais qui étaient ces princes ? Les maisons de Danemark et de Brandebourg ? Ces maisons n'étaient pas séparées par un fossé des ducs de Courlande héritiers des Teutoniques. Mais à Mittau ne régnait plus un Allemand, mais une Russe. Soustraire leurs domaines à la souveraineté d'une Russe, cela devait être pour eux lourd de sens.

Voilà l'hypothèse que nous avançons... Il reste à vérifier quelle a pu être la réalité.

Lorsque le tsar revenant de France, s'arrêta à Mittau pour assurer la protection de sa nièce, c'était pour l'affermir sur le trône de Courlande. Mais c'était peut-être aussi pour trancher ce problème du pays de Pilten. On ne peut pas ne pas rapprocher la date du séjour de Pierre le Grand auprès de sa nièce : 1717 est la date à laquelle le comté sortit de la souveraineté courlandaise pour se retrouver vaguement et théoriquement rattaché au roi de Pologne. Le tsar avait eu plusieurs rencontres avec Auguste II. Il avait pu s'entendre avec lui, c'était un Allemand pas un Polonais, pas de haine entre eux. C'est grâce au tsar que le roi Auguste avait pu revenir en Pologne et y régner à nouveau. Le contentieux entre les deux souverains, était Riga et la Livonie. Les traités avaient mis fin à cet ensemble de guerres complexes (*guerres de succession d'Espagne, notamment*), et la Russie gardait ses conquêtes. les rapports entre le tsar et le roi de Pologne s'étaient considérablement rafraîchis, le tsar était mécontent du roi ou plutôt de son premier ministre, le comte Flemming, qui voulait arracher la Pologne au joug de la dépendance, imposé par les bienfaits et par la force. Rien n'est plus difficile à supporter au delà d'un court délai dans les relations politiques que les devoirs de la reconnaissance d'un état envers un autre état, son bienfaiteur. Après tout, c'était bien de donner satisfaction aux revendications de cette diète de Pilten et aux pressions exercées par les princes. Lui, le tsar, conservait Riga et la Livonie, sa nièce sur le trône ducal de Mittau, il fallait bien ne pas irriter le roi de Pologne : Riga et la Livonie, il les avait arrachées aux Suédois, pourquoi les rendre aux Polonais... Par contre, il était plus délicat de laisser à sa nièce, ce pays de Pilten qui, lui, était resté polonais. Alors le tsar trancha et dit à sa nièce d'abandonner Pilten au roi de Pologne. Et Pilten redevint la République des Aristocrates.

℘

II - LES DERNIERS DUCS

Anna

La duchesse Anna vivait dans une cour composée d'Allemands. Une cour soumise aux humeurs de ses favoris, favoris choisis par elle au gré de ses caprices. Mittau est une cour allemande, avec une régente russe dont le règne va durer 19 ans !

Les choses allèrent sans trop de heurts jusqu'en 1725. Alors entra en scène Maurice de Saxe. Le duc régnant, et qui régnait si peu, était prés de la mort. La noblesse de Courlande voulut éviter de se faire imposer un nouveau souverain par les Russes, craignit une série de désordres. Elle décida donc d'élire un nouveau duc, sans attendre la mort de celui qu'elle avait déjà.

Arminius comte de Saxe, bâtard reconnu de l'Électeur de Saxe, Auguste roi de Pologne, dit Auguste Le Fort (*de sa filiation sont issus nos trois derniers rois Bourbon, dont deux au moins eurent un embonpoint héréditaire*) et de la ravissante comtesse Aurore de Königsmarck.

Il était arrivé à Paris aux plus folles années de la Régence, dans les années vingt, après douze campagnes, déjà auréolé de gloire et paré de mille légendes. Il avait 24 ans. Les salons se l'arrachèrent. On se disputait cette année là trois oiseaux rares :

- Melle Aïsse, cette si belle esclave circassienne achetée sur le marché d'Istambul par l'ambassadeur de France. Intelligente beauté venue de l'Orient, où elle s'appelait Aïcha.
- M. de Lauriston, ce mage de la finance, venu de l'Ecosse humide où il s'appelait Law.
- et M. de Saxe, venu du froid, qui n'avait pas changé de nom mais de prénom.

Entré dans la légion Saxonne à 12 ans, il servait dans l'armée de l'Empire qui assiégeait Lille en 1708, Tournai en 1709. Ceux qui parlaient le français se tordaient de rire à l'appel de son prénom : Arminius ! Il se fit appeler par eux, Maurice. Et de ses camarades parlant allemand, qui rigolaient encore plus fort, il obtint de se faire appeler Hermann. A vingt ans, son royal père l'avait marié à une Victoire qui ne lui plaisait pas du tout. Elle s'appelait Victoire de Löeben. Elle ne put l'appeler Fidèle. Il déserta cette Victoire. Elle ne voulut plus s'appeler Mme de Saxe. Elle divorça.

Maurice de Saxe à Paris

Maurice, puisqu'il faut l'appeler par ce prénom, s'impose à Paris : Origine royale, roman de la splendide comtesse sa mère délaissée et devenue abbesse, faits d'armes, succès mondains, conquêtes féminines. Le Régent appréciait tout cela. Le comte de Saxe n'était-il pas colonel à l'étranger ? Le Régent lui confie un régiment. Et c'est ici que vient se placer la plus sublime manœuvre du vainqueur de Fontenoy, celle qui lui acquit du Tout-Paris la renommée du plus grand des stratèges.

Dans les années vingt, je veux dire 1720, régnait sur le Théâtre Français une grande comédienne, une grande tragédienne, Adrienne Couvreur, fille d'un artisan chapelier un peu fou. Son talent avait conquis Paris. Elle se faisait appeler Lecouvreur. De Voltaire, homme jeune, auteur charmant, elle est l'interprète favorite. Il ne veut qu'elle pour jouer ses pièces et le rideau baissé lui confie d'autres rôles aussi délicats.

Un soir Maurice croise Adrienne dans les coulisses du Français. Il parle en hachant. Rien du charme zézayant de l'Italie, rien des roucoulades de la Pologne. Il ne chuchote pas quand il parle, il teutonne, il saxonne. Adrienne n'était pas coquette, pas de rire à gorge déployée, elle roule doucement ; pas d'œillades, elle baisse les yeux.

Atalide est aimée de Bajazet. Sa rivale n'est autre que Roxane, terrible et puissante sultane. Bajazet fait porter un billet à sa chère Atalide par son esclave Zaïre. Tout le monde connaît bien la tragédie de Racine, Bajazet, mais encore valait-il mieux rappeler ce détail ici capital. C'est bien sûr la Lecouvreur qui va jouer au Français le rôle d'Atalide.

Alors, le soir de la première, Maurice voit dans les coulisses l'actrice qui joue Zaïre. C'est l'entracte et elle attend un plateau posé à côté d'elle. Sur ce plateau attend aussi un billet, un billet de théâtre bien sûr, c'est-à-dire une page en blanc. Zaïre, enfin la comédienne, est distraite par un galant qui s'attarde... C'est l'instant où Maurice a l'éclair de génie qui en un instant fait les grands stratèges. Et il exécute sa manœuvre promptement : Il subtilise le billet de théâtre, la page en blanc, et le remplace par le billet qu'il vient d'écrire, un vrai billet, un billet d'amour L'entracte est terminé. La tragédie a repris. C'est le moment : Zaïre fait son entrée portant le précieux plateau. Attalide vivement fait un pas, ou deux, vers son esclave :

« *Ah! Sais-tu mes frayeurs ?* »

Le plateau est présenté par Zaïre. Atalide se saisit du billet, l'ouvre, et manifestement se trouble : Le billet n'est pas une page blanche. Elle lit, effarée : « Je adore vous. Prans mon cœur. Ma soleil... J'aime vous mon entier vie, etc... ». Le plus dur reste à faire pour Adrienne: en scène, Atalide doit lire à haute voix le billet de Bajazet. Et après un temps très supérieur à une hésitation, Adrienne entend Atalide parler :

« *Après d'injustes détours,*
« *Faut-il qu'à feindre encor votre amour me convie ?*
« *Mais je veux bien prendre soin d'une vie*
« *Dont vous me jurez que dépendent vos jours.* »

Jamais Atalide n'a été aussi émue, et quand Adrienne jette sur la salle un regard éperdu, elle aperçoit le comte de Saxe explosant de bonheur. Alors, laissant couler ses pleurs, Atalide explose, dans un sanglot, pour ce rejeton des rois:

« *Hélas ! que me dit-il ? Croit-il que je l'ignore ?*
« *Ne sais-je pas assez qu'il m'aime, qu'il m'adore ?* »

Jamais aussi Atalide n'a trouvé Racine aussi long. Verra-t-elle la fin de son rôle? Quand se terminera cette tragédie? Comment aussi va se dérouler la pièce qu'elle va jouer. Comment sera-t-elle dans ce nouveau rôle qui l'attend ?

Enfin, ce sont les derniers vers ; enfin Atalide plonge dans son sein le poignard à ressort, point final de cette tragédie, et s'effondre, suivie dans sa chute par le rideau qui tombe. Quelques minutes après elle disparaissait dans les bras de Maurice, délirant de bonheur! et de sa réussite. Le génie de Maurice, ce fut d'avoir emprunté le chemin du théâtre pour enlever le cœur d'Adrienne. Après une étreinte étourdissante dans la loge de la grande tragédienne, le couple quittait le Français pour gagner le logement de la tragédienne. Où pensez-vous que celle-ci logeait? Mais rue Visconti, dans cette rue où naquit Jean Racine : qui, après tout cela, peut croire encore à la coïncidence ?

Le Tout-Paris, à tout rompre, applaudit debout, dans cette vaste salle, si bien fermée, où il projette son propre spectacle. A la fin du siècle précédent, on disait : « Ville assiégée par Vauban, ville prise ». A Paris, aux folles années vingt (*1720*), on pouvait dire : « Femme assiégée par le comte de Saxe, femme prise », et les échos mondains appelèrent les héros de cette histoire Khalife-Sultan et Zilamire. Le khalife avait 26 ans et Zilamire 30.

A son maître, Adrienne fut fidèle ; Fidèle comme un chien fidèle. Le saxon débordait de santé. Il prit avec la tragédienne les mêmes libertés qu'avec la langue française. il bousculait horriblement du français la grammaire et des sentiers battus écartait son vocabulaire. Il parlait de ses « écartades » comme d'incartades sans lendemain et, pour les faire oublier, bousculait sa maîtresse aussi bien sur une table pour ne pas remettre à plus tard sa quête d'amour.

Les amours à Paris ne font pas oublier le déroulement de l'histoire. Les amis saxons de Pologne l'avisent de la décision de la diète de Courlande de procéder à l'élection d'un nouveau duc. Un émissaire lui est expédié de Dresde, de Saxe. Alors, cédant à l'appel de son destin, n'écoutant que son devoir, il prit sa décision. Il sera duc de Courlande. Pour la première fois Adrienne entendit parler de la Courlande. Quand il partit, elle comprit qu'elle le voyait pour la dernière fois. Elle se trompait.

Le père de Maurice, le roi Auguste, soutenu par les armées russes, venait de chasser de Pologne Stanislas Leszczynski, que la diète polonaise avait pourtant très régulièrement élu. Stanislas, le beau-père du roi de France ! Somme toute, Maurice quittait Paris au bon moment. Les Parisiens n'auraient pas manqué de le « saxonner » durement. L'enchaînement des faits se déroulait favorablement pour Maurice.

Maurice de Saxe en Courlande

Et le voilà sur les routes d'Allemagne, accompagné par l'émissaire venu de Saxe. Il s'arrête à Dresde. Pour l'électeur de Saxe, pour Auguste le Fort, roi de Pologne, voir son fils, même bâtard, sur le trône ducal de Courlande, c'est une bonne opération. Nanti des consignes paternelles, Maurice gagne Mittau. Nous sommes en février 1725.

Dès son arrivée, il perçoit qu'il n'a guère de chances. Cependant la noblesse courlandaise commence à réagir : ce candidat inattendu n'est ni russe ni polonais. Il a la même filiation que les nobles courlandais. Les membres de la Diète, comme lui, sont allemands. Les liens entre le Saxon et l'essor des Chevaliers teutoniques sont étroits. Ces nobles courlandais et Maurice de Saxe reconnaissent leur origine commune : il fraternisent.

De plus, pour lancer sa campagne électorale, Maurice va compter sur une troupe fidèle, motivée, dynamique, très militante : ce sont les femmes ! On commence par ses sœurs ; la comtesse de Frise et la comtesse Orzelska ; la maréchale Bielinski, à Riga ; la comtesse Pociey, à Varsovie... et toutes les admiratrices. Le recrutement de ses partisans marche bon train.

Un appui féminin de taille et de poids inattendu lui vient du château de Mittau, de la duchesse Anna Ivanovna (*32 ans*). C'est une belle femme, blonde, un peu rougeaude, ses yeux sombres sont assez beaux. Sa taille est majestueuse, plutôt imposante. Jusqu'alors elle n'a pas montré une ardeur particulière en amour. Le déclenchement se produisit quand Maurice se présenta à elle. Elle a fondu devant ce colosse aux yeux clairs. La fièvre du printemps s'empare d'elle, elle ne la quittera plus. La duchesse douairière soutient la candidature de l'homme dont elle raffole. Elle lui déclare bientôt sa flamme, la lui montre sans doute. Pris dans le tourbillon de sa campagne électorale, assujetti à son ambition, prêt à tout pour atteindre le trône ducal, Maurice se jette dans le feu. A son amoureuse passionnée, à la nièce du grand tsar Pierre 1er, à cette fille de tsar, entre deux étreintes, Maurice promet le mariage. Il lui tient un langage conjugal dans cette lettre :

« Rien n'égale la tendresse et l'estime que je conçois de plus en plus pour vous, et tout ce qui peut assurer une véritable passion... Où trouver quelqu'un dans le monde qui joint à une figure aimable de rares talents, une vive et sincère tendresse, et les qualités d'une charmante maîtresse aux mérites les plus solides ? Où trouverais-je quelqu'un qui sache aimer comme vous faîtes, qui soit constante, fidèle ? » (*lettre écrite en allemand, pas en français*).

Anna Ivanovna, duchesse douairière, s'apprêtait à être duchesse régnante de Courlande pour la deuxième fois. Son ducal amour aidant, Maurice de Saxe fut élu duc de Courlande. Cela ne lui était encore jamais arrivé.

Pierre Ier était mort. C'est sa deuxième épouse, Catherine Ière, la Livonienne, qui régnait à Pétersbourg... Enfin elle a abandonné le pouvoir à son favori Menchikof, à qui elle s'est, elle-même, abandonnée. La tsarine se fâche. Ce saxon, ce bâtard, sur le trône de Mittau ? Et cette Anna, affolée d'amour, qui fera des enfants ! va-t-on vers une intrigue du roi de Pologne ? des Polonais ? Est-ce une manœuvre des souverains allemands pour installer un souverain allemand à Mittau, à la porte de Riga ?

Elle envoie aussitôt Menchikov en Courlande. Sa mission : faire déposer le nouveau duc et se faire élire à sa place, tout simplement. Pour que la discussion ne soit pas trop longue et la persuasion certaine, douze mille soldats russes suivent. A Varsovie, rien ne va plus pour l'infortuné Maurice. Son père, le roi Auguste, est l'objet de chantage, de pressions, de la part des Polonais, manipulés bien sûr par les Russes et leur or. Auguste n'a pu se replacer sur le trône de Pologne que grâce aux baïonnettes russes : Il s'exécute. Maurice, son fils, est proscrit en Pologne, plus, sa tête y est mise à prix ! Il n'a même pas la possibilité, en cas de coup dur, de s'enfuir en Pologne. Il est véritablement pris entre Russes et Polonais. Le nouveau duc écrit à son père :

« Je ne suis plus à moi-même et ne puis rien faire sans le consentement des États de Courlande ».

Et il remet son trône au vote de la diète, prêt à le quitter dès que l'élection du nouveau duc, son remplaçant, sera effectuée. Le vote eut lieu : Maurice de Saxe est réélu en juin 1726. Le voilà duc électeur de Courlande pour la deuxième fois. La cohésion des descendants teutoniques, le soutien des femmes toujours enflammées, le soutien de l'ardente Anna, ont fait merveille contre la Tsarine, contre la Pologne. Le duc régnant n'a plus qu'à se battre pour garder son trône. La Courlande n'a pas d'armée. Il va en constituer une. Pour cela, il faut de l'argent, il n'en a pas : comment en trouver ? Le vieux procédé des hommes à grande tournure qui cherchent de l'argent : en demander à celles qui savent s'en procurer. Les admiratrices donnent à la quête lancée par leur héros. Ses amies des villes hanséatiques donnent, puis l'abbesse de Quedlimbourg vend tout ce qui lui reste : fourrures, bijoux, argenterie, il est vrai que cette abbesse, née Aurore Königsmarck, est la mère du duc de Courlande. Elle vivait dans son abbaye, abbaye protestante, dans le luxe, et en avait fait une cour d'amour.[1]

Adrienne, au Théâtre Français, reçut un soir une lettre de Courlande, de son duc. Elle voit l'homme qu'elle aime, là-bas, dans les neiges de Courlande. L'épée à la main, il fait face à une meute de spadassins qui cherchent à le transpercer. Elle frémit. Alors, en quelques heures, Adrienne vend ses bijoux, ses plats d'argent. Le Comte d'Argental, un de ses admirateurs, au pied levé, se propose pour aller porter à Mittau les 40 000 francs recueillis.

D'Argental relie Paris à Mittau à cheval, sans séjourner en cours de route . Les hommes de cette époque avaient une résistance d'athlète ! Mittau ! d'Argental est introduit dans le château des ducs de Courlande où le duc Électeur vit avec sa fiancée, Anna Ivanovna toujours aussi folle de son Saxon. Dans le château elle le tient quasiment prisonnier. Elle le harcèle : il faut qu'il l'épouse. Célébrons le mariage ! Si son idole est le duc régnant pour la deuxième fois, elle, fille et nièce de tsar, n'a été duchesse-régnante qu'une seule fois. En somme, Maurice et Anna formeraient un couple absolument jamais vu. Maurice dit toujours qu'il va épouser. Mais ce jeu l'ennui. Le château des ducs, où son amoureuse le confine, n'est pas gai. Pour se détendre, il retourne à son jeu favori : ce n'est pas la guerre, c'est la galanterie.

Il s'en est pris à une jeune servante de la duchesse douairière. Une nuit, où il neige abondamment, Maurice va introduire dans le château sa conquête pour des jeux peu innocents. Comment faire traverser à la belle une cour sans que la trace de ses pas ne trahissent son

1 - André Maurois. "*Lélia, ou la vie de George Sand*". Ed. Rencontres. p 15 et 16.

passage ? Alors Maurice la porte sur son dos. Ils vont atteindre le château, l'un portant l'autre, soudain, à deux pas, une lumière droit dans les yeux : une vieille qui s'avance une lanterne à hauteur de visage. Surprise de Maurice qui esquisse un pas de côté. Les pieds en avant, il glisse et fauche la vieille. La jeune fille roule. Bruit de la chute. Cris des deux femmes. Les gardes accourent et découvrent leur duc assis par terre, emmêlé à deux femmes aux jupes retroussées. La duchesse douairière a ouvert sa fenêtre pour connaître la cause de ce vacarme. Elle voit et comprend.

Le lendemain le mariage est rompu. C'est ainsi que Maurice de Courlande ne devint pas le mari d'une impératrice de Russie, car en épousant Anna il épousait la future tsarine. Il n'y aurait pas eu de Biron !

Cette aventure fit le tour des chancelleries d'Europe, des salons de Paris. On s'en gaussa ! Quelle *croustillanderie* ! Pauvre Maurice ! Triste duc ! Seule Adrienne en souffrit.

Une nuit, rue Visconti, Adrienne reçoit la visite de Maurice. Il a dû fuir son château ducal, son duché. Pour Adrienne, c'est le délire du bonheur. Pas pour longtemps : ce n'est ni l'amour ni la raison qui amènent à Paris ce deux fois duc de Courlande. Non. Il vient chercher du secours auprès du roi de France. La France n'abandonnera pas la Courlande, pense Maurice. Certes, pour son beau-père, Louis XV a fait entreprendre la folle équipée de Danzig, inutile sacrifice du comte de Plelo et de combien de ses hommes !... Mais la Courlande n'intéresse personne en France. Les navires de la Royale ne débarqueront aucune troupe sur la côte de Courlande inhabitée, sur les plages aimées par l'ambre.

Que va faire Maurice ? Rien qui soit marqué du sceau de la raison : il retourne en Courlande. Là, il est attendu par la haine d'Anna Ivanovna, l'amoureuse bafouée, et aussi par Menchikof avec une forte armée russe. Maurice va se battre pour son trône.

Il gagne d'abord sur le plan politique. Étant parvenu à réunir la diète, celle-ci est appelée à voter pour nommer un nouveau duc, et Maurice est élu. Elu duc de Courlande pour la troisième fois. Jamais on n'a vu. Jamais on ne reverra.

Sur le plan militaire, ça va mal. Pressé par les Russes, il trouve refuge dans une petite île du nom d'Usmaïs (*que nous n'avons pas su localiser*). avec son habitude de faire changer les noms, il l'appelle Fort-Maurice. Il écrit à Adrienne qu'il a des vivres pour trois mois et qu'il va se battre. Il dispose d'une armée. Moins forte que l'armée papale avant Vatican II : douze officiers, dont un français, cent fantassins, une centaine de dragons.

Une nuit, le trois fois duc de Courlande a une lueur de lucidité : il réalise sa situation. Il donne l'ordre à ses officiers d'aller traiter avec Menchikov. Lui, se sauve en pleine nuit. Il échappe aux Russes qui veillent sur la rive qu'il atteint. Il a emporté avec lui une cassette. Dedans se trouve le procès-verbal de son élection de duc de Courlande. Quel procès-verbal ? Celui de sa première, de sa deuxième ou de sa troisième élection ?

C'est la fin du rêve courlandais. La diète se réunit à nouveau. Elle vote avec appétit et annule les trois élections qui firent de Maurice de Saxe, par trois fois, un Duc Electeur de Courlande. Notre héros écrivit, mais bien plus tard, il est vrai : « et le comte de Saxe se retira en France parce que le temps de tirer l'épée était passé ».

Maurice de Saxe après la Courlande

Maurice ne gagne pas immédiatement la France. Il séjourne à Breslaw, en Silésie, où il se livre à des intrigues. Il va en essayer d'autres en Hollande. C'est là qu'il apprend une nouvelle surprenante : Elisabeth, la dernière fille du tsar Pierre 1er est amoureuse de lui, sans l'avoir jamais vu. Le récit de ses malheurs, l'auréole de ses conquêtes aussi, l'ont enflammée. Et le diable seul savait le volcanisme de son tempérament ! Les cours de l'Europe n'en finissaient pas de savourer les aventures du beau Saxon, Elisabeth, elle, en avait la tête tournée. Déçu par son aventure courlandaise, ses rapports avec une fille de tsar, Anna... On dit que l'intrépide Maurice, pour la première fois, eut peur. Peur d'une aventure russe. Peur des amours avec la fille du tsar Pierre 1er. A la cour des tsars on finit mal. Ainsi manqua-t-il, et pour la deuxième fois, d'être le mari d'une impératrice de Russie... quoique... quoique... Mariée et assagie (*pas sûr*), on peut penser qu'Elisabeth n'aurait pas pu payer de sa personne de la même façon pour soulever les soldats de la Garde et s'emparer de la couronne des tsars. Ce refus opposé, Maurice se voit proposer un très riche mariage avec la veuve du comte Flemming. Il le refuse : Il n'épousera qu'une princesse.

Il court à Quedlimbourg, sa mère l'abbesse s'y meurt. Quand il arrive on vient de l'enterrer. Il va à Berlin pour rencontrer son père, puis à Danzig. Il est toujours en quête d'une authentique princesse à épouser. Ce n'est qu'après avoir tout épuisé, tout cherché, tout perdu qu'il regagne Paris.

Un soir, le 23 octobre 1728, au Théâtre Français, dans la loge de la Lecouvreur, un homme attend la tragédienne qui achève de jouer Cornélie dans « La mort de Pompée ». Ainsi reprendront les amours d'Adrienne et de son trois fois ex-duc, elles seront mesurées, très inconstantes pour lui, et tristes pour elle qui l'aime toujours vraiment. Elle n'a plus que deux ans à vivre.

Paris ne fait pas grise mine au Saxon. il est l'ornement des réunions mondaines, déchu ou pas, qu'importe, il a porté une couronne. On le convie partout. Les grandes dames qui aiment séduire rêvent toute de sa présence à leur toilette, elles oublient que ce duc-régnant a perdu sa couronne. Et lui se dit qu'il va épouser la plus belle et la plus riche des duchesses de France. Pauvre Adrienne !

Toutes les *courlandonneries* auxquelles il s'est livré, dans la bouche des belles duchesses colportées, sont devenues des aventures charmantes, des *courlandonnades* qui ont rendu Maurice de Saxe plus séduisant.

Un compositeur italien, Cilea, mit en opéra les amours d'Adrienne et de Maurice mais dans ce dernier rôle, il changea encore de nom. A l'Opéra, il fut Maurizio di Sassonia. Son arrière petite-fille, de la main gauche, George Sand, rêva de la Courlande en contemplant amoureusement le portrait du vainqueur de Fontenoy.[1]

Biron[2]

Quoique il en soit, après le départ de Maurice de Saxe, au milieu de sa cour d'Allemands, à Mittau, la duchesse ne vit pas dans l'ascèse. Elle fit passer dans son lit un de ses serviteurs. Il y passa si souvent qu'il devint et resta son favori. Un favori de plus en plus influent, qui sut se faire donner et prendre de plus en plus de pouvoir car il était ambitieux. C'était un Allemand,

---

1 - Catherine Clément. "*Adrienne Lecouvreur*". p 167/229. Argenson, "*Adrienne Lecouvreur et Maurice de Saxe. Leurs lettres d'amour*". Gilles Lapouge, "*Les Folies Kœnigsmarck*".

2 - BÜHREN Ernst-Johann. Son nom deviendra BIRON pour suggérer une parenté avec la famille française des Gontaut de Biron. Ceci grâce à l'autorisation de reprendre le nom d'une branche éteinte. Pourtant des Biron français vécurent jusqu'à la Révolution Française.

Ernst-Johann Biron. Né en 1690, il avait trois ans de plus que la duchesse. Nous avons dit de Biron que c'était un serviteur d'Anna. En général, il est dit que c'était un domestique de la cour. Certains précisent un palefrenier, ce qui suppose plus de rudesse et moins de finesse que la fonction de valet dans une cour. Mais, pour certains historiens, si Biron faisait partie de la domesticité de la cour ducale, c'était au sens latin du terme. Françoise de Bernardy est formelle : elle détruit la légende du palefrenier et précise qu'il était un petit employé de chancellerie[1]. C'est une historienne sérieuse qui a bien exploré le monde de la fin du XVIIIe siècle, spécialiste de la famille Beauharnais, auteur d'une bonne biographie sur Dorothée de Courlande, duchesse de Dino, duchesse de Talleyrand et duchesse de Sagan. Chancellerie ? Qu'est-ce à dire ? Tout grand seigneur avait sa chancellerie. Un ensemble de bureaux où l'on recevait et expédiait le courrier d'abord. C'était le moyen de gérer les domaines, les immeubles de rapport, les affaires d'un grand seigneur. On envoyait les ordres, on recevait les comptes-rendus, les comptes. On y analysait et centralisait le tout. C'était donc le service administratif d'un prince. On y assurait aussi la conservation des documents administratifs, contractuels, comptables, des plans des bâtiments, des domaines, des devis de travaux, des rapports des architectes. On y tenait l'état civil de la famille du prince. Un employé de chancellerie pouvait apprendre, se rendre utile, parfois se faire apprécier par un grand-commis, un officier de la maison du prince et assurer ainsi une honorable carrière. Choderlos de Laclos, Maret futur duc de Bassano, ont ainsi servi le duc d'Orléans en travaillant dans sa chancellerie.

Pour Albert Sorel, c'est un palefrenier. Pour Jean Orieux : « un palefrenier des anciens ducs de Courlande »[2]. Mais Lacour-Gayet, Louis Madelin et Jean Rivois, biographes de Talleyrand, restent muets sur l'origine de Biron. Le baron de Barante a publié (*1929, Calmann-Lévy*) les Mémoires du comte de Saint-Priest. Une note, en page 184, tome II, de cette édition, précise que « Biron était le fils d'un pauvre forestier de Courlande ».

On peut observer ceci :

- Ou Biron n'est ni Livonien, ni Courlandais, mais Allemand. Les Allemands dans ces pays sont commerçants, financiers, bourgeois, grands propriétaires, fournissent la classe dirigeante. Employé de chancellerie de la duchesse de Courlande pour un Allemand c'est possible. On conçoit mal un palefrenier allemand en 1710 ou 1712. La précision de Françoise de Bernardy est donc à retenir.

- Ou Biron n'est pas Allemand, ni Livonien, mais un Coure. Un des descendants de ce petit peuple qui est resté libre, non enchaîné dans le servage par les Chevaliers. Son père alors a pu être un pauvre forestier, travailleur indépendant, comme on dirait aujourd'hui. Et là encore c'est possible que le fils d'un Coure soit devenu employé de chancellerie. Le personnage n'a pas laissé bon souvenir. « homme féroce » écrit Mirabeau, qui a des renseignements de bonne source courlandaise.[3]

Couronne impériale pour Anna

La vie à la cour de Russie n'est pas de tout repos. Alexis, le fils, d'un premier mariage, de Pierre Le Grand avait épousé en 1711 une princesse allemande. Les différends entre le tsar et son fils finirent par être tels que le tsarévitch fut condamné à mort, et mourut avant l'exécution de la sentence. Au décès de Pierre le Grand, son héritier en ligne directe était son petit-fils, le fils de l'infortuné Alexis. Les rapports entre les divers membres des familles des tsars ont toujours été troubles, avant cette période comme après. Une atmosphère très lourde régnait à la cour de Russie. N'oublions pas qu'Eudoxie, la première épouse de Pierre Le Grand, avait

1 - "*Le Dernier Amour de Talleyrand*", de Françoise de Bernardy. "*La Duchesse de Dino*". p 15.

2 - "*Talleyrand*", de Jean Orieux. p 497.

3 - "*La Mission Secrète de Mirabeau à Berlin*". Introduction et notes d'Henri Welschinger. Plon 1900. p 128.

été enfermée par ses soins dans un couvent. En sus, le tsar avait enfermé dans le même couvent de Susdal, sa sœur Marie.[1]

A la mort de Catherine Hier, l'impératrice livonienne, le fils d'Alexis régna, il avait douze ans. Malheureux enfant, privé de son père dans des circonstances épouvantables ! Pierre Le Grand avait bien eu un fils de la Livonienne, un enfant infirme, mais il était mort enfant.[1]

Nous n'avons aucune précision sur le rôle que joua la duchesse Anna à la cour du tsar son neveu, mais ce rôle fut très probablement important. Ambitieuse, elle l'était, et pensait que c'était à elle, la fille aînée d'Ivan V, qu'il revenait de servir de mentor à son petit cousin le tsar Pierre II.

Le jeune tsar meurt en 1730. Apparemment la duchesse de Courlande se trouvait à la cour de Pétersbourg depuis quelques temps et délaissait un peu sa cour de Mittau.

C'est ici qu'il convient de rappeler qu'en 1721, Pierre le Grand avait aboli les anciennes règles de succession au trône de Russie et établi le droit pour le tsar de désigner son héritier à son gré. C'est ce qui fut fait jusqu'à Catherine II comprise, oh combien ! Le droit à la succession du tsar sur le trône de Russie fut principalement déterminé par la force, la ruse, et la corruption, le tout combiné et selon des dosages qui pouvaient varier. C'est ce qu'exprimait un ambassadeur de France dans ces termes : « Celui qui a les baïonnettes, une cave pleine d'eau de vie et de l'or, est maître ici ».[2]

Anna - qui n'avait aucun scrupule sur le choix des méthodes - eut à combattre le prince Menchikof, favori de Catherine Hier, et sans doute son amant, qui fut le vrai maître politique de la Russie et gouverna sous le régné de la Livonienne. A la cour de Russie l'usage établi, très bien transmis de Moscou à Pétersbourg, est de disgracier et de déporter le favori du régné précédant si on lui laissait la vie. Or Menchikof, du vivant même de Catherine Hier, s'était institué le mentor et le protecteur du futur tsar. Il avait même pour objectif d'en faire son gendre. De faire de sa fille une impératrice. Au décès de Catherine Hier, il pensa son heure arrivée, joua au Régent, à celui qui gouverne pour le tsar enfant. Anna sut battre le rappel des mécontents.

A la mort de son neveu (*à la mode de Bretagne*) Pierre II, la duchesse Anna sait se servir des intrigues des Boïards. C'est elle qui devient impératrice régnante de Russie (*1730*). Alors, le prince Menchikof partit sous escorte en Sibérie. Voyage d'aller payé et sans billet de retour. Et celle qui monte sur le trône impérial est présentée comme duchesse de Courlande. Elle avait donc réussi à garder sur sa tête la couronne ducale de Courlande et à y mettre en sus, celle impériale de Russie. Marquée par son règne de dix neuf ans en Courlande, même si elle n'y résidait guère habituellement depuis 1726, la nouvelle impératrice s'installe avec ses amis, son entourage, sa coterie d'Allemands, venus à sa suite de Mittau, dont elle a les habitudes. C'est un vent de germanisme qui va souffler, son règne durant, sur Pétersbourg. Anna est un vrai tsar. Brutale, il faut plier devant celle qui ne dépare aucunement la longue série des autocrates russes. Ses façons de gouverner ne plaisent guère. Alors elle châtie. Les exécutions deviennent courantes. On l'avait d'abord surnommée « l'Allemande », rapidement elle fut « Anna la sanglante ».

Biron devient un grand personnage à la cour. Anna le nomme son grand chambellan. Le deuxième dignitaire de la cour. Puis il devient ministre, et le principal ministre. Plus que jamais son ambition est immense. Son avidité et sa cupidité sont insatiables. Il amasse une fortune, une grande fortune, une immense fortune. L'Allemand (*ou le Coure*) de Courlande est monté très, très haut...

---

1 - "*La Russie sous Pierre le Grand*", de Voltaire. *op. cit.* p 561.

2 - Albert Malet. *op. cit.* p 77 et 78.

Biron duc de Courlande

C'est en 1737 que la tsarine fit élire par la diète de Courlande son favori et grand chambellan, duc de Courlande. (*Le dernier Kettler, Ferdinand, venait de mourir*).

Biron est duc régnant à Mittau

Le duché est théoriquement un état indépendant. C'est la théorie. Les Russes dominent maintenant la Baltique. Ils pèsent de plus en plus sur la Pologne, contrôlent la Courlande. Il aurait dû revenir à la Pologne, par suite de l'extinction de la dynastie Kettler.

Le roi Auguste II, le roi de Saxe, meurt en février 1733. Deux candidats se présentent. L'un est soutenu par la France, c'est Stanislas Leszczynski, beau-père de Louis XV, celui qu'avait fait roi Charles XII. L'autre est soutenu par la Russie, c'est Auguste III, fils d'Auguste II, électeur de Saxe à la suite de son père. Stanislas fut élu par 60 000 voix, contre 4 000 à Auguste. Alors l'armée russe envahit la Pologne et rétablit l'ordre selon les canons russes. Stanislas courut s'enfermer dans la ville de Danzig. La France vint à son secours. 1 300 soldats débarquèrent sur la plage, en avant de Danzig et périrent. Les premiers morts français pour Danzig. Stanislas déguisé en boulanger parvint à s'enfuir pour aller régner à Nancy. Les élections eurent lieu dans le sens indiqué par les baïonnettes russes. Auguste III, roi de Pologne, ne pouvait s'opposer aux décisions de la cour de Pétersbourg. Le duc de Courlande, vassal du roi de Pologne, gouvernait alors la Russie et la Pologne ne pouvait rien lui refuser.

Cette toute puissance de Pierre Ier de Courlande (*car Biron régna sous le nom de Pierre Ier, plus acceptable pour la Russie que celui d'Ernst*) cessa en 1740 à la mort de sa bonne maîtresse, l'impératrice Anna. Il s'en suivit une période trouble, comme d'usage à la mort de chaque tsar. Les Russes, humiliés par Anna et sa cour d'Allemands, eurent une réaction de rejet de ses maîtres allemands.

Le nouveau tsar était un très jeune enfant, Ivan VI, fils d'Anna, elle même petite fille d'Ivan V, et du prince Antoine-Ulric de Brunswick. Selon le choix de l'impératrice Anna, la mère de cet enfant, la princesse Anna, exerçait la régence. Elisabeth, la deuxième fille issue du mariage de Pierre Ier et Catherine Ière, la Livonienne, affichait un comportement russe qui la rendait populaire. Elle entrait, sans gêne, en conversation avec les soldats de la garde, buvait familièrement avec eux et celui qui lui plaisait pouvait apprécier le très généreux tempérament de la fille du grand tsar. Elle donnait copieusement de sa personne. Aussi elle put monter une révolution en se présentant dans les casernes. Les gardes se donnèrent à elle. Exécutant les ordres d'Elisabeth, le petit tsar, Ivan VI, le prince et la princesse de Brunswick, ses parents, furent mis, par leurs soins, bien à l'abri dans une forteresse[1]. Elisabeth Hier devint impératrice de Russie. Le petit tsar avait régné un an sur la Russie. Et Biron, moins de quatre ans sur la Courlande car il fut expédié en Sibérie en exil à partager avec son fils Pierre, dix sept ans à peine (*né en 1724*). C'était une femme humaine cette Elisabeth, durant son règne elle ne fit pas exécuter mais emprisonner, exiler. Elle savait ordonner. Elle avait un côté futile. Folle de toilettes, en changeant quatre à cinq fois par jour (*on en trouva plus de mille cinq cents, à son décès, dans sa garde robe*). Pierre Ier avait rêvé de marier sa fille Elisabeth à Louis XV. Elisabeth rêvait de la France. Aussi tourna-t-elle le dos à l'influence allemande et, pendant son régne de vingt ans, lui substitua l'influence française. La langue française à la fin de son régné, tant à Pétersbourg qu'à Moscou était devenue celle de la haute société russe. Si son intelligence était médiocre, elle n'en connut pas moins des triomphes glorieux lors de la première grande guerre européenne, la guerre de Sept ans. Le 12 août 1759, le Grand-Frédéric subissait à Kunersdorf un désastre, ne conservant que moins de 10 000 soldats sur les 48 000 qu'il avait engagés dans cette bataille et laissant aux Russes 170 canons ! Les coureurs russes arrivèrent aux portes de Berlin.

---

1 - "*Catherine-la-Grande*", de Henri Troyat. p 36.

L'impératrice ayant, bien entendu, proclamé déchu de son trône ducal Biron, la Courlande, en 1741, se retrouva sans duc. Apparemment Cela ne gêna pas Elisabeth qui continua à dicter sa loi à la Courlande. Cette absence de titulaire du duché intriguait. Les Courlandais devaient manœuvrer pour mettre fin à cette curieuse situation et avoir à nouveau un duc, car ils ne regrettaient nullement Pierre Ier « abhorré dans son pays au point de n'y pouvoir rester ».[1]

Autre situation étrange, cette impératrice qui n'a jamais été mariée et ne se marie pas. Dire qu'elle est ardente de tempérament n'est pas suffisant. Impudique, elle a glissé dans la débauche et l'orgie. Elle finira dans la dévotion.

l'incident Conti

Louis-François de Bourbon, prince de Conti (*1717-1776*), rêvait de devenir roi de Pologne. Son grand-père, François-Louis de Bourbon, prince de Conti et prince de La-Roche-sur-Yon (*1664-1709*), avait été élu roi de Pologne après la mort du libérateur de Vienne, Jean Sobieski. Mais en même temps fut élu un autre roi, l'Electeur de Saxe. Celui-ci accourut de Dresde à Varsovie, se fit reconnaître, c'était Auguste II (*le monarque que Pierre Le Grand soutint à bout de bras et remit sur son trône*). Lorsque Conti arriva de Paris, c'était trop tard, Auguste II avait ouvert son règne et Conti revint en France. L'aventure polonaise de son grand-père, roi élu de Pologne, hantait le prince Louis-François. Louis XV avait pour son cousin une vive affection et l'estimait. La Pompadour l'appréciait aussi et lui portait une vive sympathie. Conti sut intéresser à son rêve polonais et le roi et sa favorite. A eux trois ils combinèrent une restauration des Conti en Pologne. Conti était beau, brave, s'était montré brillant général (*vainqueur à Coni en 1744*). Il séduirait l'ardente impératrice, en obtiendrait le duché de Courlande, que l'on considérait comme toujours vacant. A Mittau, aux portes de la Lithuanie et de la Pologne, et avec l'appui de la Russie, il préparerait son élection au trône de Varsovie. Si tout se passait au mieux, qui sait, Conti séduirait aussi l'impératrice, et il pourrait s'en faire épouser. On rechercherait aussi à rompre les liens diplomatiques qui avaient rendu l'Angleterre très puissante à la cour de Pétersbourg, où elle versait des subsides, achetait des appuis et s'appuyait sur son commerce en pleine expansion avec la Russie. On visait une alliance avec la Russie.

Il fallait nouer cette fantastique intrigue. Pour cela on délègue un agent secret, officier de dragons, en mission extraordinaire. On le déguise en fille. Pour ses papiers, il est Melle de Beaumont. L'homme était habile. Introduit auprès d'Elisabeth, il lui remet une lettre de Louis XV. En fille, il plaisait. L'impératrice le nomma lectrice intime et passa souvent de longues heures seule avec elle ou avec lui avec un plaisir visible.

Les affaires du prince se présentaient bien. L'impératrice promit pour Conti un très haut commandement dans son armée, et la couronne ducale de Courlande. Mais, à Paris, ça ne marche plus. Conti se brouilla avec la marquise et Louis XV retira son soutien à Conti. Le monarque n'osait déplaire à sa favorite. Le caprice de celle-ci fit avorter la naissance d'une entreprise qui, menée à bonne fin, eût pu aboutir à de très grands résultats. La Courlande, après toutes ces intrigues d'alcôve, des plus croustillantes, n'eut finalement pas un duc et un duc Prince de Conti. Notons les instructions précises données le 1er juin 1756, pour ce voyage, à l'agent secret : « (...). Il passera à Dantz*ick* (...). Il séjournera dans cette ville pendant plusieurs jours pour tâcher d'approfondir la cause des démêlés qui subsistent depuis plusieurs années entre le magistrat et la bourgeoisie (...). De là, il continuera sa route par la Prusse, la Courlande, où il séjournera aussi sous prétexte de se reposer, mais dans la vue de savoir en quel état est ce duché, ce que pense la noblesse courlandaise de l'exil et de la déposition du duc de Courlande et des vues du ministère russe pour confier cette principauté. Il s'informera aussi de la manière d'en administrer les revenus et la justice, et du nombre de

1 - "*Mission Secrète à Berlin*", de Mirabeau. *op. cit.* p 128.

troupes que la Russie y entretient »[1]. La mission extraordinaire du chevalier passait aussi par Mittau et la Courlande pour s'informer sur place de ce duché.

De ces événements de 1756, Eon fit un récit au comte de Broglie, dans une lettre datée à Londres, du 12 juin 1775 : « Dès 1756, j'avais été admis à une correspondance secrète entre Louis XV, Monseigneur le Prince de Conti, le Chancelier Woronzow, M. Tercier et M. Douglas, pour faire donner au Prince, par l'impératrice Elisabeth, le commandement en

l'impératrice Elisabeth Ière, fille de Pierre le Grand et de Catherine Ière

chef de l'armée russe et la principauté de Courlande. Le projet secret du prince était, par ces deux moyens, de se glisser petit à petit sur le trône de Pologne, ou sur celui de Russie, en épousant Elisabeth (nous) eûmes du succès dans les deux premiers points. En conséquence, l'objet secret de mon retour en France en 1757, était de porter au Prince l'assurance de la part de l'impératrice et du comte de Woronzow pour le commandement de l'armée et la principauté de Courlande, si le Roi le voulait. Mais, après bien des rendez-vous et des écritures secrètes avec le Prince, il s'est brouillé avec Madame de Pompadour et, quand il m'a fallu retourner en Russie et y porter une réponse catégorique, le Roi n'a rien voulu décider ».[2]

1 - "*Mémoires du Chevalier d'Eon*", par Bernard Grasset. Publiées par Gaillardet. 1935. p 68.

2 - "*Mémoires du Chevalier d'Eon*". *op. cit.* p 122.

Cet incident montre qu'en 1756, seize ans après le décès de l'impératrice Anna, incontestable duchesse de Courlande, le trône ducal est toujours vacant. La Courlande est contrôlée par des troupes russes. Elisabeth, l'impératrice, au bout de quinze ans de règne, reste maîtresse de la Courlande, sans s'en faire proclamer duchesse. Le trône ducal vacant est une situation qui lui convient. Peut-on, dans ces conditions, parler de véritable indépendance de la Courlande ? le protectorat russe est totalement en place, et il est passé par des phases diverses depuis 1711, la mort du dernier vrai duc de Courlande.

Le retour de Biron

En 1725, la tsarine Elisabeth avait été fiancée à Charles-Auguste, prince de Holstein-Gottorp évêque luthérien de Lübeck, mais peu après, elle se retrouva sans fiancé : la variole l'avait enlevé. C'est après ce coup dur qu'elle sombra dans la coquetterie et la cruauté, la piété et le dévergondage, se laissa aller à tous les débordements amoureux, à l'orgie, sans jamais vouloir se marier.

Une sœur de ce prince et évêque, Johanna-Elisabeth, princesse de Holstein-Gottorp, a épousé le prince Christian-Auguste d'Anhalt-Zerbst, major général dans l'armée prussienne, qui se partage entre la garnison de Stettin, qu'il commande, et sa très modeste principauté de Zebst, dans le pays d'Anhalt, le pays des petits états saxons. De ce mariage naquit Sophie, future Catherine II de Russie.

La fille aînée de Pierre Le Grand a épousé un cousin germain de la princesse d'Anhalt-Zerbst, le duc Charles-Frédéric de Holstein-Gottorp. De leur mariage naquit en 1728, Charles-Pierre-Ulric de Holstein.[1]

Elisabeth devait assurer la continuité de la dynastie des Romanof. Elle fit venir à Moscou, en février 1742, son neveu direct, ce Charles-Ulric. Il avait quatorze ans, était contrefait au physique et au moral. Un instable, un détraqué, un pauvre type élevé chez les Holstein, à Kiel, à l'allemande, par des officiers holsteinois. Il était de religion luthérienne et ne parlait couramment qu'une seule langue, l'allemand bien sûr. Bref c'était un terrifiant héritier pour le trône de Russie. Elisabeth n'était peut-être pas très intelligente, mais au moins parlait-elle, en sus du russe, l'allemand, le français et un peu l'italien. Qu'importe, ce raté fera l'affaire. On en fait un orthodoxe. On le baptise Pierre-Fédorovitch... ça le met en fureur. On essaye de lui apprendre le russe. Il vit à l'allemande. Son précepteur, grand maréchal de sa maison, est un comte holsteinois, Otto von Brümmer.[2]

Nanti d'un tsarévitch, Elisabeth devait marier son neveu. Elle s'adressa à Frédéric II, roi de Prusse depuis 1740, pour choisir une fiancée, obéissant là aux directives du testament de Pierre Le Grand son père, recommandant que les héritiers du trône soient mariés à des princesses allemandes. Frédéric II connaissait Sophie d'Anhalt-Zerbst. Elle était venue à Berlin avec ses parents. Le frère cadet de Frédéric, le prince Henri, avait trouvé cette grande fille à son goût, l'avait un brin courtisée. Le roi avait fait faire son portrait. Bref, il recommanda Sophie, devenue petite jeune fille, comme fiancée du tsarévitch Pierre-Féodorovitch. Ces princes allemands se retrouvent toujours entre eux ![2]

Le Grand Frédéric avait fait choix pour la Russie d'un très grand tsar. Les Russes ont eu deux très grands tsars, Pierre Ier, dit le Grand, et Catherine II, dite La Grande.

En 1745 avait lieu ce monstrueux mariage entre ce pauvre demi-imbécile et cette si jeune fille éclatante de santé et d'esprit.

---

1 - Henri Troyat. *op. cit.* p 14 et 15.

2 - Daria Olivier. p 13 et 14. "*Catherine-la-Grande*". *op. cit.* p 11 à 15, 16 et 18

Se rendant à Pétersbourg, avec sa mère, Sophie avait une longue route. Elle s'arrêta à Mittau. Puis à Riga (*6 février 1744*) où elle passa trois jours. La future épouse du tsarévitch, le 9 au soir en quittant Riga, apprend comment vit la Russie : Son bel équipage a croisé une file de vieilles voitures noires, stores baissés, entourées d'une escorte de soldats russes en armes : c'est Ivan VI, le petit tsar détrôné par Elisabeth, que l'on transfère de la forteresse de Dünabourg, sur la rive livonienne de la Düna à la citadelle d'Orianenburg.

Catherine, un jour, règlera le sort de ce tsar détrôné par Elisabeth, de ce malheureux enfant, de ce malheureux jeune homme, qui n'a connu que les forteresses. On le trouvera en 1764, étranglé dans la forteresse de Schlüsserburg. Etranglé sur ordre. Il avait vingt deux ans.

Au décès de la tsarine Elisabeth, en 1761, ce fut donc son triste neveu qui lui succéda, Pierre III. Admirateur fou de Frédéric II, de l'armée prussienne, de l'esprit prussien, de l'âme germanique. Le nouveau tsar s'empressa de reconstituer une garde composée de Holsteinois, équipée à l'allemande, commandée par un Allemand... et de faire revenir de Sibérie, Ernst-Johann Biron, et son fils Pierre.

Le tsar rétablit sur le trône ducal de Courlande le duc Pierre II. Vingt ans d'exil effacés. Le retour sur le trône de Mittau de l'ancien amant de la duchesse Anna de Courlande, de l'impératrice Anna de Russie. Il avait quarante sept ans quand il fut duc pour la première fois. et soixante douze quand il fut duc pour la deuxième fois. Le retour à Mittau ne fut pas si simple. C'est Mirabeau qui nous l'apprend : il fut rétabli « par l'influence, ou plutôt par la terreur de la Russie qui chassa, à l'aide de quarante mille soldats, Charles de Saxe, oncle de l'électeur et duc légitime, pour installer l'ancien favori d'Elisabeth qu'une intrigue de cour venait de rappeler de Sibérie »[1]. Mirabeau nous apprend qu'en 1760 ou 1761, la Courlande avait un duc, Charles de Saxe, duc légitime.

Il s'est donc passé des événements concernant le choix par la diète courlandaise d'un nouveau duc. Un saxon en 1726 (*Maurice*), un autre, à la fin des années 1750 (*Charles*). Le trône était vacant en 1756 (*voir ci-dessus Monsieur le Chevalier d'Eon... ou Mademoiselle de Beaumont*). Il reste à découvrir l'histoire de la Courlande.

Le duc Pierre Ier était immensément riche. Avait-il su *planquer* une partie des richesses qu'il avait accumulées jusqu'en 1741, jusqu'à son exil ? Le tsar était peut-être heureux d'avoir tiré un Allemand de Sibérie et d'en avoir fait un duc régnant. En tout cas, il lui restitua certainement ses biens. Chasser de Mittau l'oncle du roi de Pologne, ce n'était peut-être pas pour déplaire à Pierre III, le triste tsar.

Ernst-Johann Biron, Pierre Ier, duc de Courlande et de Sémigalle, mourut en 1772. Un étrange personnage, une étonnante carrière...

les châteaux des ducs de Courlande

En 1736 Ernest-Johann Biron a confié à Bartolomeo Rastrelli, le grand architecte italien qui dessina nombre des plus prestigieux bâtiments de Saint-Pétersbourg, dont le Palais d'Hiver, la construction du palais de Rundale. Des milliers d'ouvriers, artisans et artistes furent amenés de toute l'Europe.

En 1737, le duc de Courlande mourut sans laisser d'héritier et, grâce à l'influence de la Russie, von Biron se vit remettre le duché. Il commanda alors à Rastrelli un palais plus somptueux encore, cette fois à Mittau. Il devait lui servir de résidence principale. On ralen-

1 - Bibliographie sur Pierre 1er de Courlande, recommandée par Welschinger : ouvrage de Ruhl (Francfort 1764, 2 volumes) et sur l l'Histoire de la Courlande : ouvrage de Kruse (Riga 1833-1837).

photo extraite de « *Ernst Johann Biron* » d'Imants Lancmanis

le château de Mittau

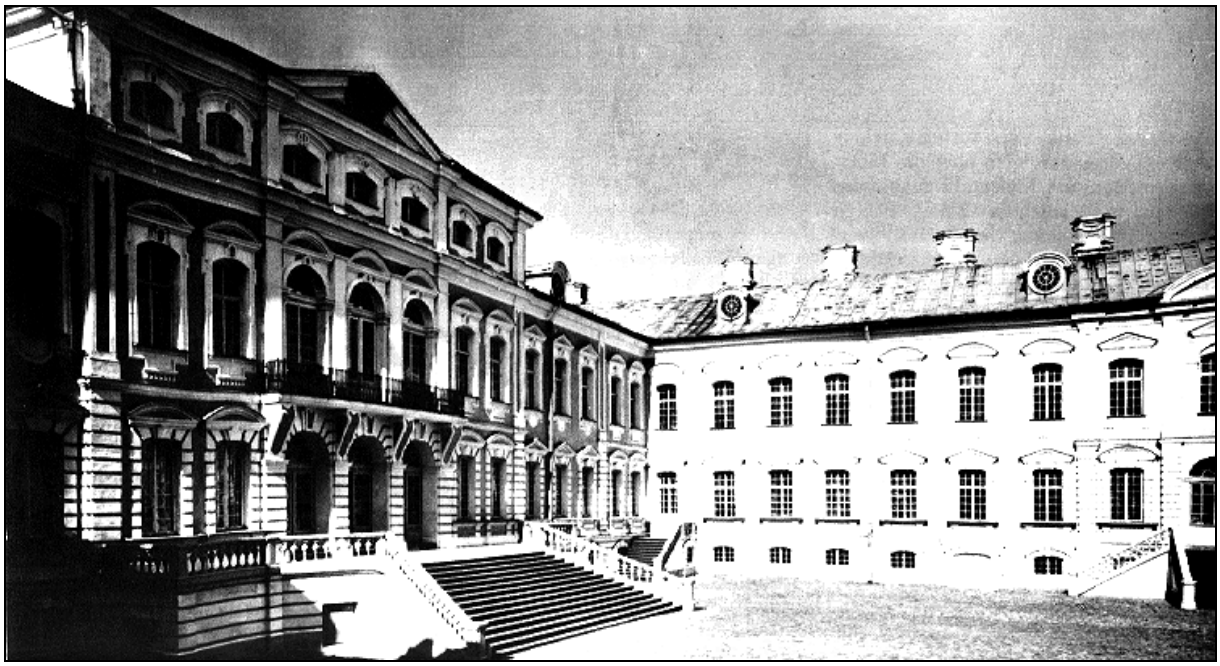


photo extraite de « *Ernst Johann Biron* » d'Imants Lancmanis

la partie centrale du palais de Rundale

tit les travaux entrepris à Rundale qui furent totalement arrêtés en 1740. Ce n'est qu'en 1763 que von Biron put achever son palais de Rundale et restaurer les parties qui s'étaient détériorées en son absence. Cette fois Rastrelli fit appel aux italiens Francesco Martini et Carlo Zucchi, qui avaient travaillé sur le Palais d'Hiver de Saint-Pétersbourg, pour exécuter les peintures du plafond. J.M. Graf, qui avait participé à l'élaboration des palais royaux de Prusse à Berlin, fut chargé de la décoration des murs. Contrastant avec la première version baroque de son œuvre, le palais de Rundale, achevé en 1768, faisait montre d'un style Rococo.

Le deuxième Biron, Pierre II, après son troisième mariage avec Dorothée de Medem, une aristocrate courlandaise, au pompeux Mittau, préféra à trois lieues de là, la noble architecture du château de Wirtehaw, quelque peu le Trianon nordique des derniers ducs. C'est là surtout qu'il vivait au milieu de ses trois filles aînées.

Ces palais ou châteaux magnifiques étaient dans le goût de tous ceux qui, inspirés de Versailles, s'étaient élevés en Europe, à Naples et en Espagne, en Autriche et dans toutes les cours princières d'Allemagne. Ceux de Mittau et Rundale pouvaient soutenir la comparaison.[1]

Les travaux de restauration des 138 pièces de Rundale, entrepris dans les années 1970, alors que le palais se dégradait sérieusement, sont maintenant pratiquement achevés. Le mobilier que l'on peut voir actuellement fut acheté ou provient de diverses donations.

Doté de 300 chambres, le palais baroque de Jelgava (*alors appelé Mittau*), propriété des ducs de Courlande, se dresse à l'est de la ville. La touche inimitable de Rastrelli rend l'édifice immédiatement reconnaissable. Il fut construit d'après ses plans sur le site d'un ancien château de l'Ordre livonien. transformé en collège agricole, le palais devrait bientôt être restauré. Le parc attenant est des plus agréables.

Pierre II, duc de Courlande, de Sémigalle et de Sagan

Pierre II devint duc de Courlande et de Sémigalle avant la mort de son père. Celui-ci, en effet, en butte à l'hostilité de son peuple, préféra abdiquer en faveur de son fils, mais nous ne savons pas à quelle date.

La comtesse Potocka souligne le tempérament tyrannique du nouveau duc. Il est resté, sans nul doute, traumatisé par vingt ans d'exil sibérien : de dix sept à trente sept ans. Une belle tranche de vie gâchée. Il sait qu'il ne peut vivre à Mittau que si Catherine II le veut bien. Il est à sa merci. Cette menace latente, le poids du protectorat de fait qu'exerce la Russie ne sont pas faits pour le décontracter. Il n'y a aucun avenir pour lui et sa famille en Courlande. La Pologne chancelle, comment pourrait-elle défendre le duché soit disant son vassal. La poussée de la Russie vers la Vistule s'annonce. Comment espérer que l'autocrate de Pétersbourg laissera subsister la petite Courlande au milieu de son empire ? Pierre II n'aime pas ses sujets et ceux-ci le lui rendent bien. Lorsqu'il monte sur le trône ducal, il n'est pas difficile de prévoir que son régné se passera mal. Et pour le duc, la perspective de retrouver la Sibérie n'est pas enchanteresse. Pierre Ier avait la réputation d'un homme qui économisait et Pierre II continue l'œuvre de son père : économiser. Il mettait à gauche en vue d'assurer ses arrières.[2] Cet horrible despote, d'un caractère chagrin, sujet à de terribles colères, qui de son père avait la grossièreté et l'esprit tyrannique, eut trois femmes. Son premier mariage avec une princesse de Waldek, et le deuxième, avec une princesse Youssoupof, se terminèrent de la même façon. La princesse allemande, comme la princesse russe, ne purent supporter un caractère aussi exécrable, le comportement d'un tel mari. Elles s'enfuirent de la cour de Mittau et du beau palais. Il n'y avait pas d'enfants de ces mariages.

---

1 - Françoise de Bernardy. *op. cit.* p 15 et 16. "*La Fin des Rois*", du duc de Castries. Tome I, p 196 et 197. "*Le Miroir de Talleyrand*", de Gaston Palewski. p 13.

2 - "*Le Miroir de Talleyrand - Lettres inédites à la duchesse de Courlande*" p 13. Françoise de Bernardy, *op. cit.* p 15 et 16.

Le 6 novembre 1779, le duc Pierre II célèbre son troisième mariage. Il a cinquante cinq ans. La mariée, dix-huit, c'est Anne-Charlotte-Dorothée, née le 3 février 1761, fille de Jean-Frédéric de Medem, comte du Saint-Empire, et de sa deuxième épouse, Charlotte-Louise de Manteuffel Szvege. L'intelligence, l'esprit, la grâce, la classe en un mot, de la nouvelle duchesse firent merveille à la cour de Mittau, auprès des sujets du duc de Courlande, auprès de l'impératrice Catherine II. Durant dix ans, elle réussit à amadouer son duc de mari. Le duc lui fit trois filles (*elles vont faire parler d'elles !*), un garçon (*Pierre*) et une quatrième fille, mais les deux derniers moururent en bas âge. Plus tard, il y eut une cinquième fille, la plus célèbre, mais ce n'est pas le moment d'en parler, car le duc ne fut pas son père...

Le couple ducal partit, comme deux amoureux, en voyage en Italie. C'est lors de ce voyage qu'Angelica Kauffmann peignit un beau portrait de la duchesse. Mais de ce voyage, Pierre II ne revint pas plus détendu. Au retour, il prend la résolution de se constituer une énorme fortune en Allemagne, et de vivre là avec sa famille. Il aura de moins en moins de contacts avec ses sujets. Le moins possible. Il habitera le moins possible à Mittau. Alors il achète à Berlin, un hôtel princier, au numéro 7 unter den Linden. C'est une magnifique demeure que le Grand Frédéric a fait construire dans le style baroque pour sa sœur Amélie, margrave de Bayreuth. La duchesse s'y plaît beaucoup et devient la coqueluche de la cour, de l'aristocratie prussienne, de toute la société qui vit, fréquente ou passe à Berlin. Le duc place ses capitaux, achète des maisons. Ce qui frappe, c'est la classe de la duchesse d'un côté, et l'énorme richesse du duc, de l'autre. « Le duc de Courlande, lors de son existence précaire, devenu par ses économies et son avarice l'un des plus riches princes de l'Europe aspire à se mettre à l'abri des événements », écrit Mirabeau dans son Mémoire sur la Courlande.[1]

En considérant la vie politique de la Courlande, plus loin nous verrons qu'en 1780 l'autocrate avait voulu définitivement, l'annexer ou la donner au glorieux Potemkine. Le danger n'était pas imaginaire, la vie du duché était en sursis, comme celle de la Pologne.

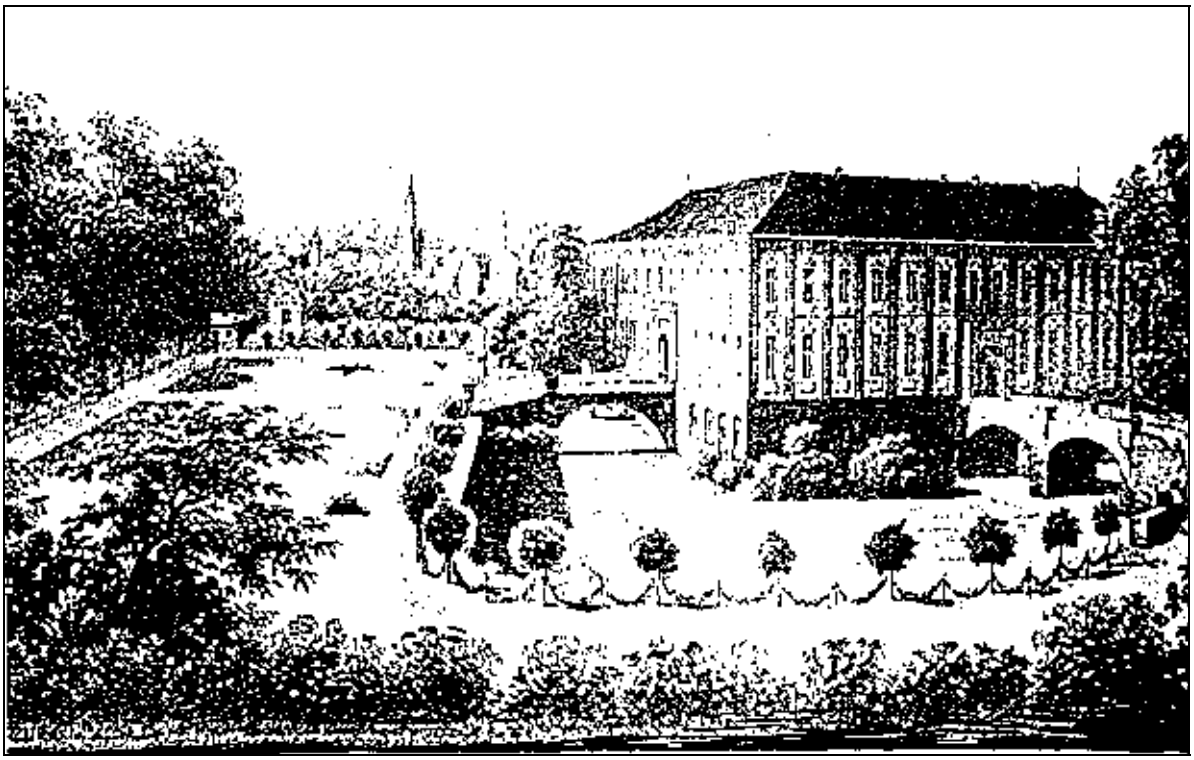
Le duc Pierre II, donc, achète des domaines en Silésie et au printemps 1786, il devient :

duc de Sagan

Il achète, avec l'agrément du roi de Prusse, Frédéric II, qui en était le souverain, le duché de Sagan, avec le titre de duc de Sagan et les privilèges et droits féodaux y attachés. Sagan, ce n'est pas un domaine, c'est un fief au sens féodal du terme. Chaque maison payait un impôt au duc. Le duché comportait plusieurs grands domaines, propriétés personnelles du duc, et de très nombreuses métairies, également propriétés personnelles du duc. Celui-ci possédait la juridiction, la police, la distribution des bénéfices ecclésiastiques. Le duché de Sagan, c'est un pays : 1 200 kilomètres carrés (*l'Andorre, 465 km*^{2}), 120 000 hectares. Un ville (*7 000 habitants en 1843*) avec six églises dont cinq catholiques, quatre gros bourgs, cent soixante et onze villages et hameaux. Le duc de Sagan est un demi-souverain allemand, régnant sur un pays grand comme un arrondissement de département français.

Le château de Sagan était imposant, magnifique, sévère, étonnant. C'est le grand général Wallenstein, Tchèque au service de l'empereur du Saint-Empire, qui l'a élevé. Ce fut le dernier, le plus grand des condottieri, une sorte de seigneur de la guerre, qui avait amassé une fortune fabuleuse. Après la passion du pouvoir, bien sûr, sa passion fut Sagan. Il voulait qu'au milieu de son fief, ce château et son domaine fussent dignes d'un roi, ou plutôt de

1 - Mirabeau. *op. cit.* p 129.



Bibliothèque nationale d'Autriche

LE CHATEAU DE SAGAN

« A la fois imposant, magnifique, sévère, étonnant »

lui, duc de Friedland (*1624*), amiral de la mer Océane et Baltique (*1628*), après la guerre de Trente ans, mais battu à Liepzig par Gustave-Adolphe (*novembre 1632*), il ne sut pas mettre de frein à son ambition et conçut de se faire roi de Bohême. L'empereur le fit assassiner (*1634*).

Un bâtiment à un seul étage, mais sur un immense et très haut sous-sol s'ouvrant sur des douves très larges. Un pont de pierre franchissait les douves et menait à une entrée voûtée. Vers le parc, deux ailes enserraient une cour intérieure ouverte sur une terrasse plantée d'arbres. Le château comportait cent trente pièces : appartement royal, bibliothèque et salle d'archives (*abondantes*), un vaste théâtre (*on y joua « Don Juan »*), une salle d'armes, une salle de sculptures, une salle chinoise, une salle de porcelaines de Saxe.[1]

Passant à Brunswick, Mirabeau plût au duc régnant et eut de longues conversations en tête à tête avec lui. La Courlande et son duc furent l'objet d'une partie de leurs propos. Arrivant à Berlin, Mirabeau apprend l'achat du fastueux duché de Sagan par le duc de Courlande : « Au reste, il fait toujours des acquisitions dans les possessions prussiennes. Il vient d'acheter le comté de Sagan, et le roi de Prusse qui était assez fâché de voir le prince de Hohenhole porter à Vienne le revenu de cette terre a traité très favorablement le duc de Courlande »[2]. Frédéric II, esprit très pratique, préférait voir ce courlandais installé en Prusse avec des capitaux colossaux, à la tête de Sagan, dépensant *ses sous* en Prusse, alors que l'ancien maître, Hohenzollern, vivait à Vienne et dépensait ses revenus en Autriche.

Pierre II ne s'était pas contenté d'implanter en Prusse sa maison. Il a prêté des fonds au frère du roi, le prince Henri de Prusse, « le prince n'a plus qu'un créancier dans les Etats prussiens, c'est le duc de Courlande »[3]. « Le duc de Courlande a prêté au prince de Prusse de quoi payer ses dettes de Berlin ». Mirabeau sera reçu par ce prince cultivé « J'arrive de Rheinsberg (*la résidence du prince*) où j'ai été dans la très intime familiarité du prince Henri ».

Le roi de Prusse ménage le duc de Courlande, il le veut pour lui. Sa fortune l'intéresse. Toute l'aristocratie prussienne vante la duchesse. Pour l'attacher mieux et définitivement à la Prusse, le roi va rendre au duc de Sagan un grand, un très grand service. Le duc en achetant ce fief avait commis une erreur et courait un grand risque. La couronne de Prusse, dont le fief de Sagan relevait, gardait un droit de retour. Le duché ne pouvait revenir à une femme. Donc, si un duc de Sagan venait à mourir sans héritier mâle, le duché faisait retour à la couronne de Prusse. En 1786, le duc Pierre II avait déjà soixante deux ans, trois filles, pas de garçon. Nous apprendrons que la duchesse est enceinte en août 1786. Mais l'était-elle lorsque le duc entreprit les négociations pour parvenir à cet achat ? Accoucherait-elle d'un garçon ? Et si c'était un héritier, vivrait-il ? Ainsi le duc avait versé des sommes énormes pour un droit qui risquait d'être viager. Situation très inconfortable. Alors Frédéric, l'achat fait, intervint. Mirabeau nous raconte : « (...) les liaisons plus étroites du duc de Courlande avec le prince de Prusse, qui a trouvé dans la bourse de ce Scythe sauvage des secours pécuniaires que nous aurions dû lui offrir depuis longtemps. Il vient d'acheter le comté de Sagan en Silésie et le roi traite très favorablement le duc de Courlande (...) outre les remises des lots et ventes, il a consenti à allodier, ou du moins à transporter aux filles de ce fief, qui était réversible à la Couronne, en cas de défaut de mâles, de sorte que le duc, qui n'a point de fils, se trouvait par une étourderie, ou une ignorance fort bizarre, avoir confié à l'événement le plus hasardeux 600 000 écus d'Allemagne"[4]. Au passage, nous apprenons le prix de vente du fief. Combien de francs représentait l'écu d'Allemagne ?

Frédéric II assurant la transmission du fief même aux femmes, c'était pour Pierre II l'assurance de laisser Sagan dans sa famille. L'attachement du duc et de la duchesse au roi de Prusse et à la famille royale était allé en grandissant. On comprend : c'était vraiment un affaire de très gros sous.

---

1 - Françoise de Bernardy. *op. cit.* p 309.

2 - Mirabeau. *op. cit.* Lettre de Berlin. 24 juillet 1786. p 144.

3 - Mirabeau. *op. cit.* 14.VII.1786 de Berlin. 26 juillet. p 120, 148 et 161.

4 - Mirabeau. *op. cit.* Lettre de Berlin, 23 juillet 1786. p 140 et 141.

En 1786, le duc de Courlande et de Sémigalle pouvait douter à bon droit qu'un de ses enfants, fut-il mâle, put s'asseoir un jour sur le trône ducal à Mittau, dans le beau palais. Mais le duc de Sagan était certain qu'un de ses enfants, même une fille, serait un jour maître de Sagan.

vie privée

Ce diable de Mirabeau sait tout. Il nous apprend que le duc de Courlande avait une fille naturelle, la comtesse de Wartemberg. Une proposition (*que Mirabeau qualifie de* « *sourde* ») avait été faite pour le mariage de cette comtesse au fils aîné du prince Ferdinand, frère de Frédéric II de Prusse[1]. Sans Mirabeau, aurions-nous connu l'existence de cette autre fille de Pierre II ? La rumeur de la possibilité d'un tel mariage était parvenue aux oreilles de l'autocrate - Allemande elle aussi - qui régnait à Pétersbourg. Ce fut une des causes, parait-il, de la position menaçante prise par la chancellerie russe envers le duché de Courlande au printemps 1786[6]. A noter, Pierre II portait le titre de comte de Wartemberg, comte de Silésie. Le titre que portait sa fille naturelle était une marque publique de sa filiation.

Mirabeau nous apprend que, après l'achat de Sagan et la faveur accordée par le roi de Prusse, le duc de Courlande et sa femme partirent aux eaux de Pyrmont, lieu de rendez vous du Gotha en cette fin du XVIIIe. Les princes et les aristocrates avaient mis les eaux à la mode. Le duc et la duchesse de Courlande sacrifient à la mode car ils vivent comme un couple de princes allemands. Le plus fortuné des couples princiers d'Allemagne, sans doute. Ce ne sera pas le dernier voyage de la duchesse avant son accouchement. A la fin de l'année Mirabeau instruit son correspondant habituel (*l'abbé de Périgord*), le duc n'osait pas retourner en Courlande tellement l'impératrice Catherine II et la chancellerie russe étaient irritées contre lui depuis son acquisition de Sagan. Alors il envoie à Mittau la duchesse pour qu'elle accouche au milieu de ses sujets courlandais. Et pourtant sa femme, très avancée dans sa grossesse, risque de souffrir de ce voyage. Il prend ce risque, « espérant qu'elle accouchera d'un garçon et que cet héritier présomptif le réconciliera avec son pays »[2]. Ainsi naquit à Mittau un héritier. On le prénomma Pierre. Le duc était comblé. Mais cet enfant vécut très peu. Nous ne savons pas si c'est quelques mois, ou quelques années.

Wilhelmine était née en 1781, Paulien en 1782, Jeanne en 1783, Pierre en 1787[3]. La duchesse eut encore, du duc, un enfant en 1789, Charlotte, qui elle aussi ne vécut pas longtemps. On peut supposer que Pierre II - son fils Pierre mort - voulut encore tenter la chance d'avoir un héritier. Le couple avait vécu dix ans ensemble.

L'année 1790, ce sera la secousse finale. Le couple n'y survivra pas. Le duché de Courlande non plus.

1 - Mirabeau. *op. cit.* p 141 et 144.

2 - Mirabeau. *op. cit.* Lettre du 2 décembre 1786. p 390.

3 - Françoise de Bernardy. *op. cit.* p 16.

LA COURLANDE DANS LA TOURMENTE INTERNATIONALE

Comment la Courlande a-t-elle traversé les guerres du siècle de Louis XV où les conflits s'élargissent de plus en plus ? Nous n'avons rien de précis. Quelques indications parfois, et il faut retracer le contexte.

guerre de succession de Pologne

Auguste II, roi de Pologne, électeur de Saxe, meurt en février 1733. Stanislas Leszczynski, roi détrôné par les Russes, a le soutien de la France, de son gendre Louis XV (*nous en avons parlé*). Aux bords de la Vistule attendent 60 000 cavaliers polonais qui l'acclament et vont l'élire roi. Mais de l'autre côté de la Vistule on a réuni comme on a pu 4 000 Polonais qui élisent le fils d'Auguste III. Ce dernier a le soutien de l'empereur d'Autriche (*il est son neveu par alliance*) et celui de l'impératrice Anna. La cause est entendue. Les armées russes entrent en Pologne. C'est le siège de Danzig où est enfermé Stanislas. C'est le débarquement de renforts russes. C'est aussi le débarquement de 1 500 Français, du comte de Plélo, qui viennent pour sauver l'honneur, si ce n'est Danzig, et se font tuer. Le siège dura de février à juillet 1734.

Louis XV, en septembre 1743, a forgé une double alliance. D'une part avec la Savoie et la Sardaigne, d'autre part avec l'Espagne. On se battra sur le Rhin et en Italie. Partout l'empereur est battu malgré le soutien des Russes qui, pour la première fois, font pénétrer des troupes en Allemagne.

Le 30 octobre 1735, à Vienne, sont signés les préliminaires de la paix suivis d'un traité le 18 septembre 1738.

Stanislas garde le titre de roi, reçoit en viager Nancy, le duché de Lorraine, le comté de Bar (*le tout, enlevé à François, duc de Lorraine, qui vient d'épouser Marie-Thérèse fille, de l'Empereur*). Mais le tout reviendra à la France au décès de Stanislas.

Naples et la Sicile forment le royaume des Deux-Siciles, dont le premier roi sera l'infant d'Espagne, don Carlos.

L'influence française en Pologne est évincée, mais jamais la France n'avait été plus puissante ni plus respectée[1]. C'était aussi une grande défaite du nationalisme polonais et un nouveau diktat des Russes sur la Pologne.

Cette guerre théoriquement intéressait la Courlande. Qui serait le roi de Pologne, suzerain - bien théorique - du duché ? La duchesse de Courlande, devenue impératrice de Russie, connaissait la réponse. La Courlande théoriquement vassale de la Pologne, c'est le nord de la Pologne. Une augmentation des troupes stationnées dans le duché, peu de passages de troupes, car de Mittau on va à Memel, en Prusse, mais guère en Pologne, province de Sagomitie exceptée. Or cette province est à l'écart, si des troupes sont parties de Livonie, c'est sans doute vers Grodno, sur le Niémen, et de là sur Varsovie.

La Courlande connût un remue-ménage guerrier mais c'est tout. Elle n'est pas mêlée au conflit.

1 - "*Apogée et Chute de la Royauté*", de Pierre Gaxotte. Tome III. p 175.

guerre de succession d'Autriche

L'empereur Charles VI meurt le 20 octobre 1740. Sa fille Marie-Thérèse lui succède. Les règles de la succession d'Autriche n'ayant pas été définies, d'autres réclament aussi cette couronne : Maximilien-Joseph, électeur de Bavière ; Philippe V, roi d'Espagne ; Charles-Emmanuel, roi de Sardaigne. Maximilien-Joseph a le soutien des autres compétiteurs et de la France.

Un important élément nouveau en Europe : en Prusse le prince royal exécré par son père, le Roi-Sergent, parce qu'il jouait de la flûte et s'intéressait peu aux dames, Frédéric II, est devenu roi. Changement en Russie : Anna, décédée après un court règne transitoire, va avoir pour successeur Elisabeth-Petrovna, l'impératrice galante.

Marie-Thérèse a de gros soutiens : la Russie, l'Angleterre, la Hollande. Elle achète l'alliance de la Sardaigne.

Louis XV appuie la Bavière, avec l'Espagne, la Prusse, la Saxe, la Pologne, presque tous les princes allemands.

On va assister à plusieurs guerres, schématiquement :

1- Une guerre austro-anglo-française. La France conquiert la Bohême (*novembre 1741*), occupe Prague et l'Autriche prend Munich (*juin 1743*).

   La France conquiert la Flandre. Sous les yeux de Louis XV en mai 1745, victoire de Maurice de Saxe à Fontenoy sur une armée de Hanovriens, d'Anglais et de Hollandais (*la composition de l'armée de Wellington en 1815*). Prise de Bruxelles en février 1746.

2- Une guerre austro-française : Espagnols et Autrichiens combattent dans les Etats du pape, occupent Rome. Les Anglais ont leur flotte devant Naples.

   Dans l'Italie du nord le prince de Conti est vainqueur à Coni. L'armée franco-espagnole se rend maîtresse de presque tout le milanais, des contrées de l'arrière pays de Gênes, de Parme et Plaisance, mais vaincus à Plaisance, les débris de cette armée repassent le Var et essaient de couvrir Toulon, Aix en Provence. Mais à la faveur d'une révolution populaire, le duc de Richelieu est dans Gênes d'où il dirige une défense aussi mémorable que celle de Massena en 1800.

3- Une guerre austro-russo-prussienne. Frédéric II s'empare de la Silésie (*décembre 1740*) puis de Prague (*juin 1745*) et conquiert la Saxe en juin 1745.

Ces vastes conflits s'achèvent par le traité d'Aix-la-Chapelle, signé le 18 octobre 1748.

Normalement la Courlande n'aurait pas dû traverser cette période sans subir de gros dégâts, de graves dommages. La première frontière entre la Russie et la Prusse, c'est, si l'on considère la Courlande comme Russe, la Courlande. De plus, en début du conflit, la Pologne est contre l'Autriche, et son alliée la Russie. Pologne et Saxe marchent avec la Prusse et la France. C'est donc une position très inconfortable pour la Courlande. son protecteur est dans un clan, son suzerain dans un autre. Quel duc de Courlande aurait-il pu résister à une pareille situation ? Aucun.

... Mais en 1740 vient de mourir l'impératrice Anna, duchesse de Courlande jusqu'en 1738. Le duc Pierre Ier (*Biron*) se retrouve en Sibérie. Il n'y aura aucun problème de conscience pour le duc de Courlande. En cette période si troublée, l'impératrice Elisabeth-Petrovna préfère ne mettre personne sur le trône ducal, à Mittau. Le trône reste vacant.

Si la Pologne commence le conflit dans un camp et la Russie dans un autre, elles vont se retrouver ailleurs pour une même question d'intérêt : l'argent. L'Angleterre achetait les souverains, les alliances, les concours, enfin tout ce qui s'achète. Elle versait des subsides annuels à la reine de Hongrie pour soutenir l'Autriche, au roi de Sardaigne, à l'électeur de Mayence, à l'électeur de Cologne (*frère de l'empereur*). « Le roi de Pologne, Auguste, électeur de Saxe, se donna aux Anglais pour 150 000 pièces par an. Se vendre aux Anglais n'était pas glorieux ; mais il crut toujours qu'un empereur créé par la France, en Allemagne, ne se soutiendrait pas, et il sacrifia les intérêts de son frère aux siens propres »[1]. Son frère, en Saxe, continuait la guerre contre l'Autriche avec la Prusse.

Elisabeth Petrovna a massé 50 000 soldats en Livonie et se vend aux Anglais par un traité du mois de juin 1747. Elle enverra là où les Anglais en auront besoin, 50 000 soldats et 50 galères[2] et elle recevra 100 000 livres sterling par an. Ainsi la Pologne est neutralisée et repasse dans le camp où se trouve la Russie, d'une part. Et la Russie, sans avoir changé de camp, devient le soldat des Anglais, d'autre part.

Elisabeth avait relu le testament politique de son père, Pierre Le Grand :

Au paragraphe VII : « Rechercher de préférence l'alliance de l'Angleterre pour le commerce » (*elle avait fait une « affaire » avec elle*).

Au paragraphe X : « Rechercher et entretenir avec soin l'alliance de l'Autriche ».[3]

Au début de 1748, l'offensive française est très menaçante sur Breda, Berg-op-Zoom, Liège, Luxembourg, Maestricht, les clés de la Hollande, et de l'Allemagne du sud-ouest. Les Russes, selon le traité relaté, sont en Franconie. Ils sont 35 000 et les pays occidentaux de l'Europe découvrent avec ahurissement le soldat russe : « des hommes infatigables, formés à la plus grande discipline. La plus sauvage nourriture leur suffisait. Il n'y avait pas quatre malades par régiment dans leur armée. Les Russes ne désertent jamais »[4]. Berg-op-Zoom était prise et, en avril 1748, le maréchal de Saxe pouvait espérer voir tomber bientôt Maestricht.

L'arrivée de l'armée russe était attendue en Hollande comme imminente. Maëstrich tomba (*1er mai 1748*). Cela pesa-t-il dans les discutions qui s'ouvrirent à ce moment-là à Aix-la-Chapelle ? c'est possible. La paix fut signée le 18 octobre 1748, humiliante pour la France, et Frédéric II garda la Silésie. Il ne s'est donc guère passé d'événements dommageables spécialement à la Courlande durant cette guerre. La base des troupes russes, comme cela est depuis 1725, ce n'est pas la Courlande mais la Livonie.

Cependant un corps de troupes russes a pu venir au sud de la Courlande observer la Samogitie, cette province polonaise, qui n'a que peu de dizaines de kilomètres de large et débouche, à l'ouest, sur Memel et la Vieille-Prusse.

Mais les événements ont conforté l'impératrice Elisabeth : ne pas installer un nouveau duc à Mittau. Laisser le trône ducal de Courlande bien vacant.

la Guerre de Sept Ans

C'est le plus vaste conflit qu'est connu l'Europe.

Elle va confirmer que celle-ci est dominée par le génie de Frédéric II et l'or des Anglais.

---

1 - Voltaire, "*Précis du siècle de Louis XV*", *op. cit.* p 1369.

2 - Voltaire. *op. cit.* p 1449.

3 - "*Mémoire du Chevalier d'Eon*", *op. cit.* p 109.

4 - Voltaire, *op. cit.* p 1453.

En mai 1756 on assista à un spectaculaire renversement des alliances : Louis XV et Marie-Thérèse vont constituer un bloc, ce qui entraîne la formation d'un autre bloc : l'Angleterre (et le Hanovre) et la Prusse.

Pierre le Grand avait écrit dans son testament politique :

« Paragraphe XIII : La Suède démembrée, la Perse vaincue, la Pologne subjuguée. Il faut alors proposer séparément et très secrètement, d'abord à la cour de Versailles, puis à celle de Vienne, de partager avec elles l'Empire de l'univers ».[1]

L'impératrice Elisabeth avait signé avec l'Angleterre le renouvellement d'un traité d'alliance défensive prévu pour douze ans, en 1744, quand l'agent secret d'Eon débarqua sous les traits de la ravissante Melle de Beaumont, dans sa chambre. Sa chambre, où elle sut se livrer à de si troublantes lectures, bientôt. L'impératrice perdit la tête, elle écrivit une lettre à Louis XV, toujours son frère bien aimé et regretté, déclarant se rallier à la France et demandant l'envoi sur le champ d'un chargé d'affaires officiel avec les bases du traité d'alliance qu'elle était prête à signer. D'Eon était chargé de porter cette précieuse lettre manuscrite à Versailles, avec un plan de campagne dressé à Petersbourg. C'est une première victoire française, à l'été 1757.

La coalition de la France et de l'Autriche était formidable. Et quand la Russie vint la renforcer, on ne pouvait douter de l'écrasement de la Prusse. La Pologne, la Saxe, la plupart des princes allemands et la Suède appuient l'Autriche. La France peut s'appuyer sur les Bourbon d'Espagne et d'Italie.

Il y eut, en fait, plusieurs guerres :

- ***Guerre franco-anglaise***. L'armée anglo-hanovrienne, encerclée à l'estuaire de l'Elbe, capitule, mais viole la capitulation. Les Français évacuent le Hanovre (*janvier-mars 1758*). Opérations entre Rhin, Main et Weser (*1758-1760*) : le maréchal de Broglie contre le duc de Brunswick. 16 octobre 1760, victoire à Clostercame, près de Dusseldorf, du marquis de Castries sur Brunswick et ses Anglo-Hanovriens.

- ***Guerre prusso-autrichienne***. Frédéric II sous Prague, mais ensuite battu à Kollin (*18 juin 1760*). Victorieux à Leuthen (*5 décembre 1757*), en Silésie, à Liegnitz (*15 août 1760*) et en Saxe, à Torgau (*2 novembre 1760*).

- ***Guerre prusso-russe***. Victoire russe à Jegaersdorf (6 août 1757). Détachements russes dans les faubourgs de Berlin. Le feld-maréchal Apraxin avait envahi la Vieille-Prusse, en venant de Livonie et sans doute aussi de Courlande. Son premier objectif était le port de Memel à la frontière de la Samogitie polonaise. Mais une armée avait traversé la Pologne pour passer l'Oder et marcher sur Berlin. La Pologne était, bien entendu, du côté de la Russie, mais tirée en arrière par la main de Bestucheff, le ministre chancelier d'Elisabeth, comme une marionnette par son fil conducteur. Le maréchal Apraxin s'était replié non pas en Pologne, mais sur ses bases et avait établi ses quartier d'hiver en Courlande. L'impératrice et Woronzow, le ministre vice-chancelier (*favorable à la France et qui avait beaucoup fait pour la réussite de l'agent secret d'Eon*), voulaient des batailles. Bestucheff n'en voulait pas, et le grand-duc, le tsar désigné Pierre (*neveu d'Elisabeth*), encore moins. Il est de tout cœur Allemand et ne peut supporter que les soldats russes portent les armes sur ceux de son idole, Frédéric II. Apraxin ne pouvait faire un mouvement sans mécontenter quelqu'un, ou sa souveraine ou son futur souverain. Il avait le choix entre la disgrâce immédiate... ou la disgrâce dans l'avenir. Revenu inexplicablement de Berlin jusqu'en Courlande, il restait tapi dans son camp. L'hiver 1758 il y avait beaucoup de troupes russes en Courlande.

1 - "*Mémoires du Chevalier d'Eon*". *op. cit.* p 110 et p 97.

Cette inaction était fatale à la France et à l'Autriche et les deux puissances alliées ne pouvant combattre ni le grand-duc, ni Catherine son épouse, ni le chancelier russe, résolurent de les acheter. La corruption, arme ordinaire des princes, employée contre les princes. Il y eut une convention passée entre Elisabeth, l'impératrice et son neveu Pierre (*devenu duc régnant de Schleswig-Holstein*). Contre des engagements dérisoires, le futur tsar recevait un subside annuel de 100 000 florins, payables en deux termes, à Hambourg, chaque six mois et d'avance. Pour de l'or, le futur Pierre III vendit Frédéric II, son idole. Mais Bestucheff résista à l'appât. En effet, vendu déjà aux Anglais, il ne voulut pas toucher l'or des deux camps. Une question de principe.

Le 24 février 1758, Bestucheff est arrêté en plein conseil sur ordre de la tsarine Elisabeth. On saisit ses papiers. Il correspondait avec Frédéric II et cette correspondance compromettait Apraxin, Totleben et le chancelier. Le feld-maréchal et le général partirent pour un séjour en Sibérie. Apraxin fut mis aux arrêts à Riga. Woronzow, le vice-chancelier, devenait chancelier, maître de l'Empire. La coalition pouvait aboutir.[1]

Apraxin touchait des subsides de l'Angleterre, pour ne pas bouger, ce qui l'avait amené à ne pas goûter les charmes de Berlin pour partir *tâter* de ceux de la Courlande.[2]

Les troupes russes changèrent de général. Un chambellan d'Elisabeth, reçut le commandement : Soltykoff.

Il est prouvé que la grande-duchesse Catherine, l'ex-Sophie, petite princesse allemande, envoyait des ordres à Apraxin. Des scènes orageuses opposèrent Elisabeth et Catherine. Rapidement elles se jetèrent leurs amants à la figure, innombrables pour l'impératrice. Pour Catherine, il y en avait deux célèbres, Stanislas Poniatowski et Serge Soltykoff. Le deuxième est vraisemblablement le père de son fils, Paul Pétrovitch, le futur Paul Ier. Le premier, aussi vraisemblablement, le père de sa fille, Anne. Rien n'est plus compliqué que la plus simple des filiations des tsars[3]. Les bons rapports de la grande-duchesse avec Poniatowski aideront à assimiler la Pologne. En attendant de devenir roi, il est à Pétersbourg ambassadeur de Pologne.

La campagne de 1759 eut un été brillant. Sortie de Courlande, l'armée russe, sous Soltykoff, bat un lieutenant de Frédéric dans le Brandebourg sur l'Oder, à Zullichau (23 juillet 1759). Un corps autrichien, sous les ordre du maréchal Laudon, se joint à eux et Francfort-sur-l'Oder est occupé, à trois jours de marche de Berlin. Le 12 août 1759, les Austro-Russes écrasent littéralement l'armée prussienne commandée par le grand Frédéric lui-même, à Kunersdorf. Les avant-gardes russes atteignent les faubourg de Berlin. Mais au lieu de les appuyer, les Autrichiens tournent le dos à Berlin et vont assiéger des places de Silésie et de Saxe. Laissés seuls, les Russes reculèrent à nouveau. L'or anglais aidant ?

L'été 1760, Soltykoff réussit encore une marche sur Berlin. Moyennant une rançon versée par la ville et la population il fit retirer l'armée russe.

- ***Guerre prusso-française***. En novembre 1757, l'armée française (*24 000 hommes*) et les contingents fournis par près de quarante princes allemands (*30 000 soldats*) menacent Leipzig. Et le 5 novembre, Frédéric bât l'armée coalisée, peu homogène, à Rossbach, en une heure et demie par le triomphe de la « manœuvre en ordre oblique ».

- ***Fin de la guerre***. Les fausses manœuvres des généraux russes, la concentration des efforts des Autrichiens pour la conquête de la Silésie, étaient compensées par un retour en forme des Français. Après un été sans décision, le 23 décembre 1761, l'impératrice Elisabeth-Pétrovna a une attaque. Le jour de Noël, à quatre heures de l'après-midi, elle meurt. Le triste duc de Holstein qu'elle a choisi, devient tsar, le tsar Pierre III. Dans la nuit de 25 au 26

1 - "*Mémoires du Chevalier d'Eon*". *op. cit.* p 112 à 120.

2 - "*Apogée et Chute de la Royauté*", de Pierre Gaxotte. Tome IV. p 52.

3 - Henri Troyat. *op. cit.* p 102, 112 et 120, 135.

décembre 1761, Pierre III envoie des courriers à tous les corps d'armée avec ordre d'arrêter les hostilités, alors qu'à l'automne les Russes réalisaient des percées foudroyantes. Ils occupent La Vieille-Prusse (*Prusse-orientale*), la Poméranie, la nouvelle marche de Brandebourg et la place forte de Colberg. Il s'adresse à Frédéric II en lui laissant le soin de rédiger les termes du traité entre Russie et Prusse[1]. Frédéric était alors en Silésie, sous Breslau. Dresde, la Saxe-Orientale et la Haute-Silésie étaient tenues par les Autrichiens[2]. Cette stupéfiante réconciliation des deux adversaires renversait les forces de la coalition. Louis XV signa avec les Anglais les préliminaires de paix à Fontainebleau (*3 novembre 1762*) et le traité de Versailles (*10 février 1763*). Marie-Thérèse signait avec la Prusse le traité d'Hubertsbourg (*17 février 1763*). Frédéric gardait la Silésie.

la Courlande et la Guerre de Sept Ans

Riga et la Livonie furent la grande base de l'armée russe dans ses attaques sur le Brandebourg et Berlin. Mittau et la Courlande la base des attaques sur la Vieille-Prusse.

Avec, à l'hiver 1758, cet étrange repli d'une armée victorieuse sur la Courlande et la Livonie.

C'est en février, à Riga, que le maréchal Apraxin fut mis aux arrêts, pendant que s'ouvrait l'instruction de sa trahison à Pétersbourg.

Mais la guerre ne se déroula jamais en Courlande ni en Livonie.

Le grand effet de cette longue guerre pour la Courlande, fut que Pierre III, parmi une avalanche d'oukases, rappela les dignitaires exilés de Sibérie par la défunte Elisabeth. Au premier rang : l'ex-duc de Courlande. Si à Pétersbourg, à nouveau, la cour est dominée par les conseillers allemands, comme au temps de l'impératrice Anna[3], Biron, rétabli par Pierre III, duc de Courlande, doit se réinstaller à Mittau.

Pierre Ier, Biron, ne put se réinstaller en Courlande qu'avec l'appui de 40 000 soldats russes. Le nombre est évidemment exagéré à l'extrême en ce qui concerne les effectifs nécessaires à la soumission de la Courlande. mais en fait, au printemps de 1761, Pierre III ayant retiré ses troupes de Vieille-Prusse et de Poméranie, les avaient repliées sur la Courlande et la Livonie. Il n'y avait pas invasion de la Courlande par 40 000 soldats russes. Evidemment le peuple courlandais ne pouvait guère protester contre le retour de son ancien duc avec la présence sur son sol d'une armée russe.

Toutes les armées russes n'étaient pas repliées. Au printemps 1762, une armée était prête à entrer en Bohême aux côtés de Frédéric II et de ses Prussiens.

Mirabeau précise que les soldats russes chassèrent de Courlande « Charles de Saxe, oncle de l'électeur et duc légitime ». Donc, l'oncle du roi de Pologne, de l'électeur de Saxe, était duc de Courlande, et duc légitime ? Il reste à en savoir plus sur le sujet. Sur l'information de Mirabeau, il faut comprendre que la diète courlandaise, lasse de voir le duché privé de duc, avait élu un prince proche de la Pologne. Elle s'était tournée vers son ex-suzerain. Elle cherchait une protection. Mais que pouvait attendre de la Pologne en décomposition la Courlande sous la botte russe ?

Charles de Saxe, duc de Courlande ? un vœu pieux de la diète courlandaise, sans conséquence et sans lendemain.

---

1 - Henri Troyat. *op. cit.* p 161 et 162, 165 et 166. Daria Olivier. *op. cit.* p 117, 119 à 122.

2 - "*Précis du Siècle de Louis XV*", de Voltaire. *op. cit.* p 1491.

3 - Henri Troyat. *op. cit.* p 168.

Pierre Ier, né Biron, duc souverain à Mittau ? Un duc régnant en Courlande, de race allemande, c'était ce qu'il fallait au tsar Pierre III pour être satisfait.

Les jours du règne de Pierre III sont comptés. Le tsar fou en quelques mois a fait l'unanimité contre lui, l'armée, la cour, la noblesse, le peuple. Le 29 juin 1762, Pierre III a recopié et signé le texte de son abdication, présenté par les émissaires de Catherine. Effondré, il est « comme un enfant qu'on envoie se coucher », dira Frédéric II. Le 30 juin 1762, l'ex petite princesse allemande, Sophie, devient l'impératrice Catherine II. Le changement sur le trône de Russie va-t-il avoir des répercussions sur la Courlande ?

Catherine II et la Courlande

N'oublions pas que Catherine II a été choisie par Frédéric II et qu'elle est la fille d'un général de l'armée prussienne. Elle a essayé de paralyser Apraxin et lui voler sa victoire sur la Prusse, l'été 1757, a été pour elle un devoir. Le retour des Allemands à la cour ne lui déplaît pas. Cependant elle choisit volontiers ses amants chez les Russes (*exception faîte pour le prince polonais*). Le 11 avril 1762, elle a mis au monde l'enfant de son amant favori de l'époque, le bel officier de la Garde, Grégoire Orlov.

Catherine II se passionne pour les ressorts secrets du pouvoir. Elle tient en main le duc de Courlande, cet Allemand fait duc pour une première fois par Anna, une deuxième fois par le tsar fou, qui fut son mari (*si peu, il est vrai*). La fidélité de Pierre Ier lui est acquise. Il est mal assis sur son trône. Elle va, en sous-main, faire toutes les interventions nécessaires pour raffermir son pouvoir. Pierre Ier a gouverné dix ans la Russie, il fera à Mittau le jeu de la Russie, pas de la Pologne. Et Catherine II veut la Courlande pour la Russie, il faut la détacher définitivement de la Pologne. La Courlande, avec Pierre Ier comme duc régnant, c'est une étape vers la Courlande russe.[1]

Toujours en proie à ses « fureurs utérines » (*le mot est de Masson qui fut le maître de mathématiques du grand-duc Alexandre*), mais ni hystérique, ni nymphomane, Catherine est ensemble sensuelle et sentimentale. Il lui faut du neuf, du beau, du robuste, mais aussi de la tendresse, du charme, de la conversation. Avec Orlof c'est fini, depuis longtemps. D'autres sont venus, ils sont passés. Elle avait remarqué un lieutenant-général, Potemkine, trente cinq ans, massif, un peu grimaçant, borgne, cheveux noirs, peau brune. Le 4 décembre 1773, Catherine lui envoie une lettre où elle laisse percer un amour possible. Le général assiège Silistrie. En janvier 1744, il part pour Pétersbourg et ce fut le grand amour. A certains points de vue Potemkine fut pour Catherine II ce que la Pompadour fut pour Louis XV. Certains proches des deux amants ont certifié qu'ils se marièrent secrètement fin 1774 à l'église Saint-Simon de Pétersbourg. En tout cas, ils furent un couple. L'impératrice ne lui fut guère fidèle, mais elle l'aima beaucoup. Elle en fit un prince puissant et richissime.[2]

Nous ne parlerions pas de Potemkine sans ce que nous en a dit Mirabeau : « Ce qui n'est pas aussi connu, ou plutôt ce qui est très secret, c'est qu'un Oukase lui (*duc de Courlande*) enjoignit, il y a six ans, d'avoir à remettre son duché au prince Potemkine, et que, par le conseil du chancelier Taube et du chambellan Howen, il conjura l'orage en faisant passer au prince Potemkine (*alors et toujours dérangé*) 200 000 ducats. C'est Rason, secrétaire du cabinet du duc, qui fut chargé de porter cette somme »[1]. Donc, vers 1780 (*Mirabeau n'est pas toujours précis à un an près*), Catherine voulut faire de Potemkine un duc régnant. Au sein de la Russie le titre de prince russe suffisait, Joseph II, pour plaire à sa sœur de Pétersbourg, en avait fait un prince du Saint-Empire (*titre généreusement distribué, en Pologne notamment*).

---

1 - Henri Troyat. *op. cit.* p 206.

2 - Henri Troyat. *op. cit.* p 374, 304 à 306. Daria Olivier. *op. cit.* p 210, 214, 231 et 337.

1 - Mirabeau. "*Mémoire sur la Courlande*". *op. cit.* p 128./

Mais dans les cours européennes, Potemkine n'était qu'un parvenu. Transformé en duc régnant, toutes les chancelleries s'ouvriraient pour lui d'abord, les cours suivraient.

Pourquoi Potemkine duc régnant de Courlande, en 1781 ou 1782 ? Les traités entre Russie et Prusse venus à expiration en 1780 n'ont pas été renouvelés. Frédéric II a cru bien se placer en envoyant à Petersbourg son neveu, héritier du trône, Frédéric-Guillaume. Catherine ne peut supporter même sa vue. Joseph II envoie auprès de la tsarine un ambassadeur extraordinaire : c'est le prince de Ligne. Lui, il lui plaît. Catherine en raffole... et bientôt échange des lettres avec l'empereur d'Autriche, d'autant plus que Marie-Thérèse décède le 29 novembre 1780. Joseph II est le seul maître à Vienne. L'Impératrice et l'Empereur envisagent l'expulsion des Turcs de l'Europe par leur action concertée. On discute ferme sur le partage des possessions turques en Europe. Catherine et Joseph II se sont rencontrés le 7 juin 1780 à Mohilev (*Russie blanche*), en présence de Potemkine.

La correspondance entre Frédéric II et Catherine II s'était faite de plus en plus rare, elle cessa en 1781. L'influence de la Prusse a disparu à la cour de Pétersbourg, c'est un grand événement. Dans l'avenir, a décidé Catherine, la Russie s'appuiera sur l'Autriche. La petite princesse allemande s'est détachée en 1780 et 1781 de l'Allemagne en général et de la Prusse en particulier. A noter au passage que si elle méprisait Louis XV (*un mépris voisin de la haine*), elle affichera, dès 1776, une grande estime pour Louis XVI, « que j'aurais envie de gronder ceux qui y trouvent à redire ».[2]

Le séjour de Joseph II à Pétersbourg fut, évidemment, le summum des accordailles entre ce dernier et Catherine II.[3]

Sur la suggestion de Joseph II, Catherine II va envoyer en voyage en Europe, le tsarévitch Paul et la grande-duchesse, son épouse (*Sophie-Dorothée de Wurtemberg-Montbeliard*). Il ira surtout en France, mais aussi chez nombre de princes allemands (*de l'Allemagne du sud*), en Hollande, en Autriche, mais surtout il ne passera pas par Berlin.

En 1782, la Grande Catherine vieillissante veut un nouvel amant, mais amant de cœur. Potemkine est son époux, son repos, n’est plus son amant depuis longtemps. Alors il est possible que pour consacrer la rupture définitive de leur couple charnel, Catherine II ait voulu faire de son cher, de son grand prince, de son inspirateur, de son conseil, de son époux enfin, un duc régnant. Mais aussi Potemkine à Mittau, c'était se débarrasser de ces Biron peu sympathiques. C'est Pierre II qui régnait en 1781 ou 1782, et à ces Biron, Catherine II trouvait un nouveau défaut : ils étaient Allemands. Sur le trône de Mittau, il fallait maintenant un Russe.

Catherine II et la Pologne

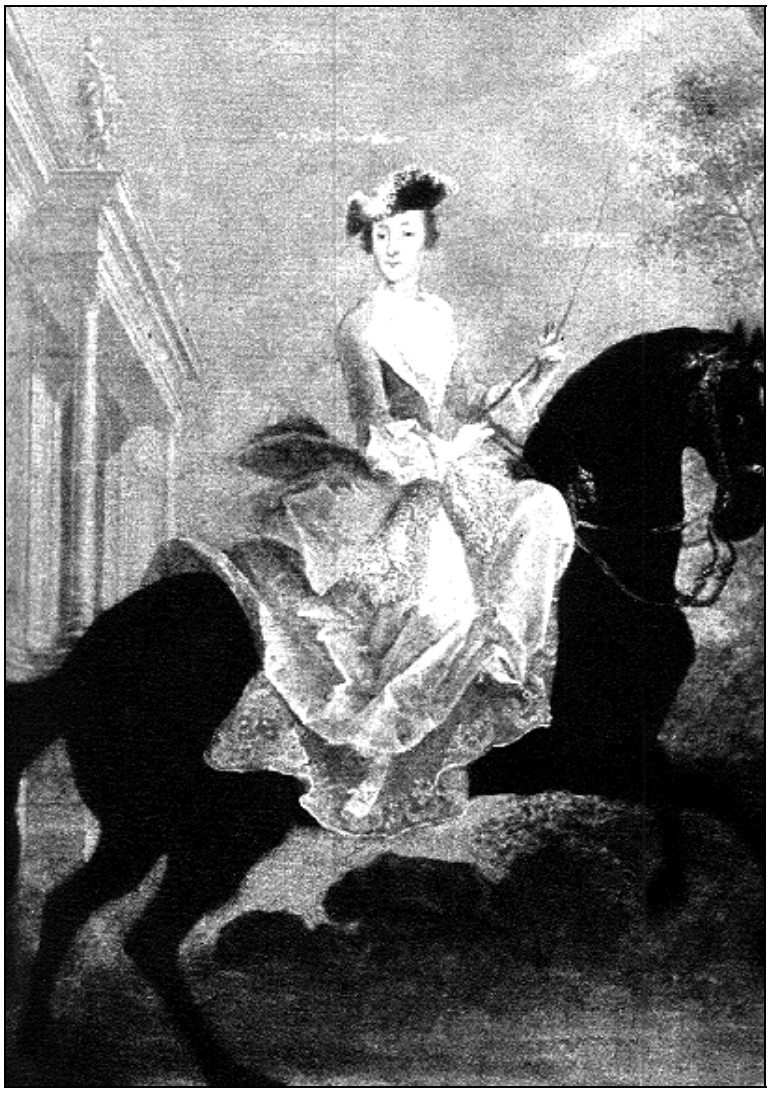
Catherine guettait. Elle avait beaucoup apprécié Stanislas Poniatowski, son deuxième amant, et, étant encore grande-duchesse, l'avait fait nommer ambassadeur de Pologne à Pétersbourg. Déjà, du vivant d'Elisabeth, savait-elle qu'il serait par sa volonté roi de Pologne.

Auguste III mourut en octobre 1763. Catherine II régnait. Déjà, le 2 août 1762, elle écrivait à Stanislas : « Je vous envoie le comte Kayserling en qualité d'ambassadeur en Pologne, aux fins de faire de vous, après la mort d'Auguste III, le roi de Pologne »[1]. Et Stanislas ressentit un grand choc, écrivant à la tsarine : « Sophie ! ne me faites pas roi ! mais rappelez-moi auprès de vous. Je vous aime mieux qu'une couronne, et il ne tient qu'à vous de l'éprouver ».

2 - Henri Troyat. *op. cit.* p 332.

3 - Henri Troyat. *op. cit.* p 352 et 353.

1 - Daria Olivier. *op. cit.* p 160 et 161.



Catherine II à son avènement

Auguste mort, 30 000 soldats russes entrent en Pologne, aux ordres du Prince Repnine et viennent camper sous Varsovie. 50 000 hommes se rassemblent pour venir les épauler. Alors Frédéric II fait occuper la Posnanie, la basse-Vistule et il est prêt à envoyer une armée à Varsovie.

Stanislas est issu de la puissante famille des Czartoryski, très russophile, et qui organise la campagne pour son élection. Kayserling peut compter sur les baïonnettes russes, et même prussiennes, mais il dispose aussi de 300 000 ducats qui assurent un bon vote. La diète se réunit paisiblement, les nobles polonais sont heureux de pouvoir voter pour un prince polonais, et plus pour un prince saxon. Stanislas est élu. En face, l'Autriche et la France soutenaient un prince de Saxe présenté par la famille Potocki, francophile. Stanislas est lucide il n'en a aucune joie. Ecrivant à l'autocrate de Pétersbourg : « Vous me faites roi, mais me rendez-vous heureux ? Vous ne sauriez m'ôter le souvenir du bonheur dont j'ai joui, ni le désir de le retrouver. Ah ! Sophie ! Vous m'avez fait cruellement souffrir ! ».[1]

Tout de suite, le comte de Broglie, qui dirigeait le Secret du Roi, cette diplomatie parallèle dépendant directement du roi Louis XV, prévoyait le partage de la Pologne entre Russie et Prusse, et prédisait : « (...) quant à la Russie, elle se paiera par l'annexion d'une partie de la Lithuanie et de plusieurs palatinats septentrionaux »[2]. Les termes « palatinats septentrio-

1 - Daria Olivier. *op. cit.* p 160 et 161.

2 - Pierre Gaxotte. *op. cit*. p 138.

naux » visaient la Samogitie (*cette étroite province s'étirant de la Baltique, le long de la Courlande, et au sud de cette dernière. Province polonaise conquise autrefois par les Teutoniques, peu « polonaise »*) et surtout le duché de Courlande, vrai palatinat, devenant de plus en plus obsolète : fief vassal de Laologne - sans véritable duc régnant de 1730 à 1738 et de 1741 à 1761 - dépendant en fait de la Russie qui en était la vraie maîtresse.

Catherine va aussitôt mettre les Polonais au pas. Au pas russe. L'ex-petite princesse allemande et luthérienne, n'est plus qu'une impératrice russe, défenseur de la foi orthodoxe. Tous les orthodoxes doivent se regrouper sous les bannières de la Russie et à tous, elle doit protection. Les Polonais (*qui haïssent les Russes, leurs ennemis depuis leur origine*) sont des catholiques très ardents. Aussi en Pologne les orthodoxes sont privés de tous droits. On les nomme ici les dissidents. Catherine, par la force, par l'or, par la corruption, arrache, et à son ex-amant, et à une diète asservie, la reconnaissance aux dissidents des mêmes droits que les catholiques. Dans toute la Pologne cela est ressenti comme un outrage de la tsarine et une provocation de l'armée russe « occupante ». Et ce sera en 1768, à Bar, près de la frontière turque, la formation d'une Confédération des nobles Polonais pour la « défense de la Foi et de la Liberté », dont le premier acte est de déclarer la guerre aux orthodoxes et aux Russes. L'armée prussienne entre aussitôt dans les provinces occidentales du sud de la Pologne pour rétablir l'ordre. Choiseul prît le parti des confédérés de Bar. L'aide de la France se limitera à l'envoi à la Confédération d'une mission militaire chargée de conseiller l'insurrection. Au nombre de cette mission, Charles-François du Périer du Mouriez. On ne rééditera pas la folie de 1734, le débarquement de quelques troupes à Danzig destinées au massacre, et à sauver l'honneur. La France va susciter une guerre. Choiseul l'écrivait le 21 avril 1766 à Vergennes, ambassadeur de France à Constantinople : « Le moyen le plus certain de culbuter de son trône usurpé l'impératrice Catherine serait de susciter une guerre. Il n'y a que les Turcs à portée de nous rendre ce service. C'est la guerre par les Turcs qui doit être l'unique objet de votre travail et de vos méditations »[3]. Les Turcs se firent rosser, les Russes ayant à leur tête (*et pour la première fois*) un grand général, Roumantziev. Potemkine se signalera au siège de Kotim et devint général, c'était en 1769. Le talent déployé par notre nouvel ambassadeur à Constantinople, le comte de Saint-Priest, n'avait servi à rien.[4]

Tout rentra dans l'ordre et la Pologne vécut à l'ombre de la Russie, le roi Stanislas ne pouvant que suivre les directives venant de sa bien aimée, qu'il adora jusqu'à sa mort.

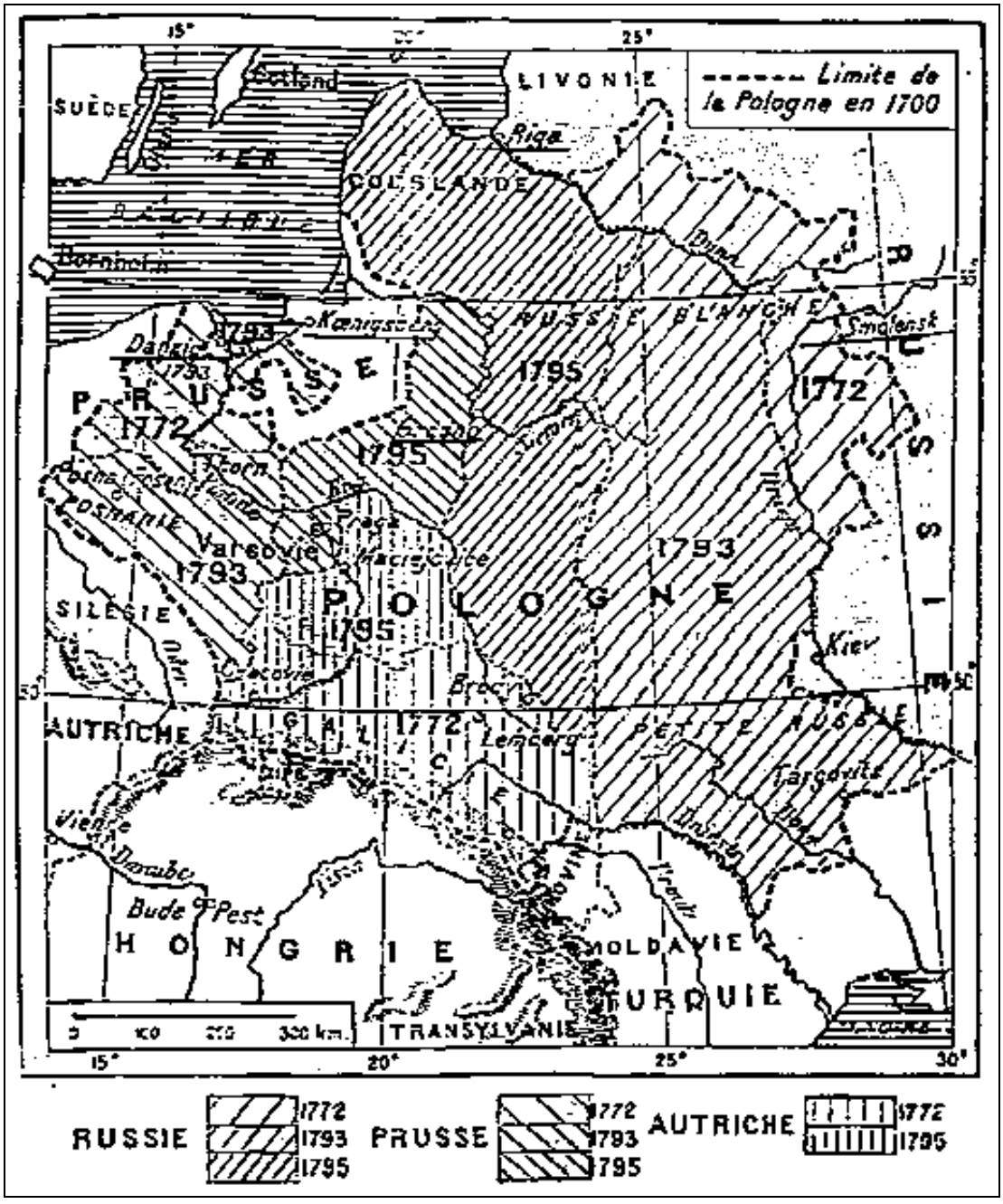
Et ce fut le premier partage de la Pologne, par le traité de Saint-Pétersbourg, le 22 juillet 1772.

- A Marie-Thérèse, la Galicie (*2 600 000 habitants*) ;
- A Frédéric, la Prusse Polonaise, sauf Thorn et Danzig (*700 000 habitants*). Catherine savait, avant de régner, qu'elle ferait de Stanislas le roi de Pologne, mais elle savait, dès le jour de ce choix, qu'il en serait le dernier roi.

En 1788, la diète prit enfin conscience que la Pologne courait à sa perte et de la nécessité de transformer profondément ce royaume anarchique. Elle se proclama en diète consti

3 - Daria Olivier. *op. cit.* p 191.

4 - "*Mémoires du comte de Saint Priest*". p 120 et la suite.



LES TROIS PARTAGES DE LA POLOGNE

tuante. Cette initiative un peu tardive eut les encouragements du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume II (*neveu de Frédéric II*) et il promit de défendre la constitution que rédigeait la diète (*mars 1791*), et qu'elle promulgua le 2 mai 1791.

Catherine annonça qu'elle envahissait la Pologne. Alors le roi de Prusse fit volte face et se rangea du côté de l'autocrate russe. Et ce fût, en mars-avril 1793, le deuxième partage de la Pologne.

- La Prusse prenait Danzig et Thorn ;
- La Russie, la majeure partie de ce qui restait de la Lithuanie. Le sort de la Courlande avait déjà été réglé à part et en premier. (*voir le chapitre suivant*).

Dû à l'initiative de la tsarine, ce deuxième partage sauva la France. Après Valmy, le roi de Prusse préleva des unités sur le front de la France pour les envoyer en Pologne. Catherine, qui en principe était entrée dans la coalition contre la France, prétexta les « événements » de Pologne (*suscités par elle*) pour ne pas envoyer en Allemagne et contre la France le moindre détachement de son armée. Même Joseph II avait besoin de troupes autrichiennes en Galicie. Catherine II sauva la France.

En 1794, la Pologne, réduite à si peu, eut un dernier sursaut armé. Huit mois de campagnes héroïques menées par Kosciusko, écrasé à Maciejovitz (*10 octobre 1794*), Praga (*le faubourg de Varsovie*) enlevé par Souvorov (*4 novembre 1794*). 12 000 habitants égorgés dans leurs maisons. Ce fut le troisième et dernier démembrement.

En octobre 1791, à Nicolaïev, ville qu'il a fondée, à l'embouchure du Bourg le prince Potemkine est mort. En apprenant la nouvelle, Catherine s'évanouit. Le deuil le plus strict est observé par la cour. Stanislas Poniatowski est un prisonnier royal dérisoire et vit à Grodno sous la surveillance des sentinelles russes depuis la fin de 1794. Le 17 novembre 1796, au Palais d'Hiver de Pétersbourg, un peu après neuf heures du matin, la Grande Catherine s'éteint.

Quand renaîtra la Pologne ?

III - MIRABEAU ET SON MEMOIRE SUR LA COURLANDE

Mirabeau a établi, à l'été ou à l'automne 1786, un mémoire qui porte l'annotation : « Remis à la Cour de France, sur la déclaration que la Russie a faite à la Courlande et qui se trouve dans les Gazettes de Leyde du 20 mai au 3 juin 1786 ».

Ce mémoire publié dans l'« Histoire secrète de la cour de Berlin », ouvrage publié début janvier 1789, est censé avoir été présenté le 16 juillet 1786 au duc de Brunswick . Etait-il déjà rédigé ? On peut en douter. Mais il est certain que Mirabeau l'avait dans la tête lors de son entretien avec le duc ; qu'il en fit un exposé et recueillit avec profit les observations et rectifications du duc qui, sur la Courlande, devait avoir des idées précises et des renseignements, en tant que général de l'armée prussienne, mais aussi en tant que duc régnant. Sa chancellerie communiquait avec celle du duc régnant de Courlande, entre princes souverains allemands.

la mission secrète de Mirabeau

Mirabeau, en 1785, se jugea apte à mener des négociations diplomatiques. Les missions secrètes étaient à la mode depuis Louis XV. Dumouriez, en Pologne en 1771. Beaumarchais, en Allemagne. Mirabeau, après avoir publié de brillantes études sur les problèmes financiers, pensait pouvoir rivaliser avec les meilleurs.

Pour préparer sa nouvelle carrière, il résolut de partir à Berlin en simple voyageur. Objectifs : voir de près le Grand Frédéric, étudier les ressorts de la monarchie prussienne et en ramener les éléments d'un très grand ouvrage qui l'imposerait aux mondes financiers, diplomatiques et politiques.

Le 25 décembre 1785, départ de Paris : Nancy, Francfort, Liepzig.

Le 19 janvier 1786, Berlin. Pour s'introduire, il avait une lettre de recommandation du comte de Vergennes, le ministre, au comte d'Esterno, ambassadeur de France en Prusse. Il pensait être appuyé auprès du prince Henri de Prusse par le marquis de Luchet, une de ses connaissances attaché à la personne de ce prince. Frédéric lui donna audience le 25 janvier. Le prince Henri le reçut, l'apprécia et dit de lui à d'Esterno, « Je sais bien qu'il y a beaucoup à dire, mais je vous avoue que cet homme m'amuse infiniment ». Mirabeau découvre et étudie la cour, rencontre des aristocrates, se lie avec des hommes d'esprit et des savants, progresse dans sa connaissance de la langue allemande.

Mirabeau revient à Paris le 22 mai

A ce premier voyage, il n'a pas avec lui le baron de Noldé, gentilhomme d'une des premières familles courlandaises, officier au régiment Royal-Suédois (*colonels : MM. de Fersen et Stevingh*). Ce premier voyage, Mirabeau le fait à ses frais. Pour réussir son deuxième voyage, se faire accompagner du baron de Noldé, il lui faut obtenir de se faire charger de mission avec un financement adéquat. Il saura manœuvrer pour décrocher la mission et les sous. Là, il va tout droit trouver l'abbé de Périgord et celui-ci voit de suite le parti qu'il peut tirer auprès du Cabinet de Versailles des confidences faîtes à Mirabeau.

D'après Mirabeau, Calonne aurait engagé Vergennes à le charger d'une mission secrète en Prusse. Ce qui déterminait Talleyrand à appuyer Mirabeau auprès de Calonne, c'est que ce dernier s'était offert pour étudier aussi bien les questions financières que les questions poli-

tiques. Fin mai 1786, la mort de Frédéric II était attendue prochainement. Mirabeau laissait entendre que le prince Henri, partisan décidé d'une alliance franco-prussienne désirait à Berlin un observateur plus habile que le comte d'Esterno. Le 2 juin 1786, Mirabeau remettait à Calonne un rapport sur la situation de l'Europe. Il devenait urgent de faire le point sur la Prusse et de sonder les dispositions du neveu héritier de Frédéric II. Alors M. de Vergennes céda, pas fâché en outre de vider Paris et Versailles de la présence de cet agitateur trop brillant et trop encombrant. La mission ne coûterait rien à son ministère. Le contrôleur général des finances, finançait sur l'intervention de Calonne. Enfin, l'influent duc de Lauzun poussait Mirabeau à partir pour Berlin.

Mirabeau

Sûr de son audace, de sa force et confiant dans son génie, Mirabeau s'imaginait, à la veille d'événements qui - selon lui - allaient avoir les plus graves répercussions, acquérir une situation telle que les plus adroits (*tel l'abbé de Périgord*) devraient compter avec lui.[1]

1 - Mirabeau. *op. cit.* Introduction de Welschinger.

Mirabeau et la Courlande

Le baron de Noldé, gentilhomme courlandais d'origine allemande certainement, est ainsi nommé après francisation de son nom (*qui est précédé de façon ridicule par cette particule « de », usée mal à propos au XVIII^{e} et qui ne signifie rien*). Il a intéressé son patron de façon très particulière à la Courlande. De la « mission » de Mirabeau, nous nous limiterons à ce pays et pas à ses autres observations, seraient-ce ses tête à tête avec le duc régnant de Brunswick, qui rêvait d'une grande alliance entre la France, la Prusse et l'Angleterre.

Le duc étant établi en Prusse avec sa famille, la Courlande est gouverné par le chambellan Howen devenu *Oberburgrave* par suite de la mort subite du premier ministre Klopman. Lorsqu'il était ambassadeur de Courlande en Pologne, les Russes l'avaient fait enlever et fait voyager en Sibérie. Howen sait qu'il faut composer avec les Russes, et c'est le baron de Mestmachor, ministre russe à Mittau qui l'a fait nommer, après avoir fait approuver son choix par Pétersbourg. « Le Cabinet de Pétersbourg a mieux aimé gagner ainsi, apparemment parce qu'il préfère consommer amiablement ses desseins sur la Courlande, Howen est au fond duc de Courlande, puisqu'il en fait les fonctions, et qu'il y entraîne ou domine toutes les opinions », écrit Mirabeau à Talleyrand, le 8 janvier 1787.[1]

Howen est qualifié de « tête forte et intrigante » et de « ministre suprême, ou land-maréchal ». C'est lui qui « fait toutes les affaires et jouit du plus grand crédit, ce qui doit se réduire, à dire vrai, à vendre plus ou moins lâchement à la Russie, cette belle et malheureuse province, laquelle cependant, si tous ses voisins l'abandonnent, n'a d'autre parti à choisir, que de se donner plutôt que de se laisser prendre »[2]. Nous l'avons compris, l'homme important en 1786 en Courlande, c'est Howen. Or le baron de Noldé, le secrétaire de Mirabeau, appartient à l'une des premières maisons de Courlande. Traduire, « des barons baltes » et le *land-maréchal*, *l'oberburgrave* Howen est son oncle.

Mirabeau parle de son secrétaire : jeune homme qui « a de l'honneur, de l'intelligence, des connaissances, un grand respect des droits des hommes, une grande haine pour les Russes, un vif désir de donner son pays plutôt à tout autre souverain, (...) il ne veut pas être un esclave russe ; il aime la France ». Cet officier a servi avec distinction, estimé et aimé de ses chefs, et participé aux sièges de Mahon et de Gibraltar.

Qui, en France, en 1786, pouvait s'intéresser à la Courlande et à ce qui pouvait s'y passer ? La Courlande était, des élites françaises, aussi peu connue en 1786... qu'en 1991 Ne parlons pas des masses. Ne leur a-t-on pas fait croire, il y a vingt ans, que la Courlande était un pays nordique imaginaire créé pour les besoins d'un scénario ?

Le rôle de Noldé est capital. C'est lui qui a intéressé son « patron » au sort de la Courlande, qui lui a appris la Courlande.

crise entre Courlande et Russie

C'est la crise en 1786. On sent que le « rien ne va plus » du croupier, est pour bientôt. Le mémoire fait état d'une « déclaration que la Russie a faite à la Courlande et qui se trouve dans les Gazettes de Leyde, du 20 mai au 3 juin 1786 ».

L'objet de cette déclaration est tout à fait surprenant. Un scoop. Le duc de Courlande (*Pierre II qui est en Prusse, s'installe à Sagan*) abdiquerait en faveur du prince de Wurtemberg, général au service de la Prusse, selon les bruits qui courent. Le gazetier ne peut que s'appuyer

1 - Mirabeau. *op. cit.* p 470.

2 - Mirabeau. *op. cit.* p 390. Lettre du 2 décembre 1786

sur une rumeur. L'indignation officielle et déclarée de la Russie à l'égard de ce petit état accroché à son flanc n'a pas d'autre origine qu'une rumeur. N'oublions pas qu'à la cour de Pétersbourg on connaît bien la famille régnante au Wurtemberg. L'épouse du grand-duc Paul, le tsarévitch, est une princesse de Wurtemberg. Mirabeau donne des renseignements sur ce prince : « L'armée prussienne fait une nouvelle acquisition : c'est le prince Eugène de Wurtemberg. Il s'est distingué ensuite dans le métier de Caporal Schlag en portant la sévérité de la discipline jusqu'à la férocité. Tout cela ne lui faisait pas une grande réputation. On vient de lui donner un régiment qui le rapproche de Berlin. Il entraîne par une élocution forte et extatique ; des yeux quelquefois hagards, toujours enflammés, une physionomie profondément émue ; c'est, en un mot, un de ces hommes que les hypocrites et les jongleurs mettent en avant avec succès ».[1]

Notons que plus naturellement on trouve à cette époque un prince de Wurtemberg, Alexandre, général dans l'armée russe. Il servit contre les Turcs sous le feld-maréchal Potemkine, prince de Tauride, et mourut à Khardov en juin 1791.[2]

Que faut-il penser de cette rumeur ? Elle ne paraît pas sérieuse, à peu près sans fondement. Catherine touchait au but. Après tant d'efforts accumulés par Pierre le Grand, les impératrices Anna et Elisabeth et par elle, allait-elle abandonner le trône ducal de Mittau à un prince allemand, fut-ce un proche parent de sa belle-fille ? C'est vraiment impensable. La Courlande, un état théoriquement libre, mais théoriquement un fief du roi de Pologne, dont le duc est électif, élu par une diète de Courlande. Pourtant la diète ne peut, en fait, voter autrement que la Russie l'a décidé. La Courlande indépendante en droit... Mais le mot « droit » est vide de sens, lorsqu'on l'oppose à celui de la force. La force c'est la Russie et la Russie fait la loi en Courlande depuis la duchesse Anna, cette Romanov qui régna si longtemps sur la Courlande et prolongea son règne par celui de Biron.

Il fallait à la tsarine un prétexte pour accentuer sa mainmise sur la Courlande. En 1786 elle a tourné le dos à l'alliance prussienne. Ses troupes, à deux reprises, ont occupé ou menacé d'occuper Berlin et se sont retirées contre rançon. Son regard est fixé sur Constantinople et pour atteindre le Bosphore il lui faut passer par l'alliance autrichienne. Elle fait l'éloge de Joseph II, fêté et adulé par elle à Tsarkoie-Selo. Le prétexte elle le tient et le fait répandre, sur le compte de la rumeur, dans la Gazette. A Leyde. Mirabeau l'explique : « Il (*le Cabinet de Pétersbourg*) craint sans doute que celui de Berlin ne forme quelque spéculation sur la Courlande à l'aide d'un nouveau duc tout entier à sa disposition ». Mirabeau constate que la Pologne n'est plus capable d'exercer « son droit de protectorat » (*écrit-il, alors qu'il s'agit d'un lien de vassalité, d'une nature encore si fréquente dans l'Europe de 1786, auquel était soumise toute l'Allemagne à l'exception du duché de la Vieille-Prusse*) et il ajoute : « il n'est pas absurde d'appréhender que la Prusse se subroge à la place de la Pologne et ne consolide ainsi, à son profit, le fait par le droit »[3]. Le courroux de la tsarine à l'égard de la Courlande c'est aussi son dépit de voir au printemps 1786, Pierre II duc de Courlande et de Sémigalle placer son immense magot chez le roi de Prusse. Elle ne peut le supporter.

La Prusse a des projets sur la Courlande. Elle veut y placer un candidat de son choix. Elle va obtenir l'abdication du duc Pierre II. De l'exceptionnelle qualité des rapports de ce dernier avec Frédéric II, le prince Henri de Prusse, l'ensemble de la famille royale les preuves sont aussi éclatantes que nombreuses. Donc on apprend la rumeur à l'Europe : La Prusse qui vise le duché de Courlande a déjà son candidat au trône ducal, habilement choisi dans une famille souveraine allemande alliée aux Romanov. N'est-il pas un meilleur moyen de répandre ce bruit que d'utiliser une gazette en Hollande ?

Si entre l'Autriche et la Prusse un très large fossé - une faille profonde - s'était ouverte avec la perte de la Silésie par l'Autriche, au profit de la Prusse, les Russes et les Prussiens, même après la guerre de Sept Ans, avaient un intérêt commun : le partage définitif de la Pologne.

---

1 - Mirabeau. *op. cit.* p 436. Lettre à l'abbé de Périgord (Talleyrand) du 23 décembre 1786.

2 - Henri Troyat. *op. cit.* p 437.

3 - Mirabeau. *op. cit.* p 121.

Sur leur politique à l'égard de la Pologne, Catherine II et Frédéric II s'entendaient toujours ; depuis l'élection du roi Stanislas en 1769, la confédération de Bar, le premier partage de 1792. Frédéric II savait trop qu'il ne pouvait avoir de visée sur la Courlande et porter sa frontière sur la Duna, face à Riga, sans que cette simple visée ne fut un casus belli et l'idée même d'une telle visée est absurde. Ce n'est pas en exerçant un protectorat sur la Courlande (*par l'intermédiaire d'un prince allemand à son service*) qu'il va protéger sa frontière, mais en forçant la Russie à reculer en Pologne. Il n'allait pas lâcher la proie pour l'ombre, le vieux renard Frédéric II et pas davantage son neveu devenu roi. Tout concourrait à ce prochain et deuxième partage de la Pologne. Mirabeau écrivait le 13 janvier 1787 : « Je crois savoir enfin ce que tripotait l'empereur ici. Il a proposé nettement, de laisser prendre à la Prusse le reste de la Pologne, pourvu qu'on lui laisse s'approprier la Bavière. Heureusement le piège était trop grossier »[1]. L'Autriche poussait par cette proposition la Prusse à s'accaparer le reste de la Pologne. C'est que, après la mort de Frédéric II, l'empereur Joseph II avait conçu le projet surprenant d'un renversement complet des alliances par une réconciliation définitive avec la Prusse... mais cela, en décembre 1786 seulement (*note de l'empereur au chancelier prince Kaunitz du 6 décembre*), et pas du tout en mai 1786 lors de la parution de la déclaration de la Russie à la Courlande dans la Gazette de Leyde[2]. Mais Kaunitz, autre vieux renard, sut montrer à son souverain que « la méfiance entre les deux maisons, la Prusse et l'Autriche, était trop enracinée pour qu'on pût l'extirper en un tournemain et que la Prusse et l'Autriche ont raison d'être en hostilité permanente »[2]. En décembre 1786 cette idée d'un rapprochement avec l'Autriche a été évoquée quasi simultanément à Potsdam entre Frédéric-Guillaume II et son ministre Herzberg. Les conclusions de ce dernier furent les mêmes que celles de Kaunitz. La Prusse devait renforcer ses liens avec l'Angleterre et la Hollande, essayer de détacher la Russie de l'Autriche. La Russie avait comme la Prusse, tout intérêt à limiter l'influence autrichienne en Pologne[3]. Frédéric II ne songea pas un instant à remplacer en Courlande le rôle de la puissance protectrice et dominatrice, aux lieu et place de la Russie. Son but est d'éloigner un peu plus de Berlin et de l'Oder la menaçante Russie en prenant un nouveau morceau de Pologne, en s'agrandissant en particulier en Prusse Polonaise, pour dégager mieux la Basse-Vistule. Qu'irait faire la Prusse à Mittau ? Un seul argument : l'élite de la Courlande est toute allemande, le pays est dominé par la culture allemande. Mais en 1786 un mobile de pan-germanisme n'était pas pensable. Les Allemands étaient répartis entre plus de trois cents royaumes, grands-duchés, duchés, principautés, villes épiscopales, villes républicaines, depuis le cours inférieur du Danube jusqu'à Memel, sentinelle avancée de la Germanie aux portes de la Courlande. De plus si la Courlande fait partie de la germanité, elle est en dehors du germanisme.

Mirabeau constate qu'entre les états prussiens, dont la frontière nord-est le fleuve Memel, et la Courlande « il n'y a qu'une étroite lisière de la Lithuanie polonaise, cette lisière est à peine de cinq à six lieues ». Il note que le Memel, rivière que nous connaissons sous le nom de Niemen, pourrait être relié aux rivières de Courlande, à l'Aa qui passe à Mittau et se jette dans l'embouchure de la Duna, tout près de Riga[4]. Cette lisière est une province, elle a un nom : la Sagomitie, nom rencontré souvent au cours de cette étude.

Parler de la Courlande, c'est un scoop, et il faut frapper le lecteur du mémoire. Mirabeau préconise un accord commercial entre la Courlande et la France. Et Mirabeau brandit un traité de 1643 conclu par Richelieu entre la France et la Courlande[5]. Nous savons que la France pesa lourdement sur les puissances pour parvenir, par le traité de Westphalie, à régler les différends entre les Etats Nordiques. La Prusse retirerait un grand avantage d'un développement économique de la Courlande et d'un statut politique lui apportant la stabilité. Avec le changement de roi en Prusse, une alliance franco-prussienne est en vue.

---

1 - Mirabeau. *op. cit.* p 475.

2 - "*Joseph II*" de François Fejtö. p 279 à 286.

3 - "*Joseph II*", de François Fejtö. *op. cit.* p 279 à 286.

4 - Mirabeau. *op. cit.* p 133.

5 - Mirabeau. *op. cit.* p 132.

L'argumentation développée par Mirabeau de ce scoop est bien celle là dans son mémoire sur la Courlande. On peut en conclure que Mirabeau est très bien informé de ce qui se trame au plus secret des chancelleries de Potsdam et de Vienne. Il a connu une rumeur sur un renversement des alliances, conçu à Vienne par l'Empereur, d'une part, et à Potsdam par le roi de Prusse, pensant séparément et presque simultanément et s'entretenant de ce sujet avec leur ministre. La lettre de Mirabeau à l'abbé de Périgord est du 13 janvier 1787.

Mais était-il nécessaire d'étudier l'ouvrage de Mirabeau, « La mission secrète à Berlin », pour savoir que ce mauvais sujet avait un talent politique des plus exceptionnels ? Là où notre génie *pousse le bouchon* un peu loin, c'est en voulant faire croire à cette visée de la Prusse sur la Courlande. Pourquoi ?

L'époque est aux économistes, aux financiers. L'abbé de Périgord d'abord s'est astreint à la science du maniement de l'argent. Alors bien sûr Mirabeau a suivi. C'est la publication d'un pamphlet, « Considération sur l'agiotage », à Londres en 1784. En 1785 une brochure savante, « La liberté de l'escompte », lui ouvre les relations des deux grands financiers Clavières et Panchaud... Ce qui lui valût des passes d'arme, pour le grand plaisir du Paris mondain, avec Beaumarchais qui s'était moqué de lui et avait baptisé ses brochures, pamphlets et études « des Mirabelles ». Et en fin d'année il était parti pour Berlin.

Mirabeau est d'une école qui rêve de liberté de commerce, de traités de commerce pour développer les échanges, mais aussi les manufactures, les productions agricoles, pour engendrer de la richesse en un mot. Avec le scoop de la Courlande, ce pays inconnu qu'il fait jaillir de son tricorne, comme le prestidigitateur sort un lapin de son chapeau il saisit l'opinion. Il la fait rêver. La France aurait deux ports de Courlande, sur la Baltique, « au moins neutres et presque exclusifs ». Des bases pour notre marine marchande et royale libérant la France de sa dépendance de la Russie et de l'Angleterre pour son approvisionnement naval. Et le rêve de Mirabeau s'enfonce dans des perspectives d'un grand enrichissement de la France.

Alors, renversement des alliances... grâce à la Courlande « dont le roi de Prusse sera, politiquement parlant, le propriétaire utile le jour où il en sera le gardien et le protecteur ».[1]

Talleyrand précisant, par un ajout au texte de Mirabeau « Or, la Russie n'est nécessairement et incontestablement redevable en Europe que pour la Prusse à qui elle peut faire du mal sans en recevoir ».[2]

Nous achèverons ces observations sur le mémoire de Mirabeau en précisant qu'il serait intéressant de connaître le texte de la déclaration faite par la Russie à la Courlande. Nous avons réussi à placer cette déclaration dans son contexte et à en démontrer les mobiles comme les objectifs... Mais que disait ce texte ?

pressions. Attitudes de Catherine II

Bien sûr la déclaration que nous ne connaissons pas s'accompagnait de quelques démonstrations de force de la part de la Russie.

De Vienne, on avait écrit au duc de Brunswick que « 4 à 5 000 Russes sont entrés en Pologne, où la diète menace d'être fort orageuse ». Pour le duc, la France doit prendre un parti décisif, sur et contre toute nouvelle modification en Pologne. Et Mirabeau, lui, parle au duc de Courlande relativement aux dernières démarches de la Russie envers ce pays.[3]

1 - Mirabeau. *op. cit.* p 133.

2 - Mirabeau. *op. cit.* p 133.

3 - Mirabeau. *op. cit.* Lettre du 16 juillet. p 123.

Mirabeau apprend à Talleyrand (*lettre du 16 octobre*) que la tsarine « s'est appropriée depuis quelques mois la possession et les revenus des postes de Courlande en laissant seulement au duc un petit bureau, afin qu'il n'y soit pas censé totalement étranger ». Mirabeau précise que la Courlande n'a pas de ministre (*traduire, ambassadeur*) à Pétersbourg, mais que la Russie en a un en Courlande qui se conduit comme celui qu'elle a en Pologne : son ministre est le vrai souverain du pays « un de ces jours, elle déclarera que la Courlande est à elle, que l'Ukraine polonaise est à elle, que la Finlande est à elle ».[1]

Le 4 novembre Mirabeau donne des précisions à son ami l'abbé. L'usurpation de la régule des postes de Courlande, c'est 160 000 livres de Francs annuels de revenu. C'est une violation du droit des gens et un moyen d'inquisition.

La Russie a voulu éviter de faire marcher des troupes. Elle a fait proposer, ou plutôt demandé, une conférence amiable des députés de Courlande avec des commissaires nommés par elle et devant siéger dans Riga, sous la présidence du gouverneur de la ville. Quatre députés de Courlande à cet effet se sont présentés à Riga. Le gouverneur leur a signifié qu'il avait ordre de son souverain de les faire arrêter s'ils ne signaient pas un acte tout prêt à leur signature conférant à la Russie la régule des Postes de Courlande. Entre le voyage en Sibérie et la signature, les quatre députés ont préféré signer. Et puis on a présenté à leurs signatures des conventions aliénant divers menus droits, rectifiant sur certains points les frontières par aliénation de portions de territoire ducal à la Russie. Celle-ci, en outre, a acquis le droit de réclamer tous les sujets russes pouvant se trouver en Courlande, mais ce droit s'étendant à tous les descendants de ceux qui auraient pu être naturalisés courlandais, même depuis des siècles. Cela permettra aux Russes des abus illimités, d'exercer un moyen de chantage, très précieux pour extorquer des fonds au duché[2]. La pression russe s'accentue et Mirabeau voit « une foule d'indices qui démontrent qu'il s'agite ou se prépare une révolution en Courlande ».[3]

« Le grand crime, le crime irrémédiable du duc de Courlande est d'avoir déplu à la Russie ». L'impératrice est tellement outrée contre lui de ses procédés antirusses en Courlande qu'elle a dit ces propres mots : « Le roi de France ne m'aurait pas fait ce que le duc de Courlande veut oser » (*probablement donner la Courlande à la Prusse*)[4]. On comprend mieux le courroux de Catherine II contre Pierre II, nous l'avons dit suffisamment plus haut.

« Le duc de Courlande ne retournera probablement pas dans son pays, parce qu'il a tout gâté en Russie, parce qu'il ne peut plus rien changer chez lui à ce qui a été fait en son absence ».[4]

le baron de Noldé en Courlande

Dès avant son départ, le deuxième pour Berlin, les renseignements et observations à faire sur la Courlande sont un des objectifs de Mirabeau.

Avant de partir, il avait remis à Calonne un rapport en date du 2 juin 1786 « sur la situation actuelle de l'Europe » où il écrit, de Frédéric-Guillaume qui va devenir roi de Prusse : « Les vastes projets de l'empereur (*Joseph II*), la complicité de la Russie, l'agonie de la Pologne, les tracasseries de la Courlande, nos alliances secrètes, etc. paraissent compromettre son existence politique »[1] . La Courlande a une place dans les grands ressorts de la politique européenne... pour Mirabeau, bien entendu.

1 - Mirabeau. *op. cit.* p 284 et 285.

2 - Mirabeau. *op. cit.* p 334 et 335.

3 - Mirabeau. *op. cit.* Lettre du 2 décembre. p 389.

4 - Mirabeau. *op. cit.* Lettre du 8 janvier 1787. p 471.

1 - Mirabeau. *op. cit.* imtroduction. p 26.

Dès sa première rencontre avec le duc de Brunswick, même sujet : « Système oriental, Russie, Pologne, Courlande, tout a passé en revue. La Pologne est à reconstruire. Nous avons remis à en parler ainsi que de la Courlande ».[2]

Il demande au duc de Brunswick des instructions sur la manière dont il pourra s'entretenir avec le duc de Courlande qu'il va voir à Berlin, et échanger avec les principaux personnages de Courlande avec lesquels il va correspondre. Il parle avec le duc de la Courlande et s'enhardit à prier qu'on prenne en considération son mémoire.[3]

Quel moyen meilleur pour savoir ce qui se passe en Courlande que d'y envoyer Noldé ? Mais pour cela il faut obtenir un congé de ses chefs militaires. Mirabeau le réclame durant des mois. Et ce n'est qu'en décembre qu'il reçoit de Talleyrand une lettre lui adressant ce congé du colonel du Royal-Suédois, sous forme d'une lettre de ce colonel au duc de Lauzun. Cette lettre non datée est, sans doute, entre le 8 et le 12 décembre. Talleyrand écrit qu'on est content de sa correspondance : « Le Roi la lit avec beaucoup d'intérêt. Mr de Calonne vous remercie de votre exactitude ». L'Abbé recommande d'observer la conduite de Joseph II.[4]

Et Noldé partit pour la Courlande : « Il est trop tard pour sauver la Courlande », c'est le commentaire de Mirabeau à Talleyrand le 1er janvier 1787. La lettre de Noldé à Mirabeau a été portée par un commerçant de Libau nommé Immermann chargé de négocier un emprunt en Hollande, sans succès. On pense en Courlande que « le duc (*de Courlande*) y a mis des obstacles. Il est à remarquer que depuis deux ans il n'y a plus de délégué de Courlande à Varsovie. La diète de Courlande va commencer en janvier »[5]. Talleyrand apprend une tentative d'emprunt de la Courlande contrecarrée par son duc, des rapports anormaux de la Courlande avec la Pologne, son théorique suzerain et l'ouverture de la diète.

Le départ de Noldé de Berlin n'a pas ressemblé à un voyage d'étude commandé par Mirabeau. Celui-ci a raconté à Talleyrand (*lettre du 2 décembre*) : « Un homme se présente chez lui (*à Berlin*), demande le baron de Noldé. Il lui remet une lettre de son beau-frère, syndic de la noblesse de Courlande, Mr de Rummel. Cette lettre lui apprend que la Régence de la République veut lui conférer une place d'assesseur s'il vient en Courlande, la nomination se faisant en début d'année (*nous le savons, la diète est convoquée pour début janvier*). Le porteur de la lettre a connu Noldé enfant, lui a semblé être un avocat ou un notaire. On ne sait pas où il va, Hambourg, Lubeck, Vienne, Munich, sont des points où il a touché, ou bien où il touchera. Sa marche a été très secrète, très énigmatique, très mystérieuse ; tout ce qu'il a fait entendre, c'est que les plus grands changements vont éclore en Courlande ; que Mr de Woronzow y jouera un très grand rôle et cela a été dit de manière à faire soupçonner qu'il pourra devenir duc ».[6]

Et Mirabeau a pris sur lui de faire partir *sur le champ* le baron courlandais, sans attendre le congé de son colonel, qui ne vient jamais. Qui arrivera bien après son départ. Et il le fait « sur sa parole de m'informer de tout et de revenir sous deux mois à Berlin » et « parce que nous serons parfaitement instruits de tout ce qu'on peut savoir en Courlande (*et l'on y peut savoir beaucoup de choses*) ; qu'à tout événement nous nous faisons un parti dans le pays, et qu'un simple titre de consul, ou même la permission de porter notre uniforme en Courlande avec une pension modique, nous assure là, un homme de mérite, s'il prend le parti d'accepter les offres de la Régence. Je suis convaincu de deux choses : la première, c'est que fût ce uniquement pour connaître à fond cette partie des projets de la Russie, il nous importe de savoir une fois à quoi nous en tenir sur la valeur et le sort, aussi bien que sur les modifications dont est susceptible un pays, vedette naturelle de la Pologne et de la mer Baltique ; la deuxième, que le baron Noldé est l'homme le plus propre à voir à cet égard et à dire la vérité. En partant, Noldé reçoit des instructions très précises, le 3 décembre, en vue d'un "Mémoire bien complet sur la Courlande" sur : l'historique de la constitution du duché, sa géographie, ses

2 - Mirabeau. *op. cit.* Lettre du 14 juillet. p 109.

3 - Mirabeau. *op. cit.* Lettre du 16 juillet. p 124 et 127.

4 - Mirabeau. *op. cit.* Lettre de Talleyrand. p 417 et 418.

5 - Mirabeau. *op. cit.* Lettre du 1er janvier 1787. p 457.

6 - Mirabeau. *op. cit.* p 389, 392.

communications, sa population, son agriculture, ses productions et ses finances. Détails politiques : Griefs de l'état et des particuliers contre le duc? La révolution est-elle probable et prochaine ? Qui porte la Russie ? Que désirerait le pays ? Sur un plan de stabilité pour ce qui reste de la Pologne et les moyens d'y lier la Courlande ? Sur l'idée de transporter à la Prusse les droits de protectorat de la Pologne ? Sur la possibilité ou l'impossibilité de faire plutôt une province prussienne qu'une province russe. Avoir une copie du traité fait par Richelieu. Un tableau du commerce de Courlande. Recueillir détails, cartes topographiques, livres sur le pays. Profiter du séjour « pour découvrir tout ce qu'on pourra des projets de la Russie sur l'Ukraine polonaise et sur la Finlande, sur le système du Nord, en un mot »[1] . Cette lettre du 2 décembre et l'analyse ci-dessus de la mission de Noldé sont instructives.

La Courlande a un chancelier qui gouverne, assisté d'une régence, ministres ou conseils soumis à la diète qui représente le pays. Cette diète n'est pas du tout populaire mais aristocratique. La noblesse ayant à sa tête un syndic, nous dirions un maréchal de la noblesse. Et dans ses instructions on voit que Mirabeau persiste dans son idée : mettre la Prusse aux lieu et place de la Russie dans sa *tutelle* de la Courlande et voir aussi si on ne pourrait pas remettre en selle la Pologne agrandie de la Courlande : deux idées peu raisonnables. A tous les coups, Catherine entrerait en guerre contre une Prusse appelée à la relève par la Courlande et aurait l'appui des armées de Joseph II ravi de reconquérir la Silésie. Comment penser que la Courlande, qui relève de la germanité par sa culture, dont la classe dirigeante est allemande, hostile à la Pologne, se jette dans ses bras ?

Mais tout cela est confus, l'émissaire a laissé entendre que la révolution qui se préparait porterait sur le trône ducal, Woronzow, le chancelier de Russie. On ne prête qu'aux riches. Voila un nouveau candidat pour le trône ducal après Potemkine, Woronzow. Qu'en penser ?

Rien n'allait plus entre le duc Pierre II et la Russie. La noblesse courlandaise cherchait un duc un peu partout, pourquoi pas un Wurtemberg au service de la Prusse ? Disaient les uns. Mais non, répondaient les autres, il nous faut un Russe : Mais qui ? Pourquoi pas Woronzow ? La révolution, elle, n'a rien à voir avec un soulèvement populaire pour changer les structures sociales ; l'instauration d'un régime démocratique est une notion vide de sens dans ce pays où les descendants des Teutoniques, leurs héritiers, les populations lettes colonisées et passées dans le moule germanique ne connaissent que le mode de vie imposé par la domination germanique ou celui des voisins moscovites ennemis, civilisés en russes. Il s'agit seulement de changer de duc.

Noldé fait son travail, il écrit. Nous devons à Henri Welschinger, dans son édition de l'ouvrage de Mirabeau, l'analyse de cinq de ses lettres.

- La première (*de Königsberg, le 12 décembre*), note que le commerce s'effondre à Danzig. Les entrées de vaisseaux dans le port sont tombées annuellement de 1 800 à 900. La conséquence en est un gain de l'activité des ports prussiens (*Memel, Pillau, Königsberg*) et « les ports de Courlande se ressentent d'une manière avantageuse de la perte du commerce de Dantzig ».[2]

- Dans la deuxième lettre (*de Libau, port courlandais, le 19 décembre*), il cause avec les seigneurs du pays qui attendent la duchesse de Courlande à Memel. Le principal ministre, Kloppman, meurt subitement. Changement dans le gouvernement. Importance du chancelier de Taube. Il voit Wachs, le consul de France en Prusse, à Memel, « qui n'a rien à faire, parce qu'il n'existe aucun commerce entre la France et les Etats du Nord ».[2]

- La troisième lettre est datée du 23 décembre à Mittau. Observation principale : « Confusion indescriptible des affaires » et « bien tard pour négocier » et encore « des troupes russes iront en Courlande ». Une intervention musclée est-elle à craindre ? peut-on penser en lisant cette lettre.

---

1 - Mirabeau. *op. cit.* p 500 et 501.

2 - Mirabeau. *op. cit.* p 502.

- Dans la quatrième lettre, de Mittau, du 27 décembre : « Le duc ne reviendra probablement pas, parce qu'il a tout gâté en Russie. L'Impératrice (*Catherine*) est outrée contre le duc et doit avoir dit ces propres mots : Le roi de France n'aurait pas fait ce que le duc de Courlande veut oser ».[1]

- Dans la cinquième lettre, de Mittau, du 5 janvier 1787, il accuse réception de l'arrivée de son congé du régiment Royal-Suède. Il rassemble des matériaux pour le mémoire. Parle de la prolongation de son séjour en Courlande. Il parle aussi « d'un personnage, le premier du pays, qu'il faudrait sonder pour traiter d'affaires sous main avec Mirabeau, et qui a une extrême envie de régner »[2] . A Mittau, c'est donc toujours la même préoccupation : qui sera duc ? Et voilà un nouveau candidat, un patricien courlandais, le premier personnage du pays . Qui était-ce ?

la fin du règne des Biron

Le duc Pierre II de Courlande va cesser de régner. La Russie n'en veut plus. Les Courlandais n'en veulent plus. On l'a bien compris.

Les renseignements parvenus à Mirabeau lui permettent d'écrire le 8 janvier déjà une mise au point faite à Talleyrand :

- La Régence gouverne avec bonheur le duché. Elle s'entend avec les chefs de l'ordre équestre, menés par Howen, règne modérément, conformément aux lois du pays et fait bénir son administration ; de sorte que le peuple qui allait se révolter parce qu'il était menacé et déjà souffrant de la famine, ne veut pas un autre ordre des choses.

- Le peuple courlandais veut, ne peut pas souffrir, qu'importe son maître s'il ne pâtit pas, pas de sentiment national : que le gouvernement soit russe ou ne le soit pas, c'est ce qui importe très peu au peuple, pourvu qu'il ne souffre point.

- Le parti russe a acheté ses appuis : Une soixantaine de terres considérables ont été données à fiefs ou à ferme, ainsi que toutes les charges, aux personnes les plus influentes, de sorte que le parti du ministre Howen ou des Russes, en Courlande, est, pour ainsi dire, tout le monde.

- Les fautes commises par le duc : Un des principaux griefs contre le duc, c'est la détérioration du fief opérée par l'appauvrissement total des paysans, l'épuisement des terres, la ruine des forêts, l'exportation des revenus ducaux dans les pays étrangers.[3]

1 - Mirabeau. *op. cit.* p 503.

2 - Mirabeau. *op. cit.* p 504.

3 - Mirabeau. *op. cit.* p 471.

CATHERINE II

Bibliothèque nationale

gravure d'Ouktine d'après le tableau de Borovikovsky

et dans la cour des Grands ?

La Grande Catherine reste une femme forte. Mirabeau rapporte : « Quelqu'un arrive de Russie, m'assure que déjà depuis longtemps, l'Impératrice ne va plus au sénat et qu'elle s'enivre habituellement tous les matins avec du vin de Champagne et de Hongrie »[1]. Elle a voyagé, une fois, en Courlande, après l'élection du roi Stanislas et a séjourné à Riga[2]. Elle n'y reviendra pas. Elle organise un voyage triomphal en Crimée où elle amènera les ambassadeurs des grandes puissances, une cour. Un déplacement monstre qui nécessitera des relais de 600 chevaux. Le départ aura lieu de Pétersbourg, le 17 janvier. Elle rencontrera le roi Stanislas, Joseph II. En attendant ce départ la Russie rappelle à l'ordre la ville de Danzig. convoitée par la Prusse, par une "déclaration très brusque et formelle". Catherine dicte sa loi à l'Europe du nord.[3]

Pour la Courlande qui va devenir russe, le mépris est de règle. Ce qui apparaît dans l'anecdote suivante : Catherine fera venir à sa cour les deux jolies princesses de Bade, Louise 15 ans et Frédérique 14. Elle veut marier son petit fils Alexandre. Les Allemands arrivent à Pétersbourg le 31 octobre 1792. Alexandre trouvait Louise charmante (*elle l'était*). Son frère, Constantin, lança « Ah ! point du tout ! Elles ne le sont ni l'une ni l'autre, il faut les envoyer à Riga pour les princes de Courlande, elles ne seront bonnes que pour eux ! ». Alexandre épousa Louise.[4]

dernier "flash" sur le duc et la duchesse de Courlande

Le 21 novembre Mirabeau écrivait « on attend le duc » et le 2 décembre « le duc, de retour à Berlin, est arrivé depuis trois jours ».

Il est certain « qu'il envoie à Mittau, où il n'ose pas retourner, sa femme très avancée dans sa grossesse, espérant qu'elle accouchera d'un garçon et que cet héritier présomptif le réconciliera avec son pays ».[5]

Le 19 décembre Noldé a vu à Memel les seigneurs courlandais attendant la duchesse de Courlande en route pour Mittau. Nous savons qu'elle était en Courlande bien avant la fin de l'année. Elle était prête pour influencer la diète convoquée pour janvier. Elle pouvait beaucoup, car son charme était grand. Mirabeau n'a rien dit sur l'effet de ce charme et les entretiens de la duchesse avec les personnages influents de la Courlande Quel dommage !

Elle accoucha à Mittau, d'un héritier du trône de Courlande. C'était bien le candidat que l'on n'attendait pas. Momentanément la duchesse avait réussi. On attendait une révolution pour remplacer Pierre II et devant cette jeune femme si habile et forte, une vraie Allemande par surcroît, il ne se passa rien.

Le dénouement était reculé de peu. Remis à un peu plus tard.

Le duc continuait à s'implanter en Prusse. Si la duchesse plaisait. le duc continuait à ne pas plaire : « le roi (*de Prusse*) a gratifié du Cordon Jaune le duc de Courlande. Il est difficile de prostituer plus indignement son ordre ».[1] Mais lisons Mirabeau avec prudence, avec lui c'est l'Histoire vue par un journaliste qui cherche l'inédit et le scandale.

---

1 - Mirabeau. *op. cit.* Lettre du 4 novembre p 333.

2 - Henri Troyat. *op. cit.* p 227.

3 - Mirabeau. *op. cit.* Lettre du 23 décembre. p 435.

4 - Henri Troyat. *op. cit.* p 452 et « A*lexandre 1er* ». o*p. cit.* p 25.

5 - Mirabeau. *op. cit.* Lettre du 2 décembre. p 390.

1 - Mirabeau. *op. cit.* Lettre du 30 décembre. p 447.

N.B. La publication, en 1789, de cette correspondance secrète devait provoquer un affreux scandale. Les plus grands personnages s'y trouvaient fort mal traités. Sauf le duc de Brunswick.

Mais tout ce tapage n'intéressa personne au sort de la Courlande qui resta parfaitement ignorée.

Le présentateur de cette correspondance, Henri Welschinger, commente, en note : « Les détails donnés par Mirabeau, à l'aide des renseignements du baron de Noldé, sur la Courlande, n'offrent qu'un intérêt secondaire ».[2]

Un traité de commerce entre la Courlande et la France, cela n'intéresse personne, même en faisant appel au cardinal de Richelieu...

A vrai dire, c'était la première fois qu'un Français connu a essayé d'intéresser son gouvernement d'abord, le pays ensuite, à la Courlande.

Un des meilleurs biographes de Mirabeau, le duc de Castries, n'a pas écrit une seule fois le mot "COURLANDE" dans les pages consacrées au voyage à Berlin.[3]

℘

2 - Mirabeau. *op. cit.* Notes. p 474.

3 - "*Mirabeau*", du duc de Castries.

EN ANNEXE
DU

CHAPITRE **4**

LE MEMOIRE SUR LA COURLANDE DE MIRABEAU

Ce mémoire est publié dans l'ouvrage :

"La Mission Secrète de Mirabeau à Berlin. 1786-1787"

d'après les documents originaux des Archives des Affaires Etrangères. Avec introduction et notes par Henri Welschinger, paru chez Plon. Paris 1900.

L'ouvrage fut édité par "Les libraires du Palais Royal", et imprimé par Malassis, imprimeur à Alençon, sous le titre :

"Histoire secrète de la Cour de Berlin. Correspondance d'un voyageur français depuis le mois de juillet 1786, jusqu'au 19 janvier 1787 ; ouvrage posthume. 1789"

(sans nom d'auteur, ni d'imprimeur, ni de lieu d'impression)

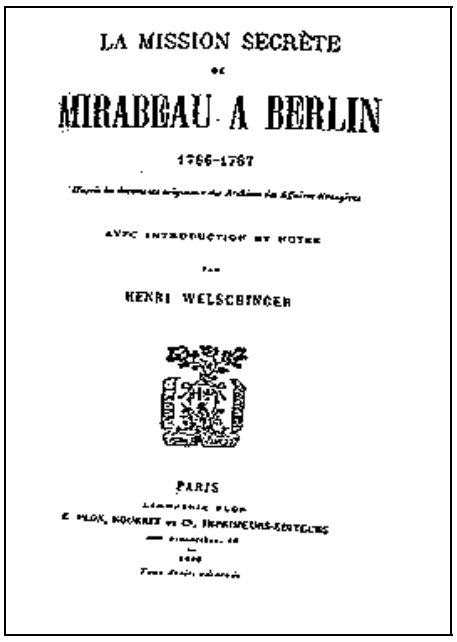
P

Les exemplaires livrés en librairie furent saisis le 16 janvier 1789 par le commissaire de police Chenon Père.

On estime que 20 000 exemplaires furent vendus clandestinement.

P

Dans l'édition de 1900, présentée par Welchinger, ce mémoire figure aux pages 128 à 135.



LA MISSION SECRÈTE

DE

MIRABEAU A BERLIN

1786-1787

AVEC INTRODUCTION ET NOTES

PAR

HENRI WELSCHINGER

PARIS

LA MISSION SECRÈTE DE MIRABEAU A BERLIN

MÉMOIRE[1]

REMIS A LA COUR DE FRANCE, SUR LA DÉCLARATION QUE LA RUSSIE A FAITE A LA COURLANDE ET QUI SE TROUVE DANS LES GAZETTES DE LEYDE, DU 20 MAI AU 3 JUIN 1786.

La Courlande vient d'être menacée officiellement d'encourir l'indignation de la Souveraine des Russies, dans le cas où serait fondé le bruit qui s'est répandu au sujet de l'abdication du duc de Courlande en faveur du prince de Wurtemberg, général au service de Prusse.

On sait que le duc actuel, Ernest-Jean, homme féroce, abhorré dans son pays au point de n'y pouvoir rester, quand il ne craindrait pas les violences du cabinet de Pétersbourg, est fils du fameux Biren, réintégré duc de Courlande, en 1760, par l'influence ou plutôt par la terreur de la Russie qui chassa, à l'aide de quarante mille soldats, Charles de Saxe, oncle de l'Électeur et duc légitime, pour installer l'ancien favori d'Élisabeth qu'une intrigue de Cour venait de rappeler de Sibérie. On sait aussi que cet Ernest-Jean a, plus d'une fois, éprouvé tout le poids des ressentiments de Catherine II; qu'il a été relégué près de vingt années en Sibérie; que son influence est nulle en Courlande et son abdication universellement désirée.

Ce qui n'est pas aussi connu, ou plutôt ce qui est très secret, c'est qu'un *oukase* lui enjoignit, il y a six ans, d'avoir à remettre son duché au prince Potemkin, et que, par le conseil du chancelier Taubé et du chambellan Howen, il conjura l'orage en faisant passer au prince Potemkin (alors et

[1] « Voici, apparemment, le Mémoire dont il est question dans la lettre précédente » (Note de Mirabeau). — Le mot *Apparemment* est joli... Le manuscrit original ne contient pas ce Mémoire, qui est cependant bien l'œuvre de Mirabeau.

toujours fort dérangé) deux cent mille ducats. C'est Rason, secrétaire du cabinet du duc, qui fut chargé de porter cette somme.

La crise recommence aujourd'hui, soit parce que Potemkin, en attendant l'exécution de ses grands projets qui tiennent peut-être au système oriental ou à des circonstances qui ne sont pas mûres, veut ramasser cette bonne fortune, soit parce qu'il a besoin d'argent, soit, et surtout parce qu'on sent combien le duc de Courlande, lors de son existence précaire, devenu, par ses économies et son avarice, l'un des plus riches princes de l'Europe, amolli par l'adversité, par la vieillesse et par les instances journalières de sa dernière femme, qui a pris sur lui quelque empire, aspire à se mettre à l'abri des événements. Le cabinet de Pétersbourg n'ignore aucune de ces choses; il craint sans doute que celui de Berlin ne forme quelque spéculation sur la Courlande, à l'aide d'un nouveau duc tout entier à sa disposition. Les conditions qui donnaient à la Pologne un droit de protectorat sur la Courlande, ayant cessé par le fait d'avoir force de loi au moment où cette République anéantie s'est trouvée dans l'impossibilité de les remplir, il n'est pas absurde d'appréhender que la Prusse ne se subroge à la place de la Pologne et ne consolide ainsi à son profit le fait par le droit.

En effet, la Courlande est loin d'être un pays méprisable. Son climat assez froid, puisqu'elle est située par le 57e degré de latitude, n'est cependant pas insupportable; son étendue est de 80 lieues de longueur sur 50 de largeur; son terrain est fertile et ses productions naturelles sont précieuses pour toutes les puissances maritimes et commerçantes. Deux principales rivières navigables (l'A et la Windau) la coupent de l'orient à l'occident. Plusieurs ruisseaux et canaux la traversent en tous sens. Elle a deux ports sur la Baltique (Windau et Liebau). Dans l'état d'impuissance et d'industrie où elle se trouve, son commerce actif ou passif n'occupe pas moins de six à sept

cents vaisseaux de trois à quatre cents et même à huit cents tonneaux. Elle contient sept à huit petites villes; on évalue sa population à plus d'un million et demi d'habitants ; et l'on peut juger que les propriétaires n'y sont pas misérables par cette seule circonstance que les revenus du duc régnant, qui a si peu d'influence dans cette république, montent à deux cent mille louis annuels... Telle est en aperçu la situation de la Courlande.

Il serait parfaitement inutile d'établir ici que cette République, étant un état libre, dont le chef est purement électif, — de sorte qu'il peut bien abdiquer, mais non pas céder ses droits, — la Russie n'a pas celui de se mêler des affaires de la Courlande, qui devrait être indépendante de fait, comme elle l'est de droit. Le mot droit est vide de sens, lorsqu'on l'oppose à celui de force. La Russie est depuis longtemps en possession de vexer la Courlande au dedans et au dehors, de lui dicter ses choix, de contraindre ses suffrages, d'extorquer ou d'arracher son or, ses denrées, ses hommes ; et c'est de tout temps qu'elle s'est fait un principe de familiariser les cours de l'Europe avec l'idée que la Courlande n'occupe un rang dans le monde qu'autant que la Russie veut bien en disposer... Tout cela est connu.

Ce que je voudrais examiner ici en peu de mots, c'est :

1° Si nous n'avons pas un intérêt évident à établir un autre ordre de choses ;

2° Si nous en avons les moyens.

La Courlande, retardée et opprimée par toutes sortes de tyrannies intérieures et extérieures, n'a pas une manufacture ; elle abonde en munitions navales de tous les genres. Il est donc, entre elle et la France, qui tient le premier rang parmi les nations industrieuses, des rapports que la nature des choses établit sur les diverses espèces de productions des deux pays, productions dont l'échange le plus direct ferait naître le commerce le plus avantageux.

En effet, il existe bien actuellement une sorte d'échange entre la Courlande et la France, mais d'une manière si peu

directe que ce n'est que de la seconde ou troisième main, par l'entremise des Hollandais, des Anglais, des Suédois, Danois, Prussiens, Villes hanséatiques, etc. Cette entremise absorbe et détruit pour nous les bénéfices de ce commerce précieux, qui ne devrait pas moins que nous procurer avec abondance et à un prix modique, inconnu dans nos chantiers et dans nos marchés, les bois de construction, de mâture, de charronnage, de marqueterie, etc., etc., les grains, les viandes, les poissons salés, les légumes, etc., etc., dont les retours naturels seraient toutes les productions de notre industrie, depuis la plus grossière jusqu'à la plus perfectionnée (car il n'en existe d'aucun genre dans la Courlande), que les Courlandais, très consommateurs et très avides de luxe, même de celui de décoration, tiendraient désormais de nous à des prix tolérables, et cependant infiniment lucratifs pour nos fabriques.

L'avantage de ce commerce direct ne serait pas seulement pécuniaire; outre l'influence que des liaisons intimes avec la Courlande nous donneraient sur la Baltique et dans cette partie du nord, où nous deviendrions les médiateurs entre la Prusse, la Pologne qui éprouvera nécessairement bientôt une nouvelle métamorphose, et la Russie; la France s'assurerait par un traité de commerce avec la Courlande deux ports sur la Baltique, au moins neutres, et presque exclusifs. Ils nous serviraient, en guerre comme en paix, de lieux de dépôt et d'approvisionnement pour la plupart des matériaux nécessaires à notre marine royale et marchande, et compenseraient puissamment le désavantage toujours plus imminent que nous préparent dans le Nord, c'est-à-dire dans la mine des marins, les liaisons étroites de l'Angleterre et de la Russie. L'Angleterre offre à l'observateur attentif tous les symptômes qui peuvent menacer les possessions des Hollandais dans les Indes et annoncer le désir d'une revanche. La Russie peut dès aujourd'hui ravir à la France une bonne partie des moyens de la guerre maritime dans les mers d'Europe.

On ne saurait trop se hâter de changer cet ordre de choses.

Et prenez garde qu'il ne s'agit point ici d'un traité à faire, mais seulement à renouveler; car le cardinal de Richelieu en fit un avec la Courlande en 1643, qui fut enregistré au Parlement de Paris en 1647, de sorte qu'en traitant aujourd'hui avec la Courlande nous pouvons dire nettement et démontrer que nous n'innovons rien.

C'est là, ce me semble, une observation fort importante qui ne doit pas peu influer sur la résolution à prendre et sur les formes à donner à la résolution une fois prise.

Les États de Courlande désirent ce rapprochement politique des deux pays. Le chambellan de Howen, dont je viens de parler, est un des hommes les plus influents de sa république et le plus anti-russe des Courlandais, parce qu'étant ministre de son pays à la cour de Varsovie il a été enlevé par ordre de l'Impératrice et relégué en Sibérie. Son neveu avait été chargé indirectement, mais formellement, de sonder à cet égard le gouvernement de France. Je sais positivement qu'il en a parlé à M. de Vergennes et que, pour toute réponse, ce ministre lui a dit:

1° Que ce n'était pas à lui, ministre des Affaires Étrangères, de traiter cet objet;

2° Qu'il fallait que le duc de Courlande, conjointement avec les États, fît officiellement au Roi la proposition d'un traité de commerce.

Je réponds à cela:

1° Qu'assurément le ministre des Affaires Étrangères doit en effet se concerter avec celui des Finances pour tout traité de commerce; mais qu'il ne me paraît pas que ce soit là une raison suffisante pour en rejeter l'idée, ou pour en repousser la proposition;

2° Qu'il serait absurde de supposer que la Courlande, ployée sous le sceptre de fer des circonstances actuelles, s'exposât à faire aucune démarche ouverte avant d'avoir la certitude d'être non seulement accueillie, mais protégée

contre la puissance, qui, ayant la force en main et l'habitude de la prendre pour code, s'efforcera de contrecarrer et de prévenir tout ce qui pourrait tendre à donner une constitution solide à la Courlande et à faire respecter son indépendance politique.

Je ne vois (et c'est ici le second point que je me suis proposé d'établir dans ce mémoire) que le cabinet de Berlin que l'on puisse espérer d'y intéresser :

1° Parce que la situation des États prussiens est telle que la stabilité et la prospérité de la Courlande ne doit pas moins toucher le roi de Prusse que si elle était une de ses provinces ;

2° Parce qu'il ne peut avec sagesse convoiter ce pays, dont la Russie ne lui permettrait jamais une tranquille possession, et qui ne ferait que prolonger les flancs de ses États, déjà beaucoup trop étendus, sans rendre sa puissance ni plus réelle ni plus compacte.

Ce dernier point se démontre par sa propre énonciation ; et, quant à l'avantage que la Prusse retirerait d'une plus grande stabilité de la Courlande et d'un développement plus énergique de son activité, cela est évident par la seule inspection de la carte. La maison de Brandebourg n'a entre ses possessions et la Russie que ce démembrement de la Pologne, qui forme aujourd'hui une partie de la Lithuanie prussienne et de la Courlande, dont le roi de Prusse sera, politiquement parlant, le propriétaire utile, le jour où il en sera le gardien et le protecteur. *Or, la Russie n'est nécessairement et incontestablement redoutable en Europe que pour la Prusse, à qui elle peut faire du mal, sans en recevoir.*

D'un autre côté, on sait qu'entre les États prussiens et la Courlande il n'y a qu'une très étroite lisière de la Lithuanie polonaise ; cette lisière est à peine de 5 ou 6 lieues. La Prusse y ferait aisément des acquisitions légales et amiables, suffisantes pour que le Mémel et les canaux qu'on en peut tirer jusqu'aux rivières de Courlande lui

ouvrissent cette branche précieuse de commerce de transit, et les ports de la Baltique, dont j'ai déjà parlé.

Je me trompe fort, ou il ne serait pas difficile de faire entendre au cabinet de Berlin, qu'au lieu de former des projets ambitieux sur cette république, son véritable intérêt est de se déclarer en quelque sorte pour le représentant des engagements de la Pologne envers la Courlande, stipulés par les *pacta conventa* et les *pacta subjectionis*, lesquels sont détruits par le fait et la nécessité. La Prusse trouvera cent raisons de droit public à alléguer, indépendamment de sa dignité et de sa sûreté. Cette proposition et celle d'accéder à notre traité de commerce avec les Courlandais ne serait donc pas une imprudence. Ce serait peut-être même un assez bon moyen de rassurer la maison de Brandebourg sur notre politique dans le Nord; et il ne me paraît pas impossible qu'à cette condition le roi de Prusse appuie à la cour de Pétersbourg notre déclaration, que nous voulons protéger et ne pas laisser humilier un pays libre, lié à la France par d'anciens traités, et sur lequel nous ne souffrirons l'influence directe et législative d'aucune Cour.

Cette déclaration, qu'on adoucira par toutes les formules diplomatiques qu'il est si aisé de trouver, me paraîtrait suffisante en ce moment, surtout si elle était concertée avec la Cour de Berlin, pour amortir du moins les projets usurpateurs de la Russie sur la Courlande. Quoi qu'il en soit, ce petit pays, trop peu connu, réclame, aussi bien que la Pologne et le Corps germanique, l'attention sérieuse du roi de France, qui ne me paraît pas avoir en général d'autre intérêt, dans le continent, que celui de maintenir la paix et la sûreté des possessions réciproques.

Ce mémoire paraît fort sérieusement fait. L'idée d'un traité de commerce avec la Courlande était loin d'être impolitique. Ce qui prouve d'ailleurs qu'elle avait du bon, c'est que le Prussien Trenck l'appelait « un château en Espagne » et déclarait que la Prusse saurait conserver tous ses avantages en ce pays.

5

AU CRÉPUSCULE DU XVIII^{e} SIÈCLE

I - LA FIN DU DUCHÉ

la duchesse à Varsovie

Vitrolles, provençal de vieille noblesse, petit neveu du bailli de Suffire (*prononcez Suffrin, s'il vous plaît !*) avait servi dans l'armée du prince de Condé en Allemagne. Protégé de la duchesse de Bouillon et de son cousin le prince Emmanuel de Salm, de monseigneur de Dalberg, il est introduit dans la plus haute société allemande, à la cour du landgrave de Hesse, à celles du duc de Saxe-Weimar, du landgrave de Hesse-Rheinfels. C'est ce qui lui a permis de se lier avec le comte Batowski, et de bien connaître la duchesse de Courlande. Laissons le parler :

« ... le duc de Courlande, Pierre Biron, était en querelle ouverte avec la noblesse de son duché, à l'occasion de quelques droits régaliens qui étaient disputés. La Courlande était originairement un fief dépendant du royaume de Pologne, mais les droits de cette suzeraineté s'étaient affaiblis et presque effacés par la décadence de l'autorité en Pologne.

« ... Les prétentions que la noblesse de Courlande élevait contre le duc étaient soutenues par la Russie. Il chercha son appui auprès de la couronne de Pologne et de la diète de Varsovie. Les Polonais flattés de l'hommage que leur rendait un ancien feudataire qui avait échappé depuis longtemps à leur suzeraineté. On donna au duc de Courlande le conseil d'envoyer la duchesse elle-même à Varsovie pour suivre des intérêts aussi importants. Elle partit, jeune, belle, et avec un cortège digne de son rang. »[1]

Ainsi le duc commença par reconnaître pour son suzerain le roi de Pologne. C'était un événement. On a vu au chapitre qui précède, que la duchesse avait réussi lors du séjour qu'elle fit à Mittau en 1787 (*et où elle accoucha d'un prince héritier*) à détendre l'atmosphère très tendue qui existait entre le duc et la noblesse de Courlande. Ce succès, elle le devait à de très grands talents de séduction[2]. On pouvait penser que ces talents feraient merveille auprès des nobles polonais et de leur roi, amateurs de femmes séduisantes.

P

C'est à l'automne 1790 que la duchesse arriva à Varsovie. Nul n'aurait pu soupçonner que son séjour se prolongerait durant de très nombreux mois. Vitrolles nous raconte :

« Le roi de Pologne, se conformant à la magnificence des mœurs polonaises, lui prépara une réception superbe. Un des palais de la ville fut meublé pour elle aux frais de la république. On lui rendit tous les honneurs dus à une souveraine et on éleva pour elle, dans la salle de la Diète, une tribune vis-à-vis de celle du roi. Stanislas ajouta à cet accueil officiel tout ce que sa grâce, son esprit et sa galanterie pouvaient lui inspirer de plus courtois et de plus délicat pour la jeune et belle princesse. La duchesse de Courlande, de son côté, ouvrit sa maison à tout ce qu'il y avait de plus considérable dans le royaume, et particulièrement à tous les membres de

1 - "*Souvenirs autobiographiques d'un émigré*". Baron de Vitrolles. 1924. p 168 et 170.

2 - "*Talleyrand*". André Castelot. p 365.2. Elle le devait aussi à son appartenance à une famille aristocratique de Courlande.

la Diète qu'elle cherchait à capter. Un grand nombre rendirent à ses invitations ; mais les jeunes nonces, dont le groupe était plus nettement républicain, s'en tenaient éloignés.

« Parmi ceux qu'elle consultait avec le plus de confiance se trouvait le comte Zabiello. Il avait été au service de la France et on le connaissait à Paris sous le nom du « beau Polonais ». Il fit comprendre à la duchesse de Courlande combien il était important de rapprocher d'elle les dissidents et lui proposa de faire, auprès de ceux qu'il connaissait, des démarches pour les lui ramener. De ce nombre était le comte Batowski, lequel avait aussi servi en France, comme capitaine dans le régiment de Royal-Suède, commandé par le célèbre et malheureux comte de Fersen.

« Le comte Zabiello alla un jour chez son jeune ami et lui demanda pour quelle raison il tenait rigueur à l'aimable et belle princesse qui faisait les délices de Varsovie. Le comte Batowski lui répondit qu'il trouvait fort inconvenant que les membres de la Diète, appelés à juger le procès de la noblesse de Courlande contre le duc, allassent faire leur cour à la duchesse et figurer dans ses salons. Zabiello combattit cette opinion, suivant lui par trop républicaine et lui dit qu'une jolie femme avait toujours droit à tous les hommages. Il ne réussit cependant pas à cette première tentative pour servir la duchesse et ce ne fut qu'après avoir plusieurs fois renouvelé ses instances qu'il parvint à décider le fier nonce à rendre une visite à la duchesse.

« Le comte Batowski ne comptait pas dans les premiers rangs par sa famille, qui habitait du côté des frontières de la Galicie. Mais il avait puisé dans son éducation et dans un long séjour en France des connaissances variées, le goût des idées nouvelles qu'il étudiait, les manières du monde et de la meilleure compagnie qu'il avait fréquentée. Il se trouva ainsi fort en avant de tous les nonces de son âge, sur lesquels il avait acquis une véritable influence. C'est ainsi qu'il avait été signalé à la duchesse de Courlande comme un de ceux qu'il était le plus essentiel de gagner. Elle le reçut avec une politesse plus marquée, et, à la seconde visite qu'il lui fit, elle se hasarda à lui parler des grands intérêts qui l'avaient amené à Varsovie. Batowski accueillit avec froideur cette première sollicitation et dit à la duchesse que la Diète rendrait dans ce différend la justice la plus impartiale. Il n'y avait pas là de quoi satisfaire la duchesse qui était tous les jours plus convaincue que le sort du procès dépendait du parti que prendraient les jeunes nonces. Mais c'était en vain qu'elle avait cherché diverses occasions de rattacher le comte Batowski à ses intérêts. Il lui avait toujours opposé une sévérité toute officielle.

« Un jour, enfin, elle obtint que le jeune nonce vint dîner chez elle. Après l'avoir traité de la plus flatteuse distinction, elle lui demanda de l'accompagner dans un cabinet situé près des salons de réception. Là, sur un canapé où elle avait fait asseoir le comte Batowski, tournant vers lui des regards charmants et qu'elle savait rendre suppliants, elle lui exposa les dangers de sa situation. Le duc la rendait responsable du succès, et, avec un caractère aussi terrible que le sien, on ne pouvait savoir jusqu'où irait son ressentiment. Tout cela était bien dit, avec l'émotion qui ajoute à l'éloquence, et quelques larmes roulèrent dans ses beaux yeux. Batowski fut vaincu par tant de charme et de séduction.

« Eh bien ! Madame la duchesse, lui dit-il, vous le voulez ? Je prendrai sur moi la conduite et le succès de l'affaire qui a pour vous une telle importance. Mais j'y mets une condition rigoureuse : j'en resterai seul chargé et vous ne prendrez d'autres conseils que les miens. J'entends que vous ne fassiez plus auprès de personne des sollicitations qui sont au-dessous de votre rang.

« La duchesse, d'abord interdite, n'osait s'arrêter à un parti aussi déterminé. Mais enfin, prenant confiance dans cette assurance et cette fermeté de caractère qu'on lui montrait, elle finit par accepter la condition qui lui était imposée.

« Dès cet instant, le comte Batowski servit de tout son zèle et de toute son activité les intérêts du duc de Courlande. Il entraîna tout le parti des jeunes nonces et fit des prosélytes dans les autres. Il dirigea la duchesse dans la conduite qu'elle devait tenir pour augmenter le nombre de ses partisans. Il est à supposer que ces communications journalières et intimes avec une aussi jolie femme ne manquèrent pas de lui inspirer un sentiment des plus tendres. Mais il

était trop délicat pour mettre un tel prix à ses services. Le roi, d'autre part, aimable et galant, offrait à la duchesse des hommages d'autant plus flatteurs qu'ils étaient publics. Il se montrait favorable à la cause qu'elle était venue défendre.

« Enfin arriva le jour où la diète du royaume allait décider de cette grande contestation. La discussion fut soutenue de part et d'autre par de brillants discours. La duchesse de Courlande était dans la tribune qu'on lui avait élevée vis-à-vis de celle du roi. La question fut vivement débattue. Batowski et ses amis firent des efforts inouïs. Cependant, quand on vint à recueillir les voix, la majorité se trouva favorable à la noblesse de Courlande. La duchesse, qui avait passé par tous les degrés de l'émotion, tomba évanouie en apprenant la fatale nouvelle. Les chefs de la noblesse polonaise, qui avaient fait pencher la balance de ce grand débat, assurés de leur succès, sortirent de l'assemblée avant que la séance fût levée. Batowski, malgré son désespoir, avait conservé toute sa présence d'esprit, et, profitant du droit que lui donnait le règlement de la Diète, il demanda que la décision prise au début de la séance fût remise aux voix. Des cris s'élevèrent de toutes parts ; on dit que la question était jugée, qu'un grand nombre de nonces, se fiant au vote, étaient sortis de la salle. Il ne se laissa point intimider, insista sur son droit positif de faire recommencer les suffrages et il obtint une notable majorité au milieu des clameurs du parti contraire. La séance fut levée sur ce succès inattendu.

« L'heureux nonce monta aussitôt à la tribune de la duchesse, et quel ne fut pas son effroi en la trouvant pâle et sans connaissance ! Ce fut en entendant ses paroles, en apprenant de lui-même ce retour inespéré de fortune que la duchesse reprit ses sens, pour ainsi dire dans les bras de son ami. Sa reconnaissance fut aussi vive qu'elle était naturelle. Elle donna au comte Batowski tous les témoignages de l'amitié la plus vive, que rien ne devait effacer. Ce fut dans ces sentiments qu'elle partit, et son retour vers son mari fut un véritable triomphe. »[1]

P

La duchesse se plaisait à Varsovie ; la cour, la diète, la ville lui faisaient fête. Les Polonais aussi généreux que faibles épousaient la cause de la Courlande. Ils maintiendraient la souveraineté du duché, l'intégrité de son territoire. Cette jeune femme eut 30 ans à Varsovie, elle était née le 3 février 1761. Le charme des Polonais produisait aussi ses effets sur elle. Batowski produisait aussi ses effets sur elle. Batowski ne lui fut pas indifférent. Enfin elle céda...

Le nonce (*député de la diète polonaise*) Alexandre Batowski avait alors la trentaine. Cela la changeait de son vieux mari. Le duc avait trente sept ans de plus qu'elle. Il portait des cheveux noirs et sans poudre, figure belle, yeux expressifs. Il avait fait un long séjour en France, était tout acquis aux *lumières*, avec un éclairage polonais cependant. C'est ce qui lui avait permis de s'imposer aux jeunes nonces de la diète.[2]

Celle-ci n'avait pas ignoré l'intrigue de la duchesse avec Batowski. Lorsqu'il fut question d'envoyer un commissaire polonais à Mittau ce fut Batowski qu'elle désigna. La duchesse, sa mission achevée au bout de deux ans, regagnait la Courlande et Batowski la suivit de près. L'année 1792 s'achevait.

1 - Vitrolles. *op. cit.* p 170 à 175.

2 - "*Le dernier amour de Talleyrand. La duchesse de Dino*". Françoise de Bernardy. Perrin. 1965. p 17.

révolution en Pologne

Pendant le séjour de la duchesse à Varsovie se produisit, sous ses yeux, la révolution polonaise, ce dernier et noble sursaut de la vitalité polonaise sous la république royale. A la fin de la 2ème partie du chapitre IV, sous le titre « Les derniers ducs », ces événements ont été juste évoqués.

C'est la conjonction de cette révolution et de la révolution française qui créa le moment favorable pour permettre à Catherine II de mettre la main sur la Courlande. C'est pourquoi pour comprendre le rapide et imparable dénouement de la souveraineté du duché il faut savoir ce qui se passa en Pologne.

Une diète dynamique avait été composée en 1787. Elle comportait un noyau de jeunes nobles polonais patriotes, rêvant d'affranchir la Pologne de son voisin russe, de refaire une Pologne forte, conscient de la nécessité de mettre fin à l'anarchie qui rongeait leur nation. Ces patriotes voulaient un état fort, un gouvernement fort, un monarque fort. Il fallait mettre fin à tous les abus, aux débordements de la noblesse, imposer une réforme profonde, donner des structures nouvelles en partant d'une Constitution. Pendant trois ans s'affrontèrent à la diète ces patriotes et les représentants du très puissant parti russe : les Conservateurs peu disposés à changer leurs habitudes, à abandonner leurs privilèges, à renoncer à leurs abus.

L'adoption de cette réforme par le vote d'une constitution fut acquise par un véritable coup d'État. Les patriotes acquirent à leur cause le roi Stanislas, peu enclin à contrarier les Russes depuis son avènement, lié à Catherine. Et cela se passa ainsi à la diète, le 3 mai 1791 :

Le Maréchal de la diète lut, en séance, les lettres des agents de la république polonaise à l'étranger montrant toutes les difficultés rencontrées par la Pologne pour être gouvernée. Puis, sans transition, il s'adressa au roi :

« C'est à Votre Majesté de proposer les moyens les plus efficaces de sauver le pays ». Alors le Roi donna lecture d'une Constitution.

En voici les grandes lignes :

- Le trône devenait héréditaire. Plus d'élection. Après la mort du roi régnant il passerait à la Maison de Saxe qui avait eu raison de l'impérialisme suédois ;
- Le "liberum veto" était supprimé (*il faisait qu'un seul des nonces pouvait s'opposer à l'exécution d'une décision de la diète qu'il n'avait pas approuvée. Ce qui amenait à faire approuver une décision par l'unanimité pour éviter le jeu du "liberum veto"*) ;
- Les lois étaient votées à la pluralité des suffrages ;
- La Diète se partageait en deux chambres ;
- Le roi possédait un droit de veto ;
- Le roi gouvernait avec des ministres responsables, nommait aux emplois, commandait l'armée ;
- La tolérance était accordée à tous les cultes.

Cette constitution signifiait la fin de l'anarchie - quand le roi eût achevé la lecture, ce fut la stupéfaction -. Aussitôt les représentants du parti russe et les conservateurs défendirent avec acharnement les antiques privilèges de la noblesse polonaise. Et ce fut sept heures de luttes oratoires. Mais la constitution finit par être adoptée, à la polonaise, par acclamation. Le roi prêta immédiatement serment de fidélité à la Constitution et jura de la maintenir. Tous les nonces quittèrent la salle et s'en allèrent sans attendre à la cathédrale. Là, ils prêtèrent serment de fidélité à la Constitution.

On remarquait à l'article 5 de celle-ci cette maxime : « Dans la Société tout pouvoir émane essentiellement de la nation. »

Oui, c'était bien la fin de l'anarchie en Pologne ![1]

P

Et dans toutes les cours et chancelleries d'Europe cet événement inimaginable eut le plus grand retentissement.

La Révolution polonaise fut admirée par les tenants de la Révolution française ; mais aussi admirée par de farouches adversaires de la révolution française. L'anglais Burke écrivait : « Nous avons vu détruire l'anarchie et l'esclavage ; nous avons vu le trône s'affermir par l'amour de la nation sans offenser la liberté ».[1]

Dans les autres nations de la vieille Europe ce fut un mouvement de vive réprobation. Cette révolution contrariait leurs hommes d'Etat, les gouvernements.

Pour les États allemands, la Pologne devenue forte allait se mêler au concert des grandes puissances qui menaient l'Europe, concert dont son anarchie l'avait exclue depuis deux siècles.

La Russie ne pouvait plus rien entreprendre du côté de Constantinople si la Pologne devenait une grande puissance. Pour Catherine il était impératif de briser les reins à la république de Pologne.

République Russe

Pour Catherine, le premier point c'est d'avoir les mains libres en Pologne. Pour cela, elle éloignera la Prusse et l'Autriche de la Pologne. Elle disait : « Je me casse la tête pour pousser les cours de Vienne et de Berlin à se mêler des affaires de la France. Je veux les engager dans des affaires pour avoir des coudées franches. J'ai beaucoup d'entreprises qui ne sont pas terminées, et je veux que ces deux cours soient occupées afin qu'elle ne me dérangent pas ».

Musée Talleyrand

Pierre Biron, duc de Courlande

En fait elle ne craint pas la propagande révolutionnaire. Elle écrit à Grimm, le 27 septembre 1791 : « La propagande dont je me moque ». Mais elle prêche la croisade contre la Ré-

1 - "*L'Europe et la Révolution Française*". Albert Sorel. Plon 1908. Tome II. p 212 à 218.

volution française. Elle s'affiche ultraroyaliste, elle clame qu'il faut une France forte, qu'il faut restaurer en France une royauté absolue. Elle déploie d'autant plus d'ardeur à soulever l'Europe contre la France qu'elle est bien décidée à ce que la Russie ne fasse rien, absolument rien contre la France révolutionnaire. Le sort de Marie-Antoinette et de Louis XVI (*nous sommes après Varennes*) lui importe peu ! « Je monte la tête à tous ceux de chez eux qui me tombent entre les mains » écrit-elle dans sa lettre susvisée à Grimm.[1]

Aussi la tsarine va-t-elle limiter ses mesures contre la France à des démonstrations de chancellerie.[2]

Elle portera un coup à la Révolution française, servira la « bonne cause » en tuant la Révolution polonaise. « Chacun opéra sa contre-révolution : les Allemands à Paris, les Russes à Varsovie » (*lettre de Catherine à son agent à Vienne*)[3]. Tout lui est bon pour parvenir à ses fins : elle se sert des nombreux Polonais qui lui sont dévoués et veulent replonger la Pologne dans l'anarchie. Elle flatte les émigrés français qui rêvent de despotisme.

P

Le 8 avril 1792 Catherine avait mis en mouvement deux armées, 64 000 hommes venant du Danube (*l'armée de Potemkine*) et 32 000 hommes venant du nord de la Lithuanie (*sous Soltykof*). Pour avoir les mains libres sur le Danube elle a su, avec son habileté coutumière, se montrer conciliante envers la Porte. Au printemps 1792 elle est prête. L'Autriche et la Prusse se préparaient à marcher sur la France. Selon le mot très fort de Sorel :

1 - Albert Sorel. *op. cit.* p 217. Note et p 218.

2 - Albert Sorel. *op. cit.* p 244.

3 - Albert Sorel. *op. cit.* p 458.

« Les Allemands venaient en France pour y faire cesser l'anarchie, les Russes allaient en Pologne pour l'y rétablir ».[1]

La diète, réunie à Varsovie le 16 avril, donnait au roi Stanislas des pouvoirs très étendus, plus que jamais n'en eût un roi de Pologne avant lui. Il n'était pas digne d'autant de confiance, sa faiblesse était grande, et il avait la crainte de perdre ses biens. Stanislas n'était pas du tout l'homme d'une pareille situation. Les décisions pour résister aux Russes furent prises par le Gouvernement de Varsovie, mais les moyens dont il disposait étaient minces.

Catherine répliquait aux "Patriotes" de Pologne en soulevant les nobles du "Parti russe". Ses agents s'activaient. Et le 14 mai les Polonais qui soutenaient sa politique se réunissaient à Targowitz, se proclamaient "confédérés", appelaient à la révolte contre le roi et les patriotes, déclaraient la guerre civile.[2]

L'impératrice devait s'engager contre la France en exécution d'un traité d'alliance avec l'Autriche de 1781, renouvelé pour huit ans en 1789.

Lorsque mourut Joseph II elle écrivit au jeune empereur François, son frère, qui lui succédait:

« La subversion qu'a porté dans la république de Pologne la constitution du 3 mai y produira des désordres analogues à ceux de la France. Il n'est que temps d'aviser à sévir contre un mal qui fait des progrès si rapides dans toutes les contrées ».

Et elle argumentait : La Russie serait en droit de requérir l'aide de l'Autriche contre les Polonais en vertu du traité d'alliance. Mais elle comprenait la situation de l'Autriche, engagée contre la France. Elle consentait à ne demander aucune aide de l'Autriche contre la Pologne.[3]

Vu de l'extérieur Catherine II disait n'importe quoi pour se justifier :

« D'où vient que vous croyez que les affaires de la Pologne ne sauraient aller en même ligne et de front avec celles de France ? Apparemment vous ignorez que la jacobinière de Varsovie est en correspondance régulière avec celle de Paris. Et vous voulez que je plante là mes intérêts et ceux de mon alliée la République et mes Amis républicains pour ne m'occuper que de la jacobinière de Paris ? Non, je la battrai et combattrai en Pologne ; mais pour cela je ne m'en occuperai pas moins des affaires de France, et j'aiderai à battre le ramassis des sans-culottes comme feront les autres » (*lettre à Grimm du 20 mai 1772*).[4]

Elle faisait croire aux émigrés que 18 000 Russes allaient marcher sur le Rhin, qu'elle allait prendre des Suisses à sa solde. Fersen y croyait : « Ils partiront dans trois semaines » écrivait-il.[3]

Le vice-chancelier Philippe Cobenzl avait vu juste quand il écrivait le 12 avril à l'ambassadeur d'Autriche à Saint-Pétersbourg (*son cousin, Louis Cobenzl*) : « Nous ne savons plus que penser des sentiments de la Russie envers notre cours. Serait-il vrai que la Russie n'a cherché qu'à nous engager bien avant dans les Affaires françaises sans avoir envie de nous y seconder et avec le projet réservé d'en profiter pour exécuter je ne sais quels desseins en Pologne »[5]. C'était lucide !

P

Tandis que l'Autriche et la Prusse s'enlisaient dans les combinaisons imaginées par les diplomates les Russes avançaient. Le chancelier d'Autriche, le prince de Kaunitz, ne pouvant

1 - Albert Sorel. *op. cit.* p 458.

2 - Albert Sorel. *op. cit.* p 460.

3 - Albert Sorel. *op. cit.* p 462 et 463.

4 - Albert Sorel. *op. cit.* p 464

5 - Albert Sorel. *op. cit.* p 465.

enrayer les erreurs de son empereur se retirait des Affaires à fin mai 1792. Tous ces palabres eurent pour résultat de retarder de deux mois l'entrée des armées alliées en France. Ce délai fut suffisant pour permettre à la France de faire face.

La Pologne était bouleversée par l'invasion russe. Tout s'écroulait. La petite armée de Kosciusko était battue, ses débris dispersés. Abandonné ne pouvant résister, Stanislas estima qu'il ne restait que la solution de la sagesse : capituler entre les mains de la tsarine. Le 22 juin il demanda un armistice et offrit son trône au grand-duc Constantin (*le deuxième petit-fils de Catherine*). Le 13 juillet l'impératrice somma le roi d'adhérer à la confédération de Targowitz. Stanislas se rendit aux confédérés le 24 juillet.

Catherine avait la Pologne à ses pieds. Les armées de l'Autriche et de la Prusse enfin réunies sur le Rhin allaient - avec lenteur - gagner la frontière française.

Les patriotes polonais ont tenté d'arrêter l'invasion russe, ils ont succombé. La Pologne est vite retombée à ses deux siècles d'anarchie. Il ne pouvait en être autrement : la nation polonaise à cette époque se réduisait en fait à quelques deux cents ou trois cents mille nobles (*la noblesse est très nombreuse en Pologne*) qui formaient les factions et se disputaient la république. Ici point de bourgeoisie, pas de tiers état ambitieux, pas de paysans propriétaires. « La grande masse des Polonais reste indifférente à la révolution parce qu'elle y est désintéressée. La Révolution de la Pologne n'est faite que par les nobles et pour les nobles ; elle sombre parce que la nation ne la soutient pas », écrit Sorel.[1]

En définitive, après l'échec de Valmy, Autriche, Prusse et Russie se mirent, une deuxième fois, d'accord sur le dos de la Pologne. Le 9 avril 1793 Sievers, le ministre de Russie à Varsovie et Bucholz, le ministre de Prusse, signifiaient aux confédérés de Targowitz, réunis à Grodno (*ville sur le Niemen*), les décisions de leurs gouvernements : procéder à un nouveau démembrement de la république polonaise que la diète est sommée d'entériner. Certains nobles polonais se montraient récalcitrants (*dont Walewski*) : on mit leurs biens sous séquestre. Les alliés créèrent une *caisse de corruption* destinée à gagner les opposants paisibles. Pour le dernier carré d'irréductibles il y eut les baïonnettes des soldats du général russe Igelstrœm. Le 17 juin la Diète se réunissait à Grodno. Les nonces étaient bien "choisis", comme l'avaient souhaité les ministres de Prusse et de Russie. Elle accepta le démembrement décidé par ses ennemis. Le 2 juillet était signé le traité qui abandonnait à la Russie les territoires qu'elle s'était attribuée.[1]

Le palais dans lequel logeaient à Grodno le roi Stanislas et une cour misérable, était toujours gardé par des sentinelles en armes, des sentinelles Russes.[2]

P

La Pologne effondrée. Pouvait-on penser que Catherine II renoncerait à annexer la Courlande ? Le sort de la Pologne réglé, les Russes occupèrent Mittau et la Courlande. Nous sommes au printemps 1793. « Le duc, pour éviter de se trouver engagé dans ce conflit puisqu'il ne pouvait opposer aucune résistance à l'envahissement de ses Etats, partit pour son duché de Sagan que, par une sage précaution, il avait acquis en Silésie, afin de s'assurer un refuge. La duchesse s'était rendue à Berlin pour y faire ses couches. » rapporte Vitrolles.[3]

En fait, la duchesse s'enfuit de Mittau avec son mari. Le couple ducal gagna Sagan. Mais la duchesse était enceinte. Elle ne resta pas à Sagan et repartit pour Berlin. C'est là que le 21 août 1793, dans le palais du 7 Unter den Linden, elle accoucha de sa cinquième fille : Dorothée.

---

1 - Albert Sorel. *op. cit.* Tome III p 452 à 458.

2 - Henri Troyat. « *Catherine la Grande* ». p 449.

3 - Vitrolles. *op. cit.* p 177.

Mittau abandonné par le duc et la duchesse... mais il y reste Batowski, commissaire de la République polonaise en Courlande. Batowski crânement reste. N'y a-t-il pas encore une diète à Grodno ? Un roi de Pologne à Grodno ? et une diète avec un conseil de Régence à Mittau ? Vitrolles raconte :

« Le comte Batowski avait cru devoir demeurer à Mittau pour y faire tête à l'orage. Il le croyait encore éloigné lorsqu'un jour, étant à dîner avec dix ou douze convives, on vint l'avertir que le chargé d'affaires de Russie demandait à lui parler. Il fit répondre que l'heure était mal choisie et qu'il priait l'agent diplomatique de revenir le lendemain. Mais celui-ci insista. Ce qu'il avait à dire au comte Batowski ne permettait aucun retard et importait à sa sûreté. Le comte se leva de table et vint recevoir l'importun visiteur, dont l'allocution fut courte. Il lui dit que les troupes de S.M. l'Impératrice entreraient sous peu de jours en Courlande, et qu'il avait reçu de sa souveraine des instructions portant qu'il devait intimer à Batowski l'ordre de partir dans les vingt-quatre heures, sous peine d'être conduit en Sibérie s'il se trouvait encore à Mittau lors de l'entrée des troupes russes.

« Le Commissaire général de la République de Pologne fit assez bonne contenance pendant le reste du dîner. Mais la chute était trop prompte, trop inattendue pour ne pas être troublé. Cependant, il allait prendre un parti, et il n'y en avait pas d'autre que de céder à la force. Il obtint un sursis de deux jours et retourna à Varsovie dans un état d'esprit et de cœur bien différent de celui qui l'animait à son départ. Il aurait pu dire avec le poète :

Que la bonne fortune aime en femme publique,
Que ses attraits sont faux et sa faveur tragique;
Et qu'amante cruelle, après ses feux passés,
Elle étouffe en ses bras ceux qu'elle a caressés." [1]

Nous parlerons plus loin du couple ducal, de Batowski et de Dorothée.

Nous ne savons rien des tractations de Catherine avec Pierre II duc de Courlande et nous laisserons le soin à nos amis historiens lettons de nous en parler.

Catherine II exerça sur la diète courlandaise des pressions. Comme elle avait su le faire en 1793 avec la diète polonaise pour entériner le deuxième démembrement. Le 18 mars 1795 la diète, à Mittau, décida de se placer sous la souveraineté russe. Le duc, alors, séjournait à Saint-Pétersbourg. S'il avait quitté Sagan ce n'était pas pour un voyage d'affaires. Il discutait avec la Chancellerie russe les conditions de son abdication. Il abdiquerait mais contre des avantages personnels. Il les obtint. Alors, la diète s'inclina et après sa soumission Pierre II abdiqua. L'autocrate russe aimait le respect des formes. Elle n'annexait pas par la force. Non. les nations se donnaient à elle, les souverains abdiquaient en sa faveur.

L'autocrate en jupons fut généreuse. La Russie versa au duc, au souverain d'un si petit pays, huit millions. En outre une pension de 250 000 francs par an. Enfin un douaire était institué en faveur de la duchesse. Et la Russie exécuta tous ses engagements.

Déjà immensément riche le duc de Courlande et de Sagan devenait véritablement colossalement riche.

Il est permis de se faire cette réflexion sur la générosité de Catherine envers les souverains de Courlande : Catherine est une Allemande du pays d'Anhalt, des petits duchés et principautés de Saxe. Peut-être existait-il des liens entre la famille de la duchesse, née Medem, et la famille de son père (*prince d'Anhalt-Zerbst*), ou de sa mère, une Holstein-Gottorp ? En tous cas la duchesse devait se fixer en Saxe.

1 - Vitrolles. *op. cit.* p 177 et 178.

Nous avons compris que la soumission de la République de Pilten et Hasenpoth avait fait l'objet d'un traité à part entre la diète de ce fief et la Russie. Nos amis historiens lettons nous donneront cette précision. Le district resté en marge du duché voit son sort traité à part.

Le duché de Courlande et Zemgale, la république d'Hasenpoth et Pilten avaient vécu... ainsi disparaissait l'indépendance des derniers restes de l'empire des Teutoniques.

Bientôt ce que les trois complices (*Russie, Prusse, Autriche*) avaient laissé subsister de la Pologne faisait l'objet d'un troisième partage, par un traité des 13-24 octobre 1795. A la Russie les deux autres puissances copartageantes reconnaissaient la Courlande et la Samogitie (*partie ouest de la Lithuanie*). La frontière de la Russie se trouvait à la porte de Memel. La ville de Tilsit sur le Niemen était à la Russie, la ville de Grodno aussi.

pour une approche de Catherine II

Quelques réflexions :

- Les tsars ne désirent que des conquêtes utiles ; ils n'entretiennent que des guerres populaires ; ils ne forment dans l'intérêt de l'état que des desseins soutenus par les puissances nationales. Leur politique, commandée par la nature des choses, est évidente et simple.

- Tous cependant, mus par le même instinct, se poussent dans les mêmes directions : la mer Noire, la mer Baltique, l'Europe centrale. Tous méditent ou tentent de s'agrandir aux dépens du Turc, du Suédois et du Polonais.

- On est surpris enfin de constater que soutenant en Pologne ce qu'elle combat en France, Catherine II apporte le même acharnement à maintenir l'anarchie à Varsovie qu'à rétablir à Paris la monarchie pure. On en conclut qu'elle ne se gouvernait pas d'après les principes.

- Les principes en réalité n'ont rien à démêler en cette affaire. Catherine ne s'en souciait en aucune façon. La révolution de France dérange ses calculs, et elle la déteste, l'anarchie de la Pologne convient à ses projets, et elle l'a fomenté.
- Elle ne considéra dans cette grande crise européenne qu'une série d'occasions pour sa politique.

- Elle démêle tout naturellement et trie sans effort, dans ce chaos de la Russie, les besoins réels, les forces vives, les aspirations indécises, et ramène tout aux proportions de son esprit. Comme elle ne suit que sa pensée, et que sa pensée est toujours très précise et très ferme, elle ne s'embarrasse point des contradictions que les étrangers relèvent dans son langage et dans sa conduite. Il lui suffit qu'il n'y en ait pas dans ses plans. C'est précisément sa force, et son art supérieur, de faire concourir à l'accomplissement d'un même dessein des éléments très opposés. Elle parle le langage du temps ; mais elle a gardé la simplicité d'idées, la souplesse d'esprit, l'intensité de passion des natures primitives. Les idées du siècle passent sur son âme comme le rayon qui étincelle à la surface des eaux sans en échauffer les profondeurs.[1]

Bien comprendre comment Catherine II a manœuvré en Pologne nous a paru indispensable, car la répercussion sur la France changea le cours de notre histoire. Sans Catherine II et la Pologne les armées alliées eussent battu les fantômes qui restaient de l'armée royale, et la France eut été amputée de l'Alsace, de la Lorraine et du Nord de la France. Merci Catherine II. Merci la Pologne.

1 - Albert Sorel. *op. cit.* p 514, 517 et 518.

l'impératrice Catherine vers la fin de son règne

... et le sort de la petite Courlande était lié à celui de la Pologne, une barque accrochée au flanc d'un navire qui coule.

℘

II - LA FIN DU COUPLE DUCAL

Lorsque le couple ducal s'enfuit de Mittau, au printemps 1793, pour ne pas tomber aux mains des soldats russes, la duchesse était enceinte. C'était la suite de son séjour, de son long séjour à Varsovie, le fruit de sa liaison avec Batowski.

C'est sans doute une fois arrivés à Sagan que le duc et la duchesse s'expliquèrent. Pierre II a laissé chez les historiens français l'image d'un homme violent, aux colères terribles, ce devait être un héritage de son père. Il avait accepté avec calme la liaison de sa femme avec Batowski[1]. L'âge aurait apporté chez lui certains effets de mort. C'est ce que dit, en termes crus, Varnhagen von Ense dans son ouvrage « *Tagebücher* ». Berlin 1905. Françoise de Bernardy pense que le duc considéra les dix ans de fidélité de sa trop jeune épouse. Elle lui avait beaucoup donné, elle avait beaucoup fait, avec talent, avec crânerie souvent, avec beaucoup de grâce toujours. C'était la mère de ses filles, de ses superbes filles, dont il était si fier ! La duchesse avait un tempérament généreux. Et lui, de ce côté là, c'était du passé.

La naissance attendue par la duchesse le laissa indifférent. Un accord intervint entre les deux époux : le duc rendit à sa femme sa liberté. Elle aurait une résidence séparée, là où elle voudrait, où elle vivrait six mois par an avec Batowski et l'enfant à naître. Et elle viendrait passer six mois par an avec cet enfant à Sagan où il garderait ses trois filles.

Cet accord passé, le couple se sépara à Sagan. La duchesse y laissa son époux et partit à Berlin. C'est dans le palais du 7 Unter den Linden que, le 24 août 1793, naquit Dorothée. Son père ne la renia pas. Elle fut princesse de Courlande.

Le baron de Vitrolles, la meilleure source française d'informations sur la duchesse, Batowski et la petite enfance de Dorothée, nous apporte une précision :

« Le ministre de Russie avait l'ordre de l'impératrice de faire enlever et disparaître l'enfant s'il était de sexe masculin. Elle ne voulait pas qu'il existât un héritier mâle qui pût prétendre au duché qu'elle se proposait d'acquérir et personne n'aurait osé résister à cet enlèvement que la politique et la raison d'état semblaient justifier. Ce fut, par bonheur, une princesse qui vint au monde ».[2]

Est-ce là un bruit d'échotier ? Vitrolles a-t-il rapporté un entretien que Batowski a pu lui tenir ? Ces propos étaient-ils fondés sur une simple crainte qu'aurait eue la duchesse sur le point d'accoucher ? Ou étaient-ils justifiés ? Ils sont, de toute façon, le reflet des mœurs de l'époque et cette Catherine II, princesse allemande, était la plus russe des tsars.

P

C'est après la naissance de Dorothée que Batowski fut chassé par les Russes. Il était resté à Mittau plusieurs mois durant après le départ du couple ducal, comme Vitrolles nous l'a raconté plus haut.

Expulsé ainsi par les Russes, « le malheureux comte partit bientôt pour Berlin, où la duchesse de Courlande venait de faire ses couches ».[1]

Le couple duchesse de Courlande-Batowski demeura donc d'abord au 7 Unter den Linden. Le comte quitta, seul, Berlin pour se rendre en Suisse. La duchesse l'avait chargé d'acheter pour elle une propriété sur le lac de Genève. Il en trouva une, au dessous d'Eaubonne, connue sous le nom de "Signal de Vougy ». Elle avait appartenue à un certain Tavernier, qui était alors « fameux voyageur en Orient ». Finalement Batowski ne put ou ne voulut pas l'acheter et

1 - Françoise de Bernardy. "*Le dernier amour de Talleyrand. La duchesse de Dino*". p 19.

2 - baron de Vitrolles. "*Souvenirs autobiographiques d'un émigré*". p 178.

regagna l'Allemagne. C'est alors que Batowski était sur le retour que Vitrolles le rencontra pour la première fois, dans une auberge de Schaffhouse, et fut « frappé par l'expression de sa figure et par le mystère dont il s'environnait. »[1]

La duchesse fit l'acquisition dans le duché de Saxe-Altenbourg du château de Löbikau. Une bâtisse très classique, s'étirant sur de solides soubassements et dont le pavillon central était surmonté d'un important fronton reposant sur de hautes colonnes. Un grand et beau parc l'entourait. Cela convenait à une ancienne souveraine. La ville ducale d'Altenbourg était toute proche, ancienne ville libre impériale, passée à la maison de Saxe et restée possession d'une branche de cette maison.

le château de Löbikau. Propriété de la duchesse de Courlande

Sans pédantisme, il est peut-être utile de situer les lieux. Altenbourg est à moins de 40 kilomètres au sud de Leipzig. Le centre de l'Allemagne - de part et d'autre des montagnes de Thuringe - était occupé par les petits duchés et principautés saxonnes : Duchés de Saxe-Altenbourg, de Saxe-Weimar, de Saxe-Gotha, de Saxe-Meiningen, de Saxe-Cobourg, de Schwarzbourg-Rudolstadt et de Schwarzbourg-Sundershausen, principautés de Reuss.

Au nord de Leipzig se trouvaient, traversés par l'Elbe, les duchés et principautés d'Anhalt.

Fort des premiers millions versés par la Russie, le duc arrondissait ses biens. Il se rendait propriétaire des immenses domaines du prince Piccolomini en Bohême.[2]

P

Le baron de Vitrolles, après avoir épousé Thérésa de Folleville, fille adoptive de la duchesse de Bouillon, s'arrêta un temps à Erfurt : la baronne y accoucha. Puis le prince Emmanuel de Salm et la duchesse amenèrent avec eux le jeune couple et leur bébé aux eaux de Ronneburg, dans le duché de Saxe-Altenburg, entre la ville de ce nom et celle d'Iéna. Un soir, donnant le bras à la duchesse de Bouillon, Vitrolles entra dans la salle où se donnait le bal obligé de toute ville d'eau, et vit l'homme singulier qu'il avait rencontré fortuitement à Schaffhouse, c'est alors qu'il apprit qui était ce comte Batowski. Il habitait dans le voisinage, au château de Löbikau, propriété de la duchesse de Courlande qui y passait six mois de l'année, résidant les

1 - Vitrolles. *op. cit.* p 179 et 180.

2 - Jean Orieux. "*Talleyrand*". p 497.

six autres mois dans le château de Sagan, où vivaient son mari le duc et leurs trois filles. « Elle y conduisait la cadette Dorothée, née à Berlin, dont elle ne se séparait jamais, et qui se mêlait avec ses sœurs sans que le duc de Courlande parût y prendre garde, mais il ne lui adressait presque jamais la parole. »[1]

Batowski était, en ce moment, seul à Löbikau. Il se lie avec Vitrolles, le prince de Salm, la duchesse de Bouillon. On se plaisait dans ce duché saxon. Le prince de Salm, qui régalait très généreusement ces émigrés, décida de passer l'hiver à Altenbourg. « Les visites que le comte Batowski nous faisait avaient continuées, très assidues, lorsqu'au bout de deux mois la duchesse de Courlande revint dans sa belle habitation. Elle vint aussitôt, avec la plus aimable prévenance, faire connaissance avec notre princesse (*la duchesse de Bouillon*) et inaugurer une liaison qui ne tarda pas à devenir fort intime. »

Et Vitrolles nous livre les meilleurs portraits de la duchesse à cette époque et de Dorothée petite enfant :

« Elle était jeune encore ; sa taille charmante n'était pas élevée, sa figure était fraîche comme celle des filles du Nord, ses traits gracieux, ses yeux charmants, sa bouche délicate, ses dents superbes. Le seul défaut de son visage était peut-être son nez un peu trop long. Son esprit n'avait pas précisément de la supériorité, mais elle parlait plusieurs langues avec une grande facilité et le français avec une pointe d'accent étranger qui n'était pas désagréable. Sa parole était gracieuse et abondante, parfois avec quelque excès dans l'intimité.

« Elle nous amenait continuellement sa fille Dorothée, âgée de quatre ou cinq ans, charmante enfant précoce d'esprit et d'imagination, vive et animée dans tous ses mouvements. On aurait pu reprocher à ses yeux d'être trop grands. Ses cheveux étaient très noirs et sa physionomie brune et pleine d'expression. En un mot, ce n'était pas une enfant comme une autre. »

P

Et Vitrolles nous montre comment vit ce couple :

« Le caractère du comte Batoswski était loin d'être égal. Il avait des moments d'humeur, des temps de sombre mélancolie. L'expression de ses sentiments pour la duchesse de Courlande s'en ressentait. Elle avait eu parfois à en souffrir...

« A la belle saison, nos courses au château de Löbikau (*Vitrolles écrit Lobichau*) devinrent plus fréquentes. Un jour que j'arrivais, on me dit que la duchesse et le comte se promenaient dans les jardins. Je les vis bientôt arriver. La duchesse s'appuyait sur le comte Batowski et portait sur son bras un long panier de fruits qu'elle venait de cueillir. Elle avait sur la tête un grand chapeau de paille dont les rubans tombaient dénoués.

« N'est-ce pas, cher Monsieur de Vitrolles, me dit-elle, que nous avons l'air de deux bons bourgeois ?

« (...) Les bonnes grâces que la duchesse avait pour tout le monde se tournaient pour Batowski en témoignages de la plus vive affection. Elle environnait sa vie de tous les agréments qu'elle pouvait inventer. Ingénieuse à prévenir tous ses désirs, elle allait au devant de tous ses goûts.

« (...) Toutes ces prévenances auxquelles il était trop habitué, n'obtenaient pas toujours les témoignages de gratitude qu'elles méritaient. Le caractère de Batowski était fantasque, son humeur inégale ; il ne savait pas en dominer les variations. Il recevait en pacha, et comme des hommages qui lui étaient dus, ces avancées prodiguées par la princesse, et dont les dames de sa suite s'étaient également fait une règle. »[1]

---

1 - Vitrolles. *op. cit.* p 182 et 183.

1 - Vitrolles. *op. cit.* p 184 et 185.

La duchesse sacrifiait aux caprices de son ami. Rêvait-il d'avoir une habitation où il pourrait vivre seul, à une demie lieue de Löbikau, dans un site charmant ? La duchesse aussitôt s'adresse en Italie. Arrivent les architectes avec les plans ; bientôt s'élève un pavillon délicieux dont la pose de la première pierre donne lieu à une petite fête, en présence du prince de Salm et de Vitrolles. A ce dernier on donne le soin de trouver un nom au pavillon. Ce sera "Le Petit-Bien", dit Vitrolles, "Tannenfeld", pour la duchesse. L'hiver suivant, des forêts avoisinantes quinze ou vingt chênes centenaires furent transplantés au prix de beaucoup de soins, d'efforts et d'argent.

Le ménage Vitrolles eut une deuxième fille, née à Altenbourg. Alors les Vitrolles quittèrent la Saxe ducale avec l'espoir de rentrer en France. Nous étions en août 1797.

P

En 1798, la duchesse alla aux eaux de Carlsbad, en Bohême, sans Batowski car le territoire autrichien lui était fermé, comme à tous les patriotes ayant pris part aux mouvements de 1791. C'est à Carslbad qu'elle rencontra le baron d'Armfeldt, ancien favori du roi Gustave III de Suède. « Le baron avait de la dignité dans les manières, de la séduction dans l'esprit, et il l'employait volontiers auprès des femmes. »[2] La duchesse « goûta sa société et l'accueillit avec une particulière bienveillance. »[2]

En 1799 la duchesse était de retour à Carlsbad, le baron aussi, et elle oublia ses serments à Batowski. « Sa reconnaissance pour lui était allée jusqu'au point de lui promettre de l'épouser dans l'année qui suivrait la mort du duc de Courlande. Et, suivant un usage assez répandu dans le Nord, mais que nos mœurs n'admettaient pas, elle lui avait signé un dédit de quinze cents mille francs. »[2]

Qu'allaient faire les deux nouveaux amants ? Ils s'en vinrent ensemble à Löbikau, où Batowski, certes, ne s'attendait pas à voir arriver le baron suédois. Qu'allait-il se passer ? Vint à propos l'annonce que le duc venait de tomber gravement malade à Prague, où il séjournait. La duchesse repartit aussitôt pour Prague, et Armfeldt l'accompagna dans ce nouveau voyage et soutint son courage durant le séjour au chevet de son époux.

Le duc allait mourir. On le transporta en Silésie, à Gellenau, où il s’éteint le 13 janvier 1800.

La duchesse était libre, la duchesse pouvait se remarier. Mais nous en restons là, avec la fin du couple ducal. De la suite, nous parlerons dans le prochain tome : "*Duchesses de Courlande*".

Le duc menait dans son magnifique château de Sagan la vie des souverains ses voisins qui régnaient sur un duché saxon. C'était la vie des petites cours allemandes. Mais par la fortune il était le premier, aucun de ces petits souverains n'aurait pu rivaliser avec lui.

Lorsque le roi de Prusse, neveu du Grand-Frédéric, Frédéric-Guillaume II, dit le Gros Guillaume, mourut le 16 novembre 1797, on ne trouva pas dans le trésor de quoi subvenir aux frais de ses funérailles. Un courrier fut expédié avec la plus grande célérité à Sagan : Le duc était prié d'avancer la somme nécessaire pour cette cérémonie. Lors de la mission de Mirabeau à Berlin, nous avions vu que le duc avait *obligé* les plus grands personnages du royaume de Prusse. Le nouveau roi, Frédéric-Guillaume III s'est immédiatement tourné vers le duc de Courlande, c'était vraiment "l'argentier" de ces Hohenzollern régnant à Berlin. Cette anecdote, révélatrice, c'est Dorothée de Courlande, elle-même, qui l'a racontée dans ses souvenirs écrits en 1822.[1]

2 - Vitrolles. *op. cit.* p 190.

1 - Françoise de Bernardy. *op. cit.* p 25. Note.

Ce pauvre duc ne mourut pas sans qu'il ait eu à subir les inconvénients réservés à un père dont les filles sont volcaniques. Jeanne, sa troisième fille, née en 1783, n'avait que seize ans lorsqu'elle tomba amoureuse folle d'un musicien de la cour de Sagan et elle se fit enlever. Le ravisseur la laissa à Erfurt aux soins d'un ami, et partit pour vendre les diamants de la princesse à Hambourg. Le duc dépêcha quelques officiers de la garnison prussienne de Sagan aux trousses de sa fille. Ils retrouvèrent l'oiseau. Théodore de Dalberg, gouverneur d'Erfurt, recueillit Jeanne et la fit ramener sous bonne escorte à Sagan. Le duc avait juré de ne plus jamais revoir sa fille et il était parti pour Prague et ses domaines de Bohême.

Le duc de Courlande choisit, pour être tuteur de sa fille le comte de Wratislaw, chef de la police de Bohême. Ce dernier organisa la surveillance de sa pupille. Le musicien écrivait, on lui répondait. On rêvait d'un autre enlèvement. Wratislaw, par un billet écrit au nom de la princesse, l'engagea à venir rejoindre sa dulcinée à Egra, sur la frontière de la Bohême. L'amoureux vint. Il fut arrêté, emprisonné et, dit-on, décapité. Cette terrible histoire est tout à fait dans le droit fil des Biron, souverains de Courlande, et dans la galanterie de ces dames de Courlande que nous avons à peine abordée. Vitrolles raconte cela avec quelques détails.[2] Il en avait été parfaitement instruit. Théodore de Dalberg a été la source, et la meilleure, des informations sur la fugue de la princesse Jeanne. Il était en rapport suivi avec la famille de Courlande. Devenu prince-primat et grand duc de Francfort, il joua un rôle considérable dans l'Allemagne napoléonienne. Son neveu - que Napoléon fit duc - était intimement lié avec Vitrolles et le resta.

Nous disons ici deux mots sur l'autre très bon informateur de Vitrolles, le prince Emmanuel de Salm qui recueillit en Allemagne sa cousine, la princesse (*duchesse*) de Bouillon, et sa fille adoptive, puis Vitrolles le mari de cette fille. La principauté de Salm était terre d'Empire en Lorraine : 32 villages, 10 000 habitants. Les princes résidaient dans la ville de Senones (*département des Vosges, à 20 km au nord de Saint-Dié*). Les princes de Salm étaient princes d'Empire. Le prince Emmanuel avait acheté en France un régiment d'infanterie étrangère, il fut le colonel-propriétaire du régiment de Salm-Salm (*à l'époque où Max des Deux-Pont était colonel-propriétaire du régiment à son nom, avant de devenir roi de Bavière*). Il vivait trois mois par an à son régiment et le reste du temps à Paris où il fréquentait de Guibert, de Crillon, Diderot et d'Alembert. Une de ses sœurs avait épousé en Espagne le tout puissant duc de l'Infantado, et grâce à elle il avait acquis une grosse fortune dans ce pays. Signes distinctifs : des cheveux du plus beau blanc d'argent, et de longues jambes (*il mesurait à très peu prés, six pieds de haut*). Il était très introduit auprès du duc de Saxe-Weimar et familier de sa famille et de sa cour.

P

Mais comment avait grandi Dorothée de Courlande depuis sa naissance ?

Sa mère s'en occupait peu, à la vérité. Elle l'avait confiée, ou livrée (*comme on voudra*) à une gouvernante anglaise, stricte par définition, plus[3] jeune, « à la main lourde et la pédagogie courte » qui pratiquait corrections et bains glacés.

La vie de Dorothée en fait une enfant ballottée. Six mois à Löbikau avec sa mère, Batowski mais sans ses sœurs. Six mois à Sagan avec sa mère, le duc et ses trois sœurs. Sa vie était plus facile en Saxe, malgré les humeurs de Batowski. La duchesse y rencontrait beaucoup de monde. Il y régnait une atmosphère équivoque et instable. Quand elle était à Löbikau, elle rêvait de Sagan. Elle attendait le départ pour la Silésie et c'était en poussant des

2 - Vitrolles. *op. cit.* p 196, 197 et 198.

3 - Françoise de Bernardy. *op. cit.* p 20 et 21.

Bibliothèque Nationale. Paris

la duchesse de Courlande et sa fille Dorothée d'après le tableau de Grassi.
« La duchesse jouait à la mère tendre et passionnée »

cris de joie qu'elle montait dans la voiture qui allait l'y conduire. Mais à Sagan, dans ce grand palais pas très gai, elle se trouvait écartée du cercle de famille, elle, la bâtarde. Nous l'avons dit, le duc ne disait rien en la voyant. Il ne lui adressait presque jamais la parole, se comportait comme s'il ne la voyait pas. Ses sœurs étaient beaucoup trop âgées pour elle et la négligeaient. Elle se sentait différente d'elles et fatalement ressentait un malaise.

Malgré cela, elle a vénéré ce duc qui, pour elle, est son père, ce père « qu'elle aimait, néanmoins, avec l'anxiété craintive de l'enfant qui cherche chaleur humaine et protection », selon la bonne formule de sa biographe[1]. A Sagan, c'était pour elle la sécurité. Elle n'éprouvait pas ce sentiment à Löbikau avec Batowski. Elle ressentait, très certainement, la puissance qui se dégageait de cet immense château, imposant et magnifique, de la petite cour attentive au moindre geste d'un maître exigeant, de l'opulence de ce duc qui, s'il n'était plus un souverain régnant, était le prince le plus riche de toute l'Allemagne. Un enfant est très impressionné par la puissance, une petite fille surtout.

C'est paradoxal, mais vrai. Dorothée a aimé Sagan dans sa petite enfance, elle n'a que six ans et demi à la mort du duc, du duc qui n'était pas son père. Voici ce qu'elle a écrit, en 1822, dans ses Souvenirs :

« Notre existence à Sagan était à peu près celle des petites cours d'Allemagne. Mon père accueillait chez lui avec l'hospitalité abondante du Nord, non seulement toute la province, mais encore beaucoup d'étrangers qui de Berlin, de Prague ou de Dresde, venaient passer quelques temps à Sagan. Une troupe de comédiens assez passables, des chanteurs italiens et de bons musiciens attachés à la maison de mon père occupaient agréablement les longues soirées d'hiver que des chasses superbes et des repas un peu longs avaient précédés. » [1]. Pour ce qui est de l'agrément des musiciens... mais ne nous laissons pas aller à la facilité !

Et comment était-elle, cette petite Dorothée, après la mort de son père ? Elle nous a laissé, toujours dans ses Souvenirs, un autoportrait :

« Petite, fort jeune, excessivement maigre, depuis ma naissance toujours malade, j'avais des yeux sombres et si grands qu'ils étaient hors de proportion avec mon visage réduit à rien. J'aurais décidément été fort laide si je n'avais eu, à ce qu'on disait, beaucoup de physionomie ; le mouvement perpétuel dans lequel j'étais faisait oublier mon teint blême pour faire croire à un fonds de force que l'on n'avait pas tort de me supposer. J'étais d'une humeur maussade, et, à ma pétulance près, je n'avais rien de ce qui appartient à l'enfance (...).

« Je ne crois pas qu'il fût possible de trouver un plus disgracieux et plus malheureux enfant que je ne l'étais à sept ans. » [1]

Dorothée, affirme sa biographe, ne connaissait alors même pas l'alphabet... Cela, malheureusement, est devenu la règle pour les petits Français élevés dans les écoles françaises en 1992 ! Mais cela n'était pas vrai du temps de notre enfance où un marmot lisait couramment avant sept ans. En 1800, un enfant de famille riche lisait communément à cet âge, mais c'est Dorothée qui l'écrit dans ses Souvenirs, ajoutant que par contre elle parlait trois langues. Et elle précise comment, si jeune, elle avait appris à les parler :

Le français "attrapé dans le salon, l'allemand qui m'arriva par l'antichambre" quant à l'anglais, c'était l'apport de la gouvernante pas commode. Quelle belle formule, chaque langue à sa place dans cette haute société cosmopolite du pays ducal saxon ou de la Silésie !

Nous venons d'anticiper un peu. Sept ans, c'était l'âge de Dorothée huit mois après la mort de son père. Mais comment ne pas résister à cette légère anticipation...

P

1 - rapporté par Françoise de Bernardy. *op. cit.* p 21 et 27.

Quels souvenirs Dorothée a-t-elle pu garder de son ducal père, si peu son père ?

La duchesse de Dino nous l'a dit en 1822 dans ses « souvenirs » :

« Quoique je n'eusse alors que six ans (*quand il mourut*), j'ai cependant conservé un souvenir très vif de sa personne et de ses manières, et j'ai toujours gardé avec soin quelques ducats de Courlande qu'il me donna en échange de deux écus qu'un jour il m'avait demandés disant en plaisantant qu'il était ruiné. Le bon cœur avec lequel je lui remis mon petit avoir me valut un baiser fort tendre dont je sens encore l'impression. »[1]

Était-il en définitive si violent Pierre III, duc de Courlande et de Sémigalle, le fils du féroce Biron ? La femme qui va avoir trente ans quand elle écrit, nous restitue une émotion qui a provoquée en elle une sensation durable qui ne trompe pas. Le duc, Sagan, c'était très important pour elle. Si elle en avait été autrement, se serait-elle assurée la propriété de ce château en 1844 ? et serait-elle devenue duchesse de Sagan ? Serait-elle morte à Sagan enfin.

1 - rapporté par Françoise de Bernardy. *op. cit.* p. 22.

6

LES BARONS BALTES

Pour la civilisation, la culture, les mœurs, les Russes du milieu du XVIII^e siècle ont un retard de plusieurs siècles sur l'Occident, bien que Pierre le Grand eut ouvert les fenêtres de son Empire sur l'Occident : Riga et Pétersbourg, presque en même temps.

extension du commerce balte

Il faut revenir sur l'importance de Riga, brillante création, fructueuse réalisation de la hanse. Toutes les routes commerciales du nord de l'Allemagne et les grands marchés de Novgorod et Smolensk passaient par Riga. La hanse, à l'origine, n'avait été qu'une association de marchands voulant se doter des moyens appropriés pour protéger les routes commerciales les reliant avec les pays lointains. Puis, elle devint une association de villes libres, de cités-état, type Hambourg, Lübeck, Danzig, ou de villes jouissant de grandes libertés comme Riga. A Riga arrivent ou transitent les produits rares et précieux de Byzance, provenant du Proche et du Moyen-Orient et même de l'Extrême-Orient. Les fourrures d'Arkangelsk, sels, étoffes et l'ambre des côtes de la Baltique, l'ambre des côtes de Courlande. Lorsque les ports de la hanse situés en Allemagne déclinent au XVII^e siècle, au profit des Pays-Bas seuls au XVI^e siècle ; des Pays-Bas et de l'Angleterre au XVII^e siècle ; l'activité de Riga continue à se développer. A la fin du XVIII^e siècle le déclin des ports allemands s'accentue, même pour Danzig (*voir la lettre de Noldé à Mirabeau*), et s'accentue aussi le commerce du port de Riga. Ce sont les anglais qui dominent le commerce de la Baltique, de beaucoup.[1]

Il convient de situer l'expansion du commerce maritime au XVIII^e siècle. Les progrès réalisés dans la construction des navires, l'augmentation de leur volume, de leur capacité de fret n'ont d'égaux que ceux de la navigation. Énorme augmentation du nombre des vaisseaux, augmentation très sensible de leur cubage, internationalisation du trafic. On verra nombre de navires américains en Baltique et à Riga dès la fin du XVIII^e siècle, avec la continuation de cet immense conflit de la deuxième guerre de Cent ans que se livrent Français et Anglais. Les besoins de ces flottes sont immenses eu égard à ceux qu'ils étaient au début du siècle. Pour commercer par toute la terre et pour faire régner leurs armes, les flottes hollandaises, françaises, mais surtout la gigantesque flotte anglaise, ont un besoin sans cesse accru des produits du Nord, des munitions navales.

La Grande-Bretagne est le pays le plus déboisé de l'Europe au début du XIX^e siècle. Pour les grands vaisseaux qui traversent les océans il faut des poutres et madriers de très grande dimension. Or la grosse exportation de ces bois pour la marine, la Russie l'a fait par Riga. Et la Russie fournit plus de la moitié des besoins de l'Angleterre.

Le terme « munitions navales » recouvrait, outre les bois pour coques et mâtures, le chanvre pour les cordages, le lin pour les voiles, la poix, le goudron et la térébenthine. La Russie fournit la presque totalité du chanvre à l'Angleterre, les fournitures de poix et de goudron se partageaient entre Russie et Suède (*et les États-Unis à la fin du XVIII^e siècle*).[2]

Nous reviendrons dans le chapitre 62 sur l'activité du port de Riga au début du XIX^e siècle, statistiques à l'appui.

---

1 - Philippe Dollinger. "*La Hanse XII^e-XVII^e siècle*". Paris 1964.

2 - François Crouzet. "*L'Economie britannique et le Blocus continental*". p 90, 92 et 152.

D'autre part, la Russie s'éveille. Elle sort de l'époque barbare pour essayer de se mettre à l'unisson du monde moderne grâce à Pierre le Grand. Nous savons qu'elle n'y parviendra pas encore à la fin du XX^{e} siècle. Il lui aura manqué, sans doute, d'être passée par un Moyen Âge porteur de promesses. Cet énorme empire qui pousse de tout son poids sur ses frontières du sud vers le Danube, la mer Noire, Constantinople et s'affirme en face des puissances de l'Europe de l'Ouest, se met à produire des richesses, à vendre à l'étranger et à importer ce qu'elle ne produit pas et lui fait défaut. La richesse appelle d'autres richesses. Cet enrichissement de la Russie passe par Saint-Pétersbourg bien sûr, mais pour la majeure part, par les Pays Baltes. C'est cette richesse des Pays Baltes qui les rend indispensables à l'expansion économique de l'Empire Russe. Aussi à la fin, du XVIII^{e} siècle, les classes dirigeantes de Livonie et de Courlande sont-elles riches, très riches, surtout en Livonie.

Au début du XVII^{e} siècle, Riga était déjà une ville foisonnante, avec ses rues bruyantes bordées de maisons à pignons élancés, ses magasins, ses échoppes, les hôtels des « guildes ». Le plus célèbre de ces derniers et le plus fréquenté, le *Schwarzhaüpterhaus*, d'une somptueuse architecture germanique, témoigne l'aisance des marchands, des artisans, des régisseurs et aussi des mercenaires qui s'y donnent rendez-vous pour leurs affaires, pour enlever des marchés, distribuer de la richesse. La Livonie, la Courlande ne sont pas des pays aux frontières étroites qui limitent leurs activités, ils ont tout au contraire une vision étendue du monde, car leurs activités n'ont pour limites que celles du commerce de l'Europe Occidentale, aussi ont-ils pour saint patron, Maurice l'Africain. La ville, fière de cette puissance, est dominée par le clocher aérien, en bois, à trois étages, de l'église Saint-Pierre que le XVII^{e} achève, clocher plus haut que les flèches de la cathédrale de Chartres.[1]

classes dirigeantes allemandes

Trois siècles durant, les Teutoniques, les Chevaliers livoniens des porte-glaive, ont été les maîtres de cette région, des maîtres absolus, dans un état théocratique et despotique. Leur but originaire était de convertir les Lives, les Lettes, les Estes, les Coures. A toutes ces ethnies ils n'ont pas imposé que la religion catholique et romaine, ils ont aussi imposé la langue et la culture allemande, un esprit germanique. Leur si brusque conversion au protestantisme luthérien n'a rien modifié à cela. La présence polonaise en Livonie, à Riga, a amené des Polonais catholiques à vivre au milieu des Livoniens et Courlandais luthériens, sans entamer en quoi que ce soit la culture allemande dont les peuples livoniens et courlandais étaient nourris depuis des siècles. La présence suédoise en Livonie et à Riga y a mené quelques implantations de Suédois des classes supérieures et de nombreux mariages mixtes, ces descendants de Suédois, à fortiori les enfants issus de ces mariages mixtes, se sont très rapidement livonisés ou courlandisés.

Ainsi l'esprit germanique, la culture allemande ont très bien survécu à l'affaiblissement du pouvoir politique provoqué par la disparition de l'Ordre des chevaliers livoniens, sa sécularisation et l'avènement du luthéranisme, la création du duché de Courlande au début du XVI^{e} siècle. Nulle montée de cultures lette ou coure, les classes populaires ont gardé une certaine identité démarquée des classes dirigeantes, mais à base de culture germanique dominant quelques ancestrales traditions lettes, lives, estes ou coures.

On pourrait penser que l'invasion russe, au XVIII^{e} siècle, qui soumet Estonie et Livonie et maintient une apparente indépendance du duché de Courlande, a pu infléchir cette civilisation quasi germanique. Il n'en fut rien.

Les églises baltes furent dépouillées de leurs ornements romains et devinrent les lieux de célébration de l'austère culte luthérien au XVI^{e} siècle. Mais elles ne passèrent jamais au culte orthodoxe. La prédominance culturelle et linguistique allemande, avec bien sûr des parfums,

1 - Michaël et Diana Josselson. "*Le Général Hiver*" (Barclay). p 20 et 21.

des accents typiquement livoniens ou courlandais, ne fut jamais entamée par une quelconque russification.

Tout au contraire, le peuples baltes eurent un réflexe de défense de l'identité qu'ils avaient créée, développée, transmise de génération en génération ; ils opposèrent un barrage infranchissable à toute espèce de tentative d'influence russe sur la Livonie et la Courlande. Et, à la fin du XVIII^{e} siècle la prédominance culturelle et linguistique allemande s'en trouva renforcée surtout dans les classes dirigeantes : la noblesse terrienne, les puissants barons baltes, les bourgeois de la finance et du négoce, les grands propriétaires terriens.

L'esprit germanique fit donc plus que survivre aux invasions successives des Polonais catholiques, des Suédois, des Russes orthodoxes et à l'annexion à la Russie de l'Estonie et de la Livonie par Pierre le Grand, de la Courlande par Catherine-la-Grande.[1]

les barons baltes

Les immenses domaines des Pays Baltes, après la disparition de l'Ordre des chevaliers, au début du XVI^{e} siècle, avaient été sécularisés. Les anciens Chevaliers, tous obligatoirement issus de familles de la noblesse allemande, se partagèrent les dépouilles de leur Ordre, ou plutôt ses richesses. Ainsi, du jour au lendemain, naquirent les « barons baltes ». Rien d'étonnant par conséquent à ce que le pouvoir en Courlande, la puissance en Livonie, soient restés entre les mains de ces barons. Mais les barons issus de la croisade en Terre Sainte ne s'étaient-ils pas partagés les richesses et le pouvoir en Palestine, au Liban et en Syrie ?

Pendant les quatre vingt ans de domination suédoise en Livonie et d'influence suédoise en Courlande (1629-1710), les descendants luthériens des Chevaliers s'étaient alliés à la noblesse suédoise en Livonie et Estonie, mais peu en Courlande.

Autour des grands barons baltes, par des alliances répétées et suivies, tout un réseau patriarcal de grands propriétaires terriens va se tisser à travers les Pays Baltes, créant une communauté vivante. Toutes les familles étaient plus ou moins alliées, se connaissaient, entretenaient des liens, depuis le pays des Coures au sud-ouest, jusqu'au delà des terres livoniennes à travers le pays des Estes. Que ces barons et grands propriétaires terriens soient de souche pure germanique ou de souche suédo-germanique, tous sont unis, se connaissent.

Si d'aventure des éléments non germaniques venaient à s'introduire dans cette société balte (Polonais, principalement en Livonie et Courlande), ils étaient absorbés par cette culture germano-livonienne ou germano-courlandaise prédominante.

évolution de la culture. Ouverture des barons

L'Europe du XVIII^{e} siècle, du milieu du siècle, se met à bouillonner. C'est l'éveil de toutes les sensibilités, de toutes les sciences, de tous les goûts, de tous les appétits.

Dans une ville comme Riga, ville de commerce et d'argent, règne un esprit particulier. Ce n'est pas une copie conforme de l'esprit allemand, ici c'est l'esprit balte. Cette ville est un carrefour de mondes, de civilisations. Cet esprit est empreint de souplesse et de tolérance. On se plie à l'occupation, fut-elle suédoise, polonaise ou russe, comme on s'est plié aux Teutoniques. On est moins austère que les luthériens allemands. On est étranger, plus, hostile à tout ce qui est abus. L'abus, pain quotidien des Moscovites à moitié asiates même après qu'ils se soient changés en Russes. Et, en sus, en Courlande, dans le comté de Pilten et d'Hasenpoth, il

1 - Michaël et Diana Josselson. *opus. cit.* p 21.

y a l'identité particulière des Coures, des Rois coures. Riga est très ouvert sur l'extérieur, c'est sa vocation.

En 1764, le disciple favori de Kant, Johann Gottfried Herder, quitte Königsberg pour s'installer à Riga. Ce grand philosophe enseigne à la *Domschule*, vénérable institution et témoignage éclatant du double aspect mercantile et libéral de Riga. Il s'indigne : « Tout ici, y compris le savoir, se pèse et se chiffre. » et il se réjouit aussi : « Jamais, peut-être, de toute ma vie, il ne me sera donné d'agir et d'enseigner avec la liberté et l'absence d'entraves que j'ai connues en Livonie. »[1] (*Herder. Journal Meiner Reise im Jahr. 1769. Edition Johannes Nohl. Weimar. 1949, p. 26*).

Les idées nouvelles, les idées des philosophes ont pénétré dans les familles des barons baltes, des propriétaires terriens. Elles ont dérangé certains dans le plus profond de leur conscience, et particulièrement le côté luthérien de cette conscience.

C'est ainsi que dès 1764 le baron balte livonien, Karl Schuls von Asscheraden, libère tous les serfs de son immense domaine en leur accordant un statut de tenanciers liés à la terre par devoir et non par des liens de servitude. Le résultat ne fut peut-être pas très probant sur le plan des réalités mais il y avait là une démarche de l'esprit très remarquable, lourde de promesses pour l'avenir.

En 1776, une fillette de onze ans sort de la Livonie et découvre l'Allemagne. Son père est le baron balte, livonien, Otto Herman von Vientinghoff. On appelle ce baron « le demi-roi de Livonie », tellement il est riche. Plus de cinquante mille serfs étaient, disait-on, attachés à ses terres. Cette Juliette s'exclame : « Dieu merci ! Ici les hommes sont libres ! ». Elle épousa un diplomate, le baron Krüdener et elle fut célèbre. Sans elle, personne ne se serait souvenu du nom du baron, son mari. Mme de Krüdener n'est pas le résultat d'une génération spontanée, on lui consacrera une courte monographie plus loin.[2]

L'impact de Pierre le Grand sur la noblesse livonienne et la classe bourgeoise fut réel. Il y avait chez cet autocrate une réelle et profonde recherche d'ouverture. Il copiait ce qui se faisait en Europe occidentale avec une immense soif d'apprendre et de se perfectionner pour pouvoir reproduire les produits des Pays-Bas, de l'Angleterre, de la France, de l'Allemagne. Et cela non sans une certaine analogie avec la quête de civilisation industrielle et capitaliste à laquelle se livra le Japon avant que ne disparaisse le XIX^{e} siècle. Pierre le Grand se méfie de ses Boyards, il ne trouve guère d'appuis chez eux pour entreprendre l'œuvre gigantesque de la mise en marche de son immense empire. Il a besoin de gens intelligents, cultivés, de compétences. Il n'en trouve pas chez lui, il les fait venir de l'Europe occidentale.

Pierre Ier avait été éveillé à cette civilisation occidentale par un Génevois rencontré à Moscou alors qu'il n'avait encore que dix-neuf ans. Il s'appelait François Le Fort. Ses ancêtres étaient Piémontais, devenus réformés ils durent s'enfuir d'Italie, s'installèrent à Genève. François Le Fort (*né à Genève en 1656, mort à Moscou en 1699*) fut le mentor du jeune tsar, le soutien de son trône, réforma et instruisit l'armée russe, après avoir créé un corps d'élite dont le tiers recruté parmi les huguenots français exilés. Le terrible tsar pleura son favori, disparu prématurément, comme un frère et il l'honora d'une pompe funèbre telle qu'on en fait aux grands souverains.

Pierre le Grand par conséquent respecta pleinement, parfaitement, les barons baltes et les propriétaires terriens de Livonie. Il avait besoin de la richesse des barons, de leur savoir, de leur compétence, de leur culture, de tout le passé qu'ils représentaient, comme il avait besoin du dynamisme et du savoir faire du négoce de Riga. Il n'opprime ni les barons, ni les bourgeois de Livonie et d'Estonie. Il sait le peuple entier de ces pays encadré depuis des siècles par cette classe dirigeante allemande tout à fait supérieure aux Russes. Leur identité sera

1 - Michaël et Diana Josselson. *opus. cit.* p 21 et 22.

2 - Francis Ley. "*Mme de Krüdener et son temps. 1764-1824*". Paris 1961. p 14.

3 - Voltaire. *op. cit.* "*La Russie sous Pierre le Grand*". p 427.

préservée, pas tellement pour ce qu'elle représente que dans l'intérêt de la Russie. Pas besoin d'appeler en Russie autant d'Allemands d'Allemagne, de Hollandais, de mercenaires de tous pays. La Russie, dans son sein, a deux provinces baltes riches d'une classe dirigeante allemande parfaitement performante et qui entraîne ce peuple balte nourri de culture allemande.

Les Baltes garderont leur identité, leur culture, leur langue et toute leur cohésion. Ils resteront luthériens...

Pourquoi aller chercher des généraux d'origine piémontaise, nés à Genève et calvinistes, quand on a en Livonie et Estonie les barons baltes ?

La bienveillance de Pierre le Grand, pour les Baltes, va croître par son mariage avec la Livonienne. Cette Catherine élevée par un pasteur luthérien, allemand, qui, devenue orthodoxe et impératrice restera naturellement très ouverte aux Allemands, aux Luthériens et aux Baltes.

Anna Romanof, cette duchesse de Courlande, a vécu, a régné à la cour de Mittau. Elle connaît les Baltes et devient impératrice entourée d'Allemands de Courlande et de Livonie. Elle a besoin des Baltes et les respecte.

Elisabeth Romanof, l'impératrice célibataire (*Oh ! mais pas du tout vierge*) voudra balancer l'influence de l'Allemagne et des Allemands par l'influence française. La cour parlera français. C'est commode pour continuer une conversation devant ses gens trop familiarisés avec l'allemand. Le français sera la marque de l'homme de qualité, du cercle des élites, des conférences des grands états-majors, du salon de la haute aristocratie, des échanges des philosophes et des savants de renommée internationale. Les barons baltes, s'ils veulent en être, apprendront le français.

Les intellectuels français pauvres partent gagner des sous dans les grandes familles aristocratiques. En Russie, ils sont des *outchitel*, des précepteurs, tel Gilbert Romme, natif de Riom, parti à l'été 1781 chez le comte Stroganov, qui avait au printemps 1780 accompagné Catherine II dans son voyage à Mohilev pour y rencontrer Joseph II. Et Romme va enseigner, éduquer un enfant de huit ans, Paul Stroganov, qui deviendra un des principaux conseillers du tsar Alexandre Ier[1]. Modeste précepteur en Pologne, à Zelazowa-Wola, à 6 heures de Varsovie, Nicolas Chopin aura un fils bien célèbre, Frédéric !

Les barons baltes éclairés ont des précepteurs français, tel le baron von Vientinghoff, le père de Juliette, future baronne de Krüdener.

Dès 1725, la classe dirigeante de Livonie et d'Estonie a compris qu'elle devrait vivre désormais sous la domination russe. Respectée, sollicitée, voyant ses affaires prospérer avec l'ouverture de la Russie sur le commerce international, et grâce aux besoins du développement de l'économie russe, cette classe dirigeante fait allégeance à la Russie. En Courlande, le mouvement se fait avec un certain décalage, la Courlande a suivi le même chemin que la Livonie mais avec une quarantaine d'années de retard. Nous avons vu l'oncle de Noldé (*le secrétaire de Mirabeau*), l'homme fort de la Courlande en 1787, se soumettre aux Russes. Il les déteste. Il les hait. Il a passé des années en Sibérie. Enlevé par des soldats russes en plein Varsovie, lui qui était diplomate courlandais, en poste à Varsovie ! Il se soumet et il sert les Russes parce que la vie même de la Courlande dorénavant se décidera d'abord à Pétersbourg. Howen fait, en 1787, ce que les barons livoniens ont fait déjà soixante ans avant lui.

Mais la noblesse de Courlande s'était soumise en 1711 à une Romanof, la duchesse Anne et après, peu à peu, la diète de Courlande avait été domestiquée par les trois tsars en jupon de ce XVIII^{e} siècle déconcertant.

Ces fiers barons baltes ne pouvaient que plaire à la petite princesse allemande, élevée à la prussienne, luthérienne bien sûr, devenue Catherine II. Évidemment, elle n'aurait pas hésité à

1 - Manceron. "*Les Hommes de la Liberté*". Tome II. p 442.

les sacrifier si cela eût été de l'intérêt de la Russie, mais c'était le contraire ; elle-même et la Russie avaient besoin des barons baltes, de la culture de la Livonie, de la Courlande et des ports, car à la fin du XVIII^{e} siècle le drapeau russe ne flotte pas que sur la citadelle et le port de Riga, il flotte aussi sur les ports de Libau et de Windau, les ports courlandais moins bloqués par les glaces que Riga.

En 1800 la Livonie est devenue un morceau de l'Empire russe, même si elle y tient une place à part, la Courlande est entrain de le devenir également. Mais ces provinces russes que sont Livonie et Courlande refusent la loi du Knout, celle aussi de l'Église orthodoxe russe. Refusent l'obscurantisme et tout au contraire restent ouvertes sur les lumières et l'Europe occidentale et, enfin, gardent leur identité balte, que cette identité soit au parfum livonien ou au parfum courlandais.

Vues de l'ouest, les provinces baltes (les trois provinces baltes avec l'Estonie) de l'empire russe apparaissent comme l'antichambre de la Russie, c'est vrai. Mais vues de Pétersbourg ou de Moscou, il en est tout autrement : les pays issus de la colonisation des Teutoniques ne se distinguent guère de l'Occident, elles sont une antichambre de l'Allemagne.

Laharpe, le précepteur suisse d'Alexandre Ier, dans une lettre adressée à son ancien élève devenu tsar évoquait le haut niveau de culture et d'opulence des provinces baltes. Il osait même une comparaison entre Riga et Pétersbourg et expliquait que cette heureuse combinaison de lumières et de prospérité était redevable de l'influence allemande.[1]

un baron balte, prince russe

Le 13 décembre 1761, en Courlande, à soixante dix verstes (*soit presque soixante quinze kilomètres en plein sud de Riga*), dans l'ancienne partie de Samogitie annexée par les Chevaliers livoniens, près de la localité de Jeime, dans un petit domaine appelé « Pamushis », est né Mickhaïl Andréas Barclay de Tolly.

Un examen rapide de la vie du personnage, de son ascendance, de sa famille sera très utile pour comprendre les familles des barons baltes.

Sa carrière

1 - Arthur Boehtlingk. "*Frédéric-César Laharpe. 1754-1838*". Neufchâtel 1969. p 75.

15 ans (1776) Entre au régiment des mousquetaires de Pskov,

25 ans (1786) Lieutenant au " " "

26 ans (1787) Lieutenant de chasseurs,

27 ans (1788) Capitaine. Aide de camp du lieutenant-général prince Victor-Amadeus Anhalt-Bernburg, à l'armée chargée sous le prince Potemkine de prendre la ville-forteresse turque d'Otchakov. Il se distingue et reçoit sa première décoration,

29 ans (1790) Suit le prince Anhalt à l'armée de Finlande. Le prince, blessé, meurt dans ses bras. Promu premier major.

30 ans (1791) Commande un bataillon de régiment de grenadiers à Pétersbourg.

31 ans (1792) Sert en Pologne. Lieutenant-colonel, commandant le 1er Bataillon de chasseurs estoniens.

35 ans (1796) Colonel au 3ème Régiment de chasseurs,

38 ans (1799) Major-général,

44 ans (1805) A l'armée de Bennigsen, en Pologne, sur la frontière prussienne, commande l'avant-garde,

45 ans (1806) Commande la même avant-garde. Campagne de Pologne. Commande l'aile droite à Pultusk (décembre),

46 ans (1807) S'illustre à Eylau. Lieutenant-général et l'Ordre de Saint-Vladimir de 2ème classe (commande la 6ème Division à Friedland,

47 ans (1808) Commande la 21ème Division en Finlande,

48 ans (1809) Commande le front de Vasa et réussit un fabuleux exploit : Après reconnaissance par une patrouille à ski, il franchissait sur la glace les cent kilomètres du détroit de Kvarken, au départ d'une île occupée par les russes, enlevée par surprise... et, débouchant sur la côte suédoise, s'emparait de la ville d'Uméa (début mars). Nommé gouverneur et commandant en chef en Finlande,

49 ans (1810) Le premier janvier, ministre des Forces armées de terre (ministre de la guerre). Il prépare la guerre contre les turcs et... Napoléon,

51 ans (1812) Tout en restant ministre, il prend le commandement de la 1ère Armée. La plus nombreuse. Q.G. Vilna. Il veut faire accepter un plan de repli général et progressif conçu par lui en 1807 : pas de bataille rangée avant Moscou. Après la prise de Smolensk, il perd le ministère. Il commande la droite et une partie du centre à Borodino (la Moskowa). Il s'expose, dirige lui-même la cavalerie sur la Grande Redoute, a trois chevaux tués sous lui. Après la chute de Moscou, sollicite son congé pour maladie.

52 ans (1812) En janvier commande la 3ème Armée de l'Ouest et prend Thorn, sur la Vistule. Plaque de diamants de l'Ordre de Saint-Alexandre. Neski. Combat à Bautzen. Le 19 mai, commandant en chef de toutes les armées russes, l'armée prussienne sous ses ordres. Drèsde. La reddition de Vandamme en Bohême. Reçoit l'Ordre de Saint-Georges de 1ère classe. Leipzig.

53 ans (1814) La Rothière, Brienne, Bar-sur-Aube. Est de l'avis d'une marche sur Paris. Bataille sous Paris. Le soir promu feld-maréchal... entre dans Paris, suivant les empereurs François et Alexandre, aux côtés du grand-duc Constantin et de Blücher, et arborant son bâton de maréchal,

54 ans (1815) A Paris, en août, avec le tsar. Le 18 août, Wellington lui remet l'Ordre de la Jarretière. Le 25 août, aux côtés du tsar, c'est la revue monstre de l'armée russe à Vertus (connu en Champagne pour la qualité de son vin), 570 canons, 145 000 hommes, 87 généraux. A la fin de la cérémonie qui suivit la revue, Alexandre Ier le fait "Kniaz Mickhaïl Bogdanovitch Barclay de Tolly". Il est prince sérénissime Barclay de Tolly,

57 ans (1818) Souffrant, il prend un congé pour aller prendre les eaux en Bohême. Il part en voyage de son domaine de Beckof en Estonie, s'arrête à Stolben, domaine qu'il vient d'acheter et dont la demeure et le parc sont dignes d'un prince ; il continue sa route par petites étapes et meurt en Prusse à Insterburg, sur la Pregel, le 1er mai 1818. Le tsar qui partait en voyage va s'incliner sur sa dépouille. Les deux impératrices, la mère d'Alexandre et son épouse, font le déplacement de Pétersbourg pour lui rendre

hommage. Le prince repose dans sa propriété de Beckof, au milieu d'un vaste et imposant mausolée.[1]

Un mot sur sa culture : Lorsque, à dix-sept ans, il fut promu cornette, ses supérieurs notèrent : « *Lit et parle le russe et l'allemand, et connaît "les fortifications"*». Il ne réussit pas à se débarrasser totalement de son accent germano-balte, ce qui fut un obstacle majeur à ses longs débuts dans la carrière. Il s'intéressait aux questions financières et se montra excellent gestionnaire.

Mais aussi à dix sept ans il prit conscience de l'insuffisance de sa formation et consacra ses loisirs à la compléter. C'est ainsi qu'il put acquérir une bonne connaissance du français, indispensable pour fréquenter la haute société, la cour de Pétersbourg, les grands états-majors.

Il faut bien noter que toute sa correspondance officielle, à commencer bien sûr par celle avec le tsar, est rédigée en français.

Le baron balte de la fin du XVII^{e} parle, comme son père, le russe et l'allemand. Mais s'il veut fréquenter les sphères les plus hautes, il doit aussi parler français à la fin du XVIII^{e} siècle. Et ceci est un éclatant exemple de ce que nous avions dit plus haut à ce sujet.[2]

Son ascendance

Les Barclay ne sont pas d'origine courlandaise ou livonienne, mais d'ascendance écossaise.

La souche d'origine est normande et s'installe au manoir de Berkley, dans le sud de l'Angleterre, en 1086. Puis cette famille vint habiter l'Écosse au XII^{e} siècle. Les descendants passèrent au protestantisme, ils durent quitter l'Écosse restée catholique et émigrer.

Un David Barclay combattit dans l'armée suédoise sous Gustave II Adolphe. Un William Barclay of Towie eut en Suède un fils qui devint général et fut anobli.

En 1621 on trouve à Rostock, port sur la Baltique, dans le duché de Mecklembourg, deux frères, Peter et John Barclay, protestants, établis dans le commerce. John partit s'installer en Norvège et y fit souche (*sa lignée s'est éteinte en 1907*). Johann Stephan, fils aîné de Peter, quitta Rostock pour la Livonie, se fixa en 1664 à Riga et se fit admettre au barreau de cette ville. Luthérien, rompu à la culture allemande, il n'a aucune peine à se livoniser. Il signe « Johann Barclay de Tolly » et il épouse une descendante d'aristocrates germano-livoniens : Anna Sophia von Derenthal, fille d'un avocat de Riga. Trois fils naquirent de ce mariage :

L'aîné, Wilhelm, fut alderman de la Grande Guilde et finit intendant-général de Riga, connu sous le nom de Barclay de Tollie, il possédait deux domaines en Livonie. Wilhelm eut deux fils. L'aîné, Gotthard, né en 1726 à Riga, fit une courte carrière dans l'armée russe ; lorsqu'il eut atteint le grade de lieutenant, à vingt quatre ans, ce qui lui ouvrait le droit d'un statut de gentilhomme, il démissionna. Gotthard avait acquis dans la région de Walck, en Livonie centrale, le domaine de Luhde-Grosshof et à vingt neuf ans il épousa Margareth Elisabeth von Smitten. Le mariage fut célébré à Beckhof, le domaine des Smitten, à une heure de cheval de Luhde-Grosshof. Ces Smitten sont issus d'une vieille lignée d'officiers aristocrates de l'armée suédoise. Comme beaucoup d'officiers et de hauts fonctionnaires suédois à l'époque de la grande expansion de la Suède, du rêve de la Baltique lac suédois, ces Smitten se sont fixés en Livonie, mariés avec des aristocrates allemands et très rapidement ont été livonisés, étant luthériens. La mère de la mariée s'appelle Renata von Stackelerg, d'une vieille famille livonienne. La femme de Gotthard avait une sœur, Augusta Wilhelmine von Smitten. Elle avait épousé Georg Wilhelm Vermeulen dont l'oncle, mathématicien réputé, lui avait ouvert les portes de la cour de Postdam, grâce à quoi il entra dans l'armée prussienne. Lorsqu'il eut atteint le grade de lieutenant, il regagna la Livonie, prit du service dans l'armée russe et devint

1 - Josselson. *op. cit.* p 345.

2 - Josselson. *op. cit.* p 31.

général de brigade sous Catherine II. Grièvement blessé, pendant la guerre de Sept ans, il fut réformé à quarante ans et le ménage habita Pétersbourg, puis quelques années après acheta une propriété en Livonie, à Enge, et partagea son temps entre Pétersbourg et la Livonie. Lorsque la femme de Gotthard mourut, en mettant au monde sa fille, le problème de l'éducation de ses enfants se posa et d'autant plus qu'il avait eu de gros revers de fortune. Le ménage Vermeulen accueillit deux d'entre eux et se comporta véritablement en parents adoptifs car leur couple, heureux et uni, restait sans enfant. Ainsi l'oncle et la tante du futur prince Barclay doivent figurer dans son ascendance, les deux sœurs von Smitten étaient très intimement et affectueusement liées.

Les collatéraux

Le ménage Gotthard eut trois fils et une fille qui vécurent :

- Erich, l'aîné, qui fit une carrière militaire, fut major-général attaché à la suite du tsar, mort en 1819.
- Le deuxième, Mickhaïl, fut sérénissime et feld-maréchal.
- Le troisième, Heinrich (1765-1804), finit sa carrière colonel d'un régiment d'artillerie.
- Le dernier enfant, Christine Gertrude Anna (née en 1770), épousa Magnus von Lueder, un aimable militaire qui atteignit le grade de major et faisait des vers, propriétaire de Köllitz.

Nous retiendrons deux des neveux et nièces du prince :

- Andréas, fils d'Erich, aide de camp du prince durant la campagne de 1812
- et Christel, fille de Christine, que nous retrouverons dans les « filles adoptives ».

Nous retiendrons aussi qu'Erich épousa une cousine des von Smitten : Margareth Sophie von Lilienfeld.

L'épouse

Mickhaïl Barclay épousa, à trente ans, Hélène Auguste Éléonore von Smitten (*cousine de sa belle-sœur susnommée*), née en 1770 dans le domaine livonien des Smitten, à Beckof et le mariage de Mickhaïl fut célébré, comme celui de son père, à Beckof. A la suite d'arrangements de famille, de rachats de parts successorales, par la suite ce domaine devint celui du prince et de son épouse.

Descendance

Le seul enfant de ce couple heureux fut Ernst-Magnus-August, souvent appelé Max, né en 1799. Nous le trouvons dans sa quatorzième année, en 1812, servant dans le corps des pages à la cour de Pétersbourg. A dix sept ans, cornette dans la cavalerie de la Garde.

En 1825, le maréchal Barclay étant mort depuis plusieurs années, le prince Magnus, ou Max, tomba amoureux, à vingt huit ans, de Léocadie von Campenhausen. Le père de celle-ci, le baron Christoph, faisait partie du milieu très fermé descendant des premiers et plus puissants barons baltes. Aussi se montra-t-il très réticent au mariage de sa fille, le titre de prince que portait magnifiquement Magnus, resplendissant dans l'uniforme rutilant de colonel de la cavalerie de la garde, malgré la demeure princière de Stolben, malgré le domaine de Beckhof, malgré le somptueux hôtel dont le tsar avait doté le prince Mickhaïl à Pétersbourg, le titre de prince de Magnus apparaissait d'une légitimité douteuse au baron von Campenhausen, lui un authentique baron balte.

Ce descendant des teutoniques mésalliait sa fille en la mariant à un prince russe de très fraîche date en dépit du sang aristocratique suédois des Smitten et de l'entrée des Barclay dans la petite noblesse livonienne. Il y a un fossé entre cette dernière, qui s'est alliée avec des éléments immigrés de Suède, d'Allemagne depuis le milieu du XVII^{e} siècle et l'expansion de Riga, et les vrais barons baltes. Il y a deux sortes de barons baltes au début du XIX^{e} siècle.

Mais le mariage fut quand même célébré, à Wesselhof, le 13 avril 1825, dans l'un des nombreux domaines des Campenhausen. Jusqu'au mariage, le vieux baron refusa obstinément de reconnaître le titre de prince à Magnus, le nommant seulement colonel et disant : « Qu'est-ce qu'un prince qui n'a point de terre ? Qu'il se dépouille de son titre ! ».[1]

Le couple s'installa dans l'opulent Stolben aménagé pour recevoir une centaine d'invités. L'un des premiers à venir les visiter fut le tsar Alexandre, l'été 1825, et Magnus quitta l'armée pour voyager avec sa jeune épouse. Elle avait dix sept ans.

Léocardie mourut en 1852 à Baden Baden. Le ménage n'eut pas d'enfant. Le prince Magnus se remaria, sa deuxième épouse : Alexandra von Cramer, veuve du baron Georg von Tiesenhausen. Et mourut en 1871 sans postérité.

Les filles adoptives

Pour combler le vide d'un foyer où ne vivait qu'un enfant, Magnus, le couple accueillit plusieurs petits Livoniens venus de Pétersbourg pour apprendre à lire, à parler et écrire le russe.

Quand il sut qu'il ne pouvait plus avoir d'enfant, alors le couple adopta quatre jeunes Livoniennes :

Carolina (*Lina*) von Helfreich, Catherine Mouravev, Jenny von Tornauw, et Christel von Lueder.

La première, fille d'un propriétaire terrien estonien. La deuxième, fille d'un aristocrate russe marié à une cousine germaine de Mickhaïl Barclay et d'Auguste von Smitten, une Smitten. La troisième, nièce de la femme de Barclay, dont le père était un notable de Riga. La quatrième était la nièce de Barclay, la fille de sa très chère sœur Christine.

Toutes furent demoiselles d'honneur à la cour, sauf Jenny qui épousa Hans Dibitsch, général qui fut l'un des meilleurs divisionnaires de Barclay en 1813 et 1814, et devint feld-maréchal.

Christel épousa, en 1822, Wilhelm Peter von Weymarn. Ce dernier, maître du domaine de Kaskowo, mourut lieutenant-général en 1846. Son frère Ferdinand, major-général attaché au grand état-major, épousa Christel Elisabeth Amélie von Lueder, sœur de la fille adoptive des Barclay. Ces von Weymarn étaient issus de Lübeck, s'appelaient à l'origine Weimar ou Weimer ; arrivés en Courlande vers 1600, établis ensuite dans l'île d'Œsel, ils furent anoblis en 1693. Le fils aîné de la fille adoptive des Barclay, Alexander Magnus von Weymarn, général fixé à la cour en 1871, avait 46 ans à la mort du prince Magnus. Le titre princier lui échut et il devint le prince Barclay de Tolly-Weymarn. Le titre passa à son fils Alexander Ludwig, officier de l'Armée russe, puis au fils de ce dernier, Nicolas, capitaine de cavalerie à la révolution russe. Le prince Nicolas demeura maître de Beckof, domaine des Smitten, après la révolution et l'occupation allemande de 1918. Il mourut en Suède en 1964, sans héritier mâle, et fut le dernier prince Barclay.

Un dernier trait, au passage : la femme du prince Mickhaïl Barclay avait un frère, Erich von Smitten, lieutenant colonel en 1810.

Cette revue de détail de la famille Barclay a été fastidieuse mais combien exemplaire. On y voit comment se créèrent et développèrent les familles de la société aristocratique germano-livonienne. Elles vivent entre elles et se renforcent par leurs alliances. Bien sûr elles ont des relations avec la Courlande, y ont vécu parfois. Les Barclay y ont une propriété. Sauf un mariage avec un aristocrate russe, il n'y a que des alliances entre germano-livoniens, pas un seul mariage avec un Lette, un Livonien. Enfin cette société d'aristocrates est très sollicitée par le

1 - Josselson. *op. cit.* p 346.

pouvoir russe qui manque d'élites en Russie. Elle a vraiment sa faveur et cette société collabore très largement avec l'occupant russe. Elle n'a aucun avenir en dehors de la Russie, les provinces baltes non plus d'ailleurs. Cette aristocratie s'enrichit avec les Russes, mais tout l'ensemble des provinces baltes s'enrichit avec les Russes. Cependant cette société garde parfaitement, non seulement son identité, mais en plus et surtout, son âme. On sent une grande solidarité, un grand esprit de famille chez ces germano-livoniens. La veuve du prince Barclay vieillira entourée d'une nuée de petits-fils et petites-filles d'adoption, de neveux, d'une immense parenté livonienne.

La religion luthérienne, très profondément pratiquée par ces aristocrates les protège de la russification. C'est autre chose qu'une barrière, ou même une muraille de Chine. Et lorsqu'ils sont à Pétersbourg, ils pratiquent toujours avec une très stricte ponctualité : le temple luthérien n'est pas, à Pétersbourg, dans un faubourg mais sur la perspective Nevski. Là se retrouvent au culte, Baltes et Suédois, Allemands aussi. L'autocrate de Russie a été obligée de composer avec eux pour s'attacher leur service. Elle leur laisse la liberté de leur culte.

Le prince Barclay n'est pas une exception. D'autres aristocrates germano-livoniens ont eu la faveur du tsar, de la cour, ou ont fait des carrières brillantes.

la princesse de Lieven

Le Major-Général Lieven était issu d'une vieille famille noble de Livonie. Il mourut laissant dans l'embarras sa veuve et quatre jeunes enfants, et ceux-ci vécurent modestement dans une maison d'un faubourg de Riga.

L'Impératrice Catherine se défiait de son fils, le tsarévitch Paul, déséquilibré et sournois. Toute sa sollicitude allait à ses petits-fils, Alexandre et Constantin, mais elle ne négligeait pas ses petites-filles, soucieuse de les tenir tous à l'écart de l'influence de leur père. Aussi fit-elle rechercher, pour ses petites filles, une gouvernante qui fut une femme exceptionnelle, capable de contrebalancer une influence familiale pernicieuse.

Un de ses ministres, Sievers, découvre l'oiseau rare : Charlotte de Lieven. On la pressent, elle refuse. Alors on l'enlève de chez elle, on la jette de force dans une calèche, elle débarque à Pétersbourg. Au Palais d'Hiver, un secrétaire l'interroge. Mme de Lieven est indignée ; la force employée contre elle, l'abandon de ses enfants privés de leur mère, sa répugnance des fastes, de la cour, des honneurs. Tout lui fait horreur. Catherine II écoutait, derrière une tapisserie : « Vous êtes la personne qu'il me faut ! suivez-moi ! ».

Mme de Lieven vivra un demi siècle à la cour. Elle fut comblée par Catherine II, dont elle devint une amie intime, mais aussi par Alexandre, et elle tint à la cour un rôle important. D'abord comtesse puis princesse. Par sa dignité, sa fermeté, sa droiture, sa mesure, elle s'imposa à tous. Alexandre et Nicolas la traitèrent comme une grand-mère.

La Grande-Catherine, mourante, avait à son chevet trois amies, dont madame de Lieven. Celle-ci mourut en 1828.[1]

Son fils Christophe, prince de Lieven, était général en 1807. Ministre plénipotentiaire à Berlin. Nommé ambassadeur à Londres en 1812 il resta à ce poste prestigieux 22 ans durant et revint à Pétersbourg en 1834 pour être gouverneur du tsarévitch Alexandre. Il mourut en 1839.

La femme du prince fut célèbre, fit parler autant d'elle que la duchesse de Courlande. Elle était née en 1784, s'appelait Dorothée von Benkendorf. Et quand son mari regagna la Russie, en 1834, elle resta à Londres, habita Paris, puis Bruxelles, puis Paris. Tenant le sommet du

1 - Henri Troyat. *op. cit.* p 355 et 356. Daria Olivier. *op. cit.* p 357.

pavé, dans tous les aspects de la vie mondaine, y compris la chronique amoureuse. Ce fut l'égérie de Guizot, elle le coucha même dans son testament, lui léguant un carrosse et une rente viagère de 8 000 francs par an destinée à l'entretien du carrosse. Guizot fit offrir aux héritiers le rachat de cette rente pour 75 000 francs. L'accord se fit, il encaissa le capital. Garda-t-il aussi le carrosse, le mémorialiste de l'époque ne le dit pas.[2]

Mme de Lieven, cette Livonienne de petite noblesse livonienne, est une source de très grande influence de l'aristocratie germano-livonienne des barons baltes, non seulement auprès de la cour mais jusqu'à ceux qui sont assis sur le trône impérial et touchent à ce trône. Et c'est une présence luthérienne, une de plus.

la baronne Julie de Krudener

Défraya grandement la chronique de l'Europe. Nous l'avons vue issue d'une famille livonnienne richissime, de nababs baltes.

Elle est la petite fille du feld-maréchal Burchard-Christophe Munich, un Bavarois qui servit la France, le landgrave de Hesse, Auguste II, roi de Pologne et la Russie. Pierre II le fait comte et général en chef. L'Impératrice Anna le nomme feld maréchal, en fait un de ses favoris, et l'Impératrice Elisabeth l'envoie en Sibérie. Pierre III le fit revenir en 1782. C'est lui qui dirigea les travaux du canal reliant la Néva à la Volga (1683-1767).[3]

Venue en France en 1782, elle se lie avec l'académicien Suard (*qui a épousé la fille de Panckoucke*), Bernardin de Saint-Pierre, Ducis, Garat dont elle s'éprend. Amie de Madame de Staël, elle fait bon accueil à Napoléon chez la belle Madame Tallien, chez Barras. Après l'assassinat du duc d'Enghien, elle quitte la France. A Berlin, en 1806, elle se lie avec la reine de Prusse. 1813 la trouve à Genève, elle se lie avec le tsar, l'illumine et plus d'un an durant est son inspiratrice. Elle lassa l'Europe par ses excentricités, rejoignit ses domaines près de Riga, en 1818, et alla mourir en Crimée.

Nous avons vu que son père était le richissime baron livonien von Vientinghoff. Le Maréchal Munich épousa-t-il une Livonienne ou une Russe ? on peut penser que la maréchale Munich était Russe et bien sûr de religion orthodoxe et que sa fille, la baronne von Vientinghoff était orthodoxe. En effet, Jacob, le bibliophile, est formel sur la religion de la baronne de Krüdener : « elle avait été élevée dans la religion grecque ».[4]

Ainsi nous trouvons, avec la baronne Krüdener, une aristocratie livonienne de religion orthodoxe et non de religion luthérienne.

Mais il est vrai qu'elle n'est pas tout à fait comme tout le monde cette baronne là. Revenue en 1805 en Livonie, après huit ans d'absence ininterrompue, elle écrivait le 10 juin, de Riga, à L.P. Bérenger, une lettre qu'elle signait : « La baronne de Krüdener, née Munich », comme si elle avait été la fille de son grand père, le maréchal...

Avait-elle oublié son père, mort en 1792, alors que le 26 février 1793, de Leipzig, elle avait écrit à Bernardin de Saint-Pierre, parlant de la Livonie : « J'y ai vu, après une absence de huit ans, mourir dans de longues douleurs, un père que j'aimais tendrement et qui était le meilleur des hommes ».[1]

Le mari de cette voyageuse passionnée voyait peu sa femme. Il était ambassadeur de Russie à Berlin en 1788, mais sa femme vivait en dehors de lui, elle en avait les moyens ! Venait-elle

2 - "*Mémoires du comte Horace de Viel-Castel*". Tome II. p 43.

3 - "*Mémoires du marquis de Toustain*". p 142.

4 - P.L. Jacob. Bibliophile. "*Mme de Krüdener, ses lettres et ses ouvrages inédits*". p 49.

1 - Jacob. *op. cit.* p 21 et 9.

le voir à Berlin ? Elle le fit en 1788 et y inspira une telle passion à un secrétaire de l'ambassade que le malheureux jeune homme se suicida. Elle se consola en entreprenant, en 1789 et 1790, un long voyage en Allemagne et dans le midi de la France avec son amie, la baronne de Loblroff. En fait, Mme de Krüdener n'est qu'une demie balte par son père, mais Germano-Russe par sa mère. Russe par sa grand-mère. Allemande par le maréchal Münich et c'est pour cela qu'on lui trouve un comportement différend des autres Baltes.

Mais les Krüdener, eux, sont de vrais Baltes. En 1812, dans l'armée de Barclay, sert le colonel Krüdener, commandant le régiment Semenovski (*l'un des régiments préférés du tsar*). Ce colonel livonien est ami du général Waldemar Freiher von Lœwenstern, l'aide de camp favori de Barclay, autre baron balte.

les officiers baltes

Nous en avons beaucoup rencontré déjà. Les barons baltes sont entrés massivement dans l'armée russe depuis Pierre le Grand. Le mouvement est allé en s'amplifiant sous Catherine II.

- L'âme de la conspiration, qui mit à mort Pierre III, le comte von der Pahlen. Son fils Pierre, brillant général de cavalerie, 1812-1814. Commande le 3ème Corps de cavalerie.
- Le major-général qui accueillit le capitaine Barclay à l'armée d'Ukraine et le plaça dans l'état major, était un Livonien : von Patkovl (*ou Patkul*).
- Le commandant de l'avant-garde de l'armée russe sur la Dwina, en 1812, face Saint-Cyr, le major-général Helfreich.[2] Est-ce un parent de l'une des filles adoptives de Barclay ?
- Le général Buchard Magnus von Berg sert sous Barclay, en Finlande en 1808, et en 1812 sur la Dwina après avoir commandé une division sous Barclay.
- L'officier d'état major, le plus brillant au cours des campagnes de 1812-1814, est le colonel, puis général, Karl Friedrich, baron von Toll, Balte, Estonien plus précisément. Très dévoué à Barclay.
- En 1805, le duc de Richelieu, au service de la Russie, se déplace à Jassy, capitale de la Moldavie, avec deux aides de camp, son neveu Rochechouard, et « *un jeune livonien nommé Heilfrecht* ».[3]
- Le commandant du camp de Drissa, en 1812, sur la Dvina, c'est Hammen[4] et le major Reutz est alors aide de camp de Barclay. Alexandre envoie le 25 juin 1812 un de ses aides de camp à Barclay. Il se nomme Benckendorff. Est-ce le beau-frère de Lieven ? Carl von Martens est un officier des hussards livoniens. En 1812, dans l'armée de Barclay il se distingue à la bataille livrée devant Smolensk.
- Le fidèle aide de camp de Barclay c'est Lœwenstern. Il a ordre de reprendre (en 1812) la Grande Redoute de Borodino, conduit l'attaque, reprend la position, fait prisonnier le général français Bonamy atteint de douze blessures. Blessé lui-même, le bras en écharpe, il va reprendre sa place, aux côtés de Barclay qui se déplace au grand galop et dans les endroits les plus exposés. Il le suivra jusqu'au bout : Campagnes d'Allemagne (1813), de France (1814). Mission à Londres.
- Servir aux côtés de Barclay à Borodino était périlleux. Lamsdorf fut abattu d'un coup de pistolet alors qu'il chevauchait avec son général et le couvrait.
- Friedrich von Schubert est chef d'état-major du 2ème Corps de cavalerie russe en 1812. Il se distingue à Smolensk, à Valoutina, à Borodino. Il était déjà en 1806 sous les ordres de Barclay à Pultusk.[1]

2 - Mémoires de Saint-Cyr. *op. cit.* p 61, 66, 68 et 73.

3 - Comte de Rochechouart. "*Souvenirs*". p 109.

4 - Saint-Cyr. *op. cit.* p 73.

1 - Nombre de précisions sur ces Baltes sont tirées soit du "*Général Hiver*" (Barclay) de Josselson, très bon ouvrage, soit du remarquable "*1812. Le duel des deux Empereurs*" de Curtis Cate.

et les barons courlandais ?

Le titre de ce coup d'œil est : « Les barons baltes ». Le terme englobe l'aristocratie qui domine l'Estonie, la Livonie et la Courlande. En fait, dans de modestes investigations, nous n'avons trouvé que les représentants de la puissante aristocratie livonnienne. Un seul baron courlandais a été rencontré : Noldé, et grâce à Mirabeau.

Le processus de l'entrée de cette noblesse au service de la Russie a dû être pour la Courlande, assez semblable à celui que nous avons vu en Livonie. Mais la Livonie devient Russe en 1710, et la Courlande en 1796. Avant la fin du XVIII^{e} siècle, nombre de barons livoniens servent la Russie, s'illustrent dans l'armée, la diplomatie, l'administration. Les Courlandais ont conservé une apparence d'indépendance et n'en profitent pas. Le mouvement se produit en faveur de la Courlande avec plus de soixante ans de retard. Ensuite, il sera moins ample. Pierre Ier et les trois autocrates en jupon, Anna, Elisabeth et Catherine ont eu un grand besoin des barons livoniens, la Russie étant dépourvue de cadres. A la fin du XVIII^{e} siècle, elle a moins besoin de la noblesse courlandaise qu'elle n'a eu besoin, depuis des décennies, de la noblesse livonienne. Celle-ci, et c'est naturel, réserve beaucoup de postes intéressants aux jeunes barons baltes de la Livonie et protège leur carrière. La noblesse courlandaise restera très en arrière de la faveur des barons baltes à la cour de Russie.

La puissance des barons baltes éclate dans la précision qui suit : Avant la guerre de 1914, dans ce qui va devenir la République de Lettonie (*ou Latvija*), union de la Livonie et de la Courlande, trois millions d'hectares (*30 000 km²*) appartenaient à 162 familles nobles ! Une moyenne de 18 518 hectares par famille ![2] Valençay, le plus grand domaine de France, couvrait 19 471 hectares, 52 ares, 86 centiares, d'après la « Notice sur Valençay » publiée en 1848 par la duchesse de Dino, duchesse de Talleyrand, duchesse de Sagan, qui s'y connaissait en grands domaines... elle était née Dorothée de Courlande.[3]

2 - L'Europe de Jean Brunhes (*manuel scolaire de 3ème. Ed. 1936*). p 100.

3 - "*Le tableau indicatif de la Terre de Valençay*" qui nous indique les surfaces des diverses terres de l'immense domaine a été établi à la demande de la Duchesse, du vivant du prince de Talleyrand, et rapporté par Lacour-Gayet, in "*Talleyrand*". Editions Rencontre. Tome III. p 140.

7

LE DÉBUT DU XIXe SIÈCLE

I - LE PAYS

La Courlande, la République des Aristocrates de Pilten et Hasenpoth ont été annexées à l'Empire russe par Catherine II. Ce qui est aujourd'hui la Lettonie comprend deux provinces : la Livonie avec un gouverneur à Riga, la Courlande avec un gouverneur à Mittau. Cette dernière province comprend les anciens duchés de Courlande et Sémigalle, et la République de Pilten. La présence russe en Courlande va évidemment intensifier la population russe. Mais ici, comme en Livonie, les Courlandais vont conserver leur identité balte, et une culture qui les range dans la *germanité*. Catherine n'essayera pas plus de russifier les Courlandais qu'elle n'a essayé de russifier les Livoniens.

Riga en 1800, c'est 30 000 habitants d'après le recensement effectué cette année là, soit une population déjà importante pour cette époque où Vienne n'a guère plus de 40 000 habitants. La composition de sa population est la suivante : 43 % d'Allemands, 25 % de Lettons, 15 % de Russes. Les divers forment 17 %. Riga est donc une ville cosmopolite avec une communauté allemande proche de la moitié. C'est la tradition de la hanse.[1]

Nous n'avons de chiffres ni pour la totalité de la Courlande ni pour Mittau. Il est certain que la communauté allemande y est moins forte et qu'on y trouve une minorité polonaise peut-être plus importante qu'en Livonie : l'effet du lien de suzeraineté.

Il faut lire avec beaucoup de circonspection le mémoire de Mirabeau sur la Courlande pour avoir une idée précise de ce pays à la fin du XVIIIe siècle. Il nous donne une population d'un million et demi d'habitants pour la Courlande. Un chiffre très fantaisiste. En 1875 il n'y aura encore que 637 146 habitants.

P

La Courlande est obligatoirement traversée par tous les voyageurs se rendant par voie de terre de Prusse à Saint-Pétersbourg. On emprunte la route par Memel, Telch (*ou Telchi*), Chavloui (*ou Schavel*) et Mittau, ou celle par Tilsit, Rossiena, Chavloui et Mittau. Entre la Prusse et la Courlande on ne peut faire autrement que de traverser la Samogitie, cette province devenue polonaise, annexée aussi par Catherine II, très peu peuplée et très misérable. Le contraste est grand entre la propreté de la Prusse aux fermes biens tenues, aux champs bien cultivés, enrichie par des siècles de tradition de travaux ruraux, et ce qui suit en Samogitie. Sans transition on passe d'une certaine aisance à une misère profonde.

Les voyageurs ont laissé tous les mêmes impressions :

« Je vais dans le pays des intrigues, des jalousies, des cabales, des despotes, des esclaves, des orgueilleux, des inconstants, des faibles et des fous » et encore « C'est un tourment pour moi que d'exister dans une République sans république où tout est au pillage ». C'est ce qu'écrivait Pierre-Samuel Dupont, l'ami de Turgot, entrant en Pologne en septembre 1744. Il passera à la postérité sous le nom de Du Pont de Nemours.[2]

---

[1] - Josselson. "*Le Général Hiver. Barclay de Tolly*". p 23.

[2] - Ambroise Jubert. "*Magnats polonais et Physiocrates français*". p 64.

Traversant la Samogitie en 1779, le chevalier de Corberon parle précisément de la Samogitie qui nous occupe : « Tout ce pays là est abominable ; on n'y voit que des sapins et du sable. Ces prétendues villes sont plutôt des villages ; les bâtiments ne sont que des planches que la fumée et la poussière noircissent entièrement, ce qui joint au coup d'œil de la misère celui de la malpropreté. D'ailleurs, les habitants, qui sont en plus grande partie juifs, achèvent le tableau ; au surplus, la détresse où ils se trouvent n'imprime point sur le front de ces malheureux la marque du malheur. Ils sont esclaves, pauvres et contents. Il est vrai que l'habitude adoucit peut-être la rigueur de l'esclavage ; mais, en même temps, elle avilit les hommes et leur ôte leur caractère. Nos gens battaient ces pauvres diables, qui ne faisaient qu'en rire et mettre plus d'empressement à nous servir de toute manière ; en même temps, ils cherchaient à nous voler s'ils pouvaient ».[1]

Se rendant, lui aussi, à Pétersbourg, pour devenir précepteur d'un enfant de huit ans (*Paul Stroganov, fils d'un "Russe des Lumières", immensément riche comme il se doit*), Gilbert Romme, fils de la Limagne, de Riom, futur Conventionnel, était atterré en gagnant Mittau : « Ce pays là rompait les os des voyageurs, même munis de tout ».[2]

Vingt ans après, rien n'a changé. En 1799 Victor Louis Alexandre de Toustain Frontebosc, de l'armée de Condé, au service de la Russie, se trouve au nord du Niemen, en pleine Samogitie. Avec le grade de major, il est l'aide de camp de son oncle, le comte de Vioménil, qui commande la première ligne de cavalerie russe. Il a gardé un souvenir pesant : « Le peuple est peut-être le plus malheureux qui existe sur terre ; absolument esclave, il ne possède rien en propre. Les seigneurs s'emparent du fruit de son travail et ne lui laissent que le strict nécessaire pour sa subsistance. Les juifs établis dans le pays, où ils se sont emparés de tout le commerce, achèvent de le ruiner par leur coquinerie », et, parlant des paysans : « (...) ceux-ci sont dans la misère la plus grande et le seul aspect de leurs chaumières attriste tout homme sensible ; ces malheureux, après avoir travaillé comme des nègres toute la journée, ne trouvent, pour se remettre de leurs fatigues, qu'une mauvaise natte étendue sur la terre ; leurs chambres sont d'une saleté affreuse ».[3]

L'abbé Georgel, à la même époque, sur le même pays entre Prusse et Courlande : « Ces maudits cabarets de Pologne, ou *karschmats* sont tenus presque partout par des juifs. La maison appartient au seigneur de la contrée qui la loue. Ces *karschmats* sont très multiples ; le seigneur en retire un grand profit ; on en rencontre de deux en deux lieues, quelquefois isolés, quelquefois faisant partie du hameau ou du village. Ce sont de grandes maisons en bois dont les écuries sont longues, spacieuses et élevées jusqu'au toit ; on s'en sert pour les voitures, les chevaux, les voyageurs, ainsi que pour le bétail du cabaretier. A l'extrémité de ce grand hangar est le poêle commun à la famille juive et aux voyageurs. Il est séparé de l'écurie par une cloison de poutres mises les unes sur les autres. C'est dans des taudis aussi dégoûtants qu'on est obligé de souper et de coucher. Dans les villes, nous avons trouvé des traiteurs pour renouveler nos provisions de bouche et nous fournir du vin. Dans ces mêmes villes, nous avons eu des chambres particulières, mais sans lit. Je conseille encore aux voyageurs de se munir de flambeaux et de bougies ».[4]

Brusquement, tout change - en sens inverse - en passant de Samogitie en Courlande. On retrouve un pays prospère, les fermes propres et les champs bien cultivés, les terres riches de Courlande. Tous les voyageurs sont frappés par ce contraste.

« En entrant dans ce pays, on remarque que les auberges ne sont plus tenues par des juifs ; on y est plus propre ; on y trouve des lits et à manger », et l'abbé Georgel fait son petit Bedecker : « Il y a une excellente hôtellerie deux lieues avant Mittau. L'Aigle Noir est la meilleure

---

[1] - "*Journal intime du Chevalier de Corberon, chargé d'affaires de France en Russie. 1775-1780*". I. p 52.

[2] - Claude Manceron. "*Les Hommes de la Liberté*". Tome II. "*Gilbert Romme en Russie*". p 446.

[3] - "*Mémoires du Marquis de Toustain. 1790-1823*". p 171

[4] - "*Mémoires*" de l'abbé Georgel. Paris 1820, in les Mémoires Toustain *op. cit.* p 171 et 172, note et p 115. Note 2 : Cet abbé, fin diplomate, fut secrétaire du cardinal de Rohan lors de son ambassade à Vienne.

auberge : on y est bien logé, bien couché, bien nourri. Mittau, capitale des duchés de Courlande et de Somique (*sic*) est bien bâti, en bois et briques. »

La domination des Teutoniques a pris fin il y a plus de deux siècles et ce pays de Courlande reste totalement différend des provinces de la Pologne russe qui le touche (*Samogitie et Livonie polonaise*). En ce début de XIX^{e} siècle, la Courlande vraiment n'a rien qui ressemble à la Pologne.

Le Dictionnaire Géographique du Royaume de Pologne (*Tome III p 42 à 44*) nous renseigne sur Hasenpoth et Pilten. Le territoire de ce qui fut la République des Aristocrates couvrait 5 400 km^{2} environ (*un département français*) avec deux villes, 113 domaines privés, 2 814 petites propriétés paysannes. C'est un pays de très grands domaines dans les mains de l'aristocratie qui l'a colonisé et développé.

Hasenpoth en 1794 : Ce sont 74 maisons ; onze propriétés de la puissante noblesse de la région, 43 appartenant a des bourgeois Allemands et 20 aux juifs. La majorité des maisons est allemande.

En 1780, la République des Aristocrates comptait 56 000 habitants, 46 000 protestants (*Allemands et Lettons*), 7 504 catholiques (*les Polonais*) 696 orthodoxes (*les Russes*) et 1 800 juifs.

℘

II - LE ROI A MITTAU

Musée Condé. Chantilly

Monsieur, comte de Provence, par Duplessis.
Ce peintre était considéré comme le plus fidèle portraitiste de son époque.

A la mort de son frère devenu régent, le comte de Provence, dans sa vie d'errance, se trouvait à Ham, en Westphalie. Il partit chez son beau-père, le Roi de Sardaigne, à Turin. On lui fit comprendre que sa présence gênait, et il s'en alla au bout de quatre mois. La Sérénissime (*la République de Venise*) fut plus accueillante. Il put s'installer sur son territoire, à Vérone. C'est là qu'il apprit la mort de son neveu au Temple et devint roi. Son règne commença dans une République... mais les armées de Bonaparte dominèrent bientôt la plaine du Pô, et en avril 1796 on lui intima de quitter cette République.

Alors Louis XVIII partit pour la Brisgau, s'installa, à deux pas du Rhin, au château de Riegel, propriété du prince Schwartzemberg. Il y passa en revue l'armée du prince de Condé, son cousin, et contempla, par delà le Rhin, la plaine d'Alsace, le royaume de France, le sien. Hélas le 24 juin, Moreau brillamment passa le Rhin sous Strasbourg. La vaillante division du chevalier des Aix (*Général Desaix*) s'avançait en Brisgau. Ce fut la fuite royale, par le Val d'Enfer et la vallée du Danube.

Henri de Brunswick, le frère du prince souverain apprécié de Mirabeau, mit son château de Wolfenbütel (*à 15 km de Brunswick*) à la disposition du maréchal de Castries, grand serviteur de trois rois, dont l'errance l'avait conduit à Eisenach. C'est le 15 août 1796 que Castries arriva à Wolfenbütel pour s'y installer, accompagné de son secrétaire, un Agenais, de Léonard. Il avait vaincu naguère le duc de Brünswick à Clostercamp et en était devenu l'ami. Il obtint pour son roi le château de Blankenbourg, dans le Harz, véritable centre de l'Allemagne. Louis XVIII y arriva le 27 août 1796.[1]

Le Directoire, après Fructidor - fort de la victoire de ses armées en Italie - exigea du nouveau roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, que le roi se retirât du territoire de la Confédération germanique. Louis XVIII sonda son cousin, l'électeur de Saxe... qui déclina l'honneur de le recevoir. En vain les princes souverains allemands furent sollicités. Seul le prince-évêque de Hidelsheim finit par se laisser apitoyer, encore qu'il précisa qu'il n'accordait au roi qu'une résidence provisoire.[2]

Le comte de Saint-Priest, conseiller écouté de Louis XVIII, qui connaissait bien les chancelleries d'Europe, avait été envoyé en mission par le roi, à Saint-Pétersbourg. « Ma mission en Russie demeurait sans objet »[3]. Il représente le roi, cela suffit. C'est ainsi qu'il se trouva une place pour « prendre les arrangements relatifs à l'entrée du Corps de Condé au service de l'empereur Paul ». Celui-ci se souvint de la fastueuse réception que lui avait jadis réservé le prince de Condé à Chantilly. Les troupes des émigrés furent soldées par l'Angleterre jusqu'au 16 septembre 1797, et la solde russe les prit en charge le 1er octobre. Le duc d'Enghien conduisit le Corps depuis Uberlingen, (*sur le lac de Constance*) en descendant d'abord le Danube. Le 30 décembre le Corps franchit le Bug et entra dans la Pologne russe. Quelques jours après il prit ses cantonnements à Lutzko, puis à Dubno (*Wolhynie*). Les Français, entrant en Pologne russe, avaient prêté serment au tsar et endossé les uniformes russes (vert pour l'infanterie, blanc pour la cavalerie, casques pour les dragons d'Enghien).[4]

Et ce fut tout naturellement que Saint-Priest, lorsque le Directoire devint menaçant pour le roi, intéressa le tsar à la sécurité de ce dernier. On pouvait craindre un coup de main des Républicains pour s'emparer de sa personne à Blankenbourg et la conduire en France. Le tsar fut sensible à cet argument. Le prince de Condé passait l'hiver 1797-1798 à Saint-Pétersbourg, à l'invitation du tsar. Enghien vint l'y rejoindre en janvier. « Le jeune prince fut reçu avec une grande affabilité. Le grand-duc Alexandre lui témoigna aussitôt une sympathie qui devait se transformer rapidement en amitié ».[5]

Alors il fut possible d'intéresser vraiment le tsar au sort du roi. Il mit à sa disposition une demeure royale : le château des ducs de Courlande à Mittau. Saint-Priest prit « la liberté de lui représenter que la dignité royale exigeait une garde. Naturellement généreux, l'Empereur assigna 200 000 roubles pour solder à ses frais, cent gardes du corps tirés de l'armée de Condé »[6]. On choisit ces Cent-Gardes parmi les plus âgés et les moins valides[7]. »Tous étaient Chevaliers de Saint-Louis ».

---

[1] - Duc de Castries : 1 "*La fin des Rois*". Tome I p 180/181. 2 "*Maréchal de Castries*". p 219.

[2] - Ghislain de Diesbach. "*Histoire de l'Emigration*". p 367.

[3] - Comte de Saint Priest "*Mémoires*". Tome II. p 179, 174.

[4] - Henri Welschinger "*Le duc d'Enghien*". p 123 à 134. René Bittard des Portes "*Histoire de l'Armée de Condé*". p 321 à 331.

[5] - Welschinger *op. cit.* p 136.

[6] - Saint-Priest *op. cit.* p 176.

[7] - Henri Welschinger. "*Le duc d'Enghien*". p 123 à 134. René Bittard des Portes. "*Histoire de l'Armée de Condé*". p 321 à 331.

Louis XVIII avait fait ses préparatifs pour quitter Blankenbourg et gagner Hidelsheim lorsque arriva, de Pétersbourg, l'invitation à se rendre à Mittau. La Courlande certes était bien loin de la France, mais le roi au moins serait en sécurité là-bas, et la vie matérielle assurée, pour lui et sa Cour, de façon convenable. Le 10 février 1798, Louis XVIII serrait contre son cœur son vieux serviteur Castries, usé, fatigué (*il mourut à Wolfenbütel le 11 janvier 1800*). Et il quitta Blankenbourg. Dans sa berline, avaient pris place le duc d'Angoulême et l'abbé Edgeworth Firmont (*le dernier confesseur de Louis XVI*). Des crues fluviales, causées par une précoce fonte des neiges, retardèrent le voyage qui dura 38 jours.[1]

Le tsar Paul Ier, successeur de Catherine II, va se montrer aussi généreux que la tsarine. Il offre au roi sans royaume l'asile du château de Mittau en Courlande et une substantielle pension.

Le 20 mars le royal convoi arrivait aux portes de Mittau. Les notables l'y attendaient. Les Cent-Gardes présentaient les armes. Le gouverneur de la place, le Général de Fersen, accueillit le roi, au nom du tsar son maître. Les troupes russes rendaient les honneurs. C'était une vraie réception royale. Le descendant de Louis XIV y fut sensible.

Que fut la vie de Louis XVIII à Mittau ?

L'abbé Edgeworth est étonné : « tout à fait comme à Versailles », écrit-il le 24 mai à un ami.[2]

Le coup d'œil, en arrivant était splendide. « Le décor n'était pas sans rappeler celui de Versailles et de nobles architectures s'y reflétaient dans de vastes plans d'eau »[1]. « Un magnifique

[1] - Castries. "*Maréchal Castries*". p 219 et 225.

[2] - "*Letters from the abbe Edgeworth to his Friends*". p 126.

palais baroque »[2]. « Le château a de l'apparence », note le diplomate abbé Georgel. « Cet édifice avait dû être beau dans son ensemble », remarque Saint-Priest en y arrivant. Mais la réalité était moins brillante que les façades permettaient de l'espérer. « Une partie du château, brûlée depuis la mort du duc, n'était pas encore réparée », ajoute Saint-Priest[3]. Le lecteur aura rectifié : le duc n'est pas mort en 1798 mais il avait négligé son château depuis des années avant son abdication et l'annexion de la Courlande.

Les Russes, peu à peu, s'étaient installés dans le château. C'est ainsi qu'on y trouvait le gouverneur de la Province et son administration, les Archives, le Tribunal et, enfin, une aile avait été transformée fâcheusement, en prison.

Les Russes évacuèrent tous les bâtiments, tous les locaux qu'ils occupaient pour laisser la place nette au roi et à sa cour. Des crédits furent débloqués par le gouvernement impérial pour permettre à Louis XVIII de faire aménager les lieux selon ses goûts et ses besoins. La garde extérieure du palais fut confiée à un régiment russe en garnison à Mittau.[4]

Car c'est un roi qui vit à Mittau. Il a une maison, forte d'abord de 108 gentilshommes et serviteurs du Roi (ministres, officiers militaires, courtisans et domestiques). Le cardinal de Montmorency, grand aumônier. Les ducs d'Aumont et de Fleury, premiers gentilshommes, de Gramont duc de Guiche capitaine des gardes, le comte de Cossé-Brissac capitaine des Cent-Gardes, ducs de Villequier et d'Avaray. Tout le monde remplissait sa tâche avec la même exactitude et la même majesté qu'à Versailles.

Le chiffre de 108 se limite à ceux qui servent le roi. Il faut y ajouter les domestiques et les gens des courtisans, et aussi les dix à vingt courtisans et serviteurs attachés à chaque membre de la famille royale.

C'est ainsi qu'en 1805, alors que le roi n'avait plus que 53 courtisans et serviteurs attachés à sa personne à Varsovie, il revint à Mittau avec 150 personnes, trois fois plus. La cour c'est près de 300 personnes à Mittau. Les Cent-Gardes sont en plus, bien entendu[5]. Le château de Mittau était vaste mais certains courtisans habitaient en ville.

Tout ce monde était logé, nourri, chauffé. Évidemment les traitements étaient limités. Les dignitaires recevaient cent louis annuels.[6]

Les ressources du roi à Mittau sont d'abord la pension du tsar, de 200 000 roubles par an, bien scrupuleusement versée jusqu'en 1801. 9 roubles valaient à peu près, à cette époque, une livre sterling. Par la suite vinrent les fonds versés par l'Autriche à Madame Royale. Enfin la Russie fournissait tout le bois de chauffage. Lorsque le tsar se prit d'admiration pour le Premier Consul, cette pension fut suspendue. Alexandre la rétablit, puis la limita à 75 000 roubles, enfin la réduisit à 55 000 roubles en 1807.[7]

Il faut limiter les dépenses. Le roi était gros mangeur, comme son frère (*héritage de Louis XIV, et aussi d'Auguste le Gros, l'électeur de Saxe, roi de Pologne*). Les repas seront simplifiés, la table du roi est réduite : on n'y sert plus, en 1801, que quatre plats, et le roi n'y compte plus, à côté du sien, que neuf couverts.[7]

Le principal ministre de Louis XVIII, le baron de Flaschlanden, était mort en 1807 dans le Brünswick où était resté Castries, à bout de souffle. Le marquis de Jaucourt était âgé, fatigué, il mourut en 1800. Il restait essentiellement le duc de La Vauguyon, ambassadeur sous Louis

---

[1] - Castries. "*La Fin des Rois*". Tome I. p 196/197.

[2] - Philippe Mansel. "*Louis XVIII*". p 90.

[3] - Saint-Priest *op. cit.* p 184.

[4] - Toustain *op. cit.* p 115.

[5] - Mansel *op. cit.* p 98, 99, 93, 101.

[6] - Castries. "*La Fin des Rois*". Tome I. p 196.

[7] - Mansel. *op. cit.* p 98, 99, 93, 101.

XVI, et le comte de Saint-Priest, ambassadeur, ministre de Louis XVI, rompu aux Affaires. Saint-Priest avait été ambassadeur à Constantinople (*en 1769*), mais aussi à Stockholm. Le roi, de Pétersbourg l'envoya dans cette capitale pour les fêtes du mariage du roi Gustave IV avec une princesse de Bade (*au grand courroux de la cour impériale de Russie, car la Grande-Catherine avait arrangé le mariage de sa petite fille avec ce roi*). Mais Louis XVIII envoya à Stockholm un courrier extraordinaire pour que Saint-Priest vienne à ses côtés, à Mittau. La traversée de la Baltique avait été bonne mais des vents contraires, à l'entrée du golfe de Riga, l'empêchèrent d'aborder à ce port. Il mit ses « effets sur un bateau à quatre paires de rames », et débarqua « au petit port de Windau, situé à 12 lieues de Mittau » ; une espèce de chariot le conduisit à la nouvelle résidence du roi.[1]

Louis voyait seul, tous les jours, son favori, le duc d'Avaray. Fils du marquis d'Avaray, maître de la garde-robe de Monsieur. Son père l'avait fait engager par ce dernier comme gentilhomme et il était resté attaché au régent, puis au roi. Il était « installé dans l'affectueuse intimité de son maître, qui l'appelait : mon ami, et le confident de toutes mes pensées »[2] . « Il ne manquait ni de ce degré d'esprit qu'on acquiert par l'usage du monde, ni de ce vernis de littérature que donnait alors toute éducation un peu soignée. Il ne s'est jamais proposé qu'un but : celui de s'avancer dans les charges, dans la faveur de la Cour, en un mot de devenir un seigneur »[1] « D'Avaray était devenu membre du Conseil. Le favori intervenait jusque dans la vie privée de Louis, se mêlait même de sa correspondance avec son neveu et sa nièce »[3]. Le roi en vint à changer ses habitudes de travail à Mittau. Il « ne tenait plus Conseil comme à Blankenbourg », et Saint-Priest explique : « Il m'était pénible de travailler avec le roi en présence de Mr d'Avaray, si différent de moi par le poids de l'âge, l'expérience, et sous mille autres rapports ; il s'arrogeait déjà des airs de premier ministre. Je ne pus m'empêcher de dire à Sa Majesté qu'il m'était impossible de servir sous d'Avaray. Je prenais quelquefois la liberté de faire des observations aux remarques du roi, ou plutôt du duc d'Avaray ; mais elles étaient rarement adoptées. Je vis avec douleur qu'il n'y avait plus rien à faire, je résolus de quitter Mittau »[4]. Et Saint-Priest regagna Saint-Pétersbourg.

La vie à Mittau depuis le départ du duc de Courlande, de sa cour et la disparition du gouvernement ducal devait être fort calme et la présence de cette petite cour royale vint remettre de l'animation dans l'ancienne capitale des ducs.

Quels en sont les souvenirs dans la mémoire de la Courlande et des Courlandais ? Les historiens lettons nous le diront.

Mme de Viomenil résidait à Saint-Pétersbourg. Elle manda à son neveu de Toustain, en juin 1798, qui séjournait à Bayreuth, de venir l'y rejoindre. Les émigrés lui remirent beaucoup de lettres de Louis XVIII, et il s'arrêta, comme il se devait, à Mittau : « Le roi était du moins décemment installé dans sa nouvelle habitation ; il avait même une cour relativement considérable ».[5]

Ce visiteur s'intéresse aux relations du roi avec la noblesse du pays. Il porte un témoignage très positif : « La noblesse de Courlande, dont le roi se fit adorer, augmenta l'agrément de sa petite cour, dont il bannit cependant tous les plaisirs bruyants qui eussent été peu conformes à sa situation ».[5]

les événements du premier séjour

[1] - Saint-Priest. *op. cit.* p 182 à 184 et 185, 186.

[2] - Daudet. "*Nouveaux Récits Révolutionnaires*". p 140.

[3] - Mansel. *op. cit.* p 108.

[4] - Saint-Priest. *op. cit.* p 187 et 189.

[5] - Toustain. *op. cit.* p 115, 116.

Les Français raffolent des petites histoires sur les couples royaux ! Le couple royal, ici, n'était pas tout à fait normal. Louis avait quitté Turin en 1794. Il n'avait pas revu, depuis, Marie-Joséphine qui vivait à la cour du roi son père à Turin. A Mittau, lorsque la petite cour de Louis XVIII se fut installée, après les aménagements indispensables, le roi allait marier ses neveux. Il n'était pas possible que cette cérémonie se passât en l'absence de Marie-Joséphine, qu'il est difficile de nommer la reine.

la raison d'Etat et des avantages financiés ont poussé le comte de Provence à accepter pour épouse Marie-Joséphine de Savoie. Elle ne sera jamais qu'une reine en exil et sombrera dans la neurasthénie.

Le roi de Sardaigne, Charles-Emmanuel, était à la fois le beau-frère et l'oncle de Louis XV. On s'était beaucoup épousé entre Bourbon et Savoie. Vénus n'avait pas comblé la comtesse de Provence. Mercy-Argenteau (*l'ambassadeur d'Autriche à Versailles, mentor de Marie-Antoinette*) écrit : « qu'elle n'avait nulle grâce, que sa figure n'était pas bien, son maintien peu agréable, qu'elle parlait peu et désagréablement ». « Elle avait l'ovale chevalin, le front mangé par une chevelure noire, plantée trop bas, la lèvre lourde, et, par surcroît, orné d'un fâcheux duvet. De petite taille, elle avait le teint trop mât des filles du Sud, manquait d'aisance dans les manières, de goût pour choisir ses toilettes ». Le lendemain du mariage, le Dauphin (*futur Louis XVI*) répondit franchement à Provence qui lui demandait comment il trouvait sa jeune épouse : « Pas trop bien, je n'aurais pas été jaloux de l'avoir pour femme »[1].

[1] - Jean François Primo. "*La vie privée de Louis XVIII*". p 22, 23 et 31.

On lui donne pour lectrice une dame Gourbillon, femme d'un maître de postes d'Amiens. Ce gendarme en jupons prît un ascendant *particulier* sur la princesse délaissée[1]. Les deux inséparables amies partagent la vie de Turin. Pour ne rien oublier, la Gourbillon avait un faible pour les boissons, avec une préférence pour le Tokay.[1]

Bien que Louis XVIII ait défendu à son épouse de venir à Mittau accompagnée de sa *favorite*, après un long séjour en Bohême, Marie-Joséphine accompagnée de Gourbillon gagna la Courlande. Le duc de Castries est très crû sur la Gourbillon, disant qu'elle « tirait son empire d'une initiation à des amours interdites »[2]. Louis XVIII s'était méfié. Il s'était fait délivrer un ukase du tsar interdisant à la Gourbillon d'entrer en Courlande. A l'entrée de Mittau, on fouilla les carrosses. « Madame de Gourbillon », comme on la dénommait par décence pour la reine, fut rudement appréhendée et ramenée manu militari aux frontières de la Courlande[3]. La police russe était impitoyable. Marie-Joséphine eut crises de nerfs sur crises de nerfs. Étouffa de rage plus que de douleur. Elle menaça de partir. Elle bouda, refusa de parler à Louis XVIII et à d'Avaray. Elle écrivait à longueur de journées des lettres passionnées à son amie.[2]

A peine Marie-Joséphine installée, au milieu de ses cris, la cour de Mittau est en grand émoi. Le roi allait recevoir sa nièce, Madame Royale, qui venait pour se marier avec son neveu, le duc d'Angoulême. Ce mariage n'a pas été improvisé...

Le roi avait voulu la présence de son épouse. Madame Royale avait d'abord refusé de la rencontrer, parce qu'elle avait détesté Marie-Antoinette, sa mère. A Vienne, la cour d'Autriche l'avait pressé d'épouser l'archiduc Charles, le stratège des Habsbourg. La princesse s'était défendue : elle ne pouvait se marier sans l'autorisation du chef de sa dynastie, de son oncle. Celui-ci voyait dans ce projet de mariage une manœuvre autrichienne pour récupérer la Lorraine. Louis XVIII voulait garantir l'intégrité de l'héritage des Bourbons, et le mieux pour cela était le mariage d'Angoulême avec sa cousine. Le roi avait imaginé d'envoyer son neveu à Prague ou à Vienne pour rencontrer sa cousine. Castries organisa une mission pour y parvenir. Elle échoua à l'automne 1798. Monseigneur de la Fare (*ex-évêque de Nancy en 1789*), représentant de Louis XVIII à Vienne, reprit les négociations. Elles aboutirent. Il fallait l'accord de Vienne, mais aussi celui de Saint-Pétersbourg, le mariage devant être célébré dans ses états. Un accord diplomatique entre Vienne et Saint-Pétersbourg fut nécessaire.[4]

Madame Royale fut amenée de Vienne par la Pologne jusqu'à la frontière russe. Le duc de Villequier, premier gentilhomme de la Chambre, depuis la mort toute récente de son frère aîné, le duc d'Aumont, alla recevoir la princesse à la frontière, avec les voitures de Sa Majesté. Le 3 juin 1799, le roi, avec une pompe royale, l'attendait aux portes de Mittau.

En voyant sa nièce infortunée, le roi, malgré la sécheresse de son cœur, pleura. Il ouvrit ses bras. La princesse, tragiquement orpheline, qui s'était inclinée un genou à terre devant le roi, se releva et se précipita en pleurant dans les bras de son oncle. La reine, enfin Marie-Joséphine, était présente. Elle essaya de sourire et s'avança pour un baiser furtif, visiblement plus empruntée qu'à l'ordinaire et contrainte.

En faisant à sa nièce les honneurs du château des ducs, Louis XVIII étalait sa joie. La réception qu'il donna à sa nièce fut délirante. Le 9 juin, Saint-Priest, en sa qualité de ministre de la maison du Roi, lut le contrat de mariage et recueillit les signatures. Le 10 juin ce fut la cérémonie du mariage dans la chapelle du château, enfin dans le temple des ducs transformé en chapelle. Le cardinal de Montmorency officiait, assisté des abbés Edgeworth et

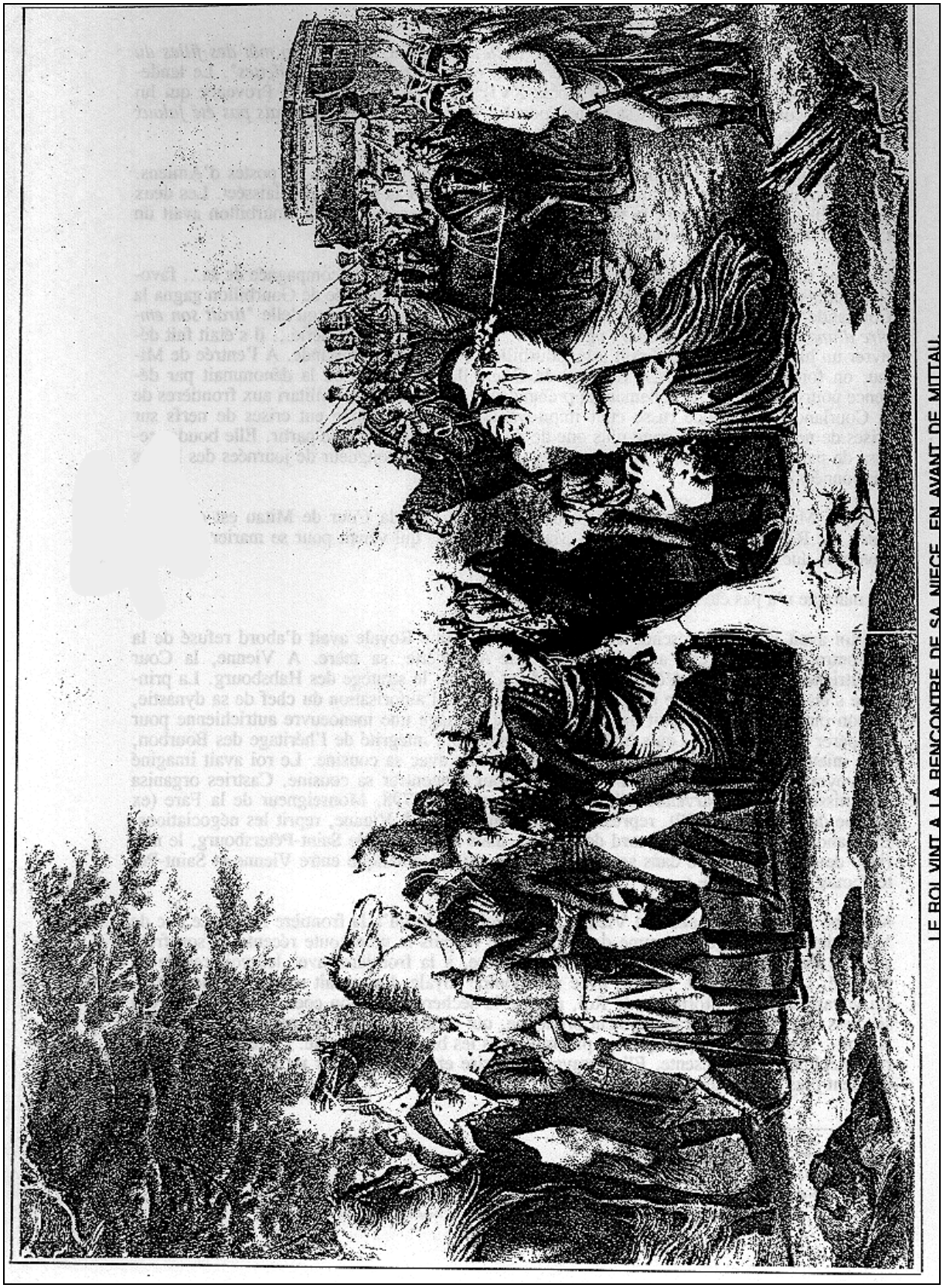
---

[1] - Jean François Primo. « *La vie privée de Louis XVIII* ». P 22, 23 et 31.

[2] - Mansel. *op. cit.* p 116/117.

[3] - Castries. "*La Fin des Rois*". I. p 149.

[4] - Duc de Castries. "*La Fin des Rois*". I p 200, 201. Mansel *op. cit.* p 115, 116. Duc de Castries. "*Les Hommes de l'Emigration*". p 237 et 240.



LE ROI VINT A LA RENCONTRE DE SA NIECE, EN AVANT DE MITTAU.

Marie. Paul Ier avait envoyé un présent à la princesse : un collier de diamants que Saint-Priest trouva d'une qualité médiocre. Pour Louis XVIII c'était un immense succès. Cossé-Brissac écrivait qu'il avait ce jour-là rajeuni de quinze ans.

Ces deux arrivées à la cour augmentèrent le nombre des occupants du château. Madame Royale était venue de Vienne avec Mme de Choisy, la duchesse de Sérent la rejoignit avec ses deux filles. Mme de Narbonne, l'aînée, fut attachée à la Reine et sa sœur cadette (*épouse d'Etienne de Damas*), à la nouvelle duchesse d'Angoulême

Louis XVIII avait certes suivi des motifs politiques pour vouloir se mariage. Mais il s'y mêlait aussi des mobiles économiques, une recherche d'intérêts.

Pour le roi, il fallait que sa nièce récupère la dot de Marie-Antoinette, qui n'avait jamais été versée, et ses bijoux confiés à l'empereur Joseph II par l'intermédiaire de Mercy-Argenteau. Vienne s'engagea à verser à la duchesse d'Angoulême 20 000 florins par an, en avance, à compter sur son héritage. La princesse mit cette aide à la disposition de son oncle.[1]

Souwarov, à Saint-Pétersbourg l'hiver 1798, s'était lié avec le prince de Condé, et plus encore avec son petit-fils le duc d'Enghien. En 1799, se rendant en Italie, aux frontières de la Suisse, prendre le commandement de l'armée alliée destinée à anéantir les forces de la République Française, il s'arrêta à Mittau. Saint-Priest, qu'il connaissait, fut chargé par le roi d'aller le saluer. Le Russe le reçut en sortant du bain, en chemise.[2]

Louis XVIII eut en 1799 la visite de La Trémoille. Il s'agissait de coordonner les soulèvements royalistes, dans l'ouest surtout, avec la poussée offensive de l'armée austro-russe de Souwarov.[3]

Au début de l'année 1800, les Royalistes se persuadèrent que le Premier Consul allait jouer le rôle de Monk. Louis XVIII écrivit à Mittau la lettre célèbre : « L'Europe vous observe, la gloire attend et je suis impatient de rendre la paix à mon peuple », lettre dont le style provoqua l'admiration de son destinataire. L'abbé de La Mare l'emporta, elle parvint par une filière de royalistes à Joséphine, et un deuxième exemplaire en fut remis par l'abbé de Montesquiou à Lebrun, le Troisième Consul.

Le premier séjour de Louis XVIII en Courlande se déroulait, somme toute, dans les meilleures conditions, et assurait à lui et à sa cour une vie décente. La Gourbillon allait tout mettre par terre. A Pétersbourg, elle se lia d'amitié avec deux aventurières : une actrice, Mme Chevalier et une créature galante, Adèle Riflon, qui se faisait appeler comtesse de Bonneuil. Elle avait les secrets de ses conquêtes à Madrid : Godoy, Pérignon ambassadeur de la République, et le duc d'Havre représentant de Louis XVIII en Espagne. Après avoir essayé d'intriguer à Blankenbourg, Adèle Riflon arriva à Mittau. Le roi refusa de la recevoir. D'Avaray, chargé d'aller la voir, lui conseilla de soumettre ses plans au tsar, pour s'en débarrasser. Malheureusement elle avait mis à profit la somnolence dans laquelle la fougue amoureuse avait plongé son amant, le duc d'Havre, pour lui subtiliser quelques lettres compromettantes, dont quelques unes rédigées par d'Avaray. La pseudo comtesse *drivée* par ses nouvelles amies s'introduisait partout à Pétersbourg, devenait la maîtresse du comte Panine, de Rostopchine. Enfin, les trois luronnes s'arrangèrent pour que les fameuses lettres soient lues par le tsar. D'Avaray, dans celles qu'il avait écrites, se moquait de Paul Ier et de ses manies. La colère du tsar fut terrible. Dans les deux heures il expulsa le représentant du roi à Pétersbourg, le comte de Caraman, et l'expédia en Courlande. Dans la soirée du 7 janvier 1801, Caraman se présentait au roi.

---

[1] - Castries. *op. Cit.* 200 et 237. Mansel *op. cit.* p 93, 94.

[2] - Saint-Priest. *op. cit.* II p 195.

[3] - Mansel. *op. cit.* p 136.

A l'échéance du 15 janvier, la pension du tsar ne fut pas versée à Mittau. Et le 20 janvier arriva l'ordre d'exil donné par le tsar. Le 21 janvier, jour déjà sinistre pour tous ces royalistes, fut l'une des journées de sa vie la plus dure pour le roi...

de sordides intrigues féminines ont incité le tsar Paul Ier à chasser du palais de Mittau le roi proscrit et sa nièce, la duchesse d'Angoulème. Antigone des frimas

Il fallait partir. Partir pour où ? De plus les caisses étaient vides. Le roi expédia, le 21, Caraman pour Berlin avec une lettre sollicitant le droit d'asile. Un mot de la duchesse d'Angoulême pour la reine de Prusse, Louise, était joint. On se recommandait de la bonté de cette reine. Les russes arrêtèrent les Cent-Gardes. Et le 22 janvier, ce fut le départ de Mittau. Le comte d'Arsenieff, gouverneur de Mittau, fut intraitable. Il n'accorda pas le moindre délai. Par contre il consentit une petite avance au roi sur le terme non payé de sa pension. Pouvait-on laisser partir le fils de Saint-Louis sans un sou vaillant, d'autant plus que le froid et le mauvais temps régnaient. Il neigeait à gros flocons.[1]

Le voyage vers la Prusse dura plusieurs jours : chemins abominables, auberges immondes, le froid, la neige. Le roi et sa suite endurèrent de cruelles souffrances. En outre le voyage fut marqué par un événement dramatique : le suicide de l'un de ses secrétaires, l'abbé Marie[2]. Au moment de franchir la frontière et d'entrer en Prusse, le roi confia ses papiers au duc de Fleury. Tout se passa bien, la garde rendit les honneurs.[3]

---

[1] - Castries. *op. cit.* p 254, 255. Diesbach. *op. cit.* p 374, 375 et 377.

[2] - Mansel. *op. cit.* p 99.

[3] - Vicomte d'Hardouineau. "*Mémoires sur l'exil et les infortunes des princes de la Maison Royale*". p 189.

A Memel les infortunés voyageurs attendirent dans une auberge l'autorisation de vivre en territoire contrôlé par la Prusse. Frédéric-Guillaume III voulut l'avis du Premier Consul. Talleyrand suggéra Varsovie comme terre d'asile. De Memel, pour gagner Varsovie, la duchesse d'Angoulême déposa ses bijoux entre les mains du consul de Danemark qui avança deux mille ducats.

Et début mars 1801, le roi s'installait à Varsovie. La sœur du roi déchu, Stanislas Poniatowski, la Comtesse Zamoïska, vendit furtivement son hôtel au roi, et le roi de Prusse mit à sa disposition, pour la belle saison, le beau château de Lazienki.

La Providence vint au secours du roi : 90 000 livres de l'Espagne pour lui, 120 000 pour la reine, avec les fonds autrichiens pour la duchesse d'Angoulême, portés de 20 000 à 50 000 florins, puis 2 000 guinées,[1] on pourrait vivre en réduisant considérablement le train de vie.

Le tsar Paul Ier était mort d'apoplexie, disait la cour, le 11 mars. L'une des premières tâches du roi fut d'écrire une lettre de condoléances à Alexandre Ier. Avec lui, les rapports pouvaient se renouer ! Ouf !

deuxième séjour

Le tout puissant Premier Consul accentuait ses pressions sur la Prusse. Le 25 février 1803, le roi apprit que le bourgmestre de Varsovie allait lui transmettre les propositions de Bonaparte. En gros, il devait renoncer au trône de France. Il recevrait en compensation de grosses indemnités. Louis, le 28, donna sa réponse : il refusait. Il s'attendait à être expulsé et s'adressa au roi de Suède pour recevoir un asile. Mais le roi de Prusse prit le parti de continuer à fermer les yeux : le roi et sa très petite cour vivaient à Varsovie incognito. C'était commode pour tout le monde. Le tsar, dès la fin de 1801, avait fait reprendre le service de la pension réduite à 75 000 roubles par an.

Les mois s'écoulaient. Bonaparte avait franchi le pas, passant de la faute au crime, il avait fait fusiller le valeureux Enghien le 21 mars 1804. Le duc de Piennes, devenu premier gentilhomme de la Chambre du Roi, en juillet avait été l'objet d'un - maladroit - chantage pour que soit perpétré un attentat contre le roi.[2]

Alors le roi voulut frapper un grand coup : faire signer une déclaration par les Bourbons, les Orléans et les Condé, que l'histoire récente avait quelque peu désunis. Le 30 juillet 1804, le roi quitta Varsovie pour la Suède, la réunion aurait lieu au château de Kalmar. Les ducs d'Angoulême, de Piennes, d'Avaray l'accompagnaient. Blacas était parti en avant pour préparer les gîtes. Le tsar avait autorisé la traversée de ses états. Le roi et sa petite suite devaient embarquer à Riga, mais l'Angleterre avait refusé au roi son passeport. Il ne pouvait traverser la Baltique. Que faire ?

Nous avons la preuve du bien fondé de la remarque faite par Toustain sur les bons rapports de Louis XVIII avec la noblesse de Courlande :

Le roi ne rebroussa pas chemin. Il alla s'installer au château de Blankenfeld où la famille von Königsfelden lui offrit l'hospitalité. Il y resta trois semaines. Le temps d'envoyer Blacas à Pétersbourg, de charger Joseph de Maistre, ministre du roi de Sardaigne en Russie, de lancer une proclamation[2]. Il serait intéressant d'avoir quelques précisions sur le séjour royal à Blankenfeld qui a dû laisser des traces dans la mémoire de la famille Königsfelden. Blankenfeld se trouve aux frontières sud de la Courlande, un peu à l'ouest de Mittau. En 1819, Louis XVIII voulut marquer sa reconnaissance à ses hôtes. Il décerna à Königsfelden l'Ordre

[1] - Marguerite Castillon du Peron. "*Louis Philippe et la Révolution Française*". p 554.

[2] - Castries. *op. cit.* p 247 à 255.

du Lys, et par la suite celui de comte. Mais le comte fut indigné de constater qu'il n'avait pas été le seul Courlandais à recevoir cette distinction. Il avait été décerné au moins à deux autres habitants du pays : un sellier et un forgeron[1]. Louis XVIII n'était pas facile à saisir. Le trait de son caractère le plus déplaisant étant l'hypocrisie. C'est ce qui avait fait noter à Mme de Königsfelden parlant du roi : « ce qui lui manquait le plus, c'était le naturel ».[1]

le tsar Alexandre Ier de Russie

Le 14 septembre le roi, enfin, put embarquer. La Baltique était démontée. Après une mauvaise traversée il touchait la Suède à Kalmar et y reçut les honneurs royaux. Il attendit son frère, Artois, dans un petit village, à Rysby. Le 7 octobre, les deux frères, qui ne s'étaient pas revus depuis onze ans, s'étreignirent en présence du duc et de la duchesse d'Angoulême[2]. Au rendez-vous manquaient les Orléans et les Condé. L'Angleterre s'était opposée à la délivrance de leurs passeports pour la Suède. Rude humiliation pour le roi ! Une proclamation fut rédigée, approuvée par les deux princes. Mais, prise sur le sol suédois, il fallait l'accord du roi de Suède pour la rendre publique. Celui-ci ne se déplaça pas et envoya pour le représenter le comte Axel de Fersen, le défenseur de Marie-Antoinette. Fersen faisait les honneurs du châ-

[1] - Philip Mansel. p 320 et 146.

[2] - Eric Le Nabour. "*Charles X*". p 170.

teau de Kalmar et de la petite ville fortifiée[1] . Il fit connaître l'accord de son maître, mais à la condition que la proclamation ne fut pas datée ni lancée du territoire de Suède. La puissance du Premier Consul suspendait le souffle de l'Europe pour assister à la cérémonie qui, le deux décembre 1804, allait faire de lui Napoléon Ier.

Alors le roi eut une idée grandiose ! Il daterait la proclamation du 2 décembre précisément, et la lancerait du bateau qui le ramènerait à Riga ce jour là, « du sein même de la mer ». Il ignorait encore quel serait son sort et séjourna à Riga.[2]

Tout changeait. Une coalition se formait contre la France, l'Angleterre avait pour elle deux champions sûrs, la Russie et l'Autriche. Alors, en janvier 1805, Louis XVIII retrouva le château de Mittau mis à sa disposition une deuxième fois par le tsar. Alexandre avait proposé un établissement dans la région de Kiev pour l'été 1805, le séjour à Mittau ne devait être que provisoire, dans la pensée du tsar. Mais Louis XVIII était décidé à rester en Courlande, pays tourné vers l'Allemagne et l'Europe Occidentale, tandis que Kiev...

La nouvelle installation à Mittau n'avait plus rien de la première. La vaisselle, l'argenterie, une partie du mobilier avaient été vendus. On camperait dans quelques pièces. Les ressources, malgré les florins de l'Autriche, ne sont plus les mêmes (*75 000 roubles du tsar, au lieu de 200 000*). On restreint tout, à commencer par la table. On supprime un plat, trois au lieu de quatre. Puis un autre, deux au lieu de trois.

Les armées du tsar n'avaient pu vaincre. les deux empereurs réunis assistèrent à la défaite de leurs armes à Austerlitz suivi d'Iéna. L'écroulement en trois semaines de la Prusse. Les combats se rapprochaient et la Courlande était le théâtre de concentrations et de passages de troupes qui descendaient sur le Niemen et la Prusse.

Au milieu de ces perturbations la vie était lente à Mittau. Le roi, dans sa solitude, lisait beaucoup. La duchesse d'Angoulême s'était découverte une vocation d'infirmière. Elle soignait les blessés russes, preuve qu'un hôpital militaire avait été installé à Mittau. La reine, enfin Marie-Joséphine, était encore là, quelque peu démente, errant dans les allées d'un parc à l'abandon. On se battait en Prusse, à moins de 300 km de Mittau l'hiver 1806-1807.

Partant pour le front de Prusse, Alexandre 1er passa à Mittau en 1807. C'est le 30 mars qu'il entra dans la cour d'honneur du château des ducs où le duc d'Angoulême l'attendait. Au pied du grand escalier se tenait d'Avaray (*déjà marqué par la tuberculose qui l'emporta en 1811 à Madère*). Il conduisit le tsar au premier étage où Louis XVIII était immobilisé par la goutte.

Une heure de tête à tête entre les deux souverains : le Français - qui avait tant de sang saxon et autrichien dans les veines - et le Russe - qui n'avait sans doute aucune goutte de sang slave dans les veines -.

Ils conversèrent. Louis XVIII demanda sa reconnaissance comme roi de France, et sollicita un débarquement de coalisés sur les côtes françaises, dans l'ouest de la France. Le tsar lui demanda des précisions sur les endroits où les troupes pourraient débarquer et le soutien qu'elles recevraient. Le roi n'en savait rien[3]. Finalement le tsar fut évasif et Louis égal à lui-même : toujours royal. Puis on présenta au tsar la reine et la duchesse d'Angoulême... Alexandre n'avait plus envie de prolonger sa visite. Il demanda à se retirer.[4]

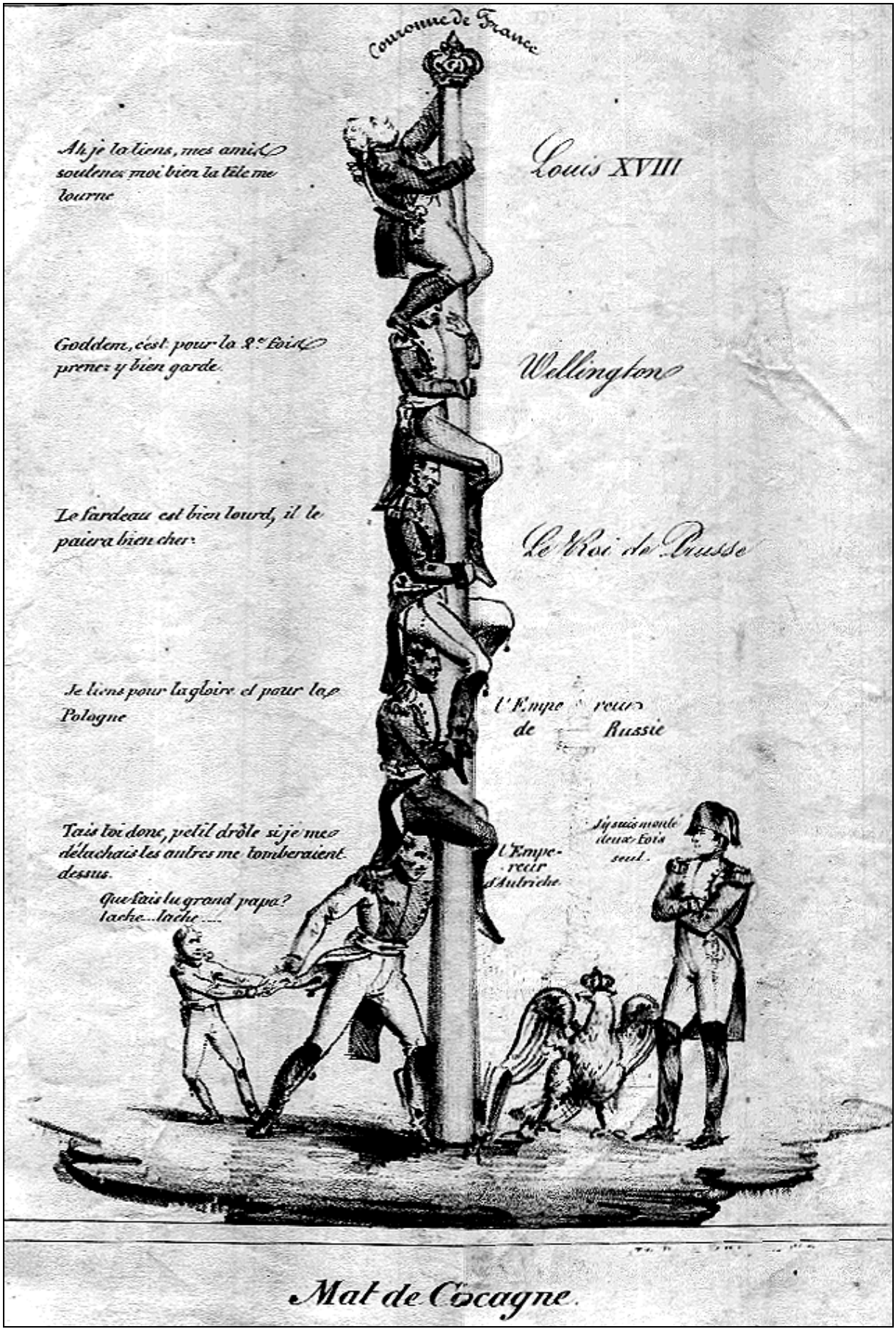
---

[1] - Françoise Kermina. "*Fersen*". p 368-370.

[2] - Castries. *op. cit.* p 256 à 261 et Saint Priest. *op. cit.* II p 207 et 208.

[3] - Mansel. *op. cit.* p 140.

[4] - Castries. *op. cit.* p 262.


Couronne de France
Ah je la tiens, mes amis soutenez moi bien la tête me tourne
Louis XVIII
Goddem, c'est pour la 2e fois prenez y bien garde.
Wellington
Le fardeau est bien lourd, il le paiera bien cher
Le Roi de Prusse
Je tiens pour la gloire et pour la Pologne
l'Empereur de Russie
Tais toi donc, petit drôle si je me délachais les autres me tomberaient dessus.
Que fais tu grand papa? lache... lache...
l'Empereur d'Autriche
J'y suis monté deux fois seul.
Mat de Cocagne.

Après cette triste rencontre le tsar eut un mot terrible : « Je viens de rencontrer l'homme le plus nul en Europe, et le plus insignifiant. Il ne montera jamais sur le trône »[1]. Les deux souverains se retrouvèrent sept ans plus tard, le premier mai, au château de Compiègne. Louis XVIII se montra plus souverain que jamais : « au dîner, le roi eut un fauteuil, on offrit une chaise à l'empereur Alexandre »[2]. Ce dernier emporta de cette deuxième entrevue une impression encore plus mauvaise que de la première, et confia : « J'arrive à l'instant de Compiègne. Vous me voyez triste. J'aime la France ; je désirais son bonheur et je crains que cette famille de Bourbon ne puisse le faire ».[3]

Louis XVIII, expulsé de Russie par le tsar tombé sous la coupe de Napoléon, contraint l'Angleterre réticente à abriter son exil au château d'Hartwell, près de Londres

Le tsar, de Mittau, se rendit à Pollangen, sur la Baltique (*en Samogitie, au nord de Memel*) où l'attendait le roi de Prusse, et de là à Memel où ils retrouvèrent la séduisante reine Louise de Prusse, dont Alexandre prisait la compagnie.

Mais Mittau eut, pendant quelques mois, la présence de la duchesse de Courlande. On en parlera plus loin, dans le deuxième volume. Et nous verrons comment elle vit la cour qui

---

[1] - Castries. *op. cit.* p 262.

[2] - Pasquier. "*Souvenirs du Chancelier Pasquier*". Tome II. p 399 à 401.

[3] - "*Mémoires de la Reine Hortense*". Tome II p 226.

vivait dans son palais, et les témoignages d'affection donnés par le roi à Dorothée. Nous n'avons rien sur le sentiment que pouvait avoir la duchesse de Courlande, comblée de moyens financiers, quand elle se retrouvait dans son palais, quelque peu abandonné, en face de cet homme ventripotent qui jouait au grand monarque et se trouvait privé de toutes ressources personnelles.

Le 9 juin 1807, à la bataille de Guttstadt, les deux fils du comte de Saint-Priest, officiers dans l'armée russe, furent blessés. Une jambe cassée pour l'aîné, la poitrine traversée par une balle pour le cadet. On les croyait morts. Ils parvinrent à Mittau de façons différentes. L'un fut d'abord recueilli, avec un autre officier français, par le marquis d'Autichanp, et soigné par la marquise. Les d'Autichanp vivaient *en ville*. Saint-Priest est précis. Il dit que

la malheureuse comtesse de Provence, épouse frustrée et souveraine sans royaume, meurt à Hartwell dans une semi-démence et dans le plus complet dénuement. Ses obstèques seront cependant royales.

le marquis « reçut chez lui les deux blessés ». Puis, lorsque son fils put faire quelque mouvement, le roi eut la bonté de le faire « transporter au château »[1]. L'autre manqua de peu l'amputation. Le roi le fit soigner par ses chirurgien. Le 14 juin, c'était Friedland. Le 25 l'entrevue historique, à Tilsit, sur le Niemen, des deux empereurs. « Les affaires ayant ainsi changé de face, le roi ne pouvait plus rester à Mittau. Mais dans quel lieu porter sa destinée ? ».

Le 31 mai Gustave IV, très antinapoléonien, avait déjà invité Louis XVIII à venir en Suède. Curieusement, après Tilsit, il le pressa de venir s'installer à Stralsund, en Poméranie suédoise. Depuis longtemps le roi voulait partir, maintenant il allait être expulsé de Russie. Le 3 septembre 1807, Louis s'embarqua avec la reine, d'Angoulême, d'Avaray et de Gramont, à Liébau, sur le navire suédois « Troya » en route pour Stralsund. Et ce fut une effroyable tempête, telle qu'on n'avait pas vu la même depuis vingt cinq ans. Le bateau faillit se briser sur la côte

[1] - Saint-Priest. *op. cit.* Tome II p 210, 211, 212.

allemande et finalement fut rejeté sur la Suède. Le 16 septembre le roi touchait terre à Karlkrona, la base navale de Suède.[1] La Providence avait bien fait les choses.

Le maréchal Brune avec une armée de 30 000 hommes venait d'occuper la Poméranie suédoise et de s'emparer de Stralsund. A quoi tient la destinée d'un roi ? Sans la fantastique tempête Louis XVIII aurait été fait prisonnier par les soldats de Napoléon. D'autre part, à Kalkona se trouvait le roi Gustave IV. Celui-ci était engagé contre Napoléon et prêt maintenant, à aider le roi.

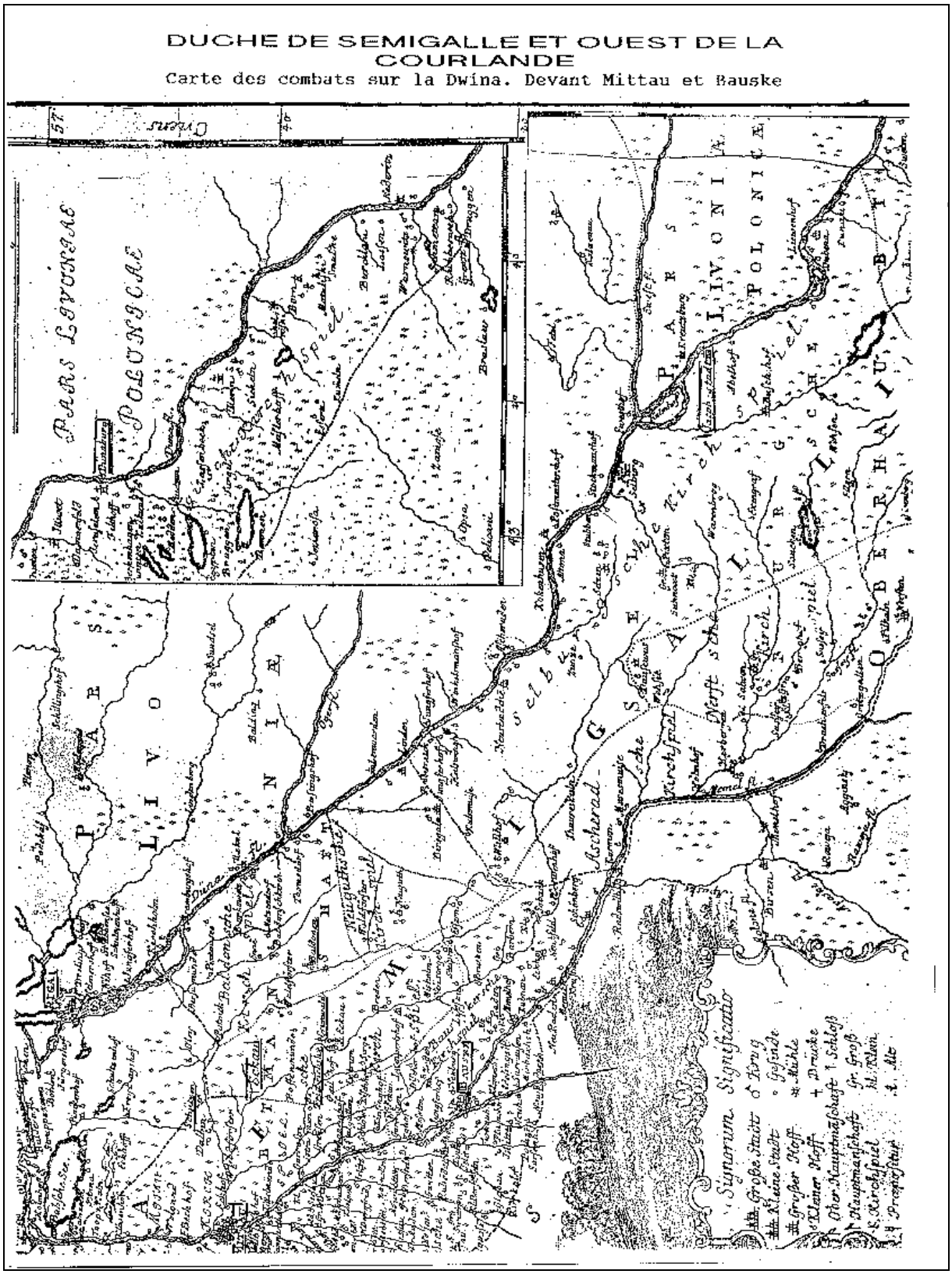
Louis XVIII avait pris sa décision. Il ne voulait pas se fixer en Suède mais gagner l'Angleterre, bien qu'on ne l'y attendit pas et qu'il n'eut pas sollicité de s'y rendre, sachant bien qu'un refus aurait suivi sa demande. Après entretiens avec Gustave IV, le roi donna ordre au Troya de repartir. Le mauvais temps, encore, immobilisa trois semaines le navire dans le port de Göteborg. Enfin on put mettre à la voile pour l'Angleterre. Le 29 octobre le Troya entrait dans le port de Yarmouth. Après force discussions avec les autorités anglaises, le 2 novembre, le roi débarquait sur le sol anglais, accueilli avec une pompe impressionnante.

Marie-Joséphine, dont l'état va empirer, devait s'éteindre, lamentablement, le 10 novembre 1810.

[1] - Mansel. *op. cit.* p 150 à 152.

DUCHE DE SEMIGALLE ET OUEST DE LA COURLANDE

Carte des combats sur la Dwina. Devant Mittau et Bauske



III - LE BLOCUS CONTINENTAL

En 1803, en un siècle, les exportations avaient triplé en Grande-Bretagne, les revenus des terres doublé, et la dette nationale était multipliée par vingt huit fois. Le point vulnérable de l'Angleterre c'était son système financier.

« Tant d'or avait été drainé hors d'Angleterre au temps des coalitions contre la France républicaine que la banque était désormais hors d'état d'envoyer sur le continent l'argent nécessaire pour solder les dépenses de la marine, des garnisons, des subsides, l'intérêt de la partie de la dette publique aux mains des étrangers. C'est le commerce d'exportation qui fournissait les ressources nécessaires. Lui fermer effectivement le continent c'était amener l'Angleterre par la banqueroute à implorer la paix. »[1]

« C'est seulement si les exportations anglaises étaient maintenues à un niveau suffisant pour assurer une balance des paiements fortement positive que l'Angleterre pouvait intervenir en Europe. »[2]

Et, le 21 novembre 1806, de Berlin, Napoléon décrétait le blocus continental : « Tout commerce et toute correspondance avec les Iles Britanniques sont interdits. Le commerce des marchandises anglaises est défendu. »

P

Tout au long du XVIII^{e} siècle le commerce s'était considérablement accru entre la Grande-Bretagne et les pays de la Baltique, la Prusse et la Russie.

Après les Etats-Unis, c'est la Russie qui est le deuxième fournisseur de la Grande-Bretagne : la quasi totalité de ses importations de chanvre, de suif, de soies de porc, les trois quarts de celles de lin, plus de la moitié de celles des graines de lin, près de la moitié de celles de poix, goudron et fer. Les importations de bois par les Anglais venaient de la Baltique et des Etats-Unis. La Grande-Bretagne était dans la dépendance des Pays du Nord pour les bois si nécessaires à sa marine. Elle en recevait plus de la Prusse que de la Russie, mais achetait à cette dernière les deux tiers de ses mâts. L'ensemble des matières premières servant à la construction et à la réparation navale était compris sous le terme de *munitions navales*. Pour l'ensemble des munitions navales la Russie était le premier fournisseur de la Grande-Bretagne. Pour les céréales la Russie était le quatrième fournisseur des Anglais, le premier rang revenait à la Prusse (*cet état est en possession des terres à blé de la Pologne qu'elle exportait par Dantzig*)[3]

En revanche, la Russie achète relativement peu à la Grande-Bretagne. Parmi les pays européens elle n'est que le quatrième. Le premier client, et de beaucoup, étant les Etats-Unis qui absorbèrent 13 % de ses exportations en 1802, 21 % en 1805.[4]

La balance commerciale de l'Angleterre avec la Russie était donc très défavorable à la première qui lui achetait beaucoup et lui vendait peu. Les règlements entre ces deux pays se faisaient en grande partie par un schéma triangulaire à Hambourg. La balance de l'Allemagne était favorable à celle-ci sur la Russie, les Allemands vendaient plus qu'ils n'achetaient aux Russes, et défavorable avec l'Angleterre qui vendait plus à l'Allemagne qu'elle ne lui achetait.

---

[1] - Maurice Dunan. "*Napoléon et l'Allemagne. Le Système Continental et les Débuts du Royaume de Bavière*". p 275-276.

[2] - François Crouzet. "*L'Economie Britanique et le Blocus Continental*". p 119. C'est sur cette étude considérable, très documentée, que va s'appuyer ce petit exposé.

[3] - Crouzet. p 93, 96, 99 et 100.

[4] - Crouzet. p 153.

Les Anglais doivent aux Russes, eux-mêmes débiteurs des Allemands, lesquels doivent aux Anglais. Le règlement triangulaire c'est cela. Les exportateurs Russes pour toucher leurs créances sur les Anglais tiraient des lettres de change sur des négociants de Hambourg. C'est le commerce avec la Grande-Bretagne qui assurait l'activité des ports russes, faisait vivre leurs maisons de commerce. on trouvait à Pétersbourg grand nombre de commerçants de nationalité ou d'origine anglaise. la noblesse, pour bonne part, dépendait aussi bien des Anglais qui achetaient les produits de ses domaines.[1]

Du point de vue des importations anglaises le secteur essentiel est celui de la Baltique, et du point de vue des exportations celui de la mer du Nord[2]. « C'était le long des côtes de la mer du Nord et de la Baltique qu'allait se livrer la bataille du Blocus Continental ».[3]

Sur le plan financier, la fermeture du marché russe se ressentirait de façon négligeable pour les Anglais alors que la rupture des exportations russes pour l'Angleterre n'était pas supportable pour l'économie russe. En imposant à son nouvel ami, Alexandre Ier, après Tilsit, d'adhérer au Blocus Continental il le condamnait à périr par asphyxie. La Russie pourrait-elle trouver une compensation à la perte de ses marchés avec les Anglais en vendant davantage aux états européens du Système Napoléonien ? La Royal Navy opérait en Baltique, le commerce maritime étant aléatoire restait le commerce par voie terrestre. Il « s'avéra incapable de remplacer pour la Russie le commerce maritime. Les produits russes se trouvèrent sans débouchés. La noblesse ne vendait plus les produits de ses domaines aux Anglais et fut rapidement accablée par les dettes ».[4]

Il ne faut pas oublier que l'Empire Russe a deux ports importants sur la Baltique : Saint Pétersbourg et Riga. La rivière Aa rejoint la Dwina à Riga. L'Aa c'est vraiment la rivière de la Courlande utilisée par la navigation. Le commerce courlandais, pour large part, passe par Riga. Riga exporte vers l'Angleterre du chanvre, du lin, des suifs, des planches, toutes munitions navales et aussi des grains. Il en vient de Livonie, mais aussi beaucoup de Courlande. Les deux ports spécifiquement courlandais, directement sur la Baltique, sont beaucoup plus modestes : Libau a une petite activité avec l'Angleterre, celle de Windau est certainement négligeable. Le Blocus Continental va donc avoir des répercussions sur la vie économique en Courlande.

Voici le cours des événements :

Le commerce de la Baltique est dominé par les anglais. En 1805, sur 11 537 bâtiments qui passèrent le Sund, 5 986 (52%) se rendaient en Grande-Bretagne ou en revenaient.[5] 1805 se terminait par Austerlitz.

1807. 27 juin, l'entrevue sur le Niemen. Le 7 juillet le traité de paix avec la Russie, et le 9 juillet avec la Prusse.

En octobre, à Saint-Pétersbourg, une dizaine de bâtiments entrent dans le port au début du mois, une soixantaine entre le 10 et le 28. Les envois vers l'Angleterre se font dans la fébrilité. Tous les navires disponibles sont affrétés pour cette destination et mettent rapidement à la voile. Ainsi les exportations de chanvre en 1807 y furent de même importance qu'en 1806.

---

[1] - Crouzet. p 128 et 129.

[2] - Crouzet. p 152.

[3] - Crouzet. p 161.

[4] - Bertrand de Jouvenel. "*Napoléon et l'Economie Dirigée. Le Blocus Continental*". p 277 et 278.

[5] - Crouzet. p 128 et 129.

Riga, le 12 septembre, avait reçu 270 navires anglais depuis la reprise de la navigation (*après la débâcle, car le golfe de Riga est pris par les glaces en hiver*). Là aussi les expéditions de chanvre avaient atteint le niveau des années précédentes. En octobre, il arriva encore dans ce port de nouveaux bâtiments. Le 31 octobre, 52 navires étaient mouillés dans le port.

La rencontre des deux empereurs à Tilsit.

Le volume global du trafic anglo-russe fut à peu près exactement le même en 1807 qu'en 1806, avec une augmentation pour les exportations de chanvre, de lin et de bois. Mais les gens avertis savaient à Pétersbourg, en Russie, à Riga et en Courlande, que le tsar devrait rapidement se plier aux exigences de Napoléon, que les exportations russes interrompues allaient compromettre les finances de l'état et ruineraient la noblesse.[1]

[1] - Crouzet. p 254.

1808. Les Anglais vont s'assurer la maîtrise de la Baltique grâce à l'omniprésente Royal Navy.

En février 1808 partent pour la Baltique les premiers bâtiments de l'escadre de l'amiral Saumarez. Leur mission sera d'escorter en Baltique les bâtiments qui auront hiverné pour les ramener en mer du Nord. Le gros de l'escadre rejoignit la Baltique en avril. En tout : 13 vaisseaux, 5 frégates et de nombreux petits bâtiments. Une partie gardait le passage des détroits danois et escortait les convois. Une autre observait l'escadre russe. Les points de ralliement étaient : Göteborg, Karlskrona (*base de l'escadre suédoise*), et la baie d'Hano.[1]

La suprématie de la Navy était totale. Déjà, en mars 1803 les danois avaient perdu une bonne part de leur flotte, à la suite d'une attaque surprise d'une escadre sortie de Yarmouth (*11 vaisseaux et 11 frégates*) commandée par l'amiral Parker et le vice-amiral Nelson. Les Danois, avec acharnement, avaient reconstitué leur escadre. Au lendemain de Tilsit, le 4 août, pénétra dans le Sund une immense flotte anglaise : 29 vaisseaux, 12 frégates et 500 transports qui mirent à terre une armée de 32 000 hommes. Une des plus fortes opérations amphibies des anglais de toutes les guerres de la Révolution et de l'Empire (*la deuxième après l'expédition de Walcheren en 1808*). Les faibles forces terrestres danoises battues le 29 août, Copenhague bombardée le 2 septembre, signait la capitulation. Les Anglais en se retirant ramenèrent avec eux la flotte danoise : 18 vaisseaux, 21 frégates ou bricks, tout ce qu'ils purent emporter du matériel et des matériaux des arsenaux de la marine, et ils détruisirent tout ce qu'ils ne purent charger sur leurs vaisseaux. Le roi de Danemark jura une guerre à outrance aux Anglais.[2]

Après la disparition totale de l'escadre danoise, on comprend mieux comment la Navy allait et venait en maître dans les détroits danois. Mais rendus furieux, les Danois avaient armé de nombreuses chaloupes canonnières. Leurs marins, très habiles, lançaient d'audacieuses attaques à bord de ces chaloupes sur tous navires attardés et faiblement armés. C'est pourquoi les Anglais devaient faire passer les détroits en convois, sous la garde de la Navy, pour garder les navires de ces attaques.

En avril 1808, pas moins de 1 200 navires de toutes nationalités se trouvaient en rade de Göteburg, le grand port suédois.[3] Le trafic est presque nul dans le golfe de Finlande. A Kronstadt, dans l'année, 25 bâtiments entrent et 16 en sortent.[3]

Par contre, le commerce anglais est présent non seulement à Riga, mais aussi à Libau. En mai et juin de nombreux navires arrivent dans ces ports, battant pavillons américain ou hanséatique. Quelques uns furent renvoyés, d'autres furent saisis, mais le plus grand nombre furent admis et déchargés. Avant fin juillet, de nombreux bâtiments chargés de chanvre et de lin faisaient voile de Riga pour l'Angleterre.[3]

Au 22 juillet, ce sont 62 bâtiments qui sont entrés dans le port de Riga. Il en est arrivé plusieurs de Libau qui n'avaient pas osé entrer auparavant dans les ports prussiens (*Pillau et Memel sans doute*). Tous ces navires étaient munis de certificats d'origine, sans doute faux, délivrés par Bourrienne, consul à Hambourg, ou par d'autres consuls.[3]

Au deuxième trimestre, il entra en Baltique, venant de Grande-Bretagne, 14 convois et 245 bâtiments. Au troisième trimestre, 18 convois et 303 bâtiments.

Le trafic est devenu plus facile au cours de l'été, il s'accroît avec un très grand nombre de navires sous pavillons neutres. Et l'on note un grand développement du trafic portuaire de Riga. Entre le mois de juillet et la prise des glaces dans les ports russes ce sont 700 navires qui y entrèrent.[4]

---

[1] - Crouzet. p 284 à 287.

[2] - Abel Hugo. "*France Militaire*". Tome IV. p 46 et 47. Cet auteur militaire, fils de général, avait un frère célèbre : Victor.

[3] - Crouzet. p 291 à 293.

[4] - Crouzet. p 292 et 293.

1809. En mai les Anglais occupèrent, dans le Kattegat, l'îlot danois d'Anholt qu'ils fortifièrent. Il ne joua un rôle - d'ailleurs peu important - qu'en 1811-1812[1]. On assiste à un réveil du trafic cette année là. 60 navires venus de Grande-Bretagne arrivent à Pétersbourg en 1808 et 367 en 1809. Il en sort 338 contre 73. Le grand gagnant est Riga : le trafic porta sur 600 navires, doublant celui de 1808.[2]

1810. 1 678 navires partis de Grande-Bretagne atteignent Göteburg. « La supériorité de la Royal Navy demeure incontestée. Elle permet à la Grande-Bretagne de tourner l'obstacle du Blocus en maintenant ouverts les détroits danois »[3]. Cette année est le point culminant du trafic entre la Grande-Bretagne et les pays de la Baltique. Les importations en Grande-Bretagne venant de Russie sont à l'indice 107 en 1810, 79 en 1809 et 32 en 1808. La valeur officielle des exportations de la Grande-Bretagne vers les pays de la Baltique fait de même : un bond impressionnant. De 4 997 milliers de livres en 1809 à 8 345 en 1810. Les importations en Grande-Bretagne en provenance de Baltique passant de 2 775 milliers de livres en 1809 à 4 109 en 1810.

En 1809 les exportations britanniques avaient été plus importantes vers la mer du Nord. En 1810 ce sont celles vers la Baltique qui prennent la place prépondérante.[4]

600 navires, chargés pour l'Angleterre, se trouvaient à Göteborg début octobre. Il en partit d'immenses convois les 5 et 12 octobre. Des tempêtes effroyables se levèrent en Baltique. 150 navires sombrent. 150 sont jetés sur les côtes danoises. 60 arrivent à Pillau où ils sont confisqués par les Prussiens. Une centaine se réfugient dans les ports russes, surtout à Riga, et sont saisis. Dure loi de la mer !

Et le 17 novembre 1810 le roi de Suède, Charles XIII, déclarait la guerre à l'Angleterre et lui interdisait ses ports. Cela eut été un coup terrible pour l'Angleterre, si les autorités suédoises n'en avaient usé qu'avec un très grand laxisme en faveur des Anglais.[5]

1811. La politique russe, à la fin de 1810, avait franchi un pas décisif. Alexandre publia le 31 décembre un ukase rompant le Blocus Continental. Les ports russes s'ouvraient aux navires neutres, surtout américains, mais toute relation restait sur le principe interdite avec les anglais.

200 navires furent ainsi admis en 1811 dans les ports russes, dont une grosse majorité authentiquement américains. Les articles manufacturés anglais n'entraient que clandestinement et en petites quantités, les Russes contrôlaient assez bien les importations. Par contre le gouvernement du tsar fermait les yeux sur les expéditions russes vers l'Angleterre. La valeur officielle des exportations anglaises vers la Russie, sur la base 100 en 1806, tombe à 43 en 1811. Celle des importations russes en Grande-Bretagne chute de 107 en 1810 à l'indice 59 en 1811.

Le Blocus Continental ne fut pas seul responsable des chutes d'importation en Grande-Bretagne de produits baltiques. Il en existait d'énormes stocks à la fin de 1810, leurs prix étaient tombés très bas ce qui ne stimulait guère de nouvelles importations. C'est ce qui explique, pour bonne part, la chute de l'arrivée des produits baltiques dans les ports britanniques en 1811.[6]

1812. La rupture est latente entre les deux empereurs, dès l'été 1811. Et la Suède, désormais sous la conduite du louvoyant Prince Royal - né à Pau - a retrouvé la fonction d'entrepôt des marchandises anglaises qu'elle avait de 1808 à 1810. Dès le 26 mai, le contre-amiral Martin écrivait de Göteborg que le commerce était redevenu « aussi important qu'à aucun autre mo-

---

[1] - Crouzet. p 284 et 287.

[2] - Crouzet. p 424.

[3] - Jean Tulard. "*Napoléon*".

[4] - Crouzet. p 433.

[5] - Crouzet. p 599-601.

[6] - Crouzet. p 654 à 656.

ment » et ajoutait : « l'amiral Morris a appareillé il y a quelques jours avec 170 navires. J'aurai probablement 200 voiles à faire passer (*par le Belt*) dans quelques jours. Quatre convois sont attendus d'un jour à l'autre de Leith et de différents ports de l'Angleterre ».[1]

Officiellement les ports suédois et russes ne furent ouverts aux Anglais qu'à une date assez tardive, après les traités d'Orebo du 18 juillet, mais les négociants britanniques n'avaient pas attendu. Les relations directes Angleterre-Russie avaient repris, donc, dès le mois d'avril. Elles ne firent que s'intensifier pendant l'été. Il n'était plus besoin de recourir au pavillon d'un état neutre. Fort heureusement, car les Etats-Unis avaient déclaré la guerre à la Grande-Bretagne à la veille du passage du Niemen par la Grande Armée.[1]

Fin juillet un convoi de 73 navires entrait à Pétersbourg.[1]

Mais on craignit de voir les ports de la Baltique occupés par l'aile gauche de la Grande Armée commandée par Macdonald. Les milieux d'affaires, comme les milieux politiques, s'attendaient à voir la côte de la Courlande et Riga aux mains de cet envahisseur. Le contre-amiral Martin fut envoyé à Riga pour prendre les mesures nécessaires. Il y était le 7 juillet. L'armée prusso-franco-polonaise de Macdonald s'apprêtait à entrer en Courlande. Martin fit évacuer « vers Pétersbourg les biens britanniques qui se trouvaient à Riga, en Courlande et en Livonie. Il fit charger en toute hâte sur plus de 200 bâtiments les stocks de blé, de chanvre, de bois, et autres matières navales qui y étaient entreposées ».[1]

C'était bien la preuve que Russes et Anglais pensèrent que Riga serait occupée et Libau également.

On peut imaginer que les perturbations du Blocus Continental eurent des effets quelques peu atténués sur la Courlande en 1808, faibles en 1809. Si l'économie courlandaise souffrit gravement en 1812 ce fut la conséquence de l'occupation de Mittau et de la plus grande partie de la Courlande par les divisions prussiennes, et des combats qui se déroulèrent en Sagomitie autour de Bauske et de Mittau. Toute expédition de marchandises par Riga, objectif de l'armée de Macdonald, était évidemment exclue. Il en était de même des ports courlandais.

Nous ne savons rien de l'occupation de Libau par les Prussiens.

La Courlande relativement peu touchée par le Blocus ne fut pas épargnée par la guerre, c'est ce que nous verrons dans le chapitre suivant.

P

La conséquence directe de la paix de Tilsit et de l'adhésion du tsar au Blocus fut la hausse des prix. En quatre ans le rouble perdit près de la moitié de son pouvoir d'achat, passant de 2F 90 en 1807 à 1F 50 en 1812. La Russie ne pouvait plus payer ses importations, ses exportations ayant considérablement baissé.[2]

En 1812, bien entendu, ce fut une flambée des prix en Russie. « En 1812, tout le monde reprochait aux boutiquiers la hausse subite et vertigineuse sur toutes les marchandises, et surtout sur les objets de première nécessité »[3]. C'est la conséquence de l'arrêt des importations de l'étranger et des énormes achats de fournitures pour l'armée russe. Hausse vertigineuse du coût des armes : le prix d'un sabre passe de 6 roubles à mi-juin 1812 à 30 ou 40 roubles fin juillet, et le fusil fabriqué à Toula, de 11 ou 15 roubles à 80. « Les marchands profitèrent impudemment de l'occasion pour faire fortune », écrit E. Tarlé, le grand historien russe.

La hausse des prix due à la perte du rouble eut-elle de fortes conséquences sur les prix en Courlande entre l'été 1807 et juin 1812 ? Elle se fit sentir, sans doute.

---

[1] - Crouzet. p 659.

[2] - Curtis Cate. "*1812. Le duel des deux Empereurs*". p 51.

[3] - E. Tarlé. "*La Campagne de Russie. 1812*". p 221 et 222.

§

8

1812

LA CAMPAGNE DE COURLANDE

I - PRÉLUDES

Avril 1811. Napoléon fait demander tous documents relatifs à la topographie, à la cartographie, à la géographie de la Prusse, de la Pologne, de la Lithuanie, des Pays Baltes. Est empruntée au ministère des Affaires Étrangères une des deux cartes de Russie qu'on y trouva. Elle se composait de 106 feuillets. Priorité absolue est donnée à l'établissement d'une nouvelle carte de Russie en 54 feuilles, puis en 21. Deux graveurs se relayant alternativement y travaillaient sans interruption.

Il s'avérait difficile de transcrire en français les noms des villes baltes. Par exemple Neuhausen devenait *Neiahaouzen* meilleure approximation russe de la prononciation des voyelles allemandes.

Que va faire la Prusse ? Le roi, Frédéric-Guillaume, joue sur les deux tableaux :

Bien sûr, il souhaite une victoire russe. Au printemps 1811 il a dépêché très secrètement par des itinéraires détournés, son chef d'état major, le célèbre général von Scharnhorst qui se cache à Tasrkoie-Selo, dans le village, déguisé en colonel russe blessé. Il est chargé de savoir quelle aide apporterait la Russie à la Prusse au cas où la France l'envahirait. Son interlocuteur est le général Barclay de Tolly, ministre de la Guerre. Les rapports des deux généraux deviennent vite excellents, le Prussien est très bien perçu par le Balte. Ils arrêtent une convention militaire. Le tsar l'approuve. Une alliance militaire est signée par eux le 18 octobre 1811. Il est prévu, notamment, qu'en cas d'hostilités aucun des deux pays ne pourrait proclamer une paix séparée. Mais parvenu à Berlin, le document n'est pas ratifié par le roi qui diffère son accord. Il est assailli de propositions d'alliance de la France, on fait toutes sortes de pression sur lui. La Prusse est l'objet de menaces de plus en plus fortes. La 1ère Armée Française, commandée par le maréchal prince d'Eckmül, né d'Avout, une terrifiante machine de guerre, est forte des six meilleures divisions de l'Empereur, et d'une division de cuirassiers, toutes à effectifs renforcés, massées sur l'Elbe, prêtes à intervenir. Dans les chancelleries et les cours d'Europe on parle déjà de la disparition de la dynastie des Hohenzollern et du partage des territoires et possessions prussiennes. Le roi et ses diplomates gagnaient du temps.

P

22 février 1812. L'ambassadeur de Prusse à Paris, le baron von Krusemarck, est sommé de signer un traité faisant de son pays un état vassal de l’Empire Napoléonien. L'armée de Davout vient de se mettre en marche. La Poméranie suédoise est brusquement occupée. Suivent trois villes prussiennes sur la Baltique. Très officiellement, avec répercussions médiatiques, la division Gudin avait quitté Magdebourg. L'ambassadeur, effrayé, signe le 24. Pris à la gorge, le roi signe lui aussi à Berlin le 5 mars.

Et il fait préparer, meubler, orner le Palais Sacken pour y accueillir avec pompe, et y loger avec agrément, le maréchal duc de Reggio, Oudinot. Toute une « maison » attend ses ordres quand il arrive : valets de chambre et maîtres d'hôtel, cuisiniers et valets de pied, deux voitures et leurs attelages prennent ses ordres. L'arrivée d'Oudinot à Berlin, le 26 mars, ne passa

pas inaperçue, il y pénétra à cheval, à la tête de l'état-major de son corps d'armée (*le deuxième*) et d'une de ses divisions en grande tenue.[1]

Tout paraît donc être un coup de force lorsque le roi se soumet à Napoléon.

Mais le roi ménageait ses arrières avec le tsar. Le 31 janvier il lui avait envoyé son aide de camp favori, le colonel von Knesebek. Il se sacrifiait pour la paix, disait-il, "pour ne pas compromettre le grand but », et déclarait dans une lettre personnelle : « rien n'égale la tendre amitié et la haute estime avec lesquelles je ne cesserai d'être, quels que soient les événements(...) ». Nouvelle lettre le 31 mars : « Si la guerre éclate, nous ne ferons de mal que ce qui sera d'une nécessité stricte ; nous nous rappellerons toujours que nous sommes unis, que nous devons un jour redevenir alliés ».

Et pour le présent, il préservait le royaume et conservait son trône. Pour l'heure, il « collaborait », et si Napoléon était vainqueur, il retiendrait le prix de sa collaboration. Jomini l'a affirmé : Si le roi de Prusse « avait plus à espérer de Napoléon, que de ses ennemis, il pouvait s'attacher sincèrement à sa cause. Et l'Empereur prit un moyen terme ; celui de s'attacher le roi de Prusse par des espérances d'indemnités sur la Courlande ». Jomini, ce Suisse général et illustre, a été aux meilleures sources de son époque, un observateur privilégié[2]. Le savant Jomini ne lance pas un propos en l'air, il a bien connu les milieux prussiens bien informés, a reçu les confidences de tous les grands personnages de son époque : empereurs, rois, princes souverains, commandants en chef de toutes armées qui recherchaient un entretien avec lui pour en soutirer avis et conseils.

Le grand historien russe s'appuie sur un document relatant que le roi de Prusse avait bien demandé à Napoléon la Courlande, la Livonie et l'Estonie.[3]

Alexandre vaincu, pourquoi laisser aux Russes cette riche contrée de Courlande, encore indépendante 17 ans plus tôt ? Et les Courlandais ne font-ils pas partie de la *germanité* ? Ils étaient fait pour mieux s'entendre avec les Prussiens qu'avec les Russes. Pourquoi ne pas ressusciter le duché avec pour duc le roi de Prusse ? et laisser gouverner le pays par un conseil de gouvernement et un chancelier courlandais siégeant à Mittau ?

Nos amis Lettons nous apporterons, peut-être, des lumières sur les compensations que la Prusse aurait trouvées en Courlande, pour prix de sa collaboration.

1 - "*Le Maréchal Oudinot, duc de Reggio*", d'après les souvenirs inédits de la Maréchale. p 150 & suite.

2 - Jomini : Suisse, né en 1779, engagé dans l'armée helvète, chef de bataillon à 20 ans. Entre au service de la France en 1804 et Ney le prend comme aide de camps. La pertinence de ses jugements, sa science de la tactique et de la stratégie, ses brillants écrits le font remarquer dès 1807 de Napoléon qui le fait baron (*le 27 juillet 1808*). Il est le premier aide de camps de Ney en Espagne et quitte ce dernier. En 1812, sert au Quartier Impérial, il est général. Puis il sera gouverneur de Wilna près de Smolensk. En butte à l'aversion de Berthier, en août 1813, avant la fin de l'armistice, il change de camps. Le tsar le nomme lieutenant-général et le prend dans son état major. Rien n'est décidé sans le consulter. Ses ouvrages historiques, ses traités sur la tactique et sur la stratégie eurent une grande influence dans toute l'Europe, et longtemps après sa mort survenue en 1869.

3 - E. Tarlé. "*La Campagne de Russie. 1812*". p 30.

II - LE DISPOSITIF

le X^e Corps

La Prusse disposait de 20 000 hommes, deux divisions d'infanterie (*von Kleist et York von Watembourg*) et une brigade de cavalerie (*von Massenbach*), avec pour chef d'état-major von Grawert. Cette force était placée au sein du X^e corps d'Armée sous le commandement du maréchal Macdonald, duc de Tarente (*qui l'année passée commandait l'armée de Catalogne et gouvernait Barcelone*), arrivé en Prusse en avril pour prendre son commandement.

Bibliothèque Nationale

Jacques-Etienne-Joseph-Alexandre Macdonald, duc de Tarente, maréchal et Pair de France (1765-1840) avait en Russie le commandement du 10ème corps.

Pendant près d'un mois il livra près de Riga de sanglants combats. Il fit retraite en décembre sans être entamé. On le retrouvera en 1813 se couvrant de gloire à Mersebourg, Lutzen, Bautzen et Leipzig, où, plus heureux que Poniatowski, il réussit à traverser l'Ester à la nage.

Le Maréchal disposait, outre les Prussiens, de la 7^e Division détachée du 1^e Corps de Davout, une unité à gros effectifs qu'avait entraînée Davout comme il savait le faire. Elle comptait 11 000 hommes et trois brigades ; quatre régiments polonais, un régiment bavarois et un régiment westphalien ; le général de division Grandjean, formé à l'armée Moreau, divisionnaire en 1805, blessé à Wagram ; le général de brigade Ricard, général en 1806, il a servi au

Portugal et en Espagne puis en 1813 sous Ney en Allemagne, et le général Bachelu qui commandera une division à Waterloo. Cette division ne comporte pas que des Polonais, comme on peut le lire dans presque tous les ouvrages. Macdonald le dit clairement[1]. En tout 31 000 hommes et 60 canons.

Le premier objectif du Xe Corps est de rejeter les Russes en arrière de Niemen et d'assurer la sécurité de la navigation sur ce fleuve. L'offensive de Napoléon n'était possible que grâce à l'extraordinaire réseau de fleuves navigables et de canaux qui, depuis l'Elbe, permettait d'atteindre la Vistule et Dantzig, et de là, par le Frische-Haff et Königsberg, puis par le canal Frédéric et le Curisch-Haff, l'embouchure du Niemen. Par ce fleuve les bateaux remontaient par Tilsit et Grodno jusqu'à Kowno. Des embarcations plus légères, de là, gagnaient Wilna par la Wilia. Le contrôle du Niemen était donc d'une importance vitale pour permettre de faire de Wilna la base logistique de la Grande Armée s'avançant en Russie.[2]

Le deuxième objectif est, après la traversée de la Samogitie (*province étirée entre le Niemen au sud et la Courlande au nord*) d'occuper la Courlande, de contrôler ses ports sur la Baltique, de tenir la rive gauche du fleuve la Duna, et de prendre les deux places fortes des Russes sur la rive droite : Riga et Dinabourg (*tout à fait à l'est de la Semigalle, aux confins du duché et de la Livonie polonaise*).

Pour prendre des places fortes, il faut des équipages de siège pourvus en artillerie lourde (*gros obusiers*) et matériels spécifiques. Napoléon a donné à leur sujet des instructions précises (*lettres au général d'artillerie Lariboisière des 23 février et 14 mars 1812, et lettre à son major-général, le prince de Neufchâtel et de Wagram, maréchal Berthier du 24 mars 1812*) :

« L'objet de cette lettre est de vous faire connaître que mon intention est de débuter dans la campagne par le siège de Dinabourg et celui de Riga. Je destine l'équipage de siège de Dantzig pour Riga et l'équipage de siège de Magdebourg pour Dinabourg ».[3]

« (...) Donnez ordre pour que les cent bouches à feu qui forment l'équipage de siège de Magdebourg soient embarquées à Magdebourg. 60 à 80 bateaux doivent être suffisants ».[3]

Il convient de préciser aussitôt que l'Empire Français ne possède pas d'autres équipages de siège que ceux de Dantzig et Magdebourg. Le premier suivra le Xe Corps, et le second l'aile gauche de la Grande Armée, qui sera aux ordres du roi Jérôme de Westphalie.

Macdonald devra tenir une ligne de 70 lieues, assurer la sécurité de la navigation sur le Niemen et le Curische-Haff, occuper la Courlande, avec sa corne, ses ports, Mittau, la Dwina, faire les sièges de Riga et de Dinabourg : une tâche immense. Peut-être pouvait-on espérer que l'aile gauche de la Grande Armée couvrirait ces sièges, appuierait le Xe Corps, avec le IIe Corps du maréchal Oudinot (*44 000 hommes, dont la division Merle, 5 régiments suisses et un régiment croate*) et le VIe Corps du général Gouvion-Saint-Cyr (*le contingent bavarois, 25 000 hommes*).

P

1 - Macdonald. "*Souvenirs du Maréchal Macdonald*". p 180 et 185. Lt-colonels Delmas et Lesouef. "*Napoléon Chef de Guerre*". Tome VI. p 112.

2 - Nous avons étudié le rôle des voies de navigation et les problèmes de logistique dans : "*24 juin 1812. Le Passage du Niemen*".

3 - Lts-colonels Delmas et Lesouef. *op. cit.* p 145, 148 et 149.

les Russes

Dès l'été 1811 le tsar avait fait passer une de ses divisions de Finlande en Courlande.[1]

L'armée principale des Russes, sa droite et son centre à la fois, c'est la Ie Armée, aux ordres de Barclay. Sa base d'opération est très loin derrière le Niemen, c'est la Dwina. Elle s'appuie sur les places de Riga et Dinabourg, en Livonie russe, de Drissa et de Polotsk, en Livonie polonaise, enfin de Witebsk, en Russie-Blanche (*Biélorussie*).

le général comte Wittgenstein (1768-1843).
Devenu général en chef de l'armée russe à la mort de Kutusov le 16 avril 1813,
après avoir commandé en chef l'armée russo-prussienne.

La place de Dinabourg n'existait pas - on dit que les Russes y travaillaient depuis trois ans. Il a été créé un vaste camp retranché, à Drissa, entre Dinabourg et Polotsk, dix neuf redoutes, appuyées par des batteries, trois lignes de défense, des ouvrages fermés couvrant quatre ponts sur le fleuve. Il était dû à un conseiller militaire du tsar, le général Pfuhl, un allemand. En cas de retraite ce serait là un refuge où s'enfermerait l'armée russe. Ce formidable verrou garderait le passage de la Dwina et ce serait un rempart sur la route de Saint-Pétersbourg. La Dwina était le barrage à l'envahisseur. Mais ce camp fameux qui s'achevait au printemps 1812 « avait l'inconvénient d'être dominé par la rive droite, et intenable dès que l'ennemi passerait la rivière sur la gauche, et le prendrait à revers »[2], ce que Napoléon savait parfaitement.

Les Russes seraient-ils offensifs ? Barclay savait que les Russes seraient battus s'ils affrontaient sur le Niemen, ou près de ce fleuve, le fer de lance de la Grande Armée. Il préconisait d'attirer celle-ci vers l'intérieur de la Russie. Alors cette énorme masse fondrait au fur et à mesure qu'elle s'éloignerait de sa base, du Niemen. Sa tactique se résumait en peu de mots : refuser la bataille.

---

1 - Louis Madelin. "*Histoire du Consulat et de l'Empire*". Tome III. p 122.

2 - Jomini. *op. cit.* p 75.

Barclay rejoignit le quartier général du tsar, à Vilna, à deux pas du Niemen. Et il donna des ordres très clairs sur la conduite à adopter face à l'ennemi :

« Ne rien laisser, à commencer par les hôpitaux, qui soit de nature à favoriser ses actions, lui ôter toute possibilité de mettre la main sur les approvisionnements et transports, brûler ou détruire ponts, bateaux et magasins ; enlever ou détruire tous les harnais ou chariots en état de servir ; ne laisser aux habitants que ce qui est d'une nécessité stricte pour leur subsistance ».[1]

L'extrême droite de l'armée de Barclay sur le cours inférieur du Niemen, couvrant la Samogitie, était tenue par le Ie Corps d'armée du général Wittgenstein.

Avant-garde : Général Koulnef. 3 divisions d'infanterie : généraux von Berg, Kaahofskoï et Sazonof. Cavalerie : général Schakowokoï.

Ce corps est concentré en Tilsit, sur le Niemen et Rossiena (*au nord-est de Tilsit*), sur la route de Mittau et Riga. Au total 23 00 hommes à la mi juin.

Mais s'y ajoutait :

- La garnison de Riga, dont Napoléon disait : « (...) commandée par le général Essen, est composée de 33 bataillons, chacun de 200 à 300 hommes, tous recrues de cette année, et qui ne mérite aucune considération »[2]. Cette garnison sera renforcée et passera sous le commandement du général Lawis (*qui, en janvier 1813, commandera l'armée importante qui fera le siège de Dantzig*), Essen restant gouverneur de Riga.

- et la garnison de Dinabourg, sous le général Hammen (*12 bataillons*). [3]

Le corps recevra bientôt les renforts de la brigade du général prince Iachwill et la cavalerie du prince Repnin, enfin des unités de Finlande et des recrues de Novgorod.

1 - Josselson. "*Le général Hiver. Barclay de Tolly*". p 164.

2 - Général Gourgaud. "*Napoléon et la Grande Armée en Russie. Examen critique*". Edition 1825. p 515.

Lettre au major-général Vilna. 9 juillet.

3 - Maréchal Gouvion Saint-Cyr. "*Mémoires. 1812-1813*". Tome I. p 80.

III - DÉBUTS DE CAMPAGNE

Les peuples, saisis, voyaient se lever des contrées les plus éloignées de l'Europe, puis se mettre en marche et traverser l'Allemagne, les légions du grand Empereur, Portugais et Suisses, Napolitains et Bavarois, Espagnols et Milanais, Danois et Romains, Saxons et Vénitiens, Croates et Hollandais, Piémontais et Badois, Polonais et Belges. « Une conception nouvelle de Bonaparte ; plus extraordinaire que les autres, l'Europe en mouvement, une pensée exprimée par la bigarrure des effectifs ».[1] « Le maniement de cette énorme machine ferait l'émerveillement des siècles ».[2]

Tout le monde cependant croyait jusqu'au dernier moment qu'on éviterai la guerre. Napoléon paraissait espérer faire accepter au tsar « sa » paix, devant la puissance de ses armes. Alors qu'en deux endroits déjà à Niemen est franchi le 24 juin. La belle-sœur de l'Empereur, la reine Catherine de Westphalie (*née Princesse de Wurtemberg*) note dans son journal : « On parle d'une entrevue entre les deux empereurs, sur les confins de la Courlande »[3]... La Courlande terre de paix ?

Le 24 juin, le X^{e} Corps franchit le Niemen, à Tilsit, sans rencontrer d'opposition. Le même jour, le gros de la Grande Armée ne rencontrait pas plus de difficulté pour passer le fleuve au nord de la forêt de Wilkowisk, près de Kowno.

1 -Jacques Bainville."*Napoléon*". Tome II. p 167.

2 -Louis Madelin. *op. cit.* Tome XII p 40.

3 -"*Mémoires du roi Jérôme et de la reine Catherine*". Tome VI. p 38.

Le 25 juin de Kowno, Napoléon à Macdonald : « marcher avec la plus grande activité sur Rossieny ».[1] Le Maréchal entra sans hâte en Samogitie et pour le principe quelques coups de canon furent tirés. Le premier objectif du Xe Corps était atteint : contrôler le Niemen, le mettre à l'abri des Russes pour laisser libre sa navigation.

Au quartier-général du tsar, à Wilna, dès le passage du Niemen connu, ordre était donné de se replier, comme prévu, sur le camp retranché de Drissa pour tous les corps, sauf pour le Ie qui devait gagner Dinabourg. Macdonald avançait tranquillement poussant devant lui un rideau russe d'observation. Le 30 juin il occupait sans combat Rossieny (*ou Rossiena, ou Rossienz*)[2]· Napoléon ordonnait d'occuper des villes de Samogitie proches de la Courlande (*Poneveje, Chavli* [*sur la route de Mittau*] *et Telchi au nord-est de Memel*), de mettre en état la place de Memel, de préparer la marche sur Mittau. Le Maréchal quitta Rossieny le 8 pour se porter vers Riga. Grawert passa à Szawli et Bauske, envoya des détachements sur Telchi pour nettoyer le pays. Macdonald avec la division Grandjean se dirigeait sur Jacobstadt (*sur la Dwina*). Les troupes légères russes, laissées en arrière-garde, détruisaient en se retirant les magasins de l'armée russe. Ceux de Poneveje (*ou Ponièwiej*) seuls furent préservés, le détachement qui les gardait fut surpris et fait prisonnier. Les divisions prussiennes prenaient possession de la Courlande et entraient dans Mittau abandonné par les russes, à la mi-juillet.[3]

Napoléon, de Wilna le 9 juillet : « L'ennemi paraît se concentrer à Dinaburg. Le prince d'Ecmül (*Davout*) est arrivé à Minsk. L'Empereur est dans l'intention de marcher sur Moscou et Saint-Pétersbourg, et, par là, obliger l'armée qui est à Dinaburg de remonter et d'affranchir toute la Courlande et la Livonie. Portez-vous sur Jacobstatd et Fredrischstadt, et menacez d'y passer la Dwina ; ce mouvement aura l'avantage d'obliger l'armée russe, qui est à Dinaburg, à faire des détachements pour couvrir les deux points de passage ».[3]

P

Le général Essen, gouverneur de Riga, avait envoyé le général Lewis et 6 000 hommes, prendre position à Eckau, sur la route de Bauske (*à l'est de Mittau*). Le général Grawert l'y attaqua vivement le 19 juillet et le contraignit à se retirer sur Dahlenkirchen. Les avant-postes prussiens avaient l'appui de leur droite sur la Dwina (*un peu au dessus de Dahlenkirchen*), leur gauche à Schlock, sur la route de Mittau à Riga. Ils s'avançaient jusqu'à Olaï.

Macdonald avait fait occuper Bauske par une des trois brigades de la 7ème Division, les deux autres étant à Schœnberg. Après le retrait des Russes devant les Prussiens, le 20 juillet, il s'avança sur la Dwina et établit son quartier général à Jacobstadt le 21 juillet. Il était là à 31 lieues de Riga et 20 de Dinabourg. Immédiatement il fit travailler à la construction de deux ponts sur la Dwina.[4]

Quittant Wilna, le 16 juillet, l'Empereur ordonnait : contenir la garnison de Dinabourg avec une division de 8 à 9 000 hommes. En cas d'évacuation de cette place par l'ennemi, passer la Dwina entre Riga et Dinabourg.[5]

Wittgenstein allait être laissé à ses seules forces. Arrivé au camp de Drissa le 9 juillet, il était clair pour Barclay que Napoléon déborderait le camp par la rive droite de la Dwina et les prendrait à revers. Le 17 il décidait l'évacuation. Le 18 au soir son armée bivouaquait à Polotsk, carrefour de routes. Allait-il se diriger vers Pétersbourg, au nord ? ou aller à l'est à Vitebsk sur la route de Smolensk et Moscou ? Quatre jours plus tard il était, le 23 juillet, à Vitebsk. Sa décision lui avait été dictée par la nécessité de se réunir à la 2ème Armée russe de Bacration, dont Davout faillit couper la retraite. Wittgenstein était isolé sur la basse et la moyenne Dwina.

---

1 -Jean Thiry. "*La Campagne de Russie*", lettre du Major-Général. p 15 et p 21 et 22.

2 -Abel Hugo. "*France Militaire. 1792-1837*". Tome V. p 44 et suite. Delloye éditeur 1838.

3 - Gourgaud. *op. cit.* Lettre au major-général. p 515 et 516.

4 - A. Hugo. *op. cit.* p 44 et 50.

5 - Jean Thiry. *op. cit.* Lettre au Major-Général. p 43.

Macdonald dirigea un régiment sur Dinabourg qui parvint le 25 juillet, sans résistance, devant la tête de pont sur la rive gauche, en face de la place. Dans la nuit du 29 au 30, les Russes abandonnèrent la tête de pont, aussitôt occupée. Dans la journée du 30 les Russes évacuèrent la place où se transporta un détachement.[1]

comportement des unités prussiennes

C'est ce qu'écrit Tarlé, le grand historien russe spécialiste de cette période. Il confirme le propos de Jomini sur la récompense convoitée par les prussiens en Courlande. Le gouverneur de Riga, le général Essen, écrivait au tsar, dans un rapport du 9 juillet :

« J'étais en droit de supposer que seule la contrainte pourrait amener les prussiens à se battre contre la Russie, et qu'ils n'opposeraient qu'une faible résistance à nos troupes ; j'essayai donc de manifester des sentiments amicaux à leur égard, espérant de la sorte renforcer leur sympathie pour nous. Mais je constate lors des attaques de l'ennemi contre les troupes sous mon commandement que les Prussiens opposaient une résistance désespérée et se battaient farouchement ».[2]

1 - A. Hugo. *op. cit.* p 44 et 50.

2 - E. Tarlé. *op. cit.* p 80.

IV - PREMIERS COMBATS

Le Xe Corps va se rapprocher de Riga. Macdonald fit tâter l'ennemi. La cavalerie prussienne traversa à gué la Dwina. Le Maréchal relate : « Une reconnaissance que je fis faire au delà de la Dwina, entre les deux places (*Riga et Dinabourg*) jeta l'alarme sur la droite de cette rivière et détermina les généraux russes à incendier le faubourg de Riga qui eut pu favorises nos approches de la citadelle et à évacuer la tête de pont de Dinabourg que je fis occuper ». Le Maréchal ne donne jamais de détails[1]. On peut situer cette reconnaissance à fin juillet. Ce n'est donc que début août que les Prussiens purent observer Riga de la rive gauche de la Dwina.

C'est le général Hammen qui tenait Dinabourg, avec 12 bataillons. Dès qu'il fut prévenu de l'évacuation de cette place le Maréchal s'y rendit. C'est la brigade du général Ricard qui occupa Dinabourg. On put alors constater que ses fortifications n'avaient guère dépassé le stade des projets : quelques terres remuées, ça et là.[2]

L'équipage de siège venant de Magdebourg et destiné à prendre cette place était inutile. Ordre fut de le faire rétrograder[3]. Pour celui destiné au siège de Riga « il ne fallait pas moins de 40 000 chevaux en relais pour le faire arriver ; il vint parquer à Grafenthal, en attendant les troupes et les moyens nécessaires pour franchir la Dwina et investir Riga ».[3]

Les Prussiens observaient du côté de Riga. Le 7 août les Russes attaquèrent Schlock et s'en emparèrent. Les Prussiens les en délogèrent. Le 22 les Russes attaquèrent sur toute leur ligne, soutenus par des chaloupes canonnières, ils reprirent Schlock, et remontèrent l'Aa. Ce n'est qu'à Volgunt, village à trois lieues de Mittau, qu'ils furent repoussés. Mais ils occupèrent Schlock durant deux jours.

Dès qu'il fut instruit de cette attaque Macdonald envoya la brigade Hunerbein (*deux régiments polonais*) à Fridrichstadt, avec ordre de porter des détachements sur Jacobstadt et Tomsdorf. Il ordonna la construction de deux redoutes sur les bords de l'Aa, à une demie lieue au dessous de Mittau.[4]

Les Prussiens occupent toute la Courlande, et une partie de la Samogitie, ils sont sur la Dwina vers Riga, à Frederichstatdt (*ou Fridrichstadt*) et Jacobstadt. La division Grandjean couvre l'est de la Samogitie avec une tête de pont à Dinabourg en Livonie polonaise.

P

Le Xe Corps couvrait une très vaste ligne : 70 lieues de Riga à Polotsk. Le contingent prussien s'étirait : à Tilsit sur le Niemen, à Memel, sur le Kurische-Haff, à Mittau et en Courlande. Il ne restait pas 10 000 hommes sur la Dwina et en avant de Riga. Napoléon avait prévenu Macdonald : « L'Empereur ne peut point vous donner d'ordre positif mais seulement des instructions générales, parce que l'éloignement est déjà considérable et qu'il va le devenir encore davantage ».[5]

Qu'allait faire Macdonald ? « Je soumis plusieurs plans ; mais, l'Armée s'éloignant davantage sur la route de Moscou, on me laissa dans l'attente et l'indécision » écrit-il[1]. Il ne pouvait garder ses lignes de communication avec Tilsit, occuper l'ensemble de la Courlande et de la Samogitie, se garder de l'armée de Wittgenstein, et entreprendre un siège en règle de Riga, de l'autre côté de la Dwina, avec ses seules forces.

---

1 - Macdonald. *op. cit.* p 180.

2 - Saint-Cyr. *op. cit.* p 56. Macdonald. *op. cit.* p 180.

3 - Macdonald. *op. cit.* p 180, 181.

4 - A. Hugo. *op. cit.* p 45.

5 - Gourgaud. *op. cit.* Wilna. 9 juillet. p 515.

Le maréchal Victor constituait un nouveau corps d'armée aux environs de Danzig et Elbing. Macdonald demanda en vain son renfort.[1] Victor reçut l'ordre de couvrir Smolensk. Berthier écrivait à Macdonald le 27 août : « On ne suppose pas que la communication puisse être menacée par la Dwina. Le siège de Riga va nécessairement fixer l'attention de l'ennemi sur la basse Dwina. Saint-Cyr parait plus que suffisant pour tenir l'ennemi en respect ».[2]

Wittgenstein avait porté ses efforts sur la moyenne Dwina, sur Polotsk, tenu par les Bavarois de Gouvion-Saint-Cyr (*VI^e Corps*) et le II^e Corps d'Oudinot. Mais il fut repoussé, après deux jours de combat. Oudinot, blessé le 17 août, laissa le commandement des deux corps à Saint-Cyr qui, victorieux le lendemain, y gagna son bâton de Maréchal d'Empire. A la mi-août Wittgenstein - outre la forte garnison de Riga - disposait de 50 bataillons, 36 escadrons, 12 pièces d'artillerie et plus de 30 000 hommes.[3]

P

Après la terrible et sanglante bataille de Borodino (*la Moskowa*), en route vers Moscou, Napoléon transmettait ses ordres au nouveau maréchal : « Il faudrait vous concerter avec le duc de Tarente (*Macdonald*), et alors vous pourriez attaquer Wittgenstein et le culbuter en tournant »[4]. Saint-Cyr répercutait sur Macdonald dans une longue lettre, de Polostk, le 19 septembre : « Il serait nécessaire qu'un détachement du Xème Corps, fort de 10 000 à 12 000 hommes, se portât sur Drissa ; de mon côté j'en réunirais 12 000, et de concert nous attaquerions l'ennemi par son flanc droit ».[5] Macdonald, de Kalmen, lui répondit le 21 : Les 3/4 de son corps sont concentrés face à la tête de pont de Riga, il est très faible sur ce point vis-à-vis de « la garnison de Riga, qui déjà dans son enceinte renferme un nombre de troupes égal à celles qui forment l'investissement sur la rive gauche. Le quatrième quart, environ 6 000 hommes, est répandu de Jacobstadt à Dinabourg. Je devrais en laisser un sixième au moins pour garder le pont de Dinabourg. Ce ne serait qu'avec 5 000 hommes que je pourrais marcher contre le général Wittgenstein. Vous présumiez, sans doute, que j'avais beaucoup plus de monde de disponible ; s'il en était ainsi, je ne serais pas resté si longtemps dans l'inaction sur toute cette ligne de 70 lieues. En rappelant toute ma gauche sur ce point je pourrais alors déboucher avec toutes mes forces, c'est-à-dire 20 000 hommes ; mais ce serait livrer la Courlande, la Samogitie et le Niemen aux incursions de la garnison de Riga. Ce projet n'est ni proposable ni réalisable, attendu la réunion près Bauske des équipages de siège, non attelés, seraient pris ou détruits. Des rapports m'informent qu'une colonne de 8 000 hommes sont en marche pour se rendre à Vouichka, où sont déjà quatre escadrons, dans l'intention de nous chasser de Dinabourg ».[5]

Le Xème Corps n'a sur la Dwina que des effectifs assez réduits. En face, l'ennemi dispose de forces beaucoup plus importantes. Le maréchal peut tenir une ligne de 70 lieues et manœuvrer. Saint-Cyr constate : « En ordonnant le renvoi sur les derrières de l'artillerie destinée au siège de Riga on aurait rendu disponible la majorité du Xème Corps que paralysait la nécessité de garder cet immense matériel ».[6]

Macdonald est doublement immobilisé : par l'observation de la rive gauche de la Dwina face à Riga et à sa tête de pont, et par la garde d'un précieux équipage de siège dont on n'a pas les moyens de se servir.

---

1 - Jean Thiry. *op. cit.* p 156.

2 - Gourgaud. *op. cit.* Berthier à Victor. p 521.

3 - Saint-Cyr. *op. cit.* p 80 et 81.

4 - Saint-Cyr. *op. cit.* p 298, 299 et 301. Mojaïsk. 10 septembre.

5 - Saint-Cyr. *op. cit.* p 301 et 304.

6 - Saint-Cyr. *op. cit.* p 180.

V - OFFENSIVES RUSSES

Le tsar avait rencontré, du 27 au 30 août, à Abo, en Finlande, le prince de Suède (*ex-prince de Ponte-Corvo, maréchal Bernadotte*) : trois jours de francs entretiens. Le tsar avait réuni des troupes qu'il comptait mettre à la disposition de la Suède pour conquérir la Norvège alors possession danoise. Le fin béarnais dit : « Votre général Wittgenstein défend la ligne de la Dwina comme un lion, mais il a besoin de renforts ».[1] 17 000 soldats russes traversèrent le golfe, débarquèrent à Revel (*Tallin*) et par Pernou rejoignirent Riga, aux ordres du général Steingell.

Au 18 septembre les Russes, protégés par les chaloupes canonnières, renouvelèrent l'attaque déjà tentée un mois plus tôt sur la gauche des Prussiens. A l'arrivée de Steingell une action coordonnée entre ce dernier et le général Lewis fut décidée avec pour objectif la destruction de l'équipage de siège destiné à prendre Riga.[2] Les magasins de vivres étaient à Mittau, distante de 9 lieues de Riga. Les parcs de l'artillerie et du génie se trouvaient à Rund@le[3] et Borsmände, village au delà de l'Aa, à trois journées de Riga, et à une demie-lieue l'un de l'autre. Essen destina 18 000 hommes à son attaque : Steingell (*ou Steinheil*) avait 10 000 hommes, la garnison de Riga près de 11 000. York disposait de 16 000 Prussiens, dont la majeure partie en position entre Mittau et Olai.

C'est le 26 septembre que les Russes lancèrent leur attaque. Steingell avec 12 000 hommes marcha sur Eckau, le 28 de Bauske, et s'avança à deux lieues en dessous de la ville, sur la rive droite de l'Aa. Il n'était plus qu'à une demie-lieue du parc de siège, l'Aa était guéable en beaucoup d'endroits. York ne pouvait à la fois conserver Mittau et sauver le parc. Il évacua Mittau et concentra toutes les troupes qui s'étaient retirées devant Steingell et hâta l'arrivée de la brigade polonaise Hunerbein (*3 000 hommes, éloignée de deux jours de marche*). Il se massa à hauteur de Meschten, sur la rive droite de l'Aa et fit construire un pont en face de ce village.

Le 29 septembre, York, après avoir laissé Kleist et 3 000 hommes sur la rive gauche de l'Aa pour couvrir Rundãle, passa l'Aa. Les Russes s'appuyaient à leur gauche sur la rivière, leur droite à cheval sur la route de Bauske à Mittau. York attaqua à 3 heures de l'après midi, l'on combattit jusqu'à la nuit, mais mollement. Steingell recula d'une demie lieue. La seule charge de cavalerie prussienne qui fut exécutée lui enleva deux bataillons, faits prisonniers.

Le 30, au petit matin, Steingell fit passer l'Aa à une partie de ses troupes, et tenta un coup de main sur Rundãle. York l'attaqua aussitôt. Le combat fut court, peu disputé. Steingell repassa l'Aa, se retira sur Eckau sans que York l'inquiéta. Et le premier octobre il fit sa retraite sur Riga. Hunerbein était arrivé le 30, après le second combat, retardé par un détour qu'il avait dû faire pour éviter Bauske.

Pendant ce temps, le 29 septembre Lewis avait occupé Mittau. Il n'y resta qu'un jour. Steingell se retirant il dut, lui aussi, faire sa retraite. Macdonald après avoir laissé une faible garnison à Dinabourg se porta le 30 sur Eckau par Ocniszty. Lorsqu'il fit sa jonction avec York tout était rentré dans l'ordre.[4]

P

La tentative pour s'emparer du parc de siège ayant échoué, Steingell dirigea ses troupes vers Polotsk pour rejoindre Wittgenstein. Macdonald installa son quartier général à Stalgen,

1 - Sir Dunbar Plunket Barton. "*Bernadotte*". p 271-274.

2 - Colonel Boutourlin, aide de camps du tsar. "*Histoire de la Campagne de Russie*". Tome I. p 244. Saint-Cyr. p 31.

3 - Rundãle. Célèbre par son palais et son musée, dont le directeur actuel est notre ami, Imants Lancmanis.

4 - A. Hugo. *op. cit.* p 65 et 66.

village sur la rive droite de l'Aa, entre Mittau et Bauske. Il fit rétrograder Grandjean, avec une brigade, sur Illuks, près de la Dwina, à une journée en deça de Dinabourg.

York s'étendait de la Baltique à Eckau. La brigade polonaise Hunerbein, portée à huit bataillons, une brigade prussienne et six escadrons prussiens, occupaient Eckau et s'étendaient sur la droite jusqu'à Fridrischstadt, près de la Dwina. A Mittau, Stalgen et Anenburg des unités prussiennes occupaient Olaï, Baldon et Neîgut.[1]

Macdonald a raconté : « Un corps de 10 000 Russes, venant de Finlande, tenta d'enlever le parc de siège, qui fut vaillamment défendu par les Prussiens. J'avais, par ordre, mon quartier général dans un château non meublé et sans vitres, non loin de Dinabourg. J'accoures avec quelques troupes ; mais l'affaire était déjà terminée à notre avantage, la saison était trop avancée, cet immense et précieux matériel trop exposé ; on me transmit l'ordre de le renvoyer à Dantzig"·[2]

Les Russes s'étaient bien tirés des combats des 29 et 30 septembre. York s'étant gardé de les inquiéter. Après cette sérieuse affaire il y eut quelques rencontres aux avant-postes. Friderichstadt fut pris par les Russes, début octobre. Repris quelques jours après et enfin réoccupé le 31 par les Russes. Il n'y eut pas d'opérations le restant du mois d'octobre et la première quinzaine de novembre.[1]

Macdonald, dans le courant d'octobre, fit évacuer le parc de siège.

Saint-Cyr a estimé que Grandjean, avec la brigade Ricard, aurait dû suivre les mouvements de Steingell qui, après son échec en Courlande, marchait vers Polotsk. Grâce à ce renfort de Steingell, Wittgenstein, du 17 au 20 octobre, attaqua vigoureusement Saint-Cyr à Polotsk. Les munitions manquèrent. Il fallait, pratiquement, un mois pour en recevoir de Wilna[3]. Saint-Cyr dût se replier sur Kamen par Lepel pour être recueilli, très affaibli, par le IXème Corps de Victor, arrivé en renfort et qui comptait 25 000 hommes, le 30 octobre à Smoliani.

P

Le retrait vers l'est, et vers la Berezina, de Saint-Cyr laissait Macdonald complètement isolé.

8 000 Russes de la garnison de Riga occupaient la rive gauche de la basse Dwina, de Schlock à Fridrichstadt, et avec une concentration à Neigut. La ligne des avant-postes suivait la Mis et l'Aa. Macdonald voulut couper la retraite des Russes qui se trouvaient à droite sur la route de Riga à Bausk. Il se transporta à Eckau. Il plaça à la tête des troupes qu'il y avait concentré le général Bachelu, à la place du général Hunerbein. Celui-ci conserva la tête de sa brigade polonaise. Le général Horn commandait la brigade prussienne. Les deux brigades et les six escadrons prussiens, soit 8 000 hommes, furent réunis le 14 novembre au soir, en avant d'Eckau. Dès avant le jour, le 15, Bachelu attaquait, prenait Baldon, et, refoulant les Russes prit position à Dahlenkirchen. De fausses attaques sur Olaï et Neigut dissimulaient le mouvement du général Massenbach, avec la réserve d'Anenburg sur Fridrichstadt. Le général Lewis fit sa retraite sur Riga, et manqua d'être pris par l'ensemble des mouvements de Macdonald, Hunerbein lui prit un bataillon. Le froid, devenu tout à coup très rigoureux, rendit la glace assez forte pour lui permettre de passer la Dwina, même avec son artillerie. Sans cette circonstance il aurait dû mettre bas les armes. Massenbach le 17 novembre, à 9 heures du soir, s'empara de Fridrichstadt, où il prît un bataillon et un escadron. Le général Lewis dut son salut à une erreur du mouvement exécuté par Hunerbein et sa brigade.[4]

Tout n'était donc pas calme plat en Samogitie. Les dispositions prises par Macdonald étaient parfaites, la malchance fut pour lui au rendez-vous.

---

1 - A. Hugo. *op. cit.* p 65 et 66.

2 - Macdonald. *op. cit.* p 181. Saint-Cyr. *op. cit.* p 126.

3 - Saint-Cyr. *op. cit.* p 186.

4 - A. Hugo. p 93.

P

Pour le Xème Corps, la vie est facile en Courlande qui n'a pas été dévastée. C'est une situation enviable, et enviée par Saint-Cyr : « Le Xème Corps restera continuellement en Courlande, dans la province la plus riche, ou aucune troupe amie ou ennemie n'avait séjourné avant lui. Ce corps put, jusqu'à la fin de la campagne, recevoir ses distributions de vivres et de fourrages, d'autant plus régulièrement qu'il n'a été obligé, pour ainsi dire, à aucun mouvement ».[1]

le général de division, baron Ricard ***le maréchal Macdonald, duc de Tarente***

Quels furent les rapports des habitants de Courlande avec le Xème Corps ? La division de Grandjean est dans la région de Dinabourg, à l'extrémité de la Semigalle. Ce sont les Prussiens qui occupent l'ensemble de la Courlande, Mittau. Les Courlandais eurent-ils un sentiment de libération après le départ des Russes ? Les troupes Prussiennes furent-elles bien accueillies par les Courlandais ? On peut penser que le contact des soldats prussiens avec la population courlandaise se fit sans heurt, facilité par la langue, la culture, la religion.

A l'est de la Semigalle, aux confins de la Livonie polonaise, quels étaient les rapports avec les soldats de la 7ème division de Grandjean, des Polonais, des Bavarois, des Westphaliens ?

Il y a tout lieu de penser que les Courlandais n'eurent pas de heurts avec les Prussiens et que ceux-ci devaient s'employer à ne pas apporter de perturbations et de détériorations dans un pays qui, en cas de victoire de Napoléon, tomberait sous leur coupe, peut-être, et au moins sous leur influence.

1 - Saint-Cyr. p 63 et 64.

VI - FIN DE L'OCCUPATION

Lorsque Napoléon regagna Smolensk, le 9 novembre, Macdonald aurait bien voulu pouvoir porter secours à cette armée qui refluait : « j'eusse offert mes services et le secours de mes troupes intactes, bien nourries et chaudement vêtues. On me laissa stationnaire ».[1]

Les Russes commencèrent à devenir agressifs : « Je commençai à resserrer mes postes, à me concentrer davantage. L'ennemi se mit en marche en divers points pour me harceler ; je prépare un piège dans lequel il donna tête baissée. Je me retournai, je fis vivement attaquer et rompre sa ligne ; il s'enfuit avec une perte considérable. Cette affaire aurait eu de beaucoup plus grands résultats si le général prussien, York, eût exécuté mes ordres réitérés de se porter rapidement de Mittau dans la direction de Riga, sur le derrière des Russes, au moment où je renversais leur ligne ».[2]

L'Empereur avait passé la Berezina. Le Maréchal ne pouvait différer sa retraite, car les Russes pourraient être avant lui à Tilsit. Il concentra la division Grandjean autour de Bausk. York occupait Mittau. Le quartier général était à Stalgen. Macdonald prépara sa retraite.

Le roi Murat était à Wilna le 9 décembre. On se souvint alors qu'il y avait, là-bas, un Xème Corps en Courlande. Le 10 décembre ordre fut donné à Macdonald de se diriger sur Tilsit, avec la recommandation de faire une retraite sans hâte (*on croit rêver !*)[3]. Un major prussien fut chargé de porter cet ordre. De Wilna à Mittau, en ligne directe, un trajet de 30 heures. Le major fila sur Tilsit par la route de Königsberg, puis de Tilsit à Memel. Il arriva à Mittau le 18 décembre. Macdonald était prêt à partir, même sans ordre, « comme j'avais tout préparé, tout prévu d'avance, toutes mes colonnes s'ébranlèrent le lendemain 19 »[2]. A cette date les survivants de la Grande Armée étaient déjà en Vieille Prusse.

Grandjean et la 7ème division ouvraient la marche avec la cavalerie prussienne. York suivait avec son infanterie à une journée. Les Russes ne poursuivirent pas. Le général Palucci se dirigea sur Memel dont il s'empara le 27 décembre. La retraite de Macdonald se faisait sur plusieurs routes qui se rejoignaient deux lieues avant Tilsit. Le 27 avant le jour, l'avant garde trouva le village de Piklupene, joint de rencontre des routes conduisant à Tilsit, occupé par une brigade de Wittgenstein qui se retira. La cavalerie prussienne chargea, et prit deux bataillons. La journée du 27 se passa à concentrer la division Grandjean. Le Maréchal entra à la nuit avec cette division dans Tilsit, abandonnée par les cosaques qui l'occupaient.

Le lendemain, Macdonald reprenait contact avec Murat, mais restait sans nouvelle de York. Il n'en eut pas davantage les 29 et 30 décembre. Le 31, un peu avant le jour, le général Massenbach repassa brusquement le Niemen avec la cavalerie et un régiment d'infanterie prussienne qui marchaient avec Grandjean. Et presque aussi tôt parvenait au Maréchal une lettre d'York l'avertissant que les troupes prussiennes, qu'il commandait, devenaient un corps neutre « les événements à venir, écrivait-il, suite des négociations qui doivent avoir lieu décideront de leur sort futur ».[4]

P

La retraite du Xème Corps avait été exemplaire. « Il fallait forcer de marche et mes troupes n'avaient que quelques heures de repos dans les 24 ; mais, en revanche, elles étaient bien vêtues et ne manquaient pas de vivres par la précaution que j'avais prise, dès le mois de juillet, de faire établir des magasins partout », écrit le maréchal. Il a l'expérience des cam-

1 - Macdonald. p 181.

2 - Macdonald. p 181, 182 et 183.

3 - Saint-Cyr. p 233.

4 - A. Hugo. *op. cit.* p 99 et 100.

Rencontre des généraux York et Diebritsch avant la signature de la convention de neutralité du 30 décembre 1812, dite convention de Tauroggen.

Cette défection, dont le retentissement sera considérable dans toute l'Allemagne et décidera le tsar au principe de la collaboration russo-prussienne, avait été préparée par des pourparlers secrets entamés entre le général prussien et le général Essen, gouverneur de Riga, dès novembre 1812, puis avec son successeur le général marquis Paulucci, et enfin avec Carl von Clausewitz, envoyé du général Diebitsch. Détestant son chef direct le maréchal Macdonald, et les Français, le général York s'était laissé convaincre de faire marcher son corps suffisamment lentement pour être séparé du gros du 10ème corps, puis se laisser encercler de façon à paraître devoir, par nécessité, signer une convention de neutralité. Cette convention, qui ne prévoyait pas le désarmement des Prussiens, conservait ainsi à la Prusse - mais en privait son allié français - 18 000 soldats aguerris, noyau d'une future armée destinée à libérer l'Allemagne.

Le lieutenant-général York (1759-1830).

Commandant la division d'infanterie du corps auxiliaire prussien, il avait remplacé à la fin août 1812 le général Grawert, malade, au commandement en chef de ce corps. Patriote ardent, il déteste les Français et entretient les plus mauvais rapports avec son chef le maréchal Macdonald. Aussi, dès le début novembre, il accepte d'ouvrir des pourparlers secrets avec les Russes qui, sur l'instigation des officiers allemands servant dans leurs rangs, projetaient de séparer le corps français de l'armée française.

A la nouvelle de la ruine de la Grande-Armée, il prend la décision de se placer dans une situation qui lui fournirait le prétexte de conclure une convention dictée par les circonstances. Bien que sans réponse aux demandes d'instructions qu'il avait sollicitées de son roi, tenu au courant, il décide le 30 décembre de signer la convention de Tauroggen neutralisant le corps prussien, mais qui en réalité équivalait à passer aux Russes. Saluée avec enthousiasme par ses soldats, la conduite du général sera désavouée et condamnée par le souverain prussien, toujours indécis et soucieux de détourner les soupçons de Napoléon, tant il craignait de perdre son trône par une action prématurée. Moins de deux mois plus tard, entraîné par la nation toute entière, Frédéric-Guillaume bascula dans l'alliance russe, tandis que York, épaulé par le baron Stein, après avoir été élu sous les acclamations gouverneur de la Vieille Prusse, reprenait le commandement de son corps d'armée à la tête duquel il devait particulièrement s'illustrer pendant la campagne.

Le général-major comte Diebitsch Zabalkanski (1785-1831).

Quartier-maître général de Wittgenstein, prussien de naissance, il poursuivra les négociations secrètes entamées avec le général York, auquel il dépêchera le lieutenant-colonel Clausewitz et le convaincra, sous la réserve de la ratification du roi de Prusse, de souscrire à la convention du 30 décembre 1812, qui, sous prétexte de la neutralisation du corps auxiliaire prussien, préparait en réalité son adjonction à l'armée russe.

pagnes d'hiver : 1794. 1795, en Hollande, et surtout les Grisons en 1800. C'est ce qui l'a « porté à acquérir 30 000 pelisses de mouton des paysans polonais et russes (*sic*) en rendant, en retour, les peaux des moutons consommés par nos troupes. Cette sage précaution les sauva de la faim et du froid, le thermomètre Réaumur descendit jusqu'à 27 et 28 degrés ; je ne perdis que quelques hommes qui s'enivrèrent et périrent, engourdis par le froid dans le sommeil éternel ».[1]

Le Maréchal ramena 4 à 5 000 hommes, armés, équipés des 11 000 de la division Grandjean[2]. Le VIème Corps de Saint-Cyr, constitué de Bavarois, avait 25 105 hommes le 15 juin. Il restait sous les armes 7 814 hommes au 15 septembre. 2 607 au 15 octobre. Le général de Wrède n'avait que quelques centaines d'hommes le 10 décembre pour couvrir Wilna[2]. Le corps exemplaire c'est le Ier, celui de Davout : 69 000 hommes le 24 juin... 1 385 à Thorn, sur la Vistule, le 30 décembre.[3]

Les Prussiens ramenaient plus de 16 000 hommes. Évidemment il n'y avait eu aucune bataille et les combats livrés n'avaient jamais été très meurtriers pour le Xème Corps, mais ceci prouve aussi que des troupes en bonne santé, bien nourries, bien équipées et vêtues pour les grands froids, purent traverser sans dégâts aucun les froids sévères de décembre 1812.

P

Le sous-quartier-maître général de Wittgenstein était le général-major comte Diebitsch Zabalkanski, qui devint le gendre du prince Barclay de Tolly, un Prussien. Il commandait une avant-garde de 1.200 Russes et Cosaques qui avait avec lui deux autres officiers prussiens : le major Carl von Clausewitz (*le célèbre tacticien et critique militaire*) et le comte Friedrich Dohna, gendre du non moins célèbre général Scharnhorst. Le général prussien de l'armée russe se fit conduire auprès du général York von Wartenbourg qui suivait, d'un jour, Macdonald. York était bourru. Mais entre hobereaux prussiens de tradition militaire le dialogue finit par se nouer. Ils se comprirent. Causewitz sut être tout à fait convaincant, et, au moulin de Tauroggen, à quelques lieues en avant de Tilsit, le 30 décembre fut signée une convention qui neutralisait les deux divisions prussiennes et la brigade de cavalerie déjà passée de l'autre côté du Niemen. Tout le contingent prussien avait été peu éprouvé par la campagne de Courlande.[4]

Macdonald apprit cette défection avec sérénité. Il permit même à un officier de liaison prussien de son état-major de rejoindre York avec 30 chevaux. Il put atteindre Königsberg tenu par une division fraîche, celle du général Heudelet, et, avec ce dernier, arriva à Dantzig où il remit ses troupes au général Rapp « ce n'est que par miracle que moi, mon état-major et la 7ème division n'avons pas été détruits : nous étions livrés, nos jambes nous ont sauvé ».[5]

On peut penser que la défection de York ne fut pas aussi soudaine qu'il peut paraître. Des pourparlers avaient été engagés, dès le 24 septembre entre York et le général Essen, gouverneur de Riga, prolongés avec le successeur de ce dernier, le marquis Paolucci, gentilhomme italien conseiller écouté du tsar. York écrivait à son roi : « Le pas que j'ai fait a été fait sans ordre de Votre Majesté : les circonstances et les nécessités les plus impérieuses doivent pourtant le justifier, même si la politique exige que ma personne soit jugée ». Et le 13 janvier 1813, dans une lettre à Bülon : « C'est avec un cœur qui saigne que je déchire les liens de l'obéissance. Le Roi n'est pas libre, l'armée doit lui rendre sa liberté. Je marcherai avec 50 000 hommes contre Berlin et l'Elbe ; sur l'Elbe je dirai au Roi : "Voici, Sire, votre armée et ma vieille tête" ».

---

1 - Macdonald. p 183.

2 - Saint-Cyr. *op. cit.* Pièces justificatives n° 30.

3 - "*Journal du capitaine François*". Tome II. p 840.

4 - Curtis Cate. *op. cit.* p 424. Macdonald. *op. cit.* p 184 à 194. Louis Villat. "*La Révolution et l'Empire*". Tome II p. 244 (Collection "Clio". P.U.F.)

5 - Rapp. "*Mémoires*". (édition 1823). p 254.

L'ordre des valeurs a changé. « La fidélité au souverain ne venait qu'en second lieu ». « La nation est éternelle et immortelle ». C'est la primauté du devoir national. Des idées nouvelles proclamées par le « catéchisme pour soldats allemands » conçu par le secrétaire de Stein. La « conversion » de York est l'œuvre des idées de Stein et des théories subversives mises en pratique par la convention de Tauroggen.[1]

Le 1er mars 1813 la Prusse déclara la guerre à Napoléon. Von York de Wartenbourg reprit avec joie le combat. Bientôt le prince Repnin entrait à Berlin libéré.

Wittgenstein avait fait preuve de beaucoup de talent et d'efficacité, ménageant le contingent prussien mais menant la vie dure à Oudinot d'abord, à Gouvion-Saint-Cyr ensuite, sur sa gauche, en Livonie polonaise, autour de Polotsk. Ainsi, après le décès de Kutuzov (*28 avril 1813*) le tsar désigna comme général en chef de ses armées en Allemagne l'entreprenant et direct Wittgenstein paré, non sans exagération, du titre de « sauveur de Saint-Pétersbourg ».

1 - Constantin de Grunwald. "*Stein. L'ennemi de Napoléon*". p 218 à 222. Philipp Bouhler. "*Napoléon*". p 195.

Conclusion - moralité

La guerre qui s'est déroulée devant Riga, en Courlande, sur la Dwina en Sémigalle, ne ressemble en rien à ce qui s'est passé pendant la campagne de Russie. Sur le tragique chemin parcouru par Napoléon pour atteindre Moscou et en revenir, mais aussi à ce qui s'est passé en Livonie polonaise autour de Polotsk.

L'armée de Macdonald vit bien en Courlande. Elle a des vivres, des fourrages, des moutons pour confectionner des pelisses. La tactique de la terre brûlée, ordonnée par Barclay, n'a pas été appliquée en Courlande. Le baron balte, manifestement, a épargné ce pays où il est né. La campagne de Russie c'est une chose. On détruit, on brûle en Russie. En Courlande, c'est différent, on n'y brûle pas, on n'y détruit pas.

York ménage les Russes. En cas de victoire du tsar, il retrouverait la Russie alliée de la Prusse et il changerait de camp. Pour le moment il collabore, mais après ? Il ne fallait donc pas dévaster la riche Courlande qui redeviendrait province russe. Cependant en cas de victoire de Napoléon, c'est en Courlande que la Prusse toucherait le prix de sa collaboration. Il valait mieux laisser au roi de Prusse une Courlande épargnée, ou presque, par la guerre. York doit ménager la Courlande, la sauvegarder, quoiqu'il arrive. Ça c'est la politique.

Le commandant du Ier Corps de l'armée de Barclay n'est pas russe. Non. C'est un bon Allemand d'origine prussienne, né en 1768. Entré comme sergent dans la garde russe en 1781 il est colonel de hussards en 1798. Un Allemand pouvait-il livrer aux flammes et à la destruction la Courlande, terre balte, terre faisant partie intégrante de la *germanité* ? En cas de victoire du tsar il retrouverait les Prussiens comme alliés. Fallait-il accabler les troupes prussiennes devant Riga, et sur la Dwina jusqu'à Jacobstadt alors qu'on les aurait à ses côtés pour entrer dans Berlin ? Tout naturellement cet Allemand a, nous l'avons vu, des officiers Prussiens dans son état-major.

Les Prussiens ont trouvé en Courlande un pays dont les villes, mais aussi les moindres hameaux, portent des noms allemands, à côté de leur nom lette ou coure. Ils conversent avec des habitants dont toute la classe dirigeante parle et écrit en allemand. Ici tout le monde est imprégné de culture germanique.

Il y a des fraternités qu'on ne peut bafouer. Ici la fraternité issue de la *germanité* a joué à plein.

Cette campagne ne ressemble pas du tout à la campagne de Russie. C'est « La Campagne de Courlande », dont l'histoire est une belle leçon de l'Histoire : au dessus de la politique, dirigée par quelques grands chefs, ici a triomphé la fraternité de peuples issus de la germanité.

La défection d'York déclencha l'action révolutionnaire des patriotes allemands.[1]

1 - G. Lefèbvre. "*Napoléon*". p 520 et 521. Tome XIV de "*Peuples et Civilisations*". P.U.F.

9

UNE PROVINCE RUSSE
FLUX ET REFLUX

I - UNE PROVINCE RUSSE

Les lignes qui vont suivre sont un simple digest de ce que le grand géographe Elisée Reclus a écrit sur la Courlande dans sa monumentale Nouvelle Géographie Universelle, publiée en 1880, Tome V, Chapitre III, Section III, "Provinces Baltiques" (pages 357 à 386 et 915), magnifiques et précieux volumes de la Bibliothèque de Paul Bonifas. Elles donnent une vision de la Courlande des années 1875-1880.

P

Géographie.

Sommet de la Suisse Courlandaise : 134 mètres, le Domesberg (*Nord de la Courlande*).

Un seul fleuve (*séparant Livonie et Courlande*) : la Dvina (*en letton : Daugava*). 500 m^3 par seconde, un bassin de 78 000 m^2 recevant 50 mm de pluie par an. La rivière de la Courlande, l'Aa (*nommée Bolder-Aa dans la partie inférieure qui rejoint la Dvina à son embouchure*).

Population.

Les Provinces Baltes (*Courlande, Livonie et Estonie*) reçoivent souvent le nom de Provinces Allemandes.

Les Allemands sont restés en 1880 ce qu'ils étaient il y a 600 ans : des étrangers. Le pays appartient aux Lettes.

1880, le peuple qui donna son nom à la Livonie a presque cessé d'exister. En 1846, il a été très difficile de recueillir assez de mots et de phrases de quelques vieillards pour rédiger un dictionnaire et une grammaire. Ainsi a été sauvé le dialecte livonien, de source finnoise. Les seuls Lives vivant en groupe national habitaient en 1880, quelques forêts du littoral de la Courlande, dans sa partie péninsulaire, au nord de Popen (*Pope*), la partie la plus reculée. Ils ne représentaient plus que 2 000 individus appelés à se ranger au nombre des Lettes.

Un autre dialecte finnois est parlé à cette époque en Courlande, au sud de Mittau (*Jelgagava*), dans la région de Bauske, par quelques milliers d'individus.

Le même sort a frappé le peuple des Coures (*kors* des Russes, *kuren* des Allemands) qui a donné son nom à la Courlande, au Kurische Haff cette grande lagune du nord de la Prusse. On croit qu'ils étaient d'origine finnoise, déjà lettisés au XII^{e}, comme presque tous les descendants des Lives.

Il existe encore, en 1880, quelques familles entre Goldingen et Hasenpoth (*Aizpute*)[1]. Elles se disent issues des rois coures. Ces rois sont mentionnés dès 1320. C'étaient des paysans libres, dispensés de corvées, d'impôts, de service militaire, ayant le droit de chasse. On pense qu'ils

1 - Hasenpoth était avant l'arrivée des Croisés germaniques une citadelle des Coures. Précision apportée par Jean Grison, l'un des rarissimes français à connaître la Courlande et son histoire.

descendent de chefs coures qui se soumirent volontairement aux Allemands et se firent reconnaître ces privilèges. Ils les perdirent en 1864 seulement. A cette époque, il ne restait guère plus de quatre cents Coures repartis dans sept villages. Ils se mariaient entre eux.

Les Lettes ou Lettons, qui ont déplacé et remplacé les Livoniens finnois, sont des aryens de langage, frères des anciens Borusses, qui peuplaient la Prusse avant d'être massacrés et remplacés par les Allemands à la faveur des croisades. Ils se donnent le nom de Latvis. Leur tribu la plus pure est en Sémigalie (*partie Nord Orientale de la Courlande*). Leur langue s'est développée au XIX^{e} siècle ; parmi les langues aryennes, elle serait l'idiome européen le plus rapproché du sanscrit, et serait à ce dernier ce que l'italien est au latin. La première grammaire lette parut à la fin du XVIII^{e} siècle où cette langue parlée commença à devenir une langue écrite. En 1876, il y avait cinq journaux lettes et 20 000 abonnés. A partir de 1844 on a publié de nombreuses poésies populaires. Partout le culte des chansons, ayant souvent un caractère primitif, avec la conservation des dieux païens : *Perkounas*, le tonnerre ; *Laïmè*, la Fortune ; *Liga*, la Jouissance. Ces chansons, ou daïnas, sont pleines de tendresse, chantent les combats contre les anciens, les Polonais (*les Slaves sont ici l'ennemi*), mais aussi la belle Riga, qui doit sa beauté à l'esclavage des Lettes par l'Allemand.

En 1880 on comptait 460 000 Lettons en Courlande (*contre 410 000 seulement en Livonie, à la population beaucoup plus mélangée*).

L'ensemble des villes des trois Provinces Baltes comptait 30 000 Russes, dont 8 000 dans un seul faubourg de Riga.

Au dessus des populations indigènes qu'ils avaient asservies, se formèrent deux classes presque exclusivement germanique : la noblesse et la bourgeoisie : 77 100 Allemands en Courlande (*12,10 % de la population totale de cette province*). Cette forte minorité compte tout ceux qui jouèrent un rôle dans le pays. Les citadins aisés parlent allemand. Le paysan, l'ouvrier, l'artisan se sert des anciens idiomes. Il existe peu de prolétaires allemands. Ils sont méprisés par tous.

Les juifs, comme partout, ne vivent que dans les villes.

A la période de germanisation a succédé la russification. Introduction du code civil russe en 1835. Obligation d'employer le russe dans la correspondance officielle en 1850 et 1867. Il fallut attendre 1877 pour voir enlever aux corporations allemandes l'administration des municipalités, mais la correspondance des municipalités était encore rédigée en allemand en 1880. Dans les écoles primaires l'enseignement était toujours dans les dialectes indigènes en 1880. Mais l'allemand restait la langue des études secondaires et supérieures.

Le souvenir de l'oppression allemande restait vivace. La mère lettonne menaçait son enfant polisson de la venue du *vahzech*, ce qui signifie de l'Allemand. Ce mot était à la fin du siècle dernier l'injure la plus grossière pour un Letton.

Les *knecthen*, ou valets, forment au début du XIX^{e} siècle les 9/10 ème de la population agricole (*dont 1/10 ème seulement de paysans "libres"*). Ces valets vivent dans une situation lamentable. Beaucoup s'expatrient en Russie, jusqu'en Crimée et au Caucase. « Plus d'un quart des cultivateurs de la Courlande errent de domaine en domaine. Dans aucune partie de l'empire (russe) le paysan n'a une moindre part à la propriété », écrit Reclus.

Répartition. Étendue des propriétés

En 1877, répartition de la propriété foncière :

	Courlande	***Livonie***
Paysans de la Couronne	15,80 %	7,00 %
Paysans de la noblesse	4,30 %	8,20 %
	20,10 %	15,20 %

Nobles	61,90 %	58,60 %
Couronne	15,60 %	6,40 %
Villes et autres	2,40 %	19,80 %

En 1877, l'étendue moyenne des propriétés appartenant à des nobles est de 3 935 hectares en Courlande, et de 3 852 hectares *seulement* en Livonie, province connue pour contenir d'immenses domaines.

Remarque : Les 15,80 % de la propriété foncière sont à la Couronne. Il s'agit là des propriétés provenant du dernier duc de Courlande.

Villes. Ports.

RIGA, capitale de la Livonie. est le troisième port de l'Empire Russe, sur la Dvina, à douze kilomètres de la mer. Les navires les plus gros s'arrêtent au fort de Dünamünde, à l'embouchure du fleuve. Le chenal du port de Riga est fermé l'hiver par une glace épaisse. La débâcle est violente (*à cause du fleuve*). La barre d'entrée n'a que 4m,27 de profondeur. La moitié des échanges se fait avec l'Angleterre.

Population en 1867 : Sur un total de 102 050 habitants, on compte 43 980 Allemands ; 25 772 Russes ; 24 199 Lettes seulement ; 5 254 Juifs ; 872 Esthes. On ne donne pas le nombre des Polonais.

Le port échange en 1844 pour 296 920 400 francs, dont : avec l'Angleterre, 133 927 600 francs, l'Allemagne 50 919 600 francs et la France 24 265 500 francs.

Les mouvements dans le port, en 1874 enregistrent : à l'entrée : 3 306 navires jaugeant 968 094 tonnes et 3 202 navires jaugeant 965 460 tonnes à la sortie.

Riga exporte : chanvre, lin, grains, suif, planches et bois de Riga, donc surtout des munitions navales.

MITTAU, (*Jelgava*) est la capitale de la province de Courlande. L'ancienne cité des ducs est au sud-ouest de Riga, sur l'Aa. Lieu de séjour des familles aristocratiques allemandes. Ville d'écoles et de pensionnats. Ville presque entièrement allemande en 1880.

La modeste rivière, la Windau, traverse Goldingen, laisse Pilten (*Piltene*) sur sa droite, débouche dans la Baltique au petit port de Windau (*Ventspils*), peu fréquenté en raison de sa barre dangereuse. En 1873, il est entré dans le port 324 navires, jaugeant 55 000 tonnes, et le trafic a porté sur 5 625 000 francs.

LIBAU, (*Liepaja*) est le principal port courlandais, sur un étang relié par un canal à la Baltique. Le port est libre de glaces trois semaines avant Riga et six semaines avant Pétersbourg (*Sanktpeterburga*, pour les Lettons). Libau est relié par chemin de fer à Vilno. La barre ne laisse que 3 à 3m 50 de profondeur, ce qui limite le trafic du port.

En 1874, 1 213 navires y sont entrés, jaugeant 182 090 tonnes. Le trafic a porté sur 4 839 200 francs à l'importation et 25 198 600 francs à l'exportation.

En 1877, les pêcheurs recueilleront environ 2 000 kg d'ambre jaune dans les sables des plages au sud de Libau, mais peu au nord.

Chemins de fer.

Riga est relié au port de Windau (*Ventspils*) par une ligne desservant le nord de la Courlande par Tukkum. Une autre ligne relie Libau à Riga par Mittau, avec un embranchement par Chavli, d'un côté sur Vilno, et de l'autre sur Dvinsk (*Daugavpils*).

Superficie. Population.

Habitants au km² :

Courlande, 27 286 km²	637 146 habitants[1]	soit : 23
Livonie, 47 029 km²	1 017 074 habitants	soit : 22

Mittau, en 1867, a	23 100	habitants
Libau, en 1871, a	10 750	-
Jakobstadt, en 1867, a	4 400	-
Bauske, en 1867, a	4 100	-
Goldingen, en 1867, a	4 000	-

Divisions administratives en 1880.

Le siège du Gouverneur de la province de Courlande est à Mittau.

La province est divisée en dix districts :

Mittau (Doblen), Bauske, Tukkum, Talsen, Goldingen, Widau, Hasenpoth, Grobin, Friedrichstadt, Jakostadt (Salburg), Illuxst.

La Livonie, beaucoup plus grande et plus peuplée, n'a que neuf districts.

1 - La population en 1875 permet d'apprécier les chiffres fantaisistes de Mirabeau dans son rapport sur la Courlande.

II - FLUX ET REFLUX

Nous conseillons de lire, de Jean Grison, « La France et l'Angleterre face aux affaires baltes entre 1900 et 1990 » et « Pays Baltes ». [1]

P

Avant 1914.

Les échos des ethnies non russes vivant dans l'Empire Russe au XIX^{e} siècle sont inconnus. On ne connaît qu'un seul peuple russe pour tout l'Empire. Le réveil des nationalités se produit au début du XX^{e} siècle. Création en 1906, à Paris, du Comité de la Russie Libre qui édite de terribles pamphlets sous des signatures comme celles d'Elisée, Charles Seignobos et Bernstein. Un comité patronné par un Lituanien publie en 1912 « Les Annales des Nationalités ». En 1913 se fonde un comité d'exilés lettons. Les barons de Courlande, et leur parti, s'opposent à toute lettonisation. Mais en août 1914 tous les allogènes russifiés des Pays Baltes font leur devoir contre les Germaniques. Ils ont choisi leur camp sans hésitation entre le pangermanisme et le panslavisme. De deux maux...

1914-1919.

En 1915 les Allemands occupent la Courlande et s'arrêtent le long de la Dvina, face notamment à Riga comme les Prussiens en 1812.[2] La Lithuanie et partie de la Biélorussie sont également occupées. Le front va rester ainsi jusqu'en 1917. A l'approche des Allemands les Russes vont évacuer de ces pays des centaines de milliers d'habitants dans des conditions épouvantables, dues à leur imprévoyance et à leur incapacité, sans intention de nuire. Les Allemands prennent possession de pays encore plus dévastés par cette évacuation des Russes que par des combats. Bien sûr, aussitôt ils organisent tout afin de tirer le maximum de produits agricoles. Pour y parvenir ils font venir d'Allemagne des colons pris parmi les hommes non mobilisables. En Courlande, les barons et toute la population germanisée qui les suit, font bon accueil aux troupes du kaiser. Un gouvernement fantoche et provisoire est mis en place par les barons et la puissance occupante. A sa tête, un pasteur : Needra. Les pasteurs courlandais sont allemands ou germanisés depuis des siècles, ils font leurs études en Allemagne. La diète qui est réunie, aux mains des aristocrates courlandais, ne représente pas la Courlande. Dès le début de 1917 les Allemands répandent l'idée d'un royaume de Lithuanie-Courlande.

L'abdication du Tsar (*15 mars1917*) amène quelques soulèvements contre les barons. Ceux-ci voyant crouler l'Empire Russe, qu'ils ont très bien servi, se veulent « allemands, rien que allemands ». Ils créèrent leur propre armée (*Landwehr*) qui combat aux côtés de celle du kaiser. La diète fantoche proclame l'indépendance de la Courlande, la reconstitution du duché, et offre le trône au kaiser (pour qu'il désigne un prince allemand). Les Allemands franchissent la Dvina, occupent le 3 septembre 1917 Riga, malgré une héroïque résistance des tirailleurs lettons, et tout le reste des Pays-Bas. Ils se ruent en Ukraine, jusqu'en Crimée et vers le Caucase. Le 3 mars 1918, le traité de Brest-Litowsk consacre la mainmise germanique sur ces immenses territoires occupés, et même sur la petite Courlande. Dans tous les autres pays « libérés » des Russes par les Allemands se créèrent des conseils nationaux provisoires.

---

1 - Jean Grison. Il s'agit d'une brochure publiée en 1990 par la "*Revue Historique*" (P.U.F.).

"*Pays Baltes*" publié en 1991 dans la série "*Monde*" par les Editions "*Autrement*". Etude dirigée par Yves Plasseraud, avec la collaboration de spécialistes baltes et français. L'ouvrage traite des trois pays baltes : Estonie, Lituanie et Lettonie.

2 - Voir notre petite étude : "*1812. La Campagne de Courlande*", dans le présent ouvrage *(chapitre 30, page 537).*

La défaite allemande a sonné à l'ouest le 11 novembre 1918. Les peuples occupés proclament leur indépendance, attendent l'aide des puissances occidentales pour les débarrasser, à jamais, des Allemands honnis, et des Bolcheviks qui sont à leur porte avec l'Armée Rouge, et au milieu d'eux par les partisans qu'ils soulèvent partout. Alors les Nationalistes se mettent en armes pour combattre de tous côtés. En Lettonie ils doivent chasser les Bolcheviks qui ont mis la main sur Riga et commettent toutes sortes d'exactions. Ils doivent chasser aussi les troupes des russes blancs qui veulent rétablir la Grande Russie dans son intégralité. Qui veulent s'imposer aux Nationalistes avant de s'en prendre aux Rouges. Enfin il va falloir libérer le pays des Allemands non vaincus à l'Est, et toujours en place dans toute la Livonie. C'est la confusion. Il y aura en même temps jusqu'à cinq gouvernements provisoires. Les Nationalistes ayant pour chef Ulmanis.

Les Allemands ne sont guère intimidés par la démonstration des navires anglais et français dans le golfe de Riga et les quelques Salves de leurs canons. Les barons baltes, menés par Lieven, Menteuffel (le propre neveu de Pauline Auschitzky), Noske, soutiennent les visées des Russes blancs. Ils sont maintenant plus russes que les Russes. Rétablir la Grande Russie pour se débarrasser de la Russie des Soviets... Ce qui est l'avis de la France, à commencer par ses dirigeants radicaux et pour finir par l'Action Française et Jacques Bainville. Un climat très défavorable aux Russes blancs règne chez les Baltes allogènes. Ni Blancs, ni Rouges, ils se veulent Baltes !

On redoute un conflit armé en Courlande entre les barons et leurs partisans germaniques et germanisés, soutenus par les troupes allemandes de von der Goltz. Les milices qu'il a formées, les troupes russes blanches de Bermont-Avilov d'une part, et les nationalistes d'Ulmanis d'autre part. Des navires anglais soutiendront ces derniers de leurs canons, devant Libau. De Paris vient l'ordre de bannir les Bolcheviks de Riga, ce qui est fait dans une union un instant réussie. Au milieu de 1919 les rouges sont chassés complètement de Livonie, d'Esthonie et de Lituanie. La Courlande est toujours aux mains des troupes et des milices allemandes.

1919-1920.

La République de Lettonie a été proclamée le 18 novembre 1918. Von der Goltz, avec ses corps francs, se renforce en Courlande en moyens et en soldats venus par trains entiers de Prusse (*une seule ligne de Königsberg à Kovno par Gumbinnen, et de Kovno sur Mittau et Libau*). Avec l'appui des Russes blancs de Bermont-Avilov il va vouloir prendre Riga. Les Lettons les rejetteront. Enfin, les Alliés se décidèrent à imposer l'évacuation de la Courlande aux Allemands, et aussi de la Samogitie. Ils vont mettre deux mois pour le faire, après avoir évacué sur la Prusse tout ce qu'ils ont méthodiquement enlevé aux Courlandais. Les Russes blancs, restés seuls, vont se diluer.

Au Printemps 1920, Lénine fait évacuer Dvinsk sur la Dvina. Alors que se déroule la bataille de Varsovie, Moscou consent à faire la paix avec la Lettonie. Paix signée le 12 août. (*Les Polonais étaient entrés à Kiev fin avril*).

Les Baltes ont chassé seuls les Bolcheviks. Des centaines de milliers d'exilés vont rentrer dans les jeunes républiques. Tout est ruiné.

République lettone

La Lettonie est constituée par la réunion de la Livonie et de la Courlande.

Dès 1920, la réforme agraire lance les paysans devenus propriétaires dans un travail acharné. On exporte bientôt les produits agricoles, ce qui permet la reconstruction du pays. Mais il est très difficile de reconstituer l'industrie qui avant 1914 dépendait du marché russe, tant pour ses approvisionnements que pour ses débouchés. Tout est à reconsidérer. La Lettonie des années 1915-1940 sera plus agricole que celle des tsars au début du XX^{e} siècle.

En 1922 une constitution avait été adoptée et un Président élu par la *Seiema*. L'instabilité politique conduisit Ulmanis à un coup d'état en 1934, qui déboucha sur les pouvoirs accrus du Président. Les Républiques Baltes sont menacées, de suite, par Staline qui ne cache pas sa décision de les réintégrer sous forme de républiques soviétiques dans l'empire URSS. Dès le 25 décembre 1925 il a vainement tenté un coup d'état à Riga. Et à partir de 1935, la peur de l'Allemagne hitlérienne va renforcer l'esprit de solidarité des Baltes. Mars 1939, Hitler occupe le seul port de la Lituanie, Klaipeda, qui redevient Memel.

Les Allemands en Pologne, et les Russes aussi. Hitler a abandonné les Baltes à la convoitise de son allié. Les Russes entrent dans les Pays Baltes, occupent tous les points stratégiques pour aider ces pays, et concourir à leur défense en cas d'agression... Comme plus tard en Afghanistan !

Les Russes.

Le 17 juin 1940 les États Baltes sont Républiques Soviétiques, et ont l'avantage d'être accueillis au sein de l'URSS. Hitler avait demandé de réunir tous les Allemands dans le Reich. Staline a bien voulu. Les descendants des barons et des colons germaniques, des familles germanisées, en grand nombre quittent la Lettonie dès l'automne 1939. A peu près tous ceux qui étaient restés fuient après le 17 juin 1940. Les troupes russes, assez discrètes jusque là, sont partout (*elles présentent des effectifs de 500 000 hommes*) et sèment la terreur (*surtout les cavaliers mongols et tartares*). On évalue entre 130 et 150 000 ceux qui préférèrent partir et aller vivre dans le Reich.

Les baltes goûtent « le paradis des communistes ». Staline ravitaille Hitler, jusqu'en juin 1941. Les Baltes sont mis en coupe réglée. C'est une intensification des exportations agricoles de la Courlande vers l'Allemagne. Mais Staline a décidé le génocide des peuples baltes. Ils seront déportés et exterminés en masse. Au 14 juin 1941, la G.P.U. a mis au point la russification totale des Pays Baltes. Dans la nuit on a embarqué pour les camps lointains de Sibérie, et au plus près sur les confins de l'Oural, 70 000 Baltes, dont 29 500 Lettons, en sus 2 710 ont été tués et 2 082 emprisonnés. C'est vrai : l'entrée en campagne des Allemands, le 22 juin, a sauvé les Lettons de l'extermination.

En se retirant devant les Allemands, les Russes multiplièrent les atrocités et leurs horreurs, en sus, le pillage le plus total. La riche Courlande fut livrée à un sac complet. Entre le 22 juin et le 1er juillet, date de l'entrée des Allemands à Riga, rien que dans cette seule ville, il disparut 12.000 personnes, tuées ou déportées. En gare de Riga, les Allemands vont libérer les malheureux entassés dans deux trains prêts pour la déportation.

Les Allemands.

Oui, les Allemands furent bien accueillis par les Lettons. Tout naturellement nombre d'entre eux s'engagèrent dans des unités lettones, le « Schutzmannschaft », qui en 1943 comptait vingt bataillons. Plusieurs se distinguèrent sur le front de Léningrad et formèrent une légion lettonne. Tous ces soldats luttaient pour abattre l'URSS et rétablir la Lettonie avec un très grand et indéniable patriotisme. Quand les Allemands introduisirent la conscription obliga-

toire, en 1944, les Lettons appelés refusèrent de servir en Allemagne. Ils furent, ou versés dans la Légion Lettonne sur le front de l'Est, ou envoyés en camps de concentration.

Les Lettons s'aperçurent que la Gestapo avait remplacée le G.P.U. Dès 1943 naquit une organisation de résistance. Les unités mises sur pied en 1944 furent démantelées par les Allemands.

Le front nord, tenu par les Allemands à la fin de 1943, était sensiblement le même depuis septembre 1941. Il fallut attendre l'offensive russe d'avril 1944 pour voir le front sur les frontières de l'Estonie puis, après la puissante offensive du 22 juin 1944, contre le groupe des armées allemandes du centre. Ce fut la retraite du front du nord. Vilno était aux Russes depuis le 13 juillet. Kovno, depuis le 31 juillet. A la fin juillet les Russes atteignent Tukkum au nord de la Courlande, occupent Mittau. Le groupe du Nord des armées allemandes est coupé. Ses 750 000 hommes ne peuvent être ravitaillés que par mer. Les Allemands reprennent en août Tukkum et Mittau, mais le 13 octobre, les Russes occupaient Riga. Les Allemands se repliaient dans la poche de Courlande. Les restes de deux armées, 25 divisions, 250 000 hommes sous Schorner, vont s'y enfermer. Par les ports de Libau et Windau, la kriegsmarine a évacué dix autres divisions sur la Poméranie et aussi de très nombreux civils, hommes, femmes, enfants. Ce ne sont pas des pro-allemands, mais ils préfèrent tout risquer que de connaître - à nouveau - le joug des Russes et l'horreur soviétique. On peut estimer à 200 000 personnes cet effroyable exode des Baltes vers la Poméranie.

En vain Guderian essaya de récupérer ces 25 divisions si aguerries. Par contre la kriegsmarine réussit le tour de force d'évacuer la très forte garnison qui tenait l'île d'Œsel et allait succomber sous le nombre des agresseurs russes parvenus sur son sol qui y ont pris pied. Ces Allemands, débarqués à Windau, allèrent renforcer la défense de la poche Courlande. En février 1945, le grand-amiral Dœnitz reconnaissait devant Guderian qu'il avait encore les moyens navals d'évacuer l'armée de Schorner... et l'opposition réitérée de Hitler fut la cause de la détérioration des rapports de ce dernier avec Guderian.

En avril se livrent sur le front des 25 divisions la quatorzième bataille de Courlande. Puis la quinzième. Schorner a été appelé par Hitler à Berlin alors que 3 000 chars russes ont lancé la dernière offensive. C'est le général Hilpert qui commande maintenant, et les Russes perdent ces quatorze et quinzième batailles comme les précédentes. Les Allemands ont été renforcés par de nombreux patriotes baltes qui se battent farouchement, désespérément, tous préférant la mort. La douzième division lettone était avec eux.

Tout combat avait cessé dans Berlin et sur l'Elbe. Mais la poche de Courlande tenait toujours pour arracher le plus possible de personnes au sort horrible que leur avait réservé les Russes. Le 8 mai, la marine allemande rapatriait encore 28 000 personnes embarquées à Libau et Windau. Le chiffre étonnant de 2 204 772 personnes, civils et militaires, est celui de ceux qui furent ramenés par la marine en Allemagne des poches de Courlande et de Prusse.

Après la capitulation de la poche de Courlande on estime que le tiers des forces qui restaient continua la résistance, caché dans les forêts de Courlande.

De ceux qui furent capturés, 14 000 finirent leurs jours dans les camps de Sibérie.

Les Russes

La domination russe avait repris, à Riga et en Livonie dès octobre 1944. Dans toute la Courlande, en mai 1945. Riga était détruite, sans électricité, sans eau. Un pays ruiné par les destructions des combats.

Début 1949, en Sibérie furent déportés 20 000 paysans qui n'appréciaient pas les méthodes russes. Staline voulait l'extermination des Baltes et implanta dans leur pays de nombreux Russes. Toutes les méthodes du stalinisme furent déployées pour russifier et soviétiser la Lettonie. 150 000 Lettons furent ainsi déportés entre 1948 et 1949 (*400 000 lithuaniens à fin*

1948). C'était en bonne part la suite de la collectivisation rurale. La taille moyenne des exploitations agricoles était passée de 16 hectares avant 1945, à 6 000 !

P

Dans les années 1970 des mouvements nationalistes - dont beaucoup d'intellectuels - revendiquent leurs particularismes culturels, l'identité balte. En 1989 c'est « la dérive légale des peuples européens de l'URSS qui débouche sur la sécession ».[1] Des fronts nationaux se forment dans les pays baltes. On brandit le protocole secret annexé au pacte germano-soviétique du 23 août 1939 livrant ces pays à la domination soviétique. Il y a eu « annexion et non destin volontairement partagé »[1]. Les Fronts estoniens et lettons « exigèrent la reconnaissance par Moscou de l'annexion et une autonomie politique et économique totale ».[1] En mars 1990 c'est la proclamation de l'indépendance. C'est David contre Goliath.[2]

Les Baltes ont donné l'exemple. Tous les peuples non russes de l'Empire Soviétique suivent le mouvement[2] et les nationalistes russes réclament pour les Russes une République de Russie.[3]

Septembre 1991 : La Lettonie est admise aux Nations-Unies. Sa souveraineté est reconnue par tous.

P

Quand la page se referme, on ne peut que ressentir une effroyable tristesse, rester sans mot, et prier... Le peuple valeureux de Courlande, de Lettonie a droit à notre profonde admiration. IL EST LIBRE !

Mais il doit soutenir une bataille sans merci - qui sera longue - pour vaincre les difficultés économiques issues du chaos soviétique et retrouver la prospérité économique conforme à son passé et à ses mérites.

1 - Hélène Carrère d'Encausse. "*L'Empire éclaté*". p 362.

2 - Hélène Carrère d'Encausse. "*La Gloire des Nations*". Chap. VIII "*De la souveraineté à l'indépendance*".

3 - Hélène Carrère d'Encausse. "*La Gloire des Nations*". Chap. IX "*La Russie contre l'URSS*".

Appendices

Rdu 6/2/94

NOUVELLES BALTES

38 rue des Treize Saules
95470 ST WITZ

18/01/93 94

Monsieur,

Je fais référence à votre lettre du 29 Novembre dernier et vous prie de m'excuser de ne pas y répondre aussi rapidement que vous l'auriez peut-être souhaité. Le retard est en partie dû à un séjour que j'ai effectué en Estonie au cours du mois de décembre.

Le texte relatif à la République des Aristocrates de Piltën que M. Guy Babonneau a reçu nous a beaucoup intéressé. Il s'agit d'un cas pratiquement unique (à ma connaissance) dans l'histoire de l'Europe. A la limite ce serait même un très bon exemple montrant que le déroulement de l'Histoire n'est pas nécessairement "logique". Une telle histoire mérite d'être mieux connue et nous serions heureux à y contribuer en la publiant dans "Nouvelles Baltes" si cela vous convient.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

gault-Lieu

Maurice gault-Lieu

ANNEXE I

PILTEN - REPUBLIQUE D'ARISTOCRATES

Note Préalable.

Nos ancêtres Auschitzky étaient originaires de la République de Pilten, petit État sous la vague suzeraineté du roi de Pologne, enclavé dans les territoires du duché de Courlande, ce qui attisait les convoitises de ce dernier car de riches terres agricoles s'y trouvaient. Le grand-père de notre aïeul Charles, au XVIII^e^ siècle, était l'amtmann de Popen (village dominé par les puissants barons von Behr, situé à l'ouest du port de Windau).

L'histoire de ce curieux État nous a été révélée par un texte aimablement communiqué par M. Imants Lancmanis, extrait de "Kurland und seine Rittenschaf. Hist. V.D. Kunländchen Rittenschaft. Plaffenhofen/Ilm.

Ce précieux texte a été écrit dans un vieux dialecte, en usage encore en Courlande à la fin du XIX^e^ siècle, mais que les Allemands contemporins ont eu du mal à comprendre. Sa traduction en a été difficile pour le Gœthe Institut de Paris, qui en est venu à bout grâce aux efforts de Mme Lestang, qui a droit à nos remerciements. Une fois traduit ce texte s'est présenté comme très rébarbatif, souvent même obscur.

Je voulais en faire profiter qui s'intéresse à la Courlande - quand j'ai réussi à le comprendre - tellement il est étonnant. Il m'est apparu nécessaire de le réécrire entièrement. Je me suis efforcé de le restituer d'une façon aussi claire que possible mais en suivant paragraphe par paragraphe le texte de l'historien letton pour suivre l'exposé. Je n'ai fait qu'à un seul endroit une remarque personnelle, en l'indiquant bien entendu. Quant aux titres des paragraphes des deux sections, c'est moi qui les ai trouvés et placés de manière à faciliter une lecture ardue.

Les territoires de cette République étant enclavés dans le duché de Courlande attiraient la convoitise de son duc. Par un jeu de bascule étonnant les aristocrates qui gouvernaient réussirent à préserver leur indépendance.

P

On désignait sous le nom de Collégiale de Pilten le territoire séculier de l'évêque de Courlande qui, après la Réforme, se maintint en tant qu'unité nationale. Mais on trouve aussi dans les textes les appellations suivantes : Fondation, District.

Nous retiendrons pour nous les termes soit de Collégiale (*pays à direction collégiale*) soit de République.

D'une superficie de 5 500 km^2 (*un département français de bonne taille*), cet état est composé de trois parties :

- La plus grande, au nord (*paroisses de Pilten, Dondangen et Erwahlen*),
- Puis, au sud, les trois paroisses de Hasenpoth, Neuhausen, Amboten,

- Enfin, en bordure de la mer, mais séparée des trois précédentes, la paroisse de Sackenhausen.

Les territoires qui séparaient ces trois parties étaient constitués par les domaines de l'Ordre des chevaliers teutoniques, tous domaines qui vont, à la sécularisation de l'Ordre, dépendre du duché de Courlande.

La partie nord est très peu peuplée, les paroisses de Pilten et Dondangen forment une vaste région boisée, de faible valeur économique (*mais de là, peut-être, provenaient les merrains exportés à Bordeaux ?*). Ces deux paroisses représentent 40 % de la superficie totale de la République, mais ne comprennent ensemble que treize exploitations agricoles (*il est vrai que là se trouvent d'immenses domaines*). La paroisse d'Erwahlen compte vingt exploitations agricoles.

113 exploitations agricoles dans un pays de 5 500 km^2, si on compte 60 % en forêts, lacs, landes, sols de villes et villages, cela fait une moyenne de 2 000 hectares de culture par exploitation. Une seule famille noble était souvent propriétaire de plusieurs exploitations.

Les trois paroisses autour d'Hasenpoth groupent les terres riches de la Courlande, la population y est dense. Elle comprend quatre-vingt exploitations agricoles.

Pilten n'est guère qu'un village, bien que siège de l'évêque de Courlande, et riche d'un château. 380 habitants en 1800. Hasenpoth est le siège du chapitre de la cathédrale. Là se dresse la cathédrale. Là se réunit la diète, c'est la capitale de la République. 1 000 habitants en 1800.

La population totale de la Collégiale est de 64 000 habitants en 1800.

Biens d'Église et biens de l'Ordre des chevaliers teutoniques

Le premier évêque de Courlande, Engelbert, fut nommé en 1234. Jusque là il n'existait qu'un seul évêque pour tout le territoire correspondant à la Lettonie de ce jour, avec siège à Riga.

Après la défaite des Chevaliers porte-glaive (*qui assuraient très militairement la paix chrétienne en Livonie et Courlande*) et leur fusion avec l'ordre des Chevaliers teutoniques, l'Empire teutonique régna sur la Livonie et la Courlande, comme sur la Prusse et l'Estonie.

C'est en 1253 que fut établie la séparation territoriale des domaines, villes et villages soumis au pouvoir temporel de l'évêque de Courlande (*siégeant à Pilten*), de ceux soumis au pouvoir temporel du chapitre de la cathédrale (*à Hasenpoth*) et de ceux qui relevaient temporellement de l'Ordre :

- A l'évêque les territoires des paroisses de Pilten, Dondangen et Erwahlen,
- Au chapitre, ceux des quatre autres paroisses.

Ces sept paroisses composaient donc les biens de l'église, échappant à la juridiction et au pouvoir temporel des Chevaliers teutoniques. Elles sont soumises au pouvoir direct soit de l'évêque de Pilten, soit du chapitre de la cathédrale d'Hasenpoth.Mais une importante remarque est à faire : seuls les religieux de l'Ordre des chevaliers teutoniques pouvaient exercer des fonctions religieuses dans les sept paroisses. Les risques de dissensions avec l'Ordre étaient, de ce fait, éliminés et l'évêque de Pilten se trouvait dans une grande dépendance vis-à-vis de l'ordre.

Il faut attendre le XV^{e} siècle pour que Popen soit englobée dans les territoires de la Collégiale. Au milieu de ce siècle le pouvoir de l'évêque s'accrut, en effet, dans la partie nord-ouest de la

Courlande, de domaines qui appartenaient au chapitre de Riga. Ils s'étendaient de Tergeln (*près Windau*) jusqu'à la paroisse de Dondangen, et comprenaient Popen.

L'homme moderne est étonné de cette dualité de pouvoir entre un état tout puissant, l'Empire teutonique (*passé à l'histoire comme un modèle d'exercice du pouvoir absolu*) et une faible principauté aux mains d'un évêque et de la collégiale d'un chapitre de Cathédrale. La société du moyen-âge ressemble aux images fantastiques et changeantes d'un kaléidoscope. Rien ne se passe alors comme pourrait le penser le cerveau d'un homme à l'approche de XXI^{e} siècle. Rien n'est aussi difficile à cerner que les contours des pouvoirs politiques au Moyen-Age, tant ils s'enchevêtrent subtilement (*ceci étant une remarque personnelle, et ne figurant pas dans l'étude*).

Pour exercer son pouvoir temporel l'évêque de Courlande s'appuya sur des vassaux auxquels il revint d'assurer les tâches administratives et militaires. Ainsi furent distribuées, à titre de fiefs, des domaines nombreux, importants, à des hommes sûrs, issus de cette noblesse venue d'Allemagne. Ils formèrent la puissante noblesse de la Collégiale. Plus un pouvoir est faible (*c'était le cas ici avec l'évêque de Pilten*) plus la noblesse est puissante. Ces nobles se nommaient Brincken, Galen, von Heyking, Rump ou Sacken. L'évêque déléguait l'exercice du pouvoir exécutif à *son bras séculier*, qui portait le titre de prévôt.

La sécularisation des biens de l'église

Alors que l'Empire teutonique s'écroule la Courlande, et les riches terres de la Collégiale, sont l'objet de toutes les convoitises. En passant à la Réforme, les Chevaliers avaient sécularisé les domaines de l'Ordre teutonique, les avaient partagé entre eux, créé le duché souverain de Courlande, placé leur grand maître sur le trône ducal... Mais quel sort attendait les biens de l'Église, les territoires placés sous le pouvoir temporel de l'évêque ou du chapitre de la Cathédrale ?

Johann von Münchhausen, le dernier évêque de Courlande, songea à ses intérêts personnels. Il vendit les prébendes[1] des territoires des biens d'Église au roi Frédéric II de Danemark. Celui-ci les transmit à son frère Magnus, duc de Holstein, converti au protestantisme. Voila un prince protestant à la tête de biens d'Église ; il portera même un temps le titre d'évêque ! Mais toute la Courlande bascula bientôt dans le protestantisme, et les habitants des sept paroisses constituant les biens d'Église adoptèrent, sur les directives de leur noblesse, la Réforme de Luther.

En 1573 le duc Magnus épousa une nièce d'Ivan IV, le terrible tsar, qui le promut roi de Livonie alors qu'il n'était maître que des sept paroisses. Magnus passa un accord avec la Pologne : Il céderait à cette dernière les sept paroisses contre des territoires dans le Nord de la Livonie.

En Courlande régnait Gotthard Kettler. Pour lui, l'ennemi c'était le Russe, et, en sus, il ne pouvait admettre que les riches terres des biens de l'Église deviennent polonaises. C'était le commencement d'une longue lutte d'influence, émaillée d'interventions armées. Gotthard s'opposa à l'entrée des Polonais à Pilten et dans les sept paroisses.

P

Le duc Magnus reconnut la suzeraineté du Roi de Pologne, mais ne pouvant laisser la libre possession des paroisses à la Pologne il resta seigneur de Pilten, Hasenpoth et autres paroisses. Il n'avait que deux filles et pas de fils. Il choisit pour successeur le fils de Gotthard, le Prince

[1] - Prébendes = revenus attachés à un titre ecclésiastique.

Frédéric de Courlande. Avant sa mort survenue en 1583, il distribua la majeure partie des domaines restés sa propriété, non encore donnés à titre de fiefs.

Diedrich Behr était le dernier prévôt de l'île de Ösel, après en avoir été nommé en 1560 gouverneur pour le roi du Danemark. Magnus lui céda en fiefs Popen et Ugahlen. Son fils était coadjuteur de l'évêque Munchhauszen. Il reçut en fiefs Edwahlen et Schleck. Les Behr se trouvaient dans le Nord, à la tête d'un immense domaine (*35 000 hectares*) avec leur résidence à Popen.[1]

En face de ces nobles puissants, le duc Magnus n'avait conservé comme domaines personnels que 3 000 hectares seulement. En mourant, il laissa donc au duc Frédéric des biens très réduits et un pays aux mains de la noblesse. Le pouvoir des Kettler serait ici bien contesté.

Tout est compliqué à Pilten et Hasenpoth ! La noblesse en 1582, avant la mort de Magnus, redoutait une trop grande mainmise du Danemark sur son pays, la fin de ses privilèges, et elle voulait aussi se libérer de la suzeraineté du roi de Pologne.

Elle entreprit des démarches pour que le duc de Courlande se proclama son suzerain. Cela créerait de nouvelles difficultés au milieu desquelles elle sauvegarderait son indépendance.

Jeu de bascule

Un cycle infernal est ainsi mis en place. Le jeu de bascule a commencé. La toute puissante noblesse de la Collégiale va y exceller. Deux siècles durant et plus, elle va réussir à échapper à la domination de l'un de ses voisins et conserver plus qu'une autonomie : son indépendance.

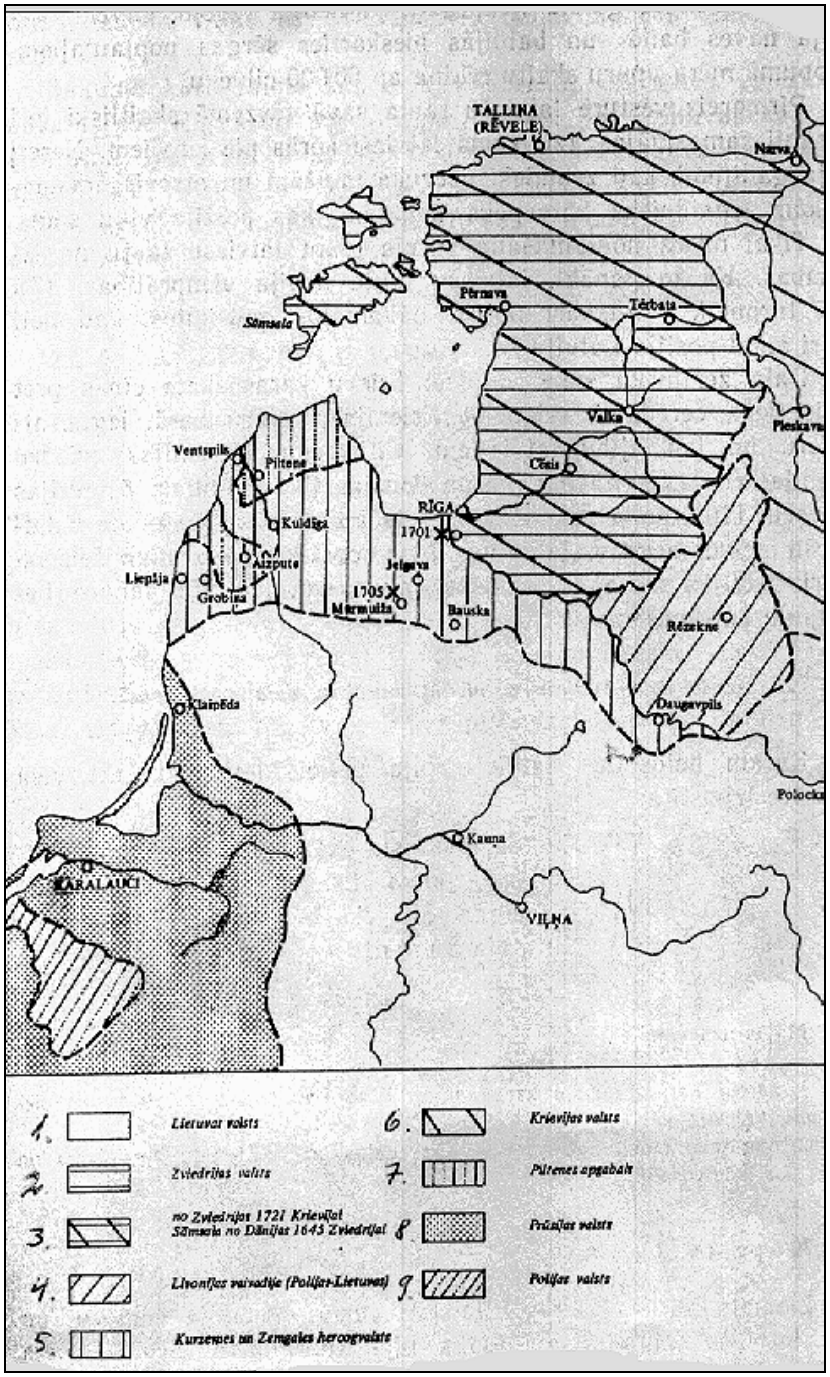
1583. Magnus meurt. La noblesse demande au roi de Danemark de se proclamer suzerain de la Collégiale. Il était, évidemment, meilleur garant du libre exercice de la foi protestante que le roi de Pologne. D'abord dans toute la Baltique il jouissait d'un prestige que ne possédaient pas les Kettler, ces nouveaux princes, ces parvenus. Mis en échec par la puissance montante des Suédois, les Danois ne seraient pas un danger pour la collégiale, tandis que les Kettler, si voisins, n'auraient de cesse que de mettre un terme à son indépendance.

Cela déplut aux Polonais. Ils répliquèrent par les armes, occupèrent militairement Pilten et Hasenpoth. Il y eut des combats. Les habitants de la Collégiale y prirent part, et furent battus.

Quand les Polonais entrèrent en guerre ouverte contre les Russes on vit un Korff, de la noblesse de la Collégiale, combattre dans l'armée russe. Il reçut en récompense le gigantesque domaine de Kreuzburg, en Livonie polonaise : 90 000 hectares ! (*resté dans la famille Korff jusqu'en 1920*).

P

[1] - Ce gigantesque domaine, comme nous l'indiquons dans la « *La destinée des Fort de Saint-Auban* », était géré par Samuel Auschitzky, le grand-père de Charles.
A titre comparatif, le complexe des domaines du Chapitre de la cathédrale couvrait 114.000 hectares. Le premier, Mirbach, en Courlande. Emmerlich avait reçu le fief de Possen, 35 000 hectares.



Archives Nationales de Lettonie. Riga

1- Etat de Lithuanie.
2- Etat de Suède.
3- Jusqu'en 1721 appartint à la Suède ; puis à la Russie.
Jusqu'en 1645 l'île de Sāmsala
appartint au Danemark ; puis à la Suède.
4- Territoire de Livonie (Pologne-Lithuanie)
5- Duché de Courlande et de Sémigalie.
6- Etat de Russie.
7- **République des Aristocrates de Pilten.**
8- Etat de Prusse.
9- Pologne.

Avril 1585 : Polonais et Danois, par le traité de Krönenburg règlent leur différend sur Pilten, grâce à la médiation de l'Électeur de Brandebourg, Georg Friedrich von Brandeburg-Ansbach. Ce n'est pas simple.

L'Electeur avait prêté 30 000 thalers à la Pologne qui ne pouvait les rendre. La Pologne donnait en garantie à son créancier les 3 000 hectares des domaines que le duc Magnus avait conservés dans la Collégiale (*non distribués comme fiefs*) et elle lui reconnaissait la qualité de suzerain de Pilten, à titre temporaire, jusqu'au remboursement de la créance. Remboursement peu probable...

Le traité avait été négocié à la fois pour le Danemark et pour la noblesse de la Collégiale, par Johann Behr-Edwahlen (*fils de Diedrich*). Il garantissait à la noblesse de Pilten des droits remarquables : les fameux privilèges des Aristocrates de Pilten. Von Behr avait habilement tiré du jeu l'épingle de la noblesse. Placé sous la suzeraineté de l'Électeur, la Collégiale relevait du gouverneur de la Prusse, à Königsberg. Johann Behr administrait au nom de l'Électeur, au château de Pilten, dont il était le « staroste » (*capitaine ou gouverneur*).

Ayant reconnu leur dette, les Polonais cherchèrent un moyen de l'éteindre. En 1598 ils abandonnèrent à l'épouse de leur créancier, la margrave Sophie, l'usufruit des biens gagés (*les 3.000 hectares de domaines*). En 1603 la margrave les afferma à Christophe Rappe-Telsen* (*chancelier de Prusse en 1606*) qui exerça les fonctions de gouverneur de Pilten.

Période confuse

Déjà compliquée, la situation devint inextricable.

1609. Le duc Guillaume de Courlande épouse Sophie, fille du duc Albert Frédéric de Prusse. Celle-ci reçut en dot le fief de Grobin (*au sud-ouest d'Hasenpoth*). Le nouvel électeur de Brandeburg, Sigismond de Luxembourg, céda la créance de 30.000 thaler sur la Pologne à Rappe-Telsen, son gouverneur de Pilten.

La Pologne donna son accord au duc Guillaume de Courlande pour qu'il soit reconnu suzerain de Pilten à condition de régler la dette des 30 000 thaler à son nouveau créancier, Rappe-Telsen. Alors la noblesse de Pilten se réunit sous la direction de Magnus Noldé[1]. Elle devait conserver l'indépendance, ce qui excluait la suzeraineté du duc de Courlande. Il apparut que le moyen d'y arriver était de réunir 30 000 thaler et de rembourser Rappe en échange de l'abandon de toute suzeraineté. Ceci en 1611. La Diète réunie à cette occasion établit une nouvelle Constitution, dont on parlera plus loin, et qui consacrait la République des Aristocrates.

Sur ces entrefaites, et avant que s'achève l'année 1611, Rappe avait cédé sa créance au duc Guillaume de Courlande à des conditions avantageuses. Aussi, l'année d'après, l'électeur de Brandebourg, Sigismond de Luxembourg céda-t-il à son beau-frère Guillaume duc de Courlande tous les droits auxquels il pouvait prétendre sur la République de Pilten.

Grave situation : Le duc de Courlande allait-il mettre la main sur la République ?

Mais ce n'était pas si simple...

---

[1] - Noldé. Sous le règne de Louis XIV nous trouvons un baron Noldé, officier du Royal-suédois, régiment au service de la France. Cet aristocrate courlandais était le neveu du baron Howen, premier personnage du duché de Courlande. Il accompagna Mirabeau à Berlin lors de sa mission en 1786-1787 et Mirabeau le dépêcha en Courlande pour s'informer sur place (voir "*Notes pour servir à l'Histoire de la Courlande*", chapitre IV).

- La margrave Sophie, il ne faut pas l'oublier (*elle était toujours en vie*), était usufruitière des 3 000 hectares gagés. Les cession et abandon au duc Guillaume étaient soumis à la condition que ce dernier respect l'usufruit de Sophie.

Le duc ne remplit pas ses devoirs envers l'usufruitière. La noblesse de Pilten opposa une vive résistance au duc Guillaume. Elle continuait son jeu de bascule, toujours opposée à qui voulait la dominer, qu'il fut Polonais, Danois, Prussien ou Courlandais.

- On repartait à zéro. Une commission polonaise, en 1617, arriva à Hasenpoth. Elle reconnut la validité de l'usufruit de la margrave Sophie et plaça la République sous la souveraineté directe du roi de Pologne. En outre, le 9 mai 1617, elle édicta les lois fondamentales de la République, comme on le verra plus loin.

La Collégiale était bien république d'aristocrates, placée sous la souveraineté polonaise.

- 1621 : La margrave Sophie cède son usufruit au capitaine du château de Pilten, Hermann von Maydell de Zirau. Elle ne mourut qu'en 1639. Le nouvel usufruitier transmit son droit sur la tête de son fils Otto. La Pologne donna son accord à ces deux cessions. Jusqu'en 1711 les Maydell vont dominer la République. Ils sont gouverneurs, conseillers, et même président du collège des conseillers. Otto von Maydell épousa la veuve du dernier des barons von Bülow, ce qui le fit devenir maître de l'immense domaine de Dondangen.

Les Aristocrates de Pilten ont bien manœuvré. Une fois de plus ils reconnaissent le droit de souveraineté au roi de Pologne à l'heure où la Baltique passe à la Suède et où la puissance des Russes monte face aux Polonais, leurs irréconciliables ennemis. La Pologne, à son déclin, n'inquiétera guère la collégiale.

Les conflits de la Baltique

Les Suédois ont déclaré la guerre pour enlever à la Pologne Riga et la Livonie. En 1655 ils occupent Pilten. Le 1er juillet 1656 Suède et Courlande signaient le traité de Riga. La Suède reconnaissait l'indépendance du duché de Courlande, mais elle cédait au duc Jacob de Courlande la République de Pilten pour dix ans. Ensuite, le duc Jacob traita avec Otto von Maydell qui pour 30 000 thaler lui céda ses droits sur Pilten.

Était-ce la fin de la République ?

La noblesse de Pilten se soumit au duc Jacob (*le plus capable de la dynastie*), mais elle sut faire reconnaître par lui tous les privilèges qui lui étaient propres, tout en se faisant octroyer par le duc les mêmes droits que la noblesse de Courlande. La Pologne, vaincue, reconnut au duc Jacob la suzeraineté de Pilten, avec même le droit d'y exercer les mêmes droits qu'il avait sur le duché de Courlande, et de la même manière. C'était facile à écrire...

Mais comment le duc courlandais allait-il pouvoir gouverner la république devant le mur hostile de la noblesse ?

Devenu président du Collège des conseillers en 1677, Otto von Maydell mena d'habiles négociations, et une transaction intervint avec le duc suzerain. Une partie de la noblesse ne suivait pas von Maydell et continuait à s'opposer à la réunion, en fait assez théorique, de la République au duché voisin. L'entente ne se fit réellement qu'après la mort du duc Jacob, consacrée le 22 juin 1685 par un traité conclu entre la noblesse de Pilten et le nouveau duc, Frédéric Casimir.

Le traité ne reconnaissait qu'une union à la personne du duc non une annexion ou une fusion avec la Courlande, avec le duché. La suzeraineté revenait au duc lui-même, après lui à ses héritiers. Si la maison ducale régnante (*les Kettler*) venait à s'éteindre, Pilten serait dégagé de tout lien de vassalité.

Une fois de plus, en définitive, la noblesse de Pilten avait sauvé sa république. Tous ses habitants, et pas seulement les nobles, conservaient tous leurs privilèges, leurs libertés et l'administration continuait de rester totalement et exclusivement entre les mains de la noblesse. On était « réuni » à la Courlande... Un peu comme le Canada à la Grande-Bretagne en 1992.[1]

1698. Mort du duc Frédéric Casimir. Son successeur refusa de reconnaître le traité de 1685.

On repart à zéro ?

Là dessus s'embrase la guerre entre Russie et Suède. L'évêque catholique polonais de Livonie, en 1713, émit des prétentions sur la République. Ses territoires n'étaient-ils pas initialement des biens d'Église ? Le pouvoir temporel n'était-il pas exercé par l'évêque catholique de Courlande dont il était le successeur, en quelque sorte ?

La noblesse de Pilten essaya d'abord de trouver une aide auprès du duc Ferdinand de Courlande réfugié à Dantzig. Puis elle se tourna vers le roi de Pologne, souverain catholique, pour faire taire l'évêque, son compatriote et sujet.

Cela aboutit à une diète de la République qui, en 1717, prononça la dissolution de l'union à la personne du duc de Courlande, et le retour à la constitution de 1617. La république redevenait République d'Aristocrates (*... la belle affaire. Elle n'avait pas cessé de l'être !*) sous la souveraineté polonaise (*celle qui gênait si peu*). La République continuait. « Le » suzerain changeait, selon une alternance aussi déroutante que dérisoire.

Jusqu'en 1717, les gouverneurs (*starostes*) furent des Maydell. Cette année là le domaine de Dondangen et les fonctions de gouverneur passèrent à la famille Sacken.

P

Les Russes règnent sur Riga, sur la Livonie. Ils battent les Suédois, même conduits par le grand Charles XII. Alors la noblesse de Pilten comprit que la République tomberait sous le joug russe, sous sa tutelle au moins. Mieux valait manœuvrer pour que cela se produisit le plus tard et le mieux possible.

Au cours des deux premiers siècles d'existence de la République, quatre familles russes seulement furent admises dans la noblesse très fermée et très allemande de Pilten. Les admissions se multiplient les vingt dernières années du XVIII^{e} siècle :

1777 - Feld-maréchal russe comte Rumjanzew.
1779 - Général russe Michel Sohnen.
1783 - von Richter, livonien.

[1] - L'auteur de cette étude n'a pas mis en lumière le mobile qui conduisit la noblesse de Pilten - avec son habileté traditionnelle - à se placer sous la suzeraineté du duc de Courlande.
C'était la guerre entre Suède et Pologne. Le duc était un véritable homme d'Etat et fin diplomate. Il avait réusi un tour de force : sauvegarder la neutralité de son duché et la faire respecter par les deux camps. Au départ, la République paraissait bien compromise dans le camp polonais. Se placer sous la banière du duc Jacob c'était faire échapper la République à un inévitable écrasement consécutif au choc entre Suède et Pologne qui de façon certaine se produirait. En agissant ainsi la noblesse de Pilten sut préserver l'avenir, et, en se donnant l'air de la perdre, conserver tout au contraire son indépendance. Au pire, mieux valait s'unir au duché issu des Teutoniques.

1784 - Le baron Maximilien d'Alopaeus, diplomate russe.
- Le général russe von Elmpt.
- Le conseiller Dörper.
1798 - Le conseiller Königsfels.
1799 - Le banquier berlinois Simpson.

Ces huit admissions furent autant de gestes d'amitié envers les Russes... Mais on peut remarquer aussi que nombre des admis étaient d'origine allemande.

Annexion russe

L'effondrement de la Pologne en 1795 mettait fin, évidemment, à la théorique protection par ce pays de la République d'Aristocrates de Pilten. Seule désormais la Russie pouvait la placer sous sa tutelle, et même l'annexer purement et simplement. Certes la Prusse avait regardé amoureusement les richesses de la collégiale mais, en dépit du génie de Frédéric II, elle venait d'apprendre, à deux reprises, que les armées russes pouvaient entrer dans Berlin, et pour le moment son appétit se rassasiait en digérant la Posnanie.

La Diète de Pilten se réunit donc à Hasenpoth. Et le 17/28[1] mars 1795, elle décida sa soumission à la Russie. Le même jour, la Diète de Courlande, réunie à Mittau, prenait une décision identique. La conduite de Catherine II envers les barons baltes de Livonie et d'Esthonie dut peser lourdement dans les soumissions de la noblesse de Pilten comme de celle de Courlande.

La diète envoya une délégation à Saint-Pétersbourg, dont faisaient partie le conseiller von Korff et le premier écuyer von Heyking. Elle fut reçue par Catherine II en même temps que celle du duché de Courlande. Toutes deux rendirent hommage à la tsarine, se soumirent à la Russie, et prêtèrent serment à la plus grande de tous les tsars.

Le tsar de Russie devenait aussi bien le souverain de la Courlande que celui de Pilten. Sous son sceptre l'union des deux pays allait se réaliser en devenant partie intégrée de l'Empire Russe. Cette confusion des deux territoires avec la Russie eut lieu le 27 novembre 1795.

Cependant Catherine II et après elle son fils et Alexandre Ier laissèrent subsister une apparence folklorique du passé[2]. La Diète continuait à rassembler les représentants de la noblesse, à élire le Collège des conseillers, et celui-ci siégeait à Hasenpoth... bien que l'un et l'autre fussent pratiquement sans pouvoir. La dernière Diète se réunit le 16 avril 1817 et le Collège des conseillers disparut le 10 décembre suivant.

Jusqu'en 1818 les tsars avaient maintenu certains particularismes dans les territoires de l'ancienne République, et surtout ils avaient laissé à leurs habitants leurs privilèges et respecté en particulier ceux de la noblesse. Fidèle à sa politique envers les baltes, Catherine avait annexé en douceur la République des Aristocrates et le duché de Courlande. Elle ménageait les baltes pour les amener à bien servir la Russie. Son petit-fils Alexandre Ier avait continué cette habile politique.

Avec les décrets impériaux de 1818 disparurent particularismes et privilèges et fut réalisée la fusion administrative des anciens territoires de la République et de ceux de l'ancien Duché. L'ensemble forma le gouvernement de Courlande avec un gouverneur à Mittau. L'ancienne République était divisée en deux circonscriptions, Hasenpoth et Windau (*dont dépendait Popen*).

[1] - 2 dates. La première correspond au calendrier grégorien, la deuxième au calendrier orthodoxe.
[2] - En ce qui concerne Alexandre Ier, le charme de la duchesse de Courlande, cette allemande brillante, y fut pour beaucoup.

235 ans d'indépendance

Pendant 235 ans la noblesse assura à ses membres une prospérité stable, enviée, l'opulence souvent, l'aisance toujours. Les familles nobles restèrent en possession durant cette longue période, et au-delà jusqu'en 1920, le plus souvent, de domaines immenses, gigantesques parfois.

La situation économique de villes comme Hasenpoth et Pilten fut bien meilleure avant 1818 qu'après. La circonscription d'Hasenpoth venait en tête de toutes celles du gouvernement général de Mittau pour l'agriculture. Ici sont les terres riches de la province russe de Courlande, les fermes les plus prospères. La circonscription d'Hasenpoth comptait 39 écoles communales. Celle voisine de Grobin (*ville au sud-ouest d'Hasenpoth*) n'en avait que 18, et pourtant elle était plus importante, tant par sa superficie que sa population. les fonds communaux des caisses de la circonscription d'Hasenpoth étaient plus élevés que ceux des caisses de celles de Grobin et Bauske réunies (*Bauske étant la troisième ou quatrième ville de la Courlande*).

histoire de la Constitution

La Collégiale sécularisée à l'époque du duc Magnus fut transformée en un domaine laïque. Les anciennes prébendes épiscopales, les biens d'Église, devinrent propriété personnelle du duc suzerain. Le grand ressort qui fit basculer les princes de cette époque dans la Réforme fut l'appropriation à leur seul profit des immenses biens de l'Église. Cela se passe à Pilten comme ailleurs.

Mais il ne faut pas oublier que l'évêque de Pilten, souverain temporel, s'était attaché les services de vassaux auxquels il avait abandonné, à titre de fiefs féodaux, de nombreuses terres. Celles-ci constituaient l'importante propriété foncière de la noblesse de Pilten, et cette noblesse était d'origine allemande.

1585. Par le Traité de Krönenbourg la Pologne garantissait tous les droits, libertés et privilèges de la noblesse, et en particulier la liberté de la foi protestante et le droit de cité.

1611. La Diète établit une nouvelle constitution qui forme la « Loi et statuts de la circonscription royale de Pilten ». Elle fixait les droits civils des habitants. Les textes avaient été préparés par Karl von Sacken, qui avait obtenu le doctorat en droit à Iéna le 28 octobre 1611. Cette loi et ces statuts reçurent l'approbation du Roi Sigismond III de Pologne.

1617. La commission polonaise ordonne un collège de conseillers qui assurera le gouvernement de la République. Elle confirme la validité et l'application des règles de droit civil établies en 1611 par la diète et les étendit à tous les habitants de la République.

Le 9 mai 1617 était promulgué « l'Ordinatio Regiminis et Judiciarum in Districtu Piltensi Curlandiae et Semigalliae ». C'était la Constitution de la République des Aristocrates, placée sous la dépendance directe du roi de Pologne, mais dépendance qui laissait la plus grande place à l'autogestion de la collégiale par la noblesse, et à l'autonomie du pays.

La vie politique était assurée comme suit :

Le « pays », c'est-à-dire la noblesse autochtone propriétaire des terres, élisait sept conseillers (*un par paroisse*) choisi parmi les nobles, et un notaire qui officiait à leurs côtés. C'était le Collège

des conseillers. Cette élection était soumise à l'approbation du roi de Pologne. Le Collège gérait les affaires du gouvernement au nom du roi de Pologne (*c'était donc un gouvernement collégial comme dans les villes libres allemandes*). En sus, il rendait la justice en qualité de Tribunal de première instance. L'appel devait être porté par le justiciable devant
les tribunaux polonais dits *Relations Gerichte*. Cela marquait bien une certaine dépendance de la République vis-à-vis de la Pologne.

Le château et la place de Pilten étaient gouvernés par un capitaine nommé par le roi, et qui portait le titre de *staroste*. Le collège des conseillers devait convoquer la diète au moins une fois tous les deux ans, et chaque fois qu'il était nécessaire. A cette diète siégeaient les représentants de la noblesse seulement.

Selon le type des affaires certaines décisions étaient soumises à l'approbation du roi de Pologne.

La République disposait d'une caisse publique (*de fonds publics*) dite « Caisse nationale », et d'une petite unité de cavalerie (*à l'effectif de 80 cavaliers*).

Pour l'administration le pays comprenait sept subdivisions : les sept paroisses (*Amboten, Neuhausen, Hasenpoth, Stackenhausen, Pilten, Dondangen et Erwahlen*).

Un consistoire protestant siégeait à Hasenpoth. Et dans cette ville se trouvait aussi un surintendant.

Un point très important de la constitution de Pilten : La liberté de la pratique religieuse était reconnue à tous. Les non-protestants pouvaient accéder à toutes les charges publiques. C'est l'esprit d'ouverture et de tolérance qui est la marque de l'esprit et de la culture balte. La République chercha à protéger en Pologne les membres de sa noblesse qui s'y trouvaient pour leur permettre d'exercer dans ce pays tous leurs droits, en échange de quoi les mêmes droits et libertés seraient reconnus aux Polonais vivant à Pilten. On rappelle ici que les Polonais ne reconnaissaient aucun droit aux « dissidents » (*c'est-à-dire à tous ceux qui n'étaient pas catholiques*). Cela honore la République de Pilten.

Cette constitution de 1617 fut appliquée jusqu'en 1795 (*sauf pendant la courte période de réunion au duché de Courlande*).

1656. Le duc Jacob, duc de Courlande, confirma tous les privilèges de la noblesse de Pilten et lui reconnut les mêmes droits que ceux de la noblesse de Courlande.

1661. Après la Paix d'Oliva un traité fut signé à Grobin le 2 février 1661 pour régler les problèmes entre la Courlande et la République de Pilten. C'était une conséquence de l'annexion (*théorique...*) de cette dernière par le duché.

Le duc devait nommer trois conseillers choisis parmi la noblesse de Pilten, et qui jouiraient des mêmes droits que ceux des hauts conseillers de Courlande.

Le capitaine nommé par le duc pour commander à Pilten rendait des sentences dont on pouvait se pourvoir en appel, la juridiction d'appel étant une cour composée des trois conseillers et du duc. La diète se réunissait sur convocation du duc et ses décisions devaient recevoir son approbation. Les fiefs de la noblesse furent transformés en biens allodiaux[1].

1 - Allodial = qui appartient à un "alleu".
Alleu = En droit féodal, une terre libre de redevances et ne relevant d'aucun seigneur, par opposition au fief.

L'application de cette constitution fut très différente dès avant la mort du duc Jacob. La diète se réunit elle-même, sans convocation du duc, ne soumit pas ses décisions à son approbation, procéda, comme auparavant, à l'élection des conseillers et refusa de reconnaître ceux désignés par le duc. C'est à cette époque, et dans le vent de révolte ouverte à la souveraineté du duc qu'Otto Maydell fut proclamé Président du Collège des conseillers désignés par la Diète, selon l'ancienne constitution.

1717. La Diète prononce la dissolution de l'union de la République au duché et rétablit la constitution de 1617.

P

La lecture de ces pages nous a montré les liens, flous certes, mais qui ont duré, entre la République des Aristocrates de Pilten et la Pologne.

P

Nos aïeux sont des Courlandais, mais fils de cette étrange République d'Aristocrates. Ils ne sont pas sujets du duc de Courlande. Charles Auschitzky, enfant de Popen et d'Hasenpoth, pour échapper à la nationalité russe de son passeport se réclamait donc du suzerain de la République de Pilten et de la Pologne.

§

ANNEXE II

LES COLONIES DU DUC DE COURLANDE[1]

la Gambie

Le duc a conçu un vaste plan d'expansion pour nourrir ses industries. En 1627, un entrepreneur colonial hollandais, Usselinx, était venu tenter la famille du duc. Filleul du roi d'Angleterre, James Ier (*1603-1625*), celui-ci lui aurait donné l'île de Tabago, située entre Trinidad et les Grenades, dans les Antilles, au nord du Venezuela. Pour exploiter son île (*tabac, canne à sucre*) le duc pense importer des esclaves. Pour cela, il monte ce que nous appelons de nos jours une « joint-venture » lui, prince protestant, avec le pape Innocent X (*1644-1655*). Le pape apportera le financement, quatre millions de thaler, le duc fournira 40 vaisseaux et 24 000 hommes. Tout cela en vue d'établir sur la côte d'Afrique un établissement pour la pêche, la récolte des perles et la traite des noirs. Hélas, le pape meurt et son successeur, Alexandre VII (1655-1667) n'a pas la fibre coloniale. Le duc, lui, persévère et envoie vers l'Afrique deux navires, *La Baleine* et *Le Crocodile*. Ils remontent le fleuve Gambie. En 1651, le major Heinrich Vock construit Fort Jacobus sur l'îlot Saint-André acheté au roi de Barra. Un autre fort est construit sur l'île de Banjul, achetée au roi Kombo. Le capitaine Schult est le gouverneur de la colonie. Il commence à nouer des relations commerciales avec les villages de la rivière.

En mars 1652, les Courlandais voient arriver l'escadre du prince Rupert (*neveu du roi Charles Ier exécuté en 1649*). Pour refaire sa fortune, le prince se fait corsaire. A la tête de quatre navires, il se pare du titre d'amiral de la Flotte Royale. Il va courir sus aux navires du Commonwealth, partisans de Cromwell. A l'embouchure de la Gambie, près du premier fort courlandais de l'île Marie (*Banjul*) se trouve le navire *Le Crocodile* du gouverneur-capitaine Schulte, lequel s'offre à piloter le prince et lui indiquer les navires anglais « ennemis » sur la Gambie. Mais le major Vock n'est pas d'accord avec Schulte. Il faut conserver la neutralité car jusqu'à maintenant, ils ont commercé avec les navires du Commonwealth. Schulte se dresse contre Vock et menace de se mettre au service du prince Ruppert. Vock prend conseil avec le pasteur Eberling et temporise. Près de l'îlot se trouvent un navire espagnol et un navire anglais. Lorsque la flottille du prince Rupert paraît, Vock fait tirer le canon. Est-ce pour saluer ? ou pour donner l'alarme aux deux navires ? L'un s'échappe, l'autre est capturé. Le prince poursuit d'autres navires anglais, aidé par les indigènes. Des Anglais sont tués. Le prince tance les noirs coupables d'avoir fait couler le sang des chrétiens ! Le prince remonte la rivière. Jusqu'où, on ne sait pas car la chaleur est intense, mais il ramène la légende des rochers d'or qui se trouveraient à la source de la Gambie.

Robert est le petit-fils de James Ier, parrain du duc Jakob qui a aidé la cause des Stuart. Le prince met Vock au courant de l'or. Le *Crocodile* part le 12 mars 1652. Le duc est tenté par l'or. Il prépare une nouvelle expédition, mais il n'est pas heureux dans le choix des chefs. Le premier, un Hollandais, Jacob du Moulin, auquel on confie trois navires, ne dépasse pas Copenhague. Il y reste 3 mois à dépenser l'argent du duc. Les équipages affamés se révoltent et ramènent les navires à Windau.

Le colonel Philip von Steitz, un Danois, a l'appui de la duchesse Louise-Charlotte. Le duc lui confie quatre navires et le titre de gouverneur de la Gambie. Il ira jusqu'à Hambourg. Là, le

1 - Cet extrait de « *Le Cancer de sable...* », de S. de Bordelius, a été reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur.

gouverneur tirera de fortes sommes sur le crédit du duc, puis disparaît. Les navires retournent à la case départ.

Enfin, on pense à Otto Stiel, un fidèle serviteur du duc. Il connaît déjà la Gambie. Il y arrive au moment où la guerre éclate entre l'Angleterre et les Pays-Bas. Les Courlandais perdent des navires du fait des deux puissances.

Pourtant, en 1657, Cromwell envoie Bradshaw en Courlande assurer le duc de sa protection contre les Hollandais. Un traité est signé. Les navires de Windau ont amené des couples mariés, des soldats et des artisans. De 1640 à 1660, il y eut vingt expéditions vers la Gambie et l'Afrique avec un trentaine de navires, les premiers étant des navires hollandais affrétés en reconnaissance vers le Grain Coast (*Liberia*). Trois cents européens ont été débarqués. A peine le quart était Courlandais. Le reste sont des Danois, Suédois, Allemands, Hollandais et quelques Anglais. Il n'y eut jamais plus de 140 soldats à la fois en Gambie. La garnison de Fort Jakobus était de 60 hommes, celle des forts de Jillifre et de Banjul, une vingtaine. Les soldats sont souvent des artisans, boulangers, menuisiers, savetiers, forgerons. Ils seront aussi agents de commerce.

Les Courlandais sont les premiers à évangéliser les Noirs. Les rois africains sont traités avec respect. Des traités en latin sont rédigés et signés. Des Noirs sont emmenés comme ambassadeurs en Courlande. On aurait aimé connaître leurs impressions de voyage et de séjour pendant l'hiver passé à Mittau. Ont-ils survécu de voir la Baltique gelée ? Des Noirs éduqués, comme Francisco Mario de Magalhaes, dirigent des postes de commerce sur la rivière. De la Courlande arrivent des armes (*mousquets, épées*), des grains (*blé, orge*), du lin, des étoffes, des alcools (*aquavit, bière*), beurre et fromage, lanternes, pioches, marteaux, haches, chaudrons, clous, cloches, bijoux en ambre et verroterie. Que tire-t-on de la Gambie ? de l'ivoire, des peaux (*antilopes, léopards, lions, crocodiles*), de la cire, huile de palme, noix de coca. Le trafic des esclaves sera insignifiant.

Pendant la captivité du duc Jacob, des Hollandais de la Compagnie des Indes Orientales, d'Amsterdam, s'entendent avec l'agent du duc Momber des Pays-Bas pour qu'il fasse remettre les forts aux mains des Hollandais pour la durée de la guerre. En février 1659, Momber écrit à Stiel d'agréer à cet accord. Or l'agent politique du duc à Amsterdam, Adrian Wicquefort, n'a pas connaissance de cet acte et proteste. De toute façon, Stiel refuse de rendre les forts. Les Hollandais menacent de retenir les soldes. La garnison se mutine. Stiel est mis aux fers. Le fort est remis aux Hollandais, la garnison et Stiel sont expédiés aux Pays-Bas.

Un corsaire français, à la solde de la Suède, s'empare de l'île et la revend à un marchand de Groningue. La Chambre de Commerce de Groningue refuse la transaction et avertit Momber. Stiel retourne en Gambie avec une troupe sur un navire de Groningue. Il récupère île et forts. Mais les gens d'Amsterdam arrivent avec trois vaisseaux et bombardent Fort Jakobus, forçant Stiel à se rendre. Renversement imprévu de la situation ! Le roi de Barra, auquel le duc paye un tribut annuel, ne voit pas d'un bon œil les nouveaux arrivants. Lorsque les gens d'Amsterdam débarquent à Juffure pour faire de l'eau (*l'île n'a pas de puits et l'eau de la Gambie est salée jusqu'à 100 km de l'embouchure*) ils sont faits prisonniers par le roi de Barra. Le roi de Kombo se joint à lui, ils exigent la libération de Stiel et de l'île. Les Hollandais, impressionnés, traitent, car les noirs armés s'amassent sur la rive. Le capitaine rembarque ses provisions, encloue les canons du fort, et appareille en promettant de revenir pour prendre Stiel.

Stiel et ses compagnons se remettent au travail après avoir rehissé le drapeau du duc. Les fièvres diminuent la petite troupe d'Européens. Il ne lui reste que cinq Courlandais et deux Courlandaises, sept européens en tout !

En Angleterre, le général Monk ramène le roi Charles II. Le prince Rupert, qui n'a pas oublié sa légendaire montagne d'or en Gambie, crée avec le duc d 'York « Royal Adventures of England in Africa ». L'objet principal de la Compagnie est de pourvoir en esclaves les Antilles et les

colonies américaines. Une expédition est montée, dirigée par le capitaine Holmes (*participant de l'équipée du prince Rupert en Gambie*).

En mars 1661, Holmes débarque à Dog Island qu'il baptiste Charles Island. Deux frégates remontent la Gambie jusqu'à l'île de Fort Jakobus. Les Courlandais ont dix jours pour se rendre.

Stiel fait tirer sur les frégates et prévient le roi de Barra. Holmes, lui, essaie de séduire le roi de Kombo. Le 16 mars, Holmes arrive avec toute sa flottille devant l'île. Le brave Stiel proteste que l'île appartient au duc de Courlande, filleul d'un roi d'Angleterre et loyal supporter des Stuart. Il est forcé de céder. Le pavillon anglais est hissé sur l'île qui devient « James Island » (*du nom de l'héritier du trône*). C'est le premier établissement colonial anglais en Afrique. Stiel et les Courlandais sont ramenés aux Pays-Bas.

Libéré par la Paix d'Oliva (*1660*) signée entre la Suède, la Pologne, le Danemark et le Brandebourg pour la Prusse, laquelle prend ses distances par rapport à la Pologne. Le duc Jakob écrit dès juillet 1661 à Charles II et aux Etats Généraux des Pays-Bas pour qu'ils renoncent à leurs prétentions sur « son » île. Les Pays-Bas sont d'accord, suivant les conventions passées avec Momber. Charles II se fait tirer l'oreille. En 1664, il reconnaîtra le droit aux navires courlandais de commercer en Gambie moyennant une taxe. Pendant 20 ans le duc réclamera justice...

Revenons à Stiel. Il retournera en Gambie pour commercer. A son retour, il fait naufrage au large de l'Irlande. Il a deux jambes gelées. Il parvient à Dantzig où il reçoit quatre rixdaller de la duchesse pour rentrer chez lui... Après, on ne sait plus rien du brave Otto Stiel.

Et l'île de Tobago ?

Les premières expéditions ont lieu sur des navires hollandais affrétés par le duc dans les années 1634 à 1640. Enfin en 1654, la frégate courlandaise de 40 canons *Les Armes de la Duchesse de Courlande* avec le colonel Wilhelm Mollens appareille de Windau pour Tabago. Après avoir fait escale en Gambie, on débarque à Tabago une centaine de Courlandais dans la baie de Courlande qui porte encore ce nom de nos jours. A l'embouchure de la rivière de Courlande, on bâtit un nouveau Fort Jakobus. Le gouverneur, le colonel Mollens, va lancer des expéditions vers le Brésil...

Tabago est une petite île de 62 km de long sur 12 de large, 280 km^2 de superficie. Aperçue par Christophe Colomb en 1498. Elle a été déclarée possession anglaise en 1580. Le roi James Ier (*1603-1625*) la donne à son filleul, le futur duc Jakobus né en 1610. En 1625, des aventuriers, venus de la Barbade, sont massacrés par les Indiens des Caraïbes. Charles Ier (*1625 - décapité en 1649*) concède l'île au comte de Penbroke, mais l'île est inoccupée. Vers 1632, deux cents Hollandais débarquent et fondent la Nouvelle-Walcheren. Ces colons sont en butte aux attaques des Indiens et des Espagnols de Trinidad. En 1634, les frères Lampsins de Flessingue reprennent le projet de coloniser l'île. Ils s'établissent dans le nord de l'île. A qui est-t'-elle ? ... Pour plus de sûreté, Jakobus rachète les droits que le comte de Warwick prétend avoir. Cromwell reconnaît les droits du duc Jakobus.

Les Courlandais bâtiront plusieurs forts et deux villes. Là encore, l'invasion suédoise, la captivité du duc jusqu'à la paix d'Oliva, interrompra les relations avec la mère patrie. Ces relations seront encore plus perturbées par les deux guerres anglo-néerlandaises. Dans le traité de Breda (*1667*), Tabago est oubliée. Mais au traité de Nimegues (*1678*), l'île est attribuée aux Anglais. Entre temps, l'amiral d'Estrées, ayant battu l'amiral hollandais Binks dans la baie de Scarborough (*Tobago*), Louis XIV avait pris sur lui de rendre l'île au duc Jakobus, après avoir été sollicité par

Cornelius Lampsins d'ériger Tobago en baronnie héréditaire sous la suzeraineté du roy de France.

La chronique de l'île n'est qu'une triste suite de débarquements, massacres, soit de fait des pirates ou des corsaires, ou de la part de marines rivales. En 1778, la marine anglaise détruit une flottille de flibustiers américains. En 1783, l'île est française. Georgetown, la première capitale, est abandonnée au profit de Scarborough dans le sud. L'île est anglaise en 1793, mais redevient française à la paix d'Amiens, et restera longtemps une colonie francophone, même sous le pavillon anglais.

En 1813, un voyageur signalait l'existence de 1 200 âmes réformées vivant en paix à Tobago : Hollandais, Courlandais, Huguenots français et quelques Britanniques.

Des 32 navires qui appareillèrent de Windau pour Tobago, seulement 17 y sont parvenus : fortunes de mer, pirates, corsaires, prises de guerre, c'est un lourd tribut ! Le duc réclame aux Français la cession de la Martinique en réparation de la saisie de plusieurs de ses navires. A un moment, les Anglais offrent au duc les îles Saint-Lucas, Saint-Thomas et la Barbade pour rembourser ses dépenses pour la cause des Stuart et pour compenser la perte de la Gambie. Mais les réclamations du duc, obstiné à réclamer « ses droits », et la mauvaise foi de Charles II ne menèrent nulle part.

Les aventures coloniales du duc amusent l'Europe. « Ces îlots sont une entreprise trop petite pour un roi, trop grande pour un duc ». Pourtant un autre prince allemand a été tenté. C'est l'Électeur du Brandebourg (*1683-1720*) qui crée une colonie sur la Côte de l'or en Afrique : « Gross-Friedrichsburg ».

De nos jours, la Gambie est indépendante, 350 000 habitants. Bathurst est devenue Banjul. L'île du Fort James, une curiosité peu fréquentée. Les touristes visitent plutôt Juffure où débute la saga de « Roots » (*« Racines » de Alex Haley*). Tobago et Trinidad forment un état indépendant, 850 000 habitants, 30 % d'origine hindoue.

Les bonnes relations des Courlandais avec les indigènes ont laissé des traces dans la mémoire des peuples. Le gouvernement de Trinidad-Tobago a approuvé la pose d'une plaque commémorative en 1978 sur les ruines du fort Jakobus en baie de Courlande en présence de descendants de la famille Biron.

§

ANNEXE III

PARDON !

A Bordeaux, nous passâmes l'hiver 1941 ou 42 à essayer de nous réchauffer.

On a coutume de dire que les hivers de jadis étaient plus rigoureux que maintenant. Ce n'est pas forcément vrai, mais de nos jours nous avons des radiateurs qui marchent. De plus, l'alimentation de cette fin de guerre n'était pas celle qui vous donne de bonnes calories.

Dans la grande salle à manger de la rue Ferrère, nous venions de terminer une purée recelant plus de topinambours que de pommes de terre, quand soudain la sonnette de la porte d'entrée retentit. C'était un Allemand, certainement le mauvais augure dont on attendait une catastrophe imminente : la réquisition de l'hôtel familial qui était largement inhabité.

Alors mon père descendit ouvrir. Après avoir brutalement évincé l'opportun, il revint, blême. Ce « Sale Boche » n'était pas n'importe qui, il venait de dire, dans un français approximatif, qu'il s'appelait Auschitzky, et qu'il arrivait d'un pays dont mon père n'a pas bien compris le nom[1], mais situé à l'est de l'Allemagne, où il avait laissé femme et enfants.

Ce malheureux, toujours en quête de famille, est allé ensuite sonner rue Duplessy. C'est la secrétaire qui a ouvert… et qui lui a claqué la porte au nez, sans même aviser oncle Guy de cette visite, sachant bien, et elle avait raison, que lui non plus n'aurait pas accueilli dans son salon cet inconnu revêtu de l'uniforme des nazis.

Mais comment pouvait-il en être autrement en cette période où les troupes d'occupation nous infligeaient les pires souffrances physiques et morales.

Si ce cousin était venu en civil, comme nous l'aurions tous serré dans nos bras !

÷

Plus de cinquante ans se sont écoulés. Les Allemands sont aujourd'hui nos amis. La Lettonie est libre et indépendante. Bordeaux et Riga sont jumelées. Et les parents que nous avions laissés là bas, nous voulons les retrouver. Leur tendre la main. Et si cela s'avérait nécessaire, les aider.

Nous avons chargé l'ambassade de Lettonie à Paris d'entamer des recherches. Le Ministère de l'Intérieur a aussi été alerté. Mais jusqu'à présent les démarches se sont avérées vaines. Pire, on dit que la famille serait sans doute éteinte. Certains de ses membres pourraient compter parmi les 35 000 Lettons tués, déportés ou qui prirent le chemin de l'exil en 1940 sur ordre de l'autorité soviétique ; ou les 90 000 Lettons victimes du Troisième Reich ; ou encore parmi les 450 000 Lettons faits prisonniers par l'Armée Rouge et envoyés en Sibérie entre 1944 et 1945. Devant un tel génocide l'émotion jaillit. Qu'ajouter d'autre ? Des larmes si elles viennent.

[1] - *Kurland* ? *Latvia* ? Pour nous cela ne voulait rien dire car à l'époque nous nous imaginions encore être d'ascendance polonaise.

ANNEXE IV

RETROUVAILLES ET JUMELAGES

Il y avait six mois à peine que nous connaissions nos origines que déjà Bordeaux et la Lettonie s'emparaient de notre famille.

Le Président Chaban Delmas, ancien Premier Ministre, Député Maire de Bordeaux, écrivait le 17 décembre 1990 :

"Bordeaux est redevable aux Auschitzky d'une large part de son développement, de son rayonnement et de sa réputation",

Tandis que nous recevions une lettre, datée du 16 janvier 1992, postée du Ministère des Affaires Etrangères de Rhga, sur papier à en-tête de l'Ambassade de Lettonie à Paris, sur laquelle il est stipulé :

"Les contributions de grande valeur que vos ancêtres Courlandais ont apportées au développement de Bordeaux, ont trouvé un écho lointain lorsque le sénateur de Bordeaux, ancien Ministre, Monsieur Jacques Valade, a donné en 1990-1991 son soutien efficace à l'action des représentants de Lettonie, luttant pour l'indépendance de leur pays".

P

La Lettonie et sa capitale Rhga souhaitaient un jumelage avec une province et une grande ville française.

Après réflexions, le Gouvernement fixa son choix sur la Région Aquitaine et Bordeaux. Ceci étant principalement motivé par la présence et l'action de notre famille dans cette province.

P

Le 10 mai 1993, M. Edvins Inkens, Vice-Premier Ministre de Lettonie, M. Andris Teikmanis, Maire de Rhga, M. Rudolfs Stabovs, députer du Conseil Municipal de Rhga, Vice-Maire de Rhga, S.Exc. Mme Aina Nagobads Abols, Ambassadeur de Lettonie en France, M. Guntars Abols, Conseillé du Ministre de la Culture, M. Romans Baumanis, Premier secrétaire d'Ambassade, étaient les hôtes de Bordeaux où ils furent accueillis par M. Jacques Valade, ancien Ministre, Sénateur de la Gironde, Président du Conseil Régional d'Aquitaine, assurant l'intérim du Président Chaban Delmas, à l'époque, assez gravement malade.

Etaient également présents M. Bernard Landouzy, Préfet de Région, MM. Martin et Dmitri Lavroff, adjoints au maire de Bordeaux, les membres du Conseil Régional, du Conseil Général, les représentants de la Chambre de Commerce, de la Chambre des Métiers, etc.

P

PROGRAMME BORDEAUX DU 8 AU 12 MAI 1993

Date	*Heure*	*Evénement*	*Lieu*	*Voiture, heure, lieu*	*Participants*	*Remarques*
09/05	15h55	TGV Paris-Bordeaux	Gare	arrivée 18h53	M.et Mme. Abols	Voiture les amène à l'hôtel Burdigala tél: 16 56 90 16 16
09/05.	18h25	Accueil à Roissy 1de la délégation lettone par Baumanis et Inkens Vol SK567	Paris		Teikmanis, Stalbovs, Dzenite, Dambe, Zants	
	20h55	Vol Paris-Bordeaux IT 5417 à Roissy 2 B	Arrivée à Bordeaux à 21h55		Teikmanis, Stalbovs, Dzenite, Inkens, Baumanis	voiture du Conseil régional
10/05	9h30 10h30	Visite de la ville de Bordeaux	Bordeaux		Teikmanis, Stalbovs, Dzenite, Inkens, M. et Mme. Abols, Baumanis	voiture du Conseil régional
	13h 15h	Déjeuner avec les représentants de la région de Bordeaux et de la Lyonnaise des Eaux Visite à la CUB avec la Lyonnaise des Eaux	Bordeaux		Teikmanis, Stalbovs, Dzenite, Inkens, M. et Mme. Abols, Baumanis	voiture du Conseil régional
	17h	Rencontre avec la Famille Auschitzky	Salon du Conseil Régional		Teikmanis, Stalbovs, Dzenite, Inkens, M. et Mme. Abols, Baumanis	voiture du Conseil régional
	19h00	Bordeaux-Paris vol IT 6482	Aéroport de Bordeaux		Teikmanis, Stalbovs, Dzenite, Inkens, M. et Mme. Abols, Baumanis	voiture du Conseil Régional
	20h05	Arrivée à Paris	Paris Orly Ouest		Teikmanis, Stalbovs, Dzenite, Inkens, M. et Mme. Abols, Baumanis	Voiture Lyonnaise des Eaux
	20h30	Hôtel Ambassador	16 bd. Haussmann		Teikmanis, Stalbovs, Dzenite, Inkens, M. et Mme. Abols, Baumanis	
	21h00	Soirée Lyonnaise des Eaux en connexion avec le groupe de Paris	?		Teikmanis, Stalbovs, Dzenite, Inkens.	
11/05	9h30 10h00	Transfert de la délégation au siège Lyonnaise des Eaux Réunion de travail	Siège de la Lyonnaise des Eaux à Nanterre		Teikmanis, Stalbovs, Mme. Dzenite, Dambe, Zants, M. Baumanis, Mme. Bekere	Voiture Lyonnaise des Eaux
	13h00 15h00	Déjeuner Monod et visite technique Différentes visites techniques	Siège de la société à Nanterre		Teikmanis, Stalbovs Inkens, Mme. Dzenite, Dambe, Zantz, M. Baumanis, Mme. Bekere, M. et Mme. Abols	Voiture Lyonnaise des Eaux
	20h00 20h30	Transfert sur les quais Diner bateau mouche	Seine Pont de l'Alma		Teikmanis, Stalbovs Inkens, Mme. Dzenite, Dambe, Zants, Mme. Bekere, M. Baumanis	
12/05	5h45 7h45	Transfert délégation à Roissy 1 Paris-Riga vol SK1568 via Coppenhague	Aéroport Roissy 1		Teikmanis, Stalbovs , Mme. Dzenite, Dambe, Zants	Inkens

Document émanant de l'Ambassade de Lettonie à Paris

fac-similé du programme des journées bordelaises

François Paucis souhaitant la bienvenue aux descendants de Charles Auschitzky

Nous avons profité de cette manifestation officielle pour inviter à Bordeaux, tous les membres de notre famille.

C'était la première fois que nous nous retrouvions.

La réunion débuta par une messe à Saint Louis. Elle a été suivie d'un déjeuner en commun pris dans un restaurant des Chartrons, quartier cher à notre cœur. Puis la famille s'est retrouvée cours de Verdun chez Christiane Ferrière.

En fin d'après midi, elle était reçue d'une façon très chaleureuse, à l'Hôtel de Région, par les personnalités venues de Lettonie qui ont tenu à nous être présentés.

P

Allocution prononcée par Hubert Auschitzky, le 10 mai 1993, au Conseil Régional d'Aquitaine :

Excellence,
Monsieur le Vice-Premier Ministre,
Monsieur le Ministre,
Messieurs les Maire et Vice-Maire,
Mesdames, Messieurs
et Chers Cousins,

Ce matin en me rasant, je fredonnais une daïna[1], pour moi la plus belle de toutes car elle conte l'histoire des Auschitzky. Cette daïna chante le bonheur familial et le travail bien fait, où les joies font oublier les peines. C'est l'épopée de nos ancêtres depuis l'époque indéterminée où un grand-père Aušickis est venu d'un pays germanique, sans doute de Prusse Orientale, avec les terribles Chevaliers teutoniques, faire souche en Courlande. C'était, peut-on imaginer, au XIII^e^ siècle.

Les années et des siècles obscures s'écoulent. Les Aušickis s'élèvent socialement. Ils sont travailleurs et intelligents... mais ils sont aussi opportunistes. Alors, pour plaire, ils ajoutent une terminaison russe à leur patronyme. Cela se passait au XVIII^e^.

A cette époque, l'un d'eux devint amtmann de Pope, fief des von Behr, l'une des plus puissantes familles des fameux barons baltes. Il n'a pas dû y laisser un trop mauvais souvenir car je viens d'apprendre à l'instant par Monsieur le Député, Vice-Maire de Rhga, qu'une salle de l'école de Pope avait pris, ce matin même, le nom de "Salle Auschitzky" afin de marquer la mémoire de notre lointain ancêtre : n'est-ce pas émouvant ?

Son fils Friedrich, après ses études de théologie en Prusse et en Allemagne, est nommé pasteur d'Aizpute. Il épousera en 1796 la fille d'un pasteur luthérien, Marianne Fort, issue d'une famille huguenote originaire du Dauphiné à qui l'on doit notamment la fondation de l'école Française de Königsberg. Hélas, Friedrich mourut à 39 ans laissant neuf orphelins dont l'aîné, notre grand-père, n'a que 12 ans.

Nous ne connaissons que deux[2] de ses enfants :

- Ludwig-August, devenu à son tour pasteur luthérien en Courlande. Pasteur comme son père, son grand-père et plusieurs de ses oncles et grands-oncles maternels.

- Carl-Ulrich, pour nous Charles, que nos amis de Lettonie célèbrent aujourd'hui.

Nous pensons qu'il s'est réfugié à Bordeaux, au début des années 1820, parce qu'il n'était pas d'accord avec le nouveau régime de son pays. Nous le pensons, nous ne l'affirmons pas.

Il se marie avec une bordelaise, Rose-Eugénie Sourget. C'était en 1829.

Et la Grande Aventure des Auschitzky de Bordeaux commence :

---

[1] - Court poème letton comparable aux haïkus japonais. Les daïnas ont beaucoup impressionné - et intrigué - les milieux littéraires occidentaux lors de leur découverte au XIX^e^ siècle.

[2] - Depuis cette époque, nous avons retrouvé une de leurs soeurs : Pauline. Dans le Tome I, nous lui consacrons le chapitre **12** (page 213).

Pendant un siècle et demi, nous allons les retrouver aux premiers rangs de la vie régionale.

De dos : Odette Fieux et Annie Ferrière. Hubert Auschitzky prononçant son discours ; Edvins Inkens, Vice-Premier ministre de Lettonie ; Romans Baumanis, Premier Secrétaire de l'Ambassade de Lettonie[1], l'interprète ; Andris Teikmanis, Maire de Rhga ; S. Exc. Mme Aina Nagobads Abols, Ambassadeur de Lettonie en France, en Espagne et au Portugal ; Jacques Valade, Ancien Ministre, Sénateur de la Gironde, Président de la Région Aquitaine ; Tita Valade, son épouse, et Karine Bellocq.

Jean-Marie Bourgès ; une journaliste venue spécialement de Rhga pour couvrir... "l'événement" *(à noter, pour la petite histoire, qu'elle ne parlait ni le français, ni l'anglais ou l'allemand. Simplement le russe et le letton. Mais Dieu qu'elle était jolie !)* ; Edvins Inkens ; Rudolfs Stabovs, Député du Conseil Municipal, Vice-Maire de Rhga ; Romans Baumanis ; Andris Teikmanis. De dos, Suzon Boué.

[1] - Il est devenu, quelques mois après cette rencontre bordelaise, le Directeur du Cabinet du Premier Ministre de Lettonie.

De dos Annie Ferrière. Béatrice Déon ; Brigitte de Nombel ; Hubert Auschitzky présentant Tita Valade à Simone de Peyrelongue ; Christiane Ferrière ; Philippe Conqueret ; Marie-France Gilliéron ; Véronique Conqueret ; Claude Henry-Mérillon ; Annette Trabut-Cussac ; Nadia Brugerolle ; Chantal Auschitzky ; Jacqueline Ferrière ; Guy Ferrière ; Madeleine Amiet ; Karine Bellocq.

Un de nos parents[1] fut membre de l'administration municipale de Bordeaux. Il fut adjoint délégué à la division de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts sous l'administration de MM Brochon et de Pelleport. Élu membre du Tribunal de Commerce, il y siégea de 1872 à 1884, puis il entra peu de temps après à la Chambre de Commerce. Nous les retrouvons aussi aux premiers rangs de la finance,[2] fondant une banque et une compagnie d'assurances. Aux premiers rangs des arts, créant la Société Sainte-Cécile,[3] devenue le Conservatoire de Bordeaux ; co-fondateurs de l'Académie de Bordeaux[3] ; menant des travaux importants aux Archives Municipales ;[2] à la tête de la société des Amis des Arts de Bordeaux ;[3] du Cercle des Arts ;[2] rédigeant le catalogue du Musée de Peinture[4] avant d'en devenir conservateur ;[5] assurant la direction de l'Ecole des Beaux-Arts de Bordeaux[4]. Encore dans les premiers rangs des œuvres car ils créèrent notamment le Premier Bureau de Bienfaisance[6] et la crèche de Saint-Louis.[6]

Dans la descendance de Paul Auschitzky, qui fut un éblouissant homme d'affaires sur la côte birmane et qui était aussi là-bas, consul de France et de Belgique, je retrouve un ministre plénipotentiaire,[7] un contrôleur du gouvernement chérifien,[8] un auditeur à la Cour des Comptes,[9] un président du Comité des Assureurs maritimes de Bordeaux[10] et, jusqu'à ces derniers mois, jusqu'au moment où il fut admis à faire valoir ses droits à la retraite, notre ambassadeur de France à Moscou.[11]

Dans la descendance d'Eugénie :

Les Alaux, cette extraordinaire famille d'artistes, qui depuis huit générations dominent en France le monde des arts. Une exposition "La Dynastie des Alaux" leur a été consacrée à Paris en 1991, dans le prestigieux cadre du Grand-Palais.

Paul Bonifas a été l'un des fondateurs du Syndicat des Négociants en Vins et Spiritueux de la Gironde ; conseiller du Commerce Extérieur de la France ; membre du comité directeur de la Foire de Bordeaux ; membre fondateur de l'Office du Maroc.

Sa fille Geneviève unira notre famille aux Ferrière, une longue dynastie de courtiers maritimes. Jean Ferrière a été maire de Bordeaux à la fin du XVIII^{e}.

Son autre fille épousera Antoine Trabut Cussac dont le père était vice-président de la Chambre de commerce de Bordeaux. Il était le petit-fils du célèbre armateur Henri Bordes.

---

[1] - Adrien Sourget.
[2] - Alfred et Léopold Flinoy.
[3] - Adrien Sourget.
[4] - Jean Paul I Alaux.
[5] - Michel Alaux.
[6] - Maurice Auschitzky.
[7] - Robert Mérillon.
[8] - Jean-Marie I Mérillon.
[9] - Pierre Mérillon.
[10] - Max Auschitzky.
[11] - Jean-Marie II Mérillon.

Louis, mon arrière grand-père, était avoué.

Parmi ses six enfants, je rappellerai Daniel Auschitzky, adorable Oncle Pépé, qui, avec sa barbichette poivre et sel, nous a tant fait rire au temps de notre insouciante jeunesse. Homme de Lettres, il était le biographe (et ami) de D'Annunzio et de Sarah Bernhardt. Il était un inconditionnel de Boulanger et c'est grâce à ses interventions que ce fameux général a pu être inhumé religieusement. Ses pièces de théâtre et opérettes seront jouées dans de grands théâtres parisiens. Ses livres ont aussi connu le succès.

Mon grand-père était un remarquable homme d'affaires, et son frère Abel un très brillant avocat.

Leurs descendants réussiront aussi, mais ils sont maintenant trop nombreux pour que je puisse les évoquer tous et en oublier certains ne serait pas courtois.

Les crises du XX^{e} siècle font que trop d'entre eux quitteront Bordeaux. Dans une génération, ou deux, ou trois, l'œuvre si dense des Auschitzky rejoindra dans l'anonymat celle de ces grandes familles qui de génération en génération ont assuré le développement, le rayonnement et la réputation de Bordeaux.

Je ne voudrais pas terminer sans remercier nos nouveaux amis de Lettonie :

Son Excellence Madame Nagobads Abols, son ambassadeur en France, qui est la courtoisie personnifiée, avec laquelle j'entretiens des rapports que je me flatte de qualifier d'amicaux.

Messieurs Inkens, Teikmanis et Stabovs, que j'ai eu l'honneur d'accompagner tout au long de la journée.

Sans oublier mon Ami Imants Lancmanis, conservateur du magnifique palais de Rund@le, qui a tant fait pour retrouver nos véritables racines. François Paucis et moi, nous regrettons son absence, mais nous nous réjouissons à la pensée que nous ferons enfin sa connaissance, début juillet, à l'occasion de notre déplacement en Lettonie.

Excellence, Messieurs, au nom de ma famille, permettez-moi de vous exprimer la fierté et la joie que nous éprouvons de nous retrouver à vos côtés. Et de vous remercier encore : Cette magnifique réunion que vous avez provoquée marquera doublement nos mémoires car c'est aussi la première fois que nous réunissons notre famille depuis qu'elle s'est établie à Bordeaux !

Merci, enfin, Monsieur le Ministre, d'avoir eu la délicatesse de nous accueillir dans ce cadre prestigieux et déjà si chargé d'Histoire.

Nous avons tous deux beaucoup d'amis en commun. Ils m'avaient vanté vos qualités et votre affabilité. Je pourrai leur dire, maintenant que nous nous connaissons, combien je partage leur opinion.

ECHANGES INTERNATIONAUX

Découverte d'une grande famille

Ils ne s'étaient jamais rencontrés. Les 70 descendants français de Karl-Ulrich Auschitzky ont profité d'une journée franco-lettonne pour se découvrir au conseil régional

La famille Auschitzky ne s'était jamais rencontrée. Il a fallu l'occasion d'une journée économique au conseil régional (voir pages générales) où l'on louait l'amitié franco-lettonne par le biais de projet de jumelage Bordeaux-Riga, de convention envisageant une coopération avec Riga en matière d'assainissement pour qu'environ 70 descendants de Karl-Ulrich Auschitzky se découvrent.

Venus de Paris, d'Agen, du Pays Basque et bien sûr de Bordeaux, les Auschitzky ont eu la grande joie de se raconter des souvenirs communs après avoir assisté à une messe à Saint-Louis : c'est en effet dans cette église bordelaise (ou plus précisément dans celle qui l'a précédé au même emplacement) que le 4 janvier 1829 Charles Auschitzky épousait une bordelaise Rose-Eugénie Sourget.

Né à Popen, un petit village letton situé sur la Baltique, Charles Auschitzky, refusant le régime politique de son pays, se réfugia en France en 1820. Il arriva à Bordeaux et pendant un siècle et demi les descendants occupèrent des postes en vue dans la vie régionale : l'école des Beaux-Arts, le tribunal de commerce, la Chambre de Commerce, le conservatoire, l'académie, les archives municipales, la société des Amis des Arts et tant d'autres institutions accueillirent des Auschitzky.

Autour de Jacques et Tita Valade, la grande famille Auschitzky réunie pour la première fois. Au premier rang également, Mme Abols, ambassadeur de Lettonie en France (Photo Jean-François Grousset « Sud Ouest »)

AVEC LES CHEVALIERS TEUTONIQUES

Par sa feramé, ce furent les familles Alaux, une dynastie d'artistes, Ferrière, Trabut-Cussac ou Bonifas qui entrèrent également dans la lignée.

En racontant l'histoire de la famille, Hubert Auschitzky rappela tout ce que la ville de Bordeaux devait à ces hommes entreprenants dont l'ancêtre guerroyait sans doute avec les chevaliers teutoniques dans ces pays lointains et froids.

L'avenir est d'ores et déjà lumineux puisque Bordeaux et Riga, comme l'Aquitaine et la Lettonie se sont promis d'accroître leurs relations, amicales et économiques. Jacques Valade, président du groupe d'amitié France-Pays baltes au sénat, avait voulu cette visite officielle d'une délégation conduite par Mme Abols, ambassadeur de Lettonie en France et constituée du maire de Riga, M. Teikmanis, d'un conseiller du Premier ministre M. Inkens, d'un conseiller auprès de la mairie de Riga M. Stalbobs et de M. Baumanis, de l'ambassade de Lettonie.

Coopération

■ *Toute la journée, délégation lettone, élus aquitains et bordelais ont appris à mieux se connaître. Et à jeter les bases d'une future coopération. La preuve ? : le protocole d'intention pour le développement entre Riga, la Lettonie, Bordeaux et l'Aquitaine signé par MM Andris Teikmanis, maire de Riga, Edvins Inkens, conseiller du Premier ministre, Madame Aina Nagobads Abols, ambassadeur de Lettonie en France, Jacques Valade président du Conseil régional d'Aquitaine et Dmitri Lavroff, adjoint au maire de Bordeaux.*

Au delà du texte officiel, on a senti dans les propos, à la fois amicaux et respectueux, des représentants des deux délégations le réel désir d'aller de l'avant. « Nous avons aujourd'hui beaucoup d'amis » glissa madame l'ambassadeur de Lettonie. « Auparavant, ces amis nous les comptions sur les doigts d'une main ». S'adressant à Jacques Valade : « Vous en faisiez partie ».

A l'heure du déjeuner, le préfet de région, Bernard Landouzy s'en vint rejoindre les participants d'une coopération appelée à devenir de plus en plus efficiente.

E = Les descendants d'Eugénie Bonifas
L = Les descendants de Louis Auschitzky
P = Les descendants de Paul Auschitzky.

de gauche à droite : Jean-Marie Bourgès (E) ; Anne-Marie Ferrière (E) ; Bertrand Auschitzky (L) ; Tita Valade ; Chantal Auschitzky (L) ; Odette Fieux (E) ; Simone de Peyrelongue (E) ; Jacques Valade ; Jean Auschitzky (P) ; Hubert Auschitzky (L) ; Suzon Boué (L) ; Guntars Abols ; Andris Teikmanis ; Aina Nagobads Abols ; Edvins Inkens ; Claude Henry-Mérillon (P) ; Brigitte de Nombel (L) ; Jacqueline Ferrière (E) ; X, journaliste envoyée de Tallin (Estonie) par "The Baltic Independant" pour couvrir les manifestations bordelaises ; Bruno Amiet (E) ; Guy Ferrière (E).

Sud Ouest du 11 mai 1993

Echanges internationaux

DECOUVERTE D'UNE GRANDE FAMILLE

Ils ne s'étaient jamais rencontrés. Les 70 descendants français de Karl-Ulrich Auschitzky ont profité

d'une journée franco-lettonne pour se découvrir au conseil général

La famille Auschitzky ne s'était jamais rencontrée. Il a fallu l'occasion d'une journée économique au conseil régional où l'on louait l'amitié franco-lettonne par le biais de projet de jumelage Bordeaux-Riga, de convention envisageant une coopération avec Riga en matière d'assainissement pour qu'environ 70 descendants de Karl-Ulrich Auschitzky se découvrent.

Venus de Paris, d'Agen, du Pays Basque et bien sûr de Bordeaux, les Auschitzky ont eu la grande joie de se raconter des souvenirs communs après avoir assisté à une messe à Saint-Louis : c'est en effet dans cette église bordelaise (ou plus précisément dans celle qui l'a précédé au même emplacement) que le 4 janvier 1829 Charles Auschitzky épousait une bordelaise Rose-Eugénie Sourget.

Né à Popen, un petit village letton situé sur la Baltique, Charles Auschitzky, refusant le régime politique de son pays, se réfugia en France en 1820. Il arriva à Bordeaux et pendant un siècle et demi les descendants occupèrent des postes en vue dans la vie régionale : l'Ecole des Beaux-Arts, le Tribunal de Commerce, la Chambre de Commerce, le Conservatoire, l'Académie, les Archives Municipales, la Société des Amis des Arts et tant d'autres institutions accueillirent des Auschitzky.

Avec les chevaliers teutoniques

Par sa femme[2] ce furent les familles Alaux, une dynastie d'artistes, Ferrière, Trabut-Cussac ou Bonifas qui entrèrent également dans la lignée.

En racontant l'histoire de la famille, Hubert Auschitzky rappela ce que la ville de Bordeaux devait à ces hommes entreprenants dont l'ancêtre guerroyait sans doute avec les chevaliers teutoniques dans ces pays lointains et froids.

L'avenir est d'ores et déjà lumineux puisque Bordeaux et Riga, comme l'Aquitaine et la Lettonie se sont promis d'accroître leurs relations amicales et économiques. Jacques Valade, président du groupe d'amitié France-Pays baltes au Sénat, avait voulu cette visite officielle d'une délégation conduite par Mme Abols, ambassadeur de Lettonie en France et constituée du maire de Riga, M. Teikmanis, d'un conseiller du Premier ministre, M. Inkens, d'un conseiller auprès de la mairie de Riga, M. Stalbobs, et de M. Baumanis, de l'ambassade de Lettonie.

COOPERATION

Toute la journée, délégation lettone, élus aquitains et bordelais[2] ont appris à mieux se connaître. Et à jeter les bases d'une future coopération. La preuve, : le protocole d'intention pour le développement entre Riga, la Lettonie, Bordeaux et l'Aquitaine signé par MM Andris Teikmanis, maire de Riga, Etdvins Inkens, conseiller du Premier ministre, Madame Aina Nagobads-Abols, ambassadeur de Lettonie en France, Jacques Valade, président du Conseil régional d'Aquitaine et Dmitri Lavroff, adjoint au maire de Bordeaux.

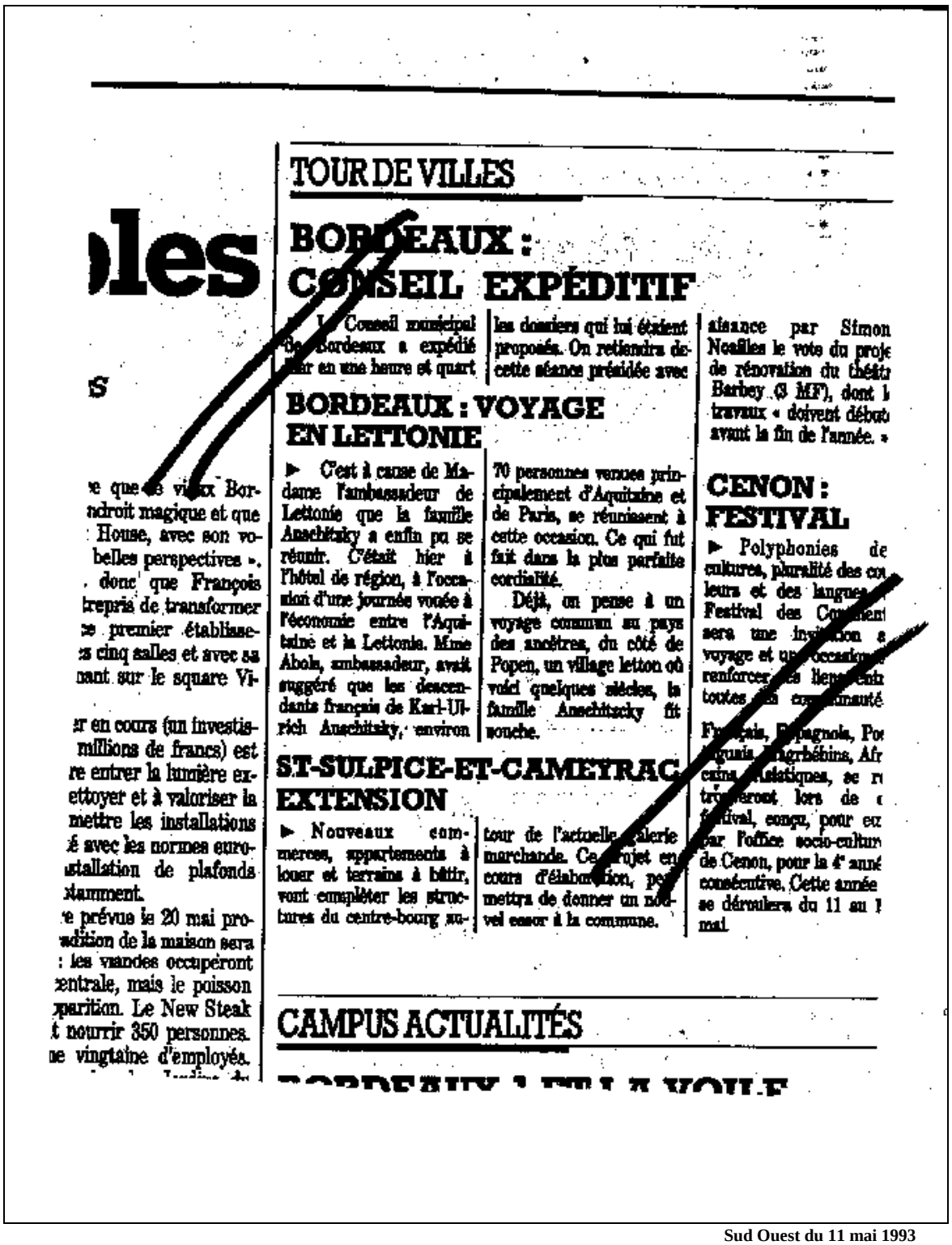
Au delà du texte officiel, on a senti dans les propos, à la fois amicaux et respectueux, des représentants des deux délégations le réel désir d'aller de l'avant. « Nous avons aujourd'hui beaucoup d'amis » glissa madame l'ambassadeur de Lettonie. « Auparavant, ces amis nous les comptions sur les doigts d'une main ». S'adressant à Jacques Valade : « Vous en faisiez partie. »

A l'heure du déjeuner[3], le préfet de région, Bernard Landouzy, s'en vint rejoindre les participants d'une coopération appelée à devenir de plus en plus efficiente.

P

[2] - Erreur, lire : sa fille.

[3] -La famille Auschitzky était représentée, au sein des délégations, par Hubert. Au déjeuner des officiels, Il était placé à la droite de Mme l'ambassadeur de Lettonie en France, elle même étant à la droite du Président Valade.



TOUR DE VILLES

les

S

BORDEAUX : CONSEIL EXPÉDITIF

Conseil municipal de Bordeaux a expédié hier en une heure et quart les dossiers qui lui étaient proposés. On retiendra de cette séance présidée avec

BORDEAUX : VOYAGE EN LETTONIE

► C'est à cause de Madame l'ambassadeur de Lettonie que la famille Anachitzky a enfin pu se réunir. C'était hier à l'hôtel de région, à l'occasion d'une journée vouée à l'économie entre l'Aquitaine et la Lettonie. Mme Abols, ambassadeur, avait suggéré que les descendants français de Karl-Ulrich Anachitzky, environ 70 personnes venues principalement d'Aquitaine et de Paris, se réunissent à cette occasion. Ce qui fut fait dans la plus parfaite cordialité.

Déjà, on pense à un voyage commun au pays des ancêtres, du côté de Popen, un village letton où voici quelques siècles, la famille Anachitzky fit souche.

ST-SULPICE-ET-CAMEYRAC EXTENSION

► Nouveaux commerces, appartements à louer et terrains à bâtir, vont compléter les structures du centre-bourg autour de l'actuelle galerie marchande. Ce projet en cours d'élaboration, permettra de donner un nouvel essor à la commune.

séance par Simon Noailles le vote du projet de rénovation du théâtre Barbey (3 MF), dont les travaux « doivent débuter avant la fin de l'année. »

CENON : FESTIVAL

► Polyphonies de cultures, pluralité des couleurs et des langues... Festival des Continents sera une invitation au voyage et une occasion de renforcer les liens entre toutes les communauté

Français, Espagnols, Portugais, Maghrébins, Africains, Asiatiques, se retrouveront lors de ce festival, conçu, pour eux par l'office socio-culturel de Cenon, pour la 4e année consécutive. Cette année se déroulera du 11 au 1 mai.

CAMPUS ACTUALITÉS

Sud Ouest du 11 mai 1993

LE JUMELAGE EN LETTONIE

Le 2 juillet 1993, Le Gouvernement de Lettonie, recevait en visite officielle une délégation française composée notamment de M. François Léotard, Ministre des Armées (remplaçant M.

Alain Juppé, Ministre des Affaires Etrangères, à Tokyo avec le Président de la République), M. Alain Madelin, Ministre chargé des P.M.E., du Commerce et de l'Artisanat, etc. La Région Aquitaine et la ville de Bordeaux étaient représentées par M. et Mme Jacques Valade ainsi que par M. Naud, Secrétaire Général du Conseil Régional d'Aquitaine. Notre famille, par Hubert et Maïten Auschitzky, et par leur fils Bertrand.

Mais ceci est une autre histoire !

Θ

Présentation du Tome 3

les duchesses de Courlande

Anna von Medem, grande-duchesse de Courlande, fut l'une des figures politiques les plus séduisantes de l'époque napoléonienne. Connue comme « la divine Anna » et « la Vénus de Courlande », elle fut l'intime de toutes les personnes qui comptèrent en Europe centrale et orientale.

Fine politique, elle sut dans le même temps utiliser et tenir à distance le tsar de Russie, auquel elle devait fidélité. Ses robes parisiennes et sa beauté soigneusement entretenue firent beaucoup pour lui gagner Alexandre Ier et tous ceux dont elle avait à solliciter les faveurs politiques. Après être devenue la maîtresse et confidente de Talleyrand, le puissant ministre des Affaires Etrangères de France, elle participa à ses prises de décision, et grâce à ses contacts et à sa séduction, elle l'aida à faire avancer ses ambitions. Elle eut plus d'influence politique qu'aucune autre femme de son temps.

L'aînée des filles d'Anna, Wilhelmine, duchesse de Sagan, partageait le goût de sa mère pour le pouvoir politique. Elle devint la maîtresse - et l'obsession - de Metternich, le grand homme d'Etat autrichien. « Vous comprenez nos problèmes bien mieux qu'aucun de mes ministres », lui écrivait-il.

La fille cadette d'Anna, Dorothée, duchesse de Dino, devint la compagne dévouée de Talleyrand et, selon la rumeur, la mère de son enfant. Lors du moment crucial que fut le Congrès de Vienne, l'influence des sœurs sur Metternich et Talleyrand peut avoir modifié le cours de l'histoire de l'Europe moderne.

Basé sur des archives et des correspondances inédites ou peu exploitées, riche de détails sur la mode, la nourriture, le maquillage, l'architecture et les conditions de voyage de l'époque, notre prochain cahier vous donnera un portrait brillant et passionnant des duchesses de Courlande, telles qu'elles éblouirent cours royales et monarques à travers un continent troublé, de Saint-Pétersbourg à Londres.

Ouvrages cités

On trouvera ci-après une liste des plus importants ouvrages consultés.

Il n'existe pas en France d'étude sur l'histoire de la Courlande ou même de la Lettonie, mais plusieurs ouvrages ont été consacrés à quelques uns de leurs faits les plus marquants.

A

Duchesse d'Abrantès. "*Mémoires*".
Argenson. "*Adrienne Lecouvreur et Maurice de Saxe. Leurs lettres d'amour*".
Octave Aubry. "*Le Roi de Rome*".

B

Jacques Bainville. "*Napoléon*".
Balzac. "*Les secrets de la Princesse de Cadignan*".
Barante. "*Souvenirs de Barante*".
Sir Dunbar Plunket Barton. "*Bernadotte*".
Françoise de Bernardy. "*Eugène de Beauharnais*.
Françoise de Bernardy. "*Le Dernier Amour de Talleyrand*".
Françoise de Bernardy. "*La Duchesse de Dino*".
Françoise de Bernardy. "*Le Miroir de Talleyrand. Lettres inédites à la duchesse de Courlande*".
Françoise de Bernardy. "*Stéphanie de Beauharnais*".
Françoise de Bernardy. "*Walewski*".
Guillaume de Berthier Sauvigny. "*Metternich*".
Antoine Bethouart. "*Metternich et l'Europe*".
Comte Beugnot. "*Mémoires du Comte Beugnot*".
René Bittard des Portes. "*Histoire de l'Armée de Condé*".
Franz Blei. "*Talleyrand*".
Arthur Bœhtlingk. "*Frédéric-César Laharpe. 1754-1838*". Neufchâtel 1969.
Comtesse de Boigne. "*Mémoires de la Comtesse de Boigne*".
André Bonifas. "*Histoire de ma famille*".
Serge de Bordelius. « *Le Cancer de sable...* ».
Henri Bouchot. "*La Toilette à la Cour de Napoléon*".
Philip Bouhler. "*Napoléon*".
Colonel Boutourlin. "*Histoire de la Campagne de Russie*".
Gabriel de Broglie. "*Guizot*".
Jean Brunhes. "*L'Europe*".
Maria von Bunsen. "*Talleyrand Nichte*".

C

Joseph Calmette. "*L'Elaboration du Monde Moderne*". Coll. Clio.
Hélène Carrère d'Encausse. "*L'Empire Eclaté*".
Hélène Carrère d'Encausse. "*La Gloire des Nations*".
Casimir Carrère. "*Talleyrand amoureux*".
Castellane. "*Journal du Maréchal de Castellane*".
André Castellot. "*Talleyrand*"
André Castelot. "*Joséphine*".

André Castelot. "*L'Aiglon*".
Marguerite Castillon du Perron. "*Louis-Philippe et la Révolution Française*".
Duc de Castries. "*La Fin des Rois*".
Duc de Castries. "*Les Hommes de l'Emigration*".
Duc de Castries. "*Maréchal Castries*".
Curtis Cate. "*1812. Le duel des deux Empereurs*".
Mme de Chastenay. "*Mémoires de Madame de Chastenay*".
Jacques Chastenet. "*Wellington*".
Châteaubriand. "*Mémoires d'Outre-tombe*".
Catherine Clément. "*Adrienne Lecouvreur*".
Corberon. "*Journal intime du Chevalier de Corberon, chargé d'Affaires de France en Russie. 1775-1780*".
François Crouzet. "*L'Economie Britanique et le Blocus Continental*".

D

Laurent Daillez. "*Les Ordres Militaires*". Historia, 2ème trim. 1980.
Laurent Dailliez. "*L'Empire Teutonique*".
Olivier Daria. "*Catherine-la-Grande*".
Daudet. "*Nouveaux Récits Révolutionnaires*".
Lts-colonels Delmas et Lesouef. "*Napoléon, chef de Guerre*".
Jean Delumeau. "*Civilisation de la Renaissance*".
E. Denis. "*La Confédération Germanique*".
Ghislain de Diesbach. "*Histoire de l'émigration*".
Duchesse de Dino. "*Souvenirs*".
Duchesse de Dino. "*Chroniques*".
Philippe Dollinger. "*La Hanse XII^{e}-XVII^{e} siècle*". Paris 1964.
Maurice Dunan. "*Napoléon et l'Allemagne. Le Système Continental et les débuts du Royaume de Bavière*".

E

E. Elmer. "*Schlumeister. L'agent secret de Napoléon*".
Encyclopédie Larousse.
Philippe Erlanger. "*La Monarchie Française 1515-1715*".
Jean-Gabriel Eynard. "*Journal*".

F

Fejtö. "*Joseph II*".

G

Baron von Gagern. "*Mein Antheil an der Politck*".
Pierre Gaxotte. "*Apogée et Chute de la Royauté*".
Gentz. "*Journal*".
Abbé Georgel. "*Mémoires*". Paris 1820.
Docteur Guy Godlewski. "*Napoléon à l'île d'Elbe*".
Gœthe. "*Conversations*".
Général Gourgaud. "*Napoléon et la Grande Armée en Russie. Examen critique*". Edition 1825.
Maréchal Gouvion-Saint-Cyr. "*Mémoires. 1812-1813*".
Bernard Grasset. "*Mémoires du Chevalier d'Eon*". Ed. Gaillardet.
Constantin de Grunwald. "*Stein. L'Ennemi de Napoléon*".
François Guizot. "*Mémoires pour servir à l'Histoire de mon temps*".
R. Guyot. "*La Fin de Talleyrand*".

H

Louis Halphen. "*L'Essor de l'Europe*". Coll. Peuples et Civilisations.
Louis Halphen. "*Les Barbares*". Coll. Peuples et Civilisations.
Vicomte d'Hardouineau. "*Mémoires sur l'exil et les infortunes des princes de la Maison Royale*".
Hermann et Reclam. "*Mémoire sur les Réfugiés*".
Reine Hortense. "*Mémoires*".
Henri Houssaye. *"1815"*.
Abel Hugo. "*France Militaire. 1792-1837*". Delloye éditeur 1838.

J

"*Journal de Marie-Amélie, reine des Français*".
P.L. Jacob. "*Mme de Krüdener, ses lettres et ses ouvrages inédits*".
Michaël et Diana Josselson. "*Le Général Hiver. Barclay de Tolly*".
Bertrand de Jouvenel. "*Napoléon et l'Economie Dirigée. Le Blocus Continental*".
Ambroise Jubert. "*Magnats polonais et Physiocrates français*".

K

"*Kurland und Seine Rittenschaft-Kunlandchen Rittenschaft*"
Françoise Kermina. "*Fersen*".
Comtesse de Kielmann-segge. "*Mémoires de la Comtesse de Kielmann-Segge sur Napoléon Ier*".
Kruse. "*Histoire de la Courlande*". (Riga 1833-1837).
Kurth. "*Clovis*".

L

"*Letters from the abbe Edgeworth to his Friends*".
Docteur Labayle "Un peu d'Histoire locale. Cauterets".
Bernard de Lacombe. "*La Vie Privée de Talleyrand*".
Lacour-Gayet. "*Napoléon*".
Lacour-Gayet. "*Talleyrand*".
Comte de Lagarde-Chambonas. "*Fêtes et souvenirs du Congrès de Vienne*".
Roger Langeron. "*Un conseiller secret de Louis XVIII. Royer-Collard*".
Gilles Lapouge. "*Les Folies Koënigsmarck*".
Lavisse. "*L'Histoire Générale*".
Jacques Le Goff. "*La Civilisation de l'Occident Médiéval*". Coll. Les Grandes Civilisations.
Eric Le Nabour. "*Charles X*".
G. Lefèvre. "*Napoléon*".
Francis Ley. "*Mme de Krüdener et son temps. 1764-1824*". Paris 1961.
Prince de Ligne. "*Fragments de l'Histoire de ma vie*".
Ferdinand Lot. "*Les destinées de l'Empire en occident*". Coll. Glotz.
Lucas-Dubreton. "*Thiers*".

M

Macdonald. "*Souvenirs du Maréchal Macdonald*".
Louis Madelin. "*Histoire du Consulat et de l'Empire*".
Louis Madelin. "*Talleyrand*".
Duchesse de Maillé. "*Souvenirs de deux Restaurations*".
Albert Malet. "*Histoire Moderne*".
Albert Malet. "*XVIII^{e}. Révolution-Empire*".

Claude Manceron."*Les Hommes de la Liberté*".
Philip Mansel. "*Louis XVIII*".
Marchand. "*Mémoires*".
Frédéric Masson. "*Joséphine, Impératrice et Reine*".
Valérie Masuyer. "*Mémoires*".
André Maurois. "*Lélia, ou la vie de George Sand*". Ed. Rencontres.
André Maurois. "*René, ou la vie de Châteaubriand*".
Prince de Metternich. "*Mémoires*".
Baron Peter von Meyendorff. "*Ein Russichler Diplomat an der Höfen*".
Michelet. "*Précis d'Histoire Moderne*". Edition 1842.
Mirabeau. "*De la Monarchie sous Frédéric-le-Grand*".
Mirabeau. "*Mémoire sur la Courlande*".
Mirabeau. "*Mission Secrète à Berlin*".
Molé. "*Souvenirs d'un témoin de la Révolution et de l'Empire (1791-1803)*".
Henri Montfort. "*La Prusse aux Temps des Prussiens*".
J.S. Mourot. "*Tannenberg*". Historia, n° spécial.

N

Nicolson. "*Congrès de Vienne*".
Marquis de Noailles. "*Le Comte de Molé (1781-1855)*".
Léon Noël. "*Enigmatique Talleyrand*".
Léon Noël. "*Talleyrand*".

O

Jean Orieux. "*Talleyrand*".
La Maréchale Oudinot. "*Le Maréchal Oudinot, duc de Reggio*".

P

"*Peuples et Civilisations*". P.U.F.
Gaston Palewski. "*Le Miroir de Talleyrand*".
Pasquier. "*Souvenirs du Chancelier Pasquier*".
Rosalynd Pflaum. "*Les Trois Grâces de Courlande*".
Michel Poniatowski. "*Talleyrand et le Consulat*".
ComtessePotocka. "*Mémoires de la Comtesse Potocka*".
Jean-François Primo. "*La vie privée de Louis XVIII*".

R

R.P. Raoul. "*Pages d'Histoires sur Valençay et sa Région*".
Rapp. "*Mémoires*". Edition 1823.
Elisée Reclus. "*Nouvelle Géographie Universelle*". Edition 1880.
Mme de Rémusat. "*Mémoires*".
Jean Rivois. "*Talleyrand*".
Comte de Rochechouard. "*Souvenirs*".
Daniel Rops. "*L'Eglise des Révolutions*". (Tome IX de l'Histoire de l'Eglise).
Daniel Rops. "*L'Eglise des Temps Barbares*". (Tome III de l'Histoire de l'Eglise).
Daniel Rops. "*La Cathédrale et la Croisade*". (Tome IV de l'Histoire de l'Eglise).
Daniel Rops. "*La Réforme Protestante*". (Tome V de l'Histoire de l'Eglise).
Daniel Rops. "*Le Grand Siècle des Armes*". (Tome VII de l'Histoire de l'Eglise).
Ruhl. "*Bibliographie sur Pierre Ier de Courlande*". Francfort 1764. 2 volumes.

S

Comte Saint Priest. "*Mémoires*".
Sainte-Beuve. "*Causeries du Lundi*".
Sainte-Beuve. "*Les Nouveaux Lundis*".
Sainte-Beuve. "*M. de Talleyrand*".
Philippe Seguy. "*Histoire des Modes sous l'Empire*".
Leszek Slugocki. "*Les problèmes du séjour de Stendhal à Sagan en 1813*".
Alexandre Soljénitsyne. "*La Roue Rouge*".
Albert Sorel. "*L'Europe et la Révolution Française*". Plon 1908.
Stendhal. "*Journal*".
Stendhal. "*Correspondance*".
Stendhal. "*Courrier Anglais*".

T

Talleyrand. "*Mémoires*".
E. Tarlé. "*La Campagne de Russie. 1812*".
E. Tarlé. "*Talleyrand*".
Thiers. "*Histoire du Consulat et de l'Empire*".
Jean Thiry. "*L'Empire Triomphant*".
Jean Thiry. "*La Campagne de Russie*".
Jean Thiry. "*La Première Restauration*".
Pierre Tocoo-Chala. "*Gaston Fébus, le Prince Soleil*". Historia, mai 1991.
Pierre Tocoo-Chala. "*Gaston Fébus, un Grand Prince d'Occident au XIV^e^ siècle*". Pau 1963.
Nicole Toussaint du Wast. "*Laure Junot, duchesse d'Abrantès*".
Toustain. "*Mémoires du Marquis de Toustain. 1790-1823*".
Henri Troyat. "*Catherine-la-Grande*".
Jean Tulard. "*Napoléon*".

U

Maria Ulrichova. "*Klemens Metternich, Wilhelmine von Sagan. Brieswechsël; 1813-1816*".

V

Viel-Castel. "*Mémoires du comte Horace de Viel-Castel*".
Louis Villat. "*La Révolution et l'Empire*".
Baron de Vitrolles. "*Souvenirs autobiographiques d'un émigré*".
Voltaire. "*Histoire de Charles XII*".
Voltaire. "*La Russie sous Pierre-le-Grand*".
Voltaire. "*Le Siècle de Louis XIV*". Coll. la Pléiade.
Voltaire. "*Précis du siècle de Louis XV*".

W

Commandant M.H. Weil. "*Le Congrès de Vienne*".
Weill. "*Dessous du Congrès de Vienne*".
Henri Welschinger. "*La Mission secrète de Mirabeau à Berlin*". Plon 1900.
Henri Welschinger. "*Le duc d'Enghien*".